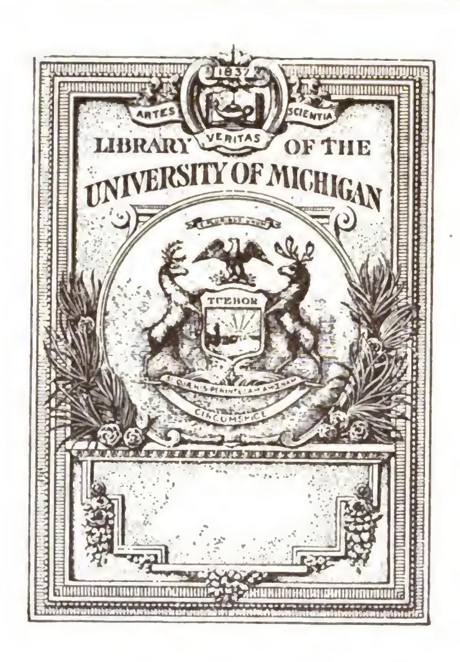
# DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI

Armand comte de Pontmartin






1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



DERNIÈRES

# CAUSERIES

DU SAMEDI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# ARMAND DE PONTMARTIN

---

FORMAT GRAND IN-18

| | |
|---|---|
| Causeries du samedi | 1 vol. |
| Nouvelles Causeries du samedi | 1 |
| Dernières Causeries du samedi | 1 — |
| Causeries littéraires | 1 — |
| Nouvelles Causeries littéraires | 1 — |
| Dernières Causeries littéraires | 1 — |
| Contes et Nouvelles | 1 — |
| Or et clinquant | 1 — |
| Mémoires d'un notaire | 1 — |
| Contes d'un planteur de choux | 1 — |
| La Fin du procès | 1 — |
| Pourquoi je reste a la campagne | 1 — |

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DERNIÈRES

# CAUSERIES

## DU SAMEDI

DEUXIÈME SÉRIE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

# HISTORIENS ET CRITIQUES

I

# M. DE SACY[1]

## I

En ouvrant le livre de M. de Sacy, je me heurte, dès l'abord, à une question délicate, où je suis moi-même trop intéressé pour oser intervenir, et qui consiste à savoir si un recueil d'articles peut s'appeler un livre. A cette question les rigoristes répondent : « Pourquoi n'établirait-on pas dans la république des lettres, comme on disait autrefois, un règlement, une petite loi en un seul article, qui porterait que quiconque s'aviserait de publier ses mélanges politiques, littéraires ou philosophiques, serait frappé de mort littéraire et déclaré inhabile à rien publier désormais? » — Chose singulière! c'est à M. de Sacy lui-même (page 194 du 1er vol.) que j'emprunte ces lignes impitoyables, datées du commencement de cette honorable carrière, où il a su, simple journaliste, riva-

[1] *Variétés littéraires, morales et historiques.*

liser de pureté et d'élégance avec nos meilleurs écrivains. La jeunesse a de ces enthousiasmes de sévérité, qui lui vont bien, mais qui résistent rarement à l'expérience. Quand on rêve la conquête du monde, comment ne mépriserait-on pas la possession d'une toute petite province, d'un paisible Yvetot, où la plume, à droite ou à gauche, touche aux pays étrangers? Mais les années passent; on est journaliste; on ne fait pas les grandes œuvres que l'on a rêvées; les petits articles s'accumulent sans qu'on y pense; et, un beau jour, on se demande si, après une vie laborieuse et toute remplie de littérature, on ne laissera rien de soi, rien de son passage en ce monde, rien qui puisse balancer auprès des lettrés les gros livres médiocres qu'on leur a fait lire. Alors on se décide, et, pour se punir tout ensemble de ses rigueurs d'autrefois et de sa faiblesse d'aujourd'hui, on réimprime, dans les volumes que l'on publie, la phrase où l'on se condamne. Heureux, du moins, ceux qui, comme M. de Sacy, apportent en même temps la question et la réponse! Cette réponse, c'est son livre même, et je n'en connais pas de plus péremptoire. Je m'en empare avec d'autant plus de complaisance, que les meilleurs chapitres de ce livre sont, au fond, des causeries; oui, des causeries charmantes, où le *moi*, cet indiscret parasite de la littérature actuelle, reparaît et reprend sa vraie place, avec un irrésistible mélange de sincérité, de bonhomie et de grâce. Sous prétexte que la plupart de nos illustres ont poussé jusqu'à l'odieux et au grotesque la manie de parler de soi, il ne faut pas croire qu'un auteur, un critique, un causeur, doive rester tout à fait impersonnel, et se cacher, pour prononcer ses oracles, sous des voiles impénétrables; qu'il n'ait pas le droit de se mettre en contact direct avec ses lecteurs et de faire de ses goûts, de ses sentiments, de ses habitudes,

une partie essentielle et vivante de ses jugements littéraires. Il y a, au contraire, un charme particulier, une sorte d'autorité familière, dans ces aimables confidences où se révèle et se dessine, de page en page, la physionomie de l'écrivain. La physionomie! Je viens, par ce seul mot, d'indiquer un des traits distinctifs de l'œuvre de M. de Sacy. Vous trouverez peut-être ailleurs, sinon plus de correction, de bon sens, de délicatesse, au moins plus de verve et d'éclat; nulle part vous ne rencontrerez une alliance aussi intime entre l'œuvre et l'ouvrier, un livre où se précise mieux, dans son expression sobre et fine, la figure de cet héritier direct de Port-Royal et du grand siècle, de ce disciple de Nicole et de Dugué, devenu, par distraction, le contemporain de Théophile Gautier et du second Balzac. « C'est moi-même, nous dit M. de Sacy, que j'offre au public dans ces deux volumes ; je ne pouvais pas faire autrement, je ne pouvais pas faire mieux ; je suis là tout entier. » — Rien de plus vrai, et pourtant je proposerai une variante : dans ce genre, et en acceptant toutes les idées de l'auteur, *on* ne pouvait pas faire mieux. Voyez ce délicieux petit chef-d'œuvre, l'article sur le Catalogue de la bibliothèque de M. de Bure : comme les souvenirs, les impressions, et, pour me servir d'un affreux mot que M. de Sacy réprouverait, comme la *personnalité* de l'écrivain se reflète dans ces pages limpides! quelle fraîcheur de tons ! comme on sent une âme restée sereine et virginale (l'esprit a sa virginité comme le cœur) au milieu de l'atmosphère échauffante de la littérature moderne! « J'ai connu M. Larcher dans les derniers temps de sa vie. Je crois le voir encore avec son costume antique, son air sévère et le siècle presque entier qui pesait sur sa tête. Qu'il me paraissait vieux ! On était sûr de le rencontrer tous les jours, à la même heure, assis au pied

du même arbre dans le jardin du Luxembourg, en compagnie de sa bonne, presque aussi vieille que lui. Ancien universitaire, M. Larcher, par une simplicité que j'aime, avait conservé l'habitude de se donner congé tous les jeudis ; et ce jour de congé, il le passait dans les magasins de MM. de Bure, à causer avec eux des nouvelles de la république des lettres, ou à fureter, tant que ses forces le lui permirent, dans leurs rayons chargés de vieux livres. Les jours de jeûne et de pénitence, M. Larcher, devenu très-bon catholique, avait inventé un moyen de se mortifier qui ne pouvait être bon que pour lui seul. Ces jours-là il ne lisait pas de grec, il se réduisait au vil latin. Je ne sais si c'est parce que je deviens vieux moi-même, mais il me semble que les hommes que j'ai connus dans ma jeunesse avaient une originalité de physionomie et un piquant de caractère qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. » — Je ne sais, dirai-je à mon tour, si c'est parce que je vieillis ; mais il me semble que personne, parmi les nouveaux venus, ne raconte avec ce charme et n'écrit de ce style.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de sacrifier toute une école de critique moderne, ni surtout d'étaler cette humilité factice, qui est la pire des vanités; mais enfin à quoi se réduit, en général, notre influence littéraire? Tout au plus, hélas ! à réveiller le goût des lettres chez les gens du monde, entre une partie de whist et une partie de chasse, et à prêcher à des convertis, — ou dans le désert, — contre les idées dominantes et envahissantes. Il y a autre chose chez M. de Sacy ; il y a l'autorité classique, l'enseignement du maître ; il donne, à chaque instant, envie de relire des ouvrages, meilleurs même que le sien. Après avoir lu ses articles, — des modèles ! — sur Salluste, sur Cicéron, et sur ces autres anciens qu'on appelle les écri-

vains du dix-septième siècle, quiconque ne sera pas insensible à un certain ordre de beauté littéraire et morale, ira infailliblement chercher dans sa bibliothèque le *Jugurtha*, le *de Oratore*, et Platon, et Virgile, et les *Oraisons funèbres*, et les *Caractères*, et Fénelon, et, un peu plus bas, ce nouvel enfant de la même lignée, cet esprit délicat et charmant, Joubert, qui semble avoir écrit tout exprès pour que M. de Sacy le lût et le fît lire. N'est-ce rien cela, à une époque où personne n'a ou ne croit avoir le temps de retourner à ces admirables maîtres de toute vérité, de toute sagesse, de toute élégance, où les talents même et les succès du moment rompent la tradition, pratiquent un autre art et parlent une autre langue? J'ai déjà cité M. de Sacy, je veux le citer encore : comment mieux lui témoigner mon admiration et ma reconnaissance? — « Quelles charmantes matinées, nous dit-il, que celles qu'on passerait, par un beau soleil, dans une allée bien sombre, au milieu de ce bruit des champs, immense, confus, et pourtant si harmonieux et si doux, à relire tantôt une tragédie de Racine, tantôt l'histoire des origines du monde, racontées par Bossuet avec une grâce si majestueuse! Quel plaisir de ne se sentir pas tiraillé, au milieu de ces enivrantes études, par l'affaire qui vous rappelle à la maison, de ne pas porter au fond de l'âme l'idée importune de l'ennui qui vous a donné rendez-vous pour ce soir ou pour demain, et qui ne sera, hélas! que trop exact à l'heure ; de ne rentrer chez soi que pour changer de livres et de méditations, ou pour se livrer à ce repos absolu qui est doux comme le sentiment d'une bonne conscience! Aujourd'hui c'est Montesquieu qui fera les frais de la journée; demain, ce sera Tacite. On se crée des semblants d'étude, on se ménage des récréations. Le fond de la vie, ce serait un abandon complet aux lettres, sans ambition

personnelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence. Une vie formée sur ce modèle, ne finirait-elle pas cependant par fatiguer? N'enfanterait-elle pas, à la longue, le dégoût, la paresse, la folie, peut-être? C'est possible. Il vaut mieux l'imaginer que la posséder ; mais on conviendra du moins que l'idée en est délicieuse. »

Oui, délicieuse, et cette vie idéale, irréalisable, j'ai dû à M. de Sacy de pouvoir la réaliser pendant quelques jours. Son livre s'était si bien emparé de moi qu'il ne me quittait plus. Pendant ces chaudes journées de juin, vers quatre heures, je prenais sous mon bras le précieux volume, et je m'acheminais vers un bosquet de peupliers, d'ormeaux et de saules, qui trempent dans le Rhône leurs racines chevelues. L'épais rideau me protégeait à la fois contre le soleil et contre les passants. Je m'asseyais sur le talus tapissé d'herbes sauvages, et, posant le livre sur mes genoux, je me mettais à lire : Souvent j'interrompais ma lecture : un mot, une phrase me faisait réfléchir un quart d'heure ; celle-ci, entre autres, que je recommande à mes confrères : « Je ne sais par quelle bizarre contradiction ce sont les gens qui se montrent les plus vifs dans l'attaque, que la riposte blesse le plus : ils voudraient des compliments en retour de leurs injures : Voyez Voltaire ! » — Je causais ainsi avec M. de Sacy, comme on doit causer avec ses maîtres, — en l'écoutant. Il me parlait des génies de l'antiquité, des savants du seizième siècle, des écrivains du dix-septième, des beaux esprits du dix-huitième, de Thucydide et de Cicéron, de Virgile et de Pline, de Henri Estienne et de Scaliger, de Bossuet et de Racine, de Voltaire et de Montesquieu : j'apercevais, par une éclaircie, les capricieux effets de la lumière se jouant sur l'eau du fleuve et baignant les lointains bleuâtres. Sur ma

tête, à travers le feuillage, je voyais le ciel se teindre des riches couleurs du couchant : un bateau de pêcheur glissait le long de la rive; un courlis jetait à la grève son petit cri monotone et plaintif. Toutes les harmonies de la campagne, toutes les magnificences des soirs d'été dans le Midi s'unissaient pour moi à ces pures expressions du Beau que me rappelait leur digne interprète au nom d'impérissables modèles. L'œuvre entière du Créateur semblait servir de cadre aux plus admirables ouvrages de ses créatures. Puis je revenais à pas lents ; et, la nuit, dans le silence universel, quel bonheur de reprendre ces lectures si bien préparées par l'aimable causeur et où son goût dirigeait le nôtre ! Ah ! M. de Sacy a raison ; que cette vie est douce ! mais qu'elle serait dangereuse ! elle aboutirait à un sybaritisme intellectuel, qui nous rendrait incapables de supporter les ennuis de ce monde et le style des rédacteurs du *Siècle !*

Si j'ai donné à mes impressions une nuance un peu personnelle, ce n'est pas pour copier les allures familières de M. de Sacy : c'est pour mieux indiquer le caractère particulier de cette critique, de ce talent, qui n'est de son temps, en littérature, que le moins qu'il peut, qui vit en idée avec les hommes d'un autre siècle, et qui y ramène ses lecteurs par ses leçons et par ses exemples. A ce mérite, M. de Sacy en joint un autre. Sans dogmatiser, sans affecter jamais la profondeur ou même l'*ingéniosité*, en restant toujours simple et vrai, il fait penser. Il y a, dans presque tous ses chapitres, telle ou telle ligne, qu'on dirait le résumé d'un traité de morale. Ainsi, rapprochez deux de ses meilleurs articles ; l'étude sur M. Villemain (Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle), et l'étude sur la Rochefoucauld. Que d'idées et que de germes d'idées en quelques pages ! Dans

le premier de ces morceaux, l'auteur se demande ou a l'air de se demander d'abord, comment il se fait que les écrivains du siècle dernier n'aient pu accréditer leur propagande philosophique qu'en lui donnant pour cortége des plaisanteries libertines et de licencieuses peintures, tandis que les philosophes païens, bercés par les fables voluptueuses du polythéisme, aspirent à s'élever vers les cimes d'une pure et austère morale. Il se pose cette question : on assiste au travail intérieur de cette loyale intelligence, et la conclusion se développe d'elle-même, pour M. de Sacy comme pour nous ; le paganisme étant la religion de la matière, les beaux génies qui, après la phase théocratique, se débarrassèrent de ces grossiers symboles, durent nécessairement rechercher leur idéal à l'extrémité contraire, au-dessus de la région des sens, dans le pressentiment de ce Dieu inconnu dont l'approche purifiait les esprits d'élite en attendant que sa venue les éclairât. Le christianisme étant la religion de l'âme, ceux qui ont voulu s'en affranchir ont dû fatalement se reporter vers la matière et y rejeter avec eux ceux qu'ils prétendaient persuader. C'est en domptant les passions charnelles que la philosophie antique prouvait sa raison d'être ; c'est en les émancipant que la philosophie moderne se préparait à la lutte et au triomphe. La première ne pouvait être que la rupture de l'homme avec le vice originel de sa nature terrestre ; la seconde n'a été que le divorce de l'homme avec la dignité reconquise de sa nature divine. Quel texte ! on en ferait un livre, et ce livre ne serait rien moins que l'histoire de l'humanité intelligente et sensuelle dans ses rapports avec les mensonges de la mythologie et les vérités de l'Évangile. A propos de la Rochefoucauld, M. de Sacy, après avoir déclaré son aversion pour les *Maximes*, place cette philosophie desséchante et désolante entre le stoï-

cisme et le christianisme, ou, pour mieux dire, entre les philosophes païens et les philosophes chrétiens; les païens, tels que Sénèque, Épictète, Cicéron, Marc Aurèle, qui, sans croyance religieuse bien précise, proposent à l'orgueil des vertus humaines un but digne d'elles, et élèvent l'âme dans le sentiment de sa force, de sa grandeur, dans sa soif héroïque de dévouements et de sacrifices; et les chrétiens, qui humilient l'orgueil humain, qui abattent, écrasent, anéantissent l'homme du côté de la terre et de lui-même, mais pour le relever du côté du ciel. « Ce qu'ils ôtent à nos propres forces, ajoute M. de Sacy, ils le rendent à la grâce divine. Ils ne détruisent pas une illusion sans la remplacer par une espérance. Au lieu d'une gloire passagère et trompeuse, ils m'offrent une gloire vraiment immortelle; ils ont le droit de ne pas croire à l'homme; ils croient à Dieu!... Ils me rendent humble; ils ne me désespèrent pas... » Tout ce passage est admirable : Nicole n'eût pas mieux pensé, et — que M. de Sacy me pardonne ce blasphème — il n'écrirait pas aussi bien.

Ce qu'il faut encore louer dans ces *Variétés littéraires, morales et historiques*, c'est le choix heureux des citations; l'auteur a si bien lu, qu'il a excellemment choisi. Relisez, par exemple, l'article sur les *Oraisons funèbres* et celui sur les *Sermons* et la philosophie de Bossuet. Chaque fois que M. de Sacy cite le sublime évêque, on dirait vraiment qu'il ouvre sa fenêtre, et qu'un rayon de soleil illumine tout. Et puis comme il l'admire bien! comme il l'aime! « Quel fonds de raison et d'honnêteté dans ces grands hommes! s'écrie-t-il. Quelle lumière ils tiraient de la candeur même et de la pureté de leur âme! Voulez-vous savoir pourquoi il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses? Bossuet vous le dira en deux

mots : c'est parce que tout amour véritable tend à *adorer*. « Ce qui devrait nous faire entendre, si nous étions capables de nous entendre nous-mêmes, que, pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. » — Et un peu plus loin : « Apprendre, c'est retourner aux idées primitives et à l'éternelle vérité qu'elles contiennent, et y faire attention. » — Quelle beauté! quelle grandeur surhumaine! Eh bien! M. de Sacy, par la manière dont il les encadre, me fait mieux sentir, mieux savourer ces beautés-là. Son livre n'eût-il pas d'autre mérite, je le regarderais comme inestimable.

Il en a d'autres, Dieu merci! et beaucoup d'autres. Comme presque tous les esprits supérieurs pendant les époques troublées, M. de Sacy a possédé, en mainte occasion, une sorte d'instinct divinatoire, et il en est résulté pour lui le précieux avantage de pouvoir réimprimer des articles écrits il y a dix, quinze ou vingt ans, sans que ses opinions d'alors semblent trop dépassées ou contredites. Je fais pourtant des réserves en ce qui touche à la révolution de 1830 et aux idées libérales : on rencontre çà et là des pages qui pourraient faire croire que les Malherbes de février et de décembre ne sont pas venus. Mais en dehors des *accidents* extérieurs de la politique et en considérant le mouvement général de la société moderne, quoi de plus prophétique, entre autres, que l'article sur l'ouvrage célèbre de M. Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, article daté du 9 octobre 1840?... « Est-ce bien là la démocratie? En réclamant, en payant de notre sang et de nos larmes l'égalité des droits, l'abolition des priviléges, aurions-nous nivelé les sentiments, abaissé le cœur de l'homme? L'aristocratie, avec ses injustices, mais avec ses hautes pensées,

ne valait-elle pas mieux que cette démocratie trafiqueuse, gagne-petit, égoïste? Quand tout est petit dans la foule, un peuple peut-il être grand? En multipliant, par quelque nombre que ce soit, de petits intérêts et de petits sentiments, arrive-t-on à l'héroïsme? La masse n'est-elle pas nécessairement ce que sont les individus?... Je cherche l'air et le soleil de l'idéal. Je me sens déjà comme accablé sous le poids de ces masses qui m'imposent non-seulement leurs lois, mais leurs goûts grossiers et leurs idées souvent sottes... La démocratie américaine en France, ses mœurs égoïstes et intéressées chez nous! Voilà, je l'avoue, l'idée contre laquelle mon âme se soulève. A caractériser par un trait général le tableau détaillé des mœurs de la démocratie, ne serait-ce pas une sorte de rabaissement universel des cœurs et des esprits? Examinons. Dans les lettres, plus de dévouement pur à l'art; pas de goût.... Dans les sciences, le côté abstrait, philosophique, sublime, négligé pour le côté utile, pour le métier.... Une plus équitable distribution du bien-être, sans doute, mais une soif ardente de la jouissance, un égoïsme desséchant dans la poursuite de la fortune; moins de fautes dans la conduite, moins d'élévation aussi, moins de délicatesse, moins de sensibilité dans le cœur : une sorte de réalité, grossière au fond, désenchantant le monde, et l'utile détrônant partout le beau... Et ce serait là l'avenir de la démocratie chez nous, dans cette France qui aime jusqu'à l'extravagance peut-être le brillant, le pompeux, la vraie grandeur, et, à défaut de la vraie, la fausse?... Je crains tout autre chose pour la démocratie française que cette espèce de marasme moral. Je crains ses élans inconsidérés, ses bonds fougueux. J'ai peur qu'elle ne sache pas se contenir dans la liberté, et qu'elle ne saute encore une fois de l'anarchie dans le despotisme...

Il est si commode pour le despotisme que le peuple ait tout dans les mains! Il n'y a plus qu'un acte de cession à lui faire signer. Le peuple abdique au profit d'un seul, et tout est dit, » etc., etc... — J'en reste là, et pour cause; on lira la suite à la page 117 du second volume. Je le répète, cela était écrit en 1840, au moment où M. Thiers, premier ministre, surexcitait la démocratie française et ramenait les cendres de l'empereur.

Je n'en ai pas fini avec les qualités excellentes et charmantes du livre de M. de Sacy. L'amour des lettres, un amour pur et passionné, y éclate à chaque ligne, et comme tous les sentiments vrais, cet amour est communicatif et fécond. Le bibliophile, le moraliste, le penseur, le causeur, s'unissent en M. de Sacy pour former un type unique, qui vous attire et exerce peu à peu sur vous la plus honnête et la plus aimable des séductions. Avant la fin du livre, vous cessez d'être son lecteur pour devenir son ami. Ses deux volumes sont pleins d'esprit; mais l'esprit est toujours dans l'idée et dans le tour, jamais dans le mot; le lingot d'or ne s'y change pas en paillettes. Et puis quel naturel! cet homme qui a tout lu, qui sait par cœur tous les bons livres, qui a passé sa vie dans les bibliothèques, n'a pas la plus légère nuance de pédantisme. Écoutez-le, il vous persuadera qu'il n'est pas savant. Quant à son style, je n'ose pas le vanter : il me faudrait opposer toutes ses perfections à toutes les corruptions du nôtre. Je me bornerai donc à relever chez M. de Sacy la finesse, non pas, grâce au ciel, cette odieuse finesse mise à la mode par un critique célèbre, sous le nom de *critique diplomatique*, et qui consiste à dire beaucoup de bien d'un livre en amenant ses lecteurs à en penser beaucoup de mal, mais cette finesse

de tact, de main, de sens littéraire, qui est au goût ce que la délicatesse est à la probité, et qui fait qu'on préfère Joubert à Thomas et Brizeux à Casimir Delavigne.

A présent, si vous pensez que deux volumes où il y a plus d'idées que dans cent volumes ordinaires, qui font relire les chefs-d'œuvre de la littérature, qui ramènent à l'étude des anciens, qui donnent de l'esprit au lecteur, qui renferment assez d'aperçus généraux et même prophétiques, pour rester vrais après vingt ans et deux ou trois révolutions, qui respirent l'amour des lettres, et qui en remontreraient, pour la correction et l'élégance du style, à des œuvres longuement méditées; si vous pensez, dis-je, que ces deux volumes ne soient pas un livre, je n'ai rien à vous répondre : je vous condamne au Capefigue à perpétuité.

Enfin, je ne veux pas terminer cette partie de mon travail sans remercier M. de Sacy des pages qu'il a consacrées aux diverses publications de Léon Feugère, cet ami dévoué de la jeunesse, cette honnête et aimable figure de lettré, d'érudit et de maître. Qu'on me permette de m'emparer de cette occasion qui m'avait manqué jusqu'ici, pour rendre hommage à cette pure mémoire, et de me placer sous le meilleur des patronages, celui de M. de Sacy. Pauvre Léon Feugère! homme d'un autre temps par la science, la simplicité et la modestie! Hélas! le jeudi 14 janvier 1858, — comment oublier cette date? — j'assistais à ses obsèques au milieu des professeurs de mon cher lycée Bonaparte. Vous savez ce qui arriva le soir : trois jours après, le journal où j'aurais pu payer à Léon Feugère mon tribut de regrets fut supprimé. Mais j'ai retrouvé bien des fois son nom dans le livre de M. de Sacy, à propos de ses excellentes Études sur les hommes du seizième siècle, et je n'ai pu résister à l'envie de lui offrir,

moi aussi, à l'ombre de ces nobles pages, le témoignage de ma reconnaissance, de mon amitié et de mon estime.

Est-ce là tout? Ai-je tout dit sur l'ouvrage de M. de Sacy? Non, et la sincérité même de mes louanges m'autorise à déclarer non moins franchement ce qui me froisse ou du moins ce qui m'étonne dans son livre. Je dirai aussi ce qui me paraît lui manquer pour réaliser *complétement* l'idéal que je me suis formé de la critique dans un temps comme le nôtre.

## II

La critique de détails, appliquée à ces deux volumes, se réduirait à bien peu de chose ; quelques légères négligences, qui sont presque un charme de plus. J'ai noté (quelle joie de prendre M. de Sacy en faute ! ) un *davantage que*, dans l'article sur M. Saint-Marc Girardin. Je m'étonne qu'un latiniste aussi consommé place sur la même ligne la traduction de Tacite par Burnouf et celle de Dureau de Lamalle. Je viens de comparer, le texte à la main, le premier livre des *Histoires*, et, sous tous les rapports, exactitude, précision, élégance, la traduction de Burnouf me semble infiniment supérieure à celle de son devancier. Enfin dans l'intérêt même de ces classiques, les vrais, dont le culte se perd de jour en jour, que M. de Sacy aime tant et qu'il fait si bien aimer, je ne voudrais pas qu'il persistât, même par distraction ou par habitude, dans certaines admirations de collége, telles que l'ode de Lefranc de Pompignan sur la mort de J. B. Rousseau, qu'il faut décidément laisser aux rhétoriciens convaincus.

On le voit, ce sont là d'imperceptibles chicanes, et il y aurait une sorte de puérilité ridicule à les adresser sérieusement à M. de Sacy, si je n'avais à lui présenter quelques objections plus graves et plus délicates.

J'ai dit que M. de Sacy avait réimprimé des articles âgés de vingt ou de vingt-cinq ans, sans qu'on pût accuser sa pensée d'alors d'être en retard de trop de siècles sur l'histoire d'aujourd'hui. Ceci est vrai, surtout pour les aperçus généraux qui touchent aux tendances intellectuelles et morales de notre époque. Mais pour les faits particuliers, il faut en rabattre : Là on peut signaler des *hiatus*, ou, comme on dirait en argot de théâtre, des *loups*, entre certaines pages du livre et les réflexions que suggère notre situation actuelle. Par exemple, comment M. de Sacy, doué d'une sagacité si remarquable sous ses airs de simplicité, n'a-t-il pas été tenté de refaire son article sur *la Chronique de la Révolution de juillet*, par M. Rozet? Comment n'a-t-il pas souri et prévu le sourire de ses lecteurs, en corrigeant les épreuves de phrases telles que celles-ci : « Ce ne peut être pour une énigme qu'une nation se lève comme un seul homme et se fait mitrailler pendant trois jours... La Charte est *violée!* cela suffisait sans plus de commentaires, pour mettre les armes à la main de tout le monde... » — Et plus loin : « C'est la civilisation qui a vaincu dans ces grandes journées de juillet; c'est le présent, c'est *l'avenir* qui ont arraché au passé ses dernières espérances avec ses dernières armes. » — L'article est daté de 1832 : qu'un rédacteur du *Journal des Débats*, un journaliste libéral, très-jeune encore, ait écrit ces lignes en l'an II de la Monarchie de 1830, rien de plus simple : mais qu'il les publie en 1858, dans un livre sérieux, et offrant, Dieu merci! tous les caractères de la durée, voilà qui est plus éton-

nant. Sans aborder les questions de personnes ni même d'opinions ou de préférences, M. de Sacy, nous en sommes sûr, pense aujourd'hui, comme nous, le contraire de ce qu'il écrivait alors : il sait que la Révolution de juillet n'a pas été l'œuvre d'une nation entière se levant *comme un seul homme*, mais d'une partie de la population de Paris, enflammée et poussée en avant *par quelques hommes* : il sait qu'on a pu, de notre temps, respecter des Chartes sans être mieux traité que Charles X, et *violer* des Constitutions sans émouvoir beaucoup le suffrage universel : il sait enfin que la Révolution de 1830 n'a pas été le triomphe de la civilisation et de l'avenir, mais le triomphe d'une démocratie violente, redoutable, funeste à la civilisation, à l'avenir et à la liberté, le prélude d'une autre révolution où devaient s'engloutir les illusions et les espérances des amis de M. de Sacy. Dans le même volume, l'auteur termine ainsi un article sur l'*Histoire des Cent-Jours*, par M. Lucien Bonaparte (1835) : « Ni la chute effrayante de Napoléon, ni les tentatives *insensées et justement punies* de la Restauration, n'ont pu entraîner la royauté dans l'abîme. L'Empire et la Restauration sont tombés; la Royauté est encore debout. C'est toujours à la Royauté, comme à son ancre de salut, que se rattache la France. Le suffrage des siècles a consacré chez nous la Royauté, et ce suffrage-là est encore le plus universel et le moins trompeur de tous. » Ici, nous sommes loin de tout contredire; mais enfin, il fallait au moins, ce nous semble, une note ou une rature. Si nous insistons sur ces points délicats, ce n'est pas par entêtement de *carliste*, comme on nous appelait à l'époque où M. de Sacy écrivait ces articles; c'est parce que, dans tout livre, quelle que soit la justesse de l'esprit qui l'a dicté, il y a une partie définitive et une partie accidentelle : or,

le meilleur moyen de réduire au silence les rigoristes et les pessimistes qui refusent le titre d'œuvres littéraires aux recueils du genre de ces deux volumes, ne serait-il pas de les rajuster au point de vue du temps où on les publie, d'effacer ou d'assouplir les parties accidentelles en laissant subsister les parties générales, de modifier du moins les vues trop brutalement démenties par les événements ultérieurs? Que M. de Sacy me pardonne cette critique! son ouvrage est un si excellent argument en faveur de la légitimité littéraire des *Mélanges*, des *Variétés*, des *Causeries*, que je voudrais pouvoir y ajouter le peu qui manque encore à cet argument sans réplique!

Et cependant ce n'est pas là le point le plus essentiel et le plus difficile de ma tâche.

Un de mes amis, que je ne nommerai pas de peur de le compromettre, me disait un jour : Il n'y a pas d'homme que j'admire, que j'honore et que j'aime plus que M. de Sacy : il n'y en a pas que je m'explique moins. — J'en dirais presque autant après avoir lu certaines pages de ce livre. Ici je ne citerai pas : il y a des phrases de M. de Sacy, qui, détachées de ce qui les précède et de ce qui les suit, dépasseraient évidemment sa pensée véritable. Je me bornerai à indiquer mon impression générale.

M. de Sacy est janséniste : son nom nous le dit, son livre nous le rappelle; et ce bon vieux titre, un peu vide de sens aujourd'hui, va bien à l'ensemble de cette correcte et sobre figure, contemporaine des Saint-Cyran et des Singlin, plutôt que des Lamartine et des Victor Hugo. Il est janséniste; tant mieux! Plût à Dieu que nous le fussions tous, moi tout le premier, pourvu que ce fût à la façon de ces grands hommes dont les erreurs évidentes n'ont obscurci ni les vertus, ni la gloire! pourvu que ce fût à la condition de supprimer les sceptiques, les agio-

teurs, les indifférents, les adorateurs de la vie commode et du bien-être, les matérialistes et les athées, non pas les athées militants, qui sont rares et supposent encore une sorte de croyance et de lutte, mais les athées pratiques, ceux qui vivent comme si la jouissance était la seule fin de l'homme ! Je connais des jésuites éloquents et spirituels qui accepteraient le marché, et consentiraient même à relire les *Provinciales*, comme on contemple, dans un musée d'artillerie, des armes hors de service. Les solitaires de Port-Royal ont pu, à leur date, être signalés comme des sectaires dangereux. Ils personnifiaient, sous une forme plus rassurante et plus séduisante pour les âmes religieuses et élevées, ce vieil esprit de résistance et de révolte qui s'était violemment produit dans les guerres de religion, et qui devait, un siècle plus tard, se traduire en toute licence dans la propagande philosophique. S'il était permis d'appliquer à ces questions si graves une espèce d'équation algébrique, nous dirions que *l'hérésie* de Port-Royal est à la grandeur, à la majesté, à la régularité, à la beauté du dix-septième siècle ce que la Réforme est à la turbulence du seizième et le voltairianisme à la légèreté du dix-huitième. Tout cela est vrai ; mais à distance, pour nous, esprits dégénérés, Port-Royal n'est plus qu'un magnifique épisode de notre histoire philosophique et littéraire, une pépinière de vertus et de génies, une école austère et féconde où la langue française a achevé de tremper et de polir son invincible armure. Donc, si M. de Sacy était purement et simplement janséniste, nous accepterions volontiers cette fidélité honorable à de glorieuses traditions de famille ; nous lui pardonnerions sa partialité en faveur du P. Theiner contre les victimes de Pombal et de Monino. Mais prenons garde ! il y a, dans le jansénisme de M. de Sacy, des aspects singuliers qui étonnent, affli-

gent, déconcertent les lecteurs attentifs, et qui pourraient égarer les lecteurs superficiels. On rencontre, dans son livre, des passages qui semblent dire : Comme le jansénisme n'existe plus et n'est plus possible, comme cette façon forte et sévère d'entendre et de pratiquer la religion chrétienne est tombée en désuétude, on peut croire que le christianisme se meurt, que ce qu'on nous prêche aujourd'hui sous ce nom n'en est plus que l'ombre ou la figure, la représentation ou la tradition amollie et efféminée. La religion des Arnauld et des Saint-Cyran, des Nicole et des Pascal s'est changée en je ne sais quelle croyance commode, mi-partie de chapelle et de boudoir, où quelques pratiques dévotes et puériles se combinent avec l'amour de l'argent, le goût du plaisir et toutes les petites jouissances d'une existence facile. Dès lors, comme un esprit grave et chrétien ne peut pas consentir à prier devant des autels d'où l'âme même du christianisme s'est enfuie pour n'y laisser qu'une forme extérieure et matérielle, cessons d'être chrétiens pour rester conséquents : allons relire complaisamment les épreuves de MM. Taine et Ernest Renan : proclamons juste, utile, libératrice, l'influence de Voltaire et des philosophes du dernier siècle, etc., etc., ainsi de suite : voilà les prémisses ; l'esprit moderne n'est que trop en fonds pour tirer les conséquences.

Ce n'est pas là la pensée de M. de Sacy : mais, nous le répétons, bien des lecteurs pourraient s'y tromper, et l'interprétation serait d'autant plus dangereuse que le texte est fourni par une plume plus honnête et plus respectée. Que M. de Sacy nous permette donc de discuter un moment cette idée, comme s'il l'avait réellement mise dans son livre.

Ce christianisme dégénéré ou amolli, où l'a-t-il vu? Où

a-t-il vu que les catholiques de notre époque, prêtres ou laïques, orateurs ou publicistes, théologiens ou apologistes, enseignent une religion commode, amoindrie, compatible avec toutes les vanités mondaines, toutes les faiblesses de l'esprit, toutes les complaisances des sens? Est-ce dans les familles chrétiennes? Mais jamais la morale du christianisme n'y a été plus fidèlement observée, et cette morale est toujours la même. Est-ce dans la chaire des Ravignan, des Lacordaire, des PP. Gratry, Félix, Petetot? Mais leur apostolat n'est qu'une guerre permanente contre le luxe, contre les plaisirs, contre l'égoïsme, contre ces passions basses, cupides, sensuelles, pour lesquelles le matérialisme, le scepticisme, la doctrine du libre examen seront toujours des auxiliaires autrement puissants que la dévotion, même la plus étroite et la moins éclairée. Est-ce parmi les Montalembert, les Falloux, les Albert de Broglie, les Foisset, les Laurentie, les Riancey et leurs jeunes disciples? Mais, de tous les écrivains modernes, il n'en est pas qui comprennent, d'une façon plus large et plus haute, les droits de l'intelligence et de la liberté humaines. Est-ce parmi les religieux qui catéchisent nos soldats et vont mourir avec eux? Est-ce dans les rangs des missionnaires qui, pour évangéliser la Chine, le Texas ou l'Océanie, bravent toutes les privations, toutes les morts, tous les martyres? Est-ce parmi ces pauvres évêques du Canada ou de la Virginie, dont la soutane trouée eût révolté le luxe épiscopal des prélats de nos deux derniers siècles? Et si nous descendions jusqu'aux curés de campagne, à ces existences obscures, mortifiées, infatigables, des plus humbles ouvriers de l'Église, à ces travailleurs inconnus, courbés sur leur sillon stérile, et ne recueillant, pour prix de leurs sueurs, que l'hostilité grossière d'un maire enrichi ou le

ricanement stupide d'un instituteur libertin! Si le christianisme est la religion du sacrifice, si c'est là son caractère indélébile et divin, jamais ce caractère n'éclata plus visiblement, jamais cette couronne d'épines ne s'enfonça plus avant dans cette tête sacrée. Je l'avoue, je cherche en vain dans tout cela la mollesse, le sybaritisme, la dévotion facile, marchant à son salut par des routes sablées et fleuries. Y a-t-il encore des abbés de cour, des prélats damerets, des prébendes, des bénéfices? Hélas! tous les chanoines sont maigres; les moines meurent de faim. Mais l'ultramontanisme? Ah! voilà le vrai grief, voilà le grand mot lâché! Il n'y a plus de jansénistes, plus de gallicans; donc le christianisme est altéré dans son essence, et il ne reste plus qu'à fermer les églises. Comment un esprit si droit peut-il s'attacher à ces nuances? comment peut-il méconnaître l'effet logique des changements accomplis dans les institutions humaines? J'en appelle à M. de Sacy lui-même. Il a, dans son livre, des pages très-belles et très-bien senties sur la captivité de Pie VII, sur l'erreur funeste du glorieux despote qui ne comprit pas que, si le reste du monde avait succombé dans sa force, ce débile vieillard allait lui résister dans sa faiblesse. Dans ce moment où le génie fourvoyé poussait au schisme et rompait violemment l'union de l'Église de France avec le Saint-Siége, tous les catholiques, M. de Sacy ne le niera point, avaient le droit d'être ultramontains, sous peine de cesser d'être catholiques. Eh bien! à cette crise violente substituez un état plus calme où il n'y ait plus ni persécution, ni rupture, mais où la loi, la société civile reste indifférente et athée, qu'en résultera-t-il? que la société chrétienne ne relèvera plus, en religion, que de son chef spirituel; que les consciences des fidèles se serreront autour du Souverain Pontife, comme les enfants se

pressent autour du père de famille à l'heure où l'orage gronde aux portes de l'édifice ébranlé. Ainsi compris, l'ultramontanisme, au lieu d'être un parti, l'exagération d'une idée, une sorte de connivence avec je ne sais quels empiétements de l'esprit clérical, n'est plus que le résultat naturel des nouveaux rapports de l'Église avec l'État, et M. de Sacy qui, en sa qualité de libéral, applaudit à l œuvre de 89 et à la séparation complète du spirituel et du temporel, devrait, par cela même, accepter l'ultramontanisme comme l'inévitable effet de cette séparation. Mais la passion raisonne-t-elle? Et cet esprit si sage, ce lettré si infaillible, ce bibliophile si aimable, ce causeur si charmant, n'a-t-il pas, lui aussi, sa petite passion à mêler à ses jugements? Autrement, comment ne se demanderait-il pas, avec angoisse et douleur, ce que deviennent la foi, la grandeur, le génie, la sainteté, la valeur intellectuelle et morale de ces hommes illustres qu'il admire et qu'il vénère, s'il est prouvé que la chute d'un cloître ou la marche d'un siècle ait suffi pour abâtardir, altérer, détruire tout ce qu'ils ont cru, tout ce qu'ils ont adoré? Quoi! tant d'énergie et d'héroïsme chrétien, des intelligences si hautes, de si fermes croyances, des travaux si mémorables, des écrits si éloquents, tant de trésors de savoir, de foi et de vertu, le tout pour briller un moment, et pour que la dernière prière de Port-Royal aille se perdre dans le premier éclat de rire de Voltaire! Non; ce serait trop triste, ce serait impie de le croire! Honorer ainsi ces pieux solitaires, ce serait manquer à leurs exemples, oublier leurs leçons, trahir leur mémoire. M. de Sacy, en nous parlant, avec trop d'indulgence peut-être, du *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, se figure ce qu'auraient dit et pensé les héros de cette singulière *histoire*, s'ils s'étaient vus décrits, racontés, ana-

lysés, disséqués de la sorte, et cette conjecture nous a valu une page charmante : mais, en vérité, on serait tenté d'abuser du même procédé à l'égard de M. de Sacy lui-même, et peut-être arriverait-on à conclure que les Lemaistre et les Saint-Cyran, beaucoup moins déroutés par son style sobre et pur que par l'ingénieux *pointillé* de M. Sainte-Beuve, auraient bien pourtant quelques gronderies paternelles à adresser à leur dernier enfant : Non pas, à Dieu ne plaise! que M. de Sacy soit sceptique comme M. Sainte-Beuve et s'en vante! non; mais il pousserait aisément au scepticisme les tièdes et les faibles, c'est-à-dire la majorité de ses lecteurs : il a l'air de nous dire à tout instant : nous ne pouvons plus être, n'est-ce pas, aussi parfaits, aussi convaincus, aussi chrétiens, que ces types de toute perfection, de toute conviction et de tout christianisme? Eh bien! c'est fini; soyez libres penseurs et n'en parlons plus. — Hélas! que de gens capables de le prendre au mot! Le scepticisme qu'on inspire est aussi dangereux que celui qu'on ressent. Peut-être même l'est-il davantage, et pourrait-on trouver là un dissolvant d'un genre plus funeste et plus subtil. En présence d'un sceptique déclaré, surtout quand sa morale est aussi relâchée que ses croyances sont nulles, on se tient en garde : mais en face d'un chrétien rigide qui ne vous laisse d'alternative qu'entre une perfection idéale et passée de mode et une insurmontable envie de désespérer du christianisme, le choix est vite fait : on s'étourdit, on s'amuse, et l'on court à ses affaires.

Jusque dans les détails les plus vulgaires, je pourrais chercher querelle à M. de Sacy. Exemple : « Si les jésuites, nous dit-il, avaient pu faire entrer à Port-Royal un peu des douceurs de la vie... » — Et un peu plus loin : « Ils (les solitaires de Port-Royal) se condamnaeint aux pratiques

les plus basses : un avocat éloquent faisait la cuisine, un savant balayait les chambres; moquons-nous! Nous n'avons plus le ridicule de ces vertus-là : qu'avons-nous à la place? L'amour exclusif de la jouissance, enfantant un égoïsme doux et modéré chez les uns, furieux chez les autres. » Eh bien! là encore, M. de Sacy se trompe, au moins sur un point. Il existe, de nos jours, une compagnie, où, en descendant de la chaire, un prédicateur illustre épluche les herbes, où un directeur de consciences balaye les escaliers, et cette compagnie, c'est celle des jésuites! En lisant les belles pages du second volume (330 et suivantes) sur ces mortifications du corps et de l'âme que subissaient avec joie les Solitaires, et qui faisaient d'eux des *cadavres moraux* (*perinde ac cadaver*) sous la rude main de Saint-Cyran, je cherchais des analogies, et je n'en trouvais que dans cet Ordre tant calomnié que M. de Sacy n'aime pas, et qu'il accuse peut-être de trop adoucir les voies du salut.

Parlerai-je des philosophes du dernier siècle? On peut remarquer, à leur sujet, dans le livre de M. de Sacy, des contradictions, ou au moins des semblants de contradiction. Tantôt il nous donne, dans un admirable style, d'excellentes raisons pour les condamner et les maudire; tantôt il paraît persister à leur assigner une place parmi les émancipateurs de l'esprit humain. Ici les objections ne manqueraient pas; j'aurais à lui demander, à lui qui se fait une idée si juste, si pure, si vraie, du but, de l'origine, de la destinée de l'être moral, et de la véritable dignité de l'intelligence dans ses rapports avec Dieu, si des corrupteurs peuvent être en même temps des libérateurs, et si c'est préparer les âmes à la liberté que de les rendre incapables de croyance et de vertu. J'aurais à lui demander si, en enivrant l'homme du sentiment de

ses droits, de l'orgueil de sa raisen, en dépravant les mœurs, en détruisant toute règle et toute foi, en faisant de l'humanité sa propre idole, les philosophes, au lieu d'être les précurseurs de 89, n'ont pas été plutôt les précurseurs de 93, s'ils n'ont pas contribué à imprimer à la Révolution française ce caractère de délire féroce et impie, de bestialité sanguinaire et hideuse, qui l'a vouée, en dépit de ses prétendus bienfaits, à un anathème implacable. Mais la question est immense, l'espace est étroit, mes forces sont petites; et puis nous sommes si ridicules, n'est-ce pas? avec notre éternel Voltaire et notre éternel Jean-Jacques! Et il est si bien avéré que, les dénoncer comme de vrais coupables, c'est nier l'esprit de l'un et l'éloquence de l'autre! Je crains d'ailleurs les redites, et j'aurai bientôt à parler du souverain absolu du dix-huitième siècle, à propos d'un livre nouveau[1]. J'aime donc mieux, avant de finir, soumettre à M. de Sacy une objection toute littéraire.

Évidemment, la littérature contemporaine n'existe pas pour lui. Par complaisance de collaborateur ou de confrère, il a consacré quelques articles bienveillants à quelques écrivains modernes : à M. Janin, à M. Delécluze, à M. Saint-Marc Girardin, à M. Ampère, à M. Sainte-Beuve ; mais son esprit n'est pas là, et son cœur encore moins. M. de Sacy, appelant *l'Ane mort et la Femme guillotinée* un joli roman, me fait l'effet d'un janséniste assistant, les yeux fermés, à la toilette d'une danseuse, et vantant, par politesse, ce qu'il ne regarde pas. On l'étonnerait, j'en suis sûr, si on lui disait qu'il y a eu, de nos jours, un *autre* Balzac qui a fait quelques romans et un certain bruit dans le monde, que la poésie lyrique pourrait bien

[1] Le *Roi Voltaire*, par M. Arsène Houssaye.

ne dater, en France, que de notre siècle, et que Hugo, George Sand, Michelet et *tutti quanti* sont des auteurs de quelque importance. Les chefs-d'œuvre des siècles classiques lui suffisent, et il s'y tient, à peu près comme un mélomane, si passionnément épris de l'admirable génie de Mozart, qu'il refuserait de faire connaissance avec la science dramatique de Meyerbeer, la mélodieuse exubérance de Rossini ou la romantique originalité de Weber. Au premier abord, on est tenté de dire que M. de Sacy a choisi la meilleure part : cet isolement volontaire des produits d'un art de décadence, ce cordon sanitaire formé à l'aide de livres merveilleusement pensés, écrits, imprimés et reliés, ajoute encore, sans nul doute, au charme, au piquant de cette physionomie. Qu'on y réfléchisse pourtant ! Est-ce bien là le meilleur emploi d'un goût exquis, d'une conscience pure, d'un jugement sûr, d'une autorité justement acquise? Ne vaudrait-il pas mieux être une influence qu'une exception, protester contre les progrès et les succès de la littérature corruptrice qu'avoir l'air de ne pas la connaître? Quelle force M. de Sacy ne nous donnerait-il pas, si on le voyait, de temps à autre, sortir de sa bibliothèque, et fondre, Racine ou Virgile à la main, sur nos cabinets littéraires? Si chrétien et si libéral à la fois, si austère et si aimable, si modéré et si piquant, il lui suffirait d'une page bien nette, d'un trait bien fin contre les erreurs, les sophismes et les folies de nos illustres, non-seulement pour que son arrêt pesât d'un grand poids dans la balance, mais pour que nous, les exagérés, les fanatiques, les *contempteurs*, nous n'eussions plus l'air de béotiens enragés, de sacristains grisés d'eau bénite, de paysans du Jourdain essayant de briser les idoles respectées par les hommes de goût et les hommes d'esprit. Savez-vous que c'est bien commode, cela, pour la mauvaise littéra-

ture ! Elle passe, sur la pointe du pied, à côté de ce bénédictin absorbé par la lecture d'un classique, et elle continue son chemin, corrompant le sens moral, abaissant le niveau des intelligences, dépravant la conscience publique, substituant sa langue à celle de Pascal et de Bossuet : je crois l'entendre : « Ce bon, cet excellent M. de Sacy! un demeurant d'un autre âge ! ne le dérangeons pas, et surtout évitons qu'il regarde de notre côté ! il relit pour la centième fois une page de la Bruyère ; il compare une édition de 1670 à une édition de 1688 : c'est très-bien ! nous, allons glorifier les *Contemplations*, diviniser les *Parents pauvres*, applaudir le *Fils naturel*, saluer *Madame Bovary !* » — C'est ainsi qu'un esprit élevé, correct, délicat, difficile, et un art insensé, bas, grossier, peuvent très-bien exister côte à côte, sans se contrarier jamais ; c'est un mal : et puis, n'est-ce rien, la vie ? Une littérature morte, si belle, si parfaite qu'elle soit, vaudra-t-elle jamais ce je ne sais quoi de vivant, de militant, qui s'endort dans une admiration continue, qui se réveille dans la lutte contre l'odieux mensonge de gloires factices et funestes ? M. de Sacy n'aime pas les sybarites en religion et en morale. N'est-il pas, quelque peu, un sybarite littéraire, lui qui ne supporte que le beau, et qui se croit quitte envers le laid en restant inaccessible à ses séductions et à ses atteintes ? C'est pourquoi je voudrais, comme mortification de ses délicatesses, le forcer, tous les mois, à lire un livre moderne ; et, comme expiation de ses jouissances, le condamner à en dire son avis.

J'ai parlé de M. de Sacy et de son ouvrage avec d'autant plus de liberté que j'avais plus profondément, plus passionnément ressenti les grâces de cet esprit, les mérites de cette œuvre. Au fond, mes critiques ne sont que des regrets. Regretter que M. de Sacy ne soit pas plus com-

plétement acquis à la cause que je sers, m'affliger d'une lacune qui isole et amoindrit cette autorité, cette influence dont nous profiterions tous, c'est encore, sinon une louange, au moins un hommage.

II

# M. GUIZOT[1]

## I

En dehors de tout esprit de parti, il y aurait un joli chapitre de morale à écrire sur les réconciliations en politique. On pourrait, j'imagine, le commencer ainsi : Pour que ces réconciliations fussent complètes et durables, il faudrait d'abord que tous les intéressés fussent morts, muets ou humbles. — Morts, ce serait bien tragique ; humbles, ce serait exiger beaucoup, même entre hommes politiques et hommes de lettres ; muets, ce serait grand dommage, quand la parole est à M. Guizot.

On m'a annoncé que le second volume de ses *Mémoires* me causerait plus d'embarras que le premier ; qu'il me serait cette fois moins facile de concilier mon admiration pour l'écrivain, mon adhésion respectueuse à quelques parties de son livre, avec les contradictions ou les ré-

[1] *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*. Second volume. — Voir, pour le premier, les *Nouvelles Causeries du samedi*.

serves que soulèvent quelques autres. Je me permets d'être d'un avis contraire, et cela pour une raison que m'envierait M. de la Palisse : c'est que le second volume n'est pas le premier ; c'est que, le premier étant ce qu'il est, le second ne pouvait pas être différent. Il y a plus : étant donnés le caractère, les idées, les antécédents, les amis, la tournure d'esprit de M. Guizot, on ne pouvait raisonnablement espérer que ce testament de sa vie politique, écrit et publié de son vivant, donnerait pleine et entière satisfaction à ceux qui furent longtemps ses adversaires, dont il a pu, à la suite d'un commun naufrage, se rapprocher pour le présent et peut-être pour l'avenir, mais dont il reste séparé dans le passé. Si je me fais une idée exacte de cette physionomie, si accentuée et si intéressante, de penseur et d'homme d'État, elle se compose d'éléments très-divers, qui forment, en se combinant, son originalité : Une puissance, une persévérance d'opinions — je ne dis pas d'illusions, — capable de résister aux démentis que lui apportent les événements et les hommes, et ôtant, par conséquent, aux mécomptes une partie de leur enseignement ; une passion sereine, très-vive à la fois et toute intellectuelle, n'ayant ni les inconvénients, ni quelques-uns des avantages de la passion ordinaire ; un penchant décidé à croire que ce qui a paru vrai, à certains moments, en présence de certains problèmes, était vrai, l'est encore et le sera toujours, alors même que la solution a été contraire à celle qu'on avait attendue et préparée. Chaque trait de cette esquisse, hélas, bien incomplète, explique les *Mémoires* de M. Guizot, tels qu'ils ont été dès la première page, tels qu'ils seront jusqu'à la dernière. Cette *sérénité passionnée* était incompatible avec toute rétractation, même partielle, avec tout retour réfléchi et complet à ce que l'illustre écrivain avait combattu.

Il nous dit en commençant ce second volume : « Si j'étais sorti de l'arène comme un vaincu renversé et mis hors de combat par ses vainqueurs, je ne tenterais pas aujourd'hui de parler des luttes que j'ai soutenues. Mais la catastrophe qui m'a frappé et brisé a tout frappé et brisé autour de moi, les rois comme leurs conseillers, mes adversaires comme moi-même. Acteurs de ce temps, nous sommes tous des vaincus du même jour, des naufragés de la même tempête... » — On le voit, il suffit à la quiétude intérieure de M. Guizot, que ses antagonistes de 1847, M. Thiers comme M. Berryer, M. Duvergier de Hauranne comme M. Odilon Barrot, soient tombés le même jour que lui, enveloppés dans le même désastre; qu'une même avalanche populaire ait entraîné le ministère qu'il présidait et le trône de Louis-Philippe. Il n'y a pas eu, à ses yeux, de vaincu ni de vainqueur dans cette dernière lutte *parlementaire*, puisque le coup de foudre final n'a épargné personne et a donné tort à tout le monde. *Parlementaire*, entendez-vous bien? M. Guizot semble, dès le début, s'enfermer volontairement dans l'enceinte de la chambre de 1848, afin de bien constater que les projets de réforme électorale, la discussion des termes de l'Adresse, l'opposition de la Droite et du Centre gauche ayant abouti à la suprême catastrophe, sa politique, en définitive, a été préservée d'une défaite trop concluante. Ce qu'il y avait au-dessus ou au dehors, l'illégitimité de la révolution de Juillet prouvée et punie par ce renversement de tout ce qu'elle avait essayé de construire, le caractère providentiel de la révolution de Février, le plus insensé et le plus impossible des événements de notre siècle s'il n'en était le plus logique, la fragilité d'institutions que n'avaient pu sauver le talent et l'éloquence de leurs défenseurs, ce nouveau pas de la démocratie appliquant à 1848 l'exemple donné

par 1830, violentant, ici comme là, la raison, le vœu, l'intérêt du pays, et faisant de la seconde de ces révolutions le complément de la première, tout cela, on le dirait du moins, reste secondaire pour M. Guizot. Chef éminent et éloquent d'un grand parti politique, n'ayant succombé que le jour où ses contradicteurs immédiats succombaient et disparaissaient avec lui, il ne lui en faut pas davantage pour se considérer comme dégagé de tout embarras, de toute préoccupation importune en rassemblant ses souvenirs. Ce spectacle est trop rare, il s'y mêle chez M. Guizot trop de grandes qualités et d'élévation morale, pour que nous ayons envie d'y chercher le moindre sujet d'épigramme : il nous suffit de constater que, du moment que les mécomptes ont pu se restreindre, dans cette haute intelligence, à cet horizon spécial et y rencontrer cette persévérance d'après-coup, ils n'y pouvaient produire un choc, un *heurt* assez violent pour l'amener à désavouer ce qu'elle avait cru, à proclamer ce qu'elle avait nié. L'opinion restant la même, la passion aurait pu y suppléer. Dans ses légitimes ressentiments contre cet odieux parti révolutionnaire, qui, avant de le renverser, l'a assailli de calomnies et d'invectives, dont il a pu si souvent toucher du doigt la perversité et la folie, M. Guizot aurait pu trouver assez de verve et de sarcasme pour nous indemniser de ses obstinations doctrinaires. Quand on a eu, au milieu de tant de pénibles épreuves, cette bonne fortune de rencontrer pour premiers adversaires des gens tels que le *vertueux* Dupont (de l'Eure), Audry de Puyraveau et Mauguin, de se briser contre une prise d'armes d'hommes tels que MM. Flocon, Louis Blanc, Caussidière et Sobrier, les Girondins du *National* et les Montagnards de la *Réforme*, quand on possède, en outre, ce grand style qui peint ou burine avec une

si admirable justesse et qui a donné une telle valeur aux nombreux portraits épars dans ces *Mémoires*, on avait là un moyen de nous dédommager amplement de nos dissidences. C'est à la haine et à la colère que Saint-Simon a dû cette vie extraordinaire, répandue à travers ses pages immortelles. Mais encore une fois, le caractère de M. Guizot (et je n'ose l'en blâmer) ne lui permettait pas de s'accorder et de nous accorder cette satisfaction. La passion, chez lui, étant toute idéale, s'arrête au point où elle prendrait un corps, où elle aurait à se faire palpable et personnelle. De même que l'injure ne monte pas *jusqu'à la hauteur de ses dédains*, ses dédains ou ses rancunes refusent de descendre vers ces régions inférieures, où il pourrait saisir, frapper, flageller, rouler dans leur néant et dans leur fange ceux qui l'ont attaqué et outragé. Sans doute, il y a là quelque chose de grand : mais cette qualité, excellente dans l'histoire, est peut-être d'un moindre avantage dans les *Mémoires*, qui ont surtout besoin de relief, de vivacité et de saillie. Il en résulte d'ailleurs, dans le livre de M. Guizot, un inconvénient que nous aurons à noter. Si l'éloquent écrivain avait coloré ses idées générales du reflet de ses sentiments personnels, si, au lieu de traiter comme des abstractions les hommes qui l'ont combattu, il se fût décidé à les honorer, à les mépriser ou à les haïr selon leurs mérites, selon l'ordre de sentiments et de souvenirs qu'ils personnifient, il y aurait eu dans son langage une proportion plus juste, c'est-à-dire une inégalité plus frappante, suivant qu'il parle des deux classes d'adversaires que rencontra la monarchie de 1830 ; les légitimistes et les républicains.

Quoi qu'il en soit, on doit maintenant comprendre ce que sont, ce que pouvaient être, ou plutôt ce que ne pouvaient pas ne pas être les *Mémoires* de M. Guizot. Lors-

qu'ils furent annoncés au public, trois hypothèses se présentèrent : ou M. Guizot s'était proposé de raconter, à côté de sa vie politique, une existence plus intérieure, moins connue, plus anecdotique, plus familière, ouvrant d'une part sur le foyer domestique et la causerie intime, de l'autre sur la société et la littérature de son temps, nous révélant ce que nous laissent ignorer le *Moniteur* et le compte rendu des Chambres, et nous montrant, avec discrétion et mesure, le dessous des cartes, le *pourquoi* des événements, le jeu secret et le ressort des caractères; ou bien ces *Mémoires* seraient des confessions, non pas dans le sens orgueilleux et immoral de Jean-Jacques, mais dans le sens mortifié et chrétien du regret et du désaveu; ou bien enfin ils seraient les mémoires historiques et politiques de M. Guizot, l'œuvre sérieuse et sincère de l'homme d'État condamné par le malheur des temps, sinon à l'inaction, du moins à la retraite, et, du fond de cette retraite, dans cette sphère intermédiaire entre la vie publique et la tombe, à des hauteurs que n'atteignent plus les passions du moment et la poussière du combat, s'efforçant de décrire et de juger les événements et les hommes dans leurs rapports avec ses points de vue et sa propre destinée, cherchant à dégager la part de ses amis et la sienne de ces obscurités du *trop près*, plus décevantes parfois que celles du lointain, et préparant, non pas encore peut-être une histoire toute faite, mais des matériaux à l'histoire.

Si l'on avait réfléchi, on aurait aisément deviné que la troisième de ces conjectures était la seule vraisemblable. Pour ma part, dût-on m'accuser de préoccupation futile et de monomanie littéraire, je regrette un peu la première, et c'est M. Guizot lui-même qui s'est chargé de justifier mes regrets. Les trop rares passages de son livre où le

personnage cède la parole à l'homme, où la politique fait place à des souvenirs plus familiers et plus intimes, forment une lecture si attachante, qu'on se demande involontairement ce que serait l'ouvrage tout entier, s'il eût été conçu d'après cette donnée. Quoi de plus délicat et de plus touchant que l'hommage rendu par M. Guizot à de nobles et chères mémoires, hommage auquel sa sobriété même donne plus de charme et de prix? Quoi de plus juste et de plus fin que ses aperçus sur les débris de cette société polie, spirituelle, élégante, dont chaque révolution emporte un reste, et qui finit par disparaître sous le flot démocratique? Quoi de plus attrayant, de plus conforme au mouvement même de la vie humaine que ses rapprochements entre tel ou tel épisode de la politique d'alors, et un détail personnel, recueilli à la même date, éclairé du même rayon? « Lorsque après de longues années, nous dit M. Guizot, on recueille ses souvenirs, on est étonné des rapprochements qui s'opèrent dans la mémoire et qu'on n'avait pas remarqués au moment où s'accomplissaient les faits. A la même époque, peut-être le même jour où éclatèrent dans les rues de Paris, à la suite de la mesure prise sur le Panthéon (M. Guizot en a parlé avec la plus parfaite convenance), ces désordres, dont une impression désagréable m'est restée, M. Charles Lenormant m'amena à déjeuner M. Rossini, à qui la Révolution de juillet avait causé des déplaisirs que j'aurais voulu lui faire oublier. Le roi Charles X l'avait traité avec une juste faveur : quelques mois auparavant, après l'éclatant succès de *Guillaume Tell*, la liste civile avait signé avec lui un traité par lequel il s'engageait à écrire encore, pour la scène française, deux grands ouvrages. Je désirais que le pouvoir nouveau lui témoignât la même bienveillance, et qu'en retour il nous tînt ses promesses de chefs-d'œuvre. Nous

causâmes avec abandon. Je fus frappé de son esprit animé, varié, ouvert à toutes choses, gai sans vulgarité et moqueur sans amertume. Il me quitta après une demi-heure de conversation agréable. Je restai avec ma femme, que la personne et la conversation de M. Rossini avaient intéressée. On amena dans le salon ma fille Henriette, petite enfant qui commençait à marcher et à jaser. Ma femme se mit à son piano, et joua quelques passages du maître qui venait de nous quitter, de *Tancrède* entre autres. Nous étions seuls : je passai ainsi je ne sais quel temps, oubliant toute préoccupation extérieure, écoutant le piano, regardant ma fille qui s'essayait à courir, parfaitement tranquille et absorbé dans la présence de ces objets de mon affection; il y a près de trente ans ; il me semble que c'était hier... » — Je ne sais si je me trompe, mais ce tableau d'intérieur, saisi et fixé sur la toile pendant que l'orage gronde au dehors, me paraît admirablement *humain*, ce qui est la condition vitale, le *dulcia sunto* des œuvres d'art; il nous offre, dans son expression la plus exquise, le vrai genre des *Mémoires*, comparativement à l'histoire, leur majestueuse et docte sœur. Un collègue de M. Guizot à l'Académie française nous dit dans la Préface de la *Chronique du temps de Charles IX* : « Je l'avoue à ma honte, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès. » — Moi aussi, je l'avoue à ma honte, pour ce doux et frais souvenir de causerie matinale avec Rossini, pour ces réminiscences de *Tancrède*, jouées entre deux émeutes sur le piano d'un hôtel de ministère, pour cette charmante enfant, jasant et courant sur le tapis, je donnerais bien des discussions de MM. Odilon Barrot, Isambert et Mauguin. Sans doute ces expansions familières ont leurs écueils ; notre siècle l'a appris et prouvé, à son humilia-

tion et à ses dépens; mais, avec un homme tel que M. Guizot, ces écueils n'existaient pas; ses qualités les plus remarquables, sa dignité, sa retenue, son élévation naturelle, sa sensibilité un peu puritaine, ce mélange de fierté et de pudeur qu'il conserve jusque dans ses rares confidences, tout le sauvegardait d'avance contre ces intempérances de personnalisme, ce déshabillé en public, si justement reproché à d'autres célébrités contemporaines. S'il n'a pas adopté, pour ses *Mémoires*, ce genre familier que j'indique et que je regrette, c'est que son génie ne l'y portait pas. Il existe toujours, même pour les esprits les mieux faits, un côté où ils penchent et qui les entraîne. Historien et homme politique avant tout, M. Guizot devait rester politique et historien dans ses *Mémoires*. Les préoccupations habituelles de son intelligence devaient l'emporter sur ce raffinement d'artiste, s'appliquant la méthode shakspearienne et mêlant les petits événements de la vie privée aux grands événements de la vie publique.

Quant à la seconde hypothèse, l'expression d'un regret, j'allais dire d'un repentir, sur la part prise à l'opposition d'avant 1830 et à la Révolution de juillet, le désaveu de la doctrine qui avait servi à baptiser un groupe politique, et le retour absolu aux grandes traditions monarchiques, elle plaisait, je le confesse, à mon imagination royaliste; mais j'ai déjà dit combien elle était peu probable. Si M. Guizot avait éprouvé les sentiments dont je parle, il les aurait déclarés de vive voix, dans l'intimité, entre ses anciens amis et ses anciens adversaires; il ne les eût pas consignés dans une œuvre monumentale, destinée à interpréter les souvenirs de tout un parti qui a choisi M. Guizot pour son chef. Il faut se méfier de ces explosions sentimentales qui consistent à dire : « Nous sommes désormais du même avis sur toutes choses. »

Non, vous vous trompez, vous n'êtes pas du même avis ; vous pouvez désirer, en présence de telle ou telle éventualité, la même solution ; mais vous y venez de points différents, et vous ne consentirez pas à supprimer les chemins par où vous y êtes arrivés. On n'a pas servi pendant vingt, trente, quarante ans, une idée et une cause, on n'a pas habitué son regard à chercher d'un côté de l'horizon la lumière et la vérité, on n'a pas moulé sa pensée dans une doctrine sans y contracter un pli qui ne s'efface plus. D'ailleurs, on garde, même après la chute, ses engagements envers son parti, envers des survivants prêts à réclamer, si l'on criait trop fort : « Mes amis et moi, nous nous sommes trompés : humilions-nous et faisons pénitence ! » — Non, on se tait ou l'on persiste. Du moment qu'il ne se taisait pas, M. Guizot, — et M. Guizot plus que tout autre, — devait persister. Voilà le vrai ; demander autre chose, c'est trop exiger de la nature humaine.

Les *Mémoires* de M. Guizot n'étant donc et ne pouvant être ni l'envers de l'histoire, vu du côté des coulisses et éclairé par un jour intérieur, ni la condamnation, même déguisée, de ses opinions d'autrefois et de sa politique, il ne restait plus que ce qui est : un livre d'histoire anticipée, écrit au point de vue d'un vivant illustre, ne voulant pas méconnaître, mais refusant de trop avouer, au détriment de ses doctrines, les leçons de l'expérience.

Maintenant, en laissant les positions intactes, nous gardons la nôtre. La critique, par cela même qu'elle ne marchande pas ses concessions, conserve ses franchises. Nous essayerons d'indiquer, dans la seconde partie de ce travail, les points que nous contestons à M. Guizot ; dans cet espace si court, si plein, si orageux, et, à tout prendre, si douloureux qui va du 26 juillet 1830 au ministère du 11 octobre 1832, en passant par les barricades révolu-

tionnaires, les émeutes, les procès des ministres, le sac de l'archevêché, le choléra, la mort de Casimir Périer et les ruines fumantes du château de la Pénissière : nous indiquerons aussi — tâche plus délicate peut-être! — les demi-teintes par lesquelles M. Guizot, selon nous, aurait pu, tout en restant doctrinaire, tout en plaidant la nécessité du changement de dynastie, se rapprocher un peu plus, sinon de nos opinions, au moins de nos sentiments. Pour aujourd'hui, restons-en à la littérature, et constatons que ce deuxième volume n'est pas inférieur au premier. On pourrait même dire qu'il lui est supérieur, car l'auteur y rencontrait plus de difficultés et de périls. Il avait à toucher à des plaies plus récentes et plus vives, à retracer des événements où une génération décimée, mais encore debout, peut apporter son témoignage, ses objections, ses dissidences, son contrôle; à nous intéresser enfin, à réveiller nos sympathies en faveur de choses qui, en dernière analyse, ont avorté, à peu près comme un poëte dramatique, forcé de faire accepter et applaudir par son public une pièce dont on saurait d'avance que le dénoûment est contraire à la donnée principale, à l'esprit des personnages et au vœu de l'auteur lui-même. M. Guizot y a pleinement réussi. Jamais l'écrivain, jamais l'artiste (qu'il nous pardonne ce mot tant de fois prodigué et compromis !) ne nous avait paru plus grand. Là, comme dans le premier volume, nous trouvons bon nombre de ces portraits où le crayon du maître défie et surpasse en deux ou trois coups toutes les finesses du pinceau le plus savant; portraits qui resteront, et que la grande histoire n'aura plus qu'à transporter dans ses cadres sans y rien changer. La modération de l'illustre écrivain, la constante élévation de son langage, rendent plus incisifs et plus pénétrants certains traits qui achèvent de caractériser d'his-

toriques figures, à peine descendues dans le tombeau. On se dit alors, pour se consoler de bien des infériorités intellectuelles, que peut-être un ancien serviteur, un ancien ministre du bon vieux roi Charles X, tombé avec lui en 1830, parlerait de son roi avec plus d'amour et de respect que n'en montre M. Guizot en parlant de Louis-Philippe. On devine du moins que l'on vient d'entrer dans une nouvelle phase, plus constitutionnelle, moins affectueuse, où le souverain, le ministre et le sujet n'ont plus que des rapports politiques. Ceci n'est pas une critique, mais une remarque : je la place ici, en guise de transition naturelle entre mes admirations et mes objections, entre la littérature qui me livre sans réserve à M. Guizot comme le plus reconnaissant de ses lecteurs, et la politique qui me retient encore, et nous sépare, non pas, Dieu merci ! par des abîmes, mais par des nuances.

II

Puisqu'il s'agit de *Mémoires*, qu'on me permette un détail personnel : ces souvenirs d'un infiniment petit, servant de contrôle à ceux d'un politique illustre, n'est-ce pas le jeu naturel de la vie humaine, formé tour à tour de similitudes et de contrastes? Le 29 juillet 1830, je terminais ma philosophie — hélas ! et j'allais la recommencer ! — Nous vîmes arriver un député réélu de mon département, qui avait appris en route les ordonnances et l'insurrection. C'était un bon et sincère royaliste, récemment enrôlé sous la bannière de l'opposition constitutionnelle. Il nous parut, ce premier jour, plus désespéré que nous-mêmes : un

changement de dynastie lui semblait monstrueux, impossible, funeste. Le lendemain, nous le revîmes. Sans être tout à fait consolé, l'excellent homme avait pris son parti. Quelques-unes de ses idées, nous dit-il, s'étaient modifiées sous l'empire de la nécessité. Il avait passé une heure avec M. Guizot, et son jeune et déjà célèbre collègue lui avait éloquemment démontré *qu'on ne pouvait pas faire autrement*. Une heure avec M. Guizot! En lisant les premiers chapitres de ce second volume, je me suis rappelé ce fait, léger en apparence, au fond significatif. Il était clair que l'éloquent doctrinaire, libre de tout engagement de cœur vis-à-vis de la branche aînée des Bourbons, imbu des leçons et des exemples de l'Angleterre, dont il écrivait l'histoire, saisi et séduit, au début de sa carrière politique, par cette révolution d'habits noirs servis par des blouses qui traduisait en français ses plus chères études, avait pesé sur l'esprit simple et droit du gentilhomme de province. C'est, si je ne me trompe, de cette combinaison, ou, comme on dirait aujourd'hui, de cette *fusion* entre les idéologues et les surnuméraires de la Charte, entre cet état-major épris d'idées anglaises et cette armée plus ou moins docile à la consigne libérale, que se forma, en dehors du torrent démagogique grondant tout auprès, la majorité relative d'où sortit la monarchie de 1830. Eh bien, cette impression de mon adolescence, je la retrouve dans ces premières pages où M. Guizot constate, au milieu de judicieuses réserves, la légitimité de la Révolution de juillet et la nécessité du changement de dynastie. Toutes les parties du récit et du commentaire sont si étroitement liées entre elles, qu'il est très-difficile à l'analyse d'en détacher ce que l'on peut approuver et ce qu'il faut contredire. Presque tous les arguments que cette Révolution néfaste suggère à un esprit sérieux et dont la

plupart n'ont été que trop justifiés par l'expérience, se sont rencontrés sous la plume de M. Guizot. Ainsi ce détestable penchant de notre pays et de notre temps à tout pousser à l'extrême, à jouer, en toute occasion, avec le sort de la société tout entière, à faire de chaque crise politique une question de vie ou de mort; cette contagion de ruine se propageant avec une effroyable rapidité; ainsi ces différences profondes ou plutôt ces contrastes absolus entre l'état des esprits en Angleterre lors de la Révolution de 1688 et la situation intellectuelle et morale de la France de 1830, entre le caractère éminent national, aristocratique, presque universel, presque conservateur, de la Révolution anglaise, et le caractère fortuit, partial et démagogique de la nôtre; ainsi cet odieux contre-sens d'une prise d'armes populaire en faveur de la Charte compromise ou menacée, aboutissant à la destruction de cette Charte, au renversement de la Royauté qu'elle déclarait irresponsable; ainsi enfin, le noble et loyal aveu qui commence par ces mots (p. 18) : « Je ne veux, en ce qui me touche, rien taire des vérités que le temps m'a apprises. En présence de cette nécessité certaine, impérieuse, *nous fûmes bien prompts à y croire et à la saisir*... Nous avions, dans notre prévoyance et dans notre force, trop de confiance; nous étions trop préoccupés des vues de notre esprit et trop peu de l'état réel des faits autour de nous, » etc. On le voit, il suffirait de savoir glaner, pour se former, dès le début de ce volume, une gerbe de confessions et de souvenirs assez concluants contre l'établissement de Juillet; mais la nécessité! cette nécessité *certaine, impérieuse, évidente!* Je ne la discuterai pas : ce brûlant mois de juillet est désormais refroidi (en politique) par deux mois d'hiver, février et décembre, et il ne serait ni spirituel, ni respectueux, ni sûr, de trop approfondir aujourd'hui

les droits de l'insurrection contre un coup d'État ou les droits de la répression contre la révolte. En supposant que cette nécessité *impérieuse et certaine* apparût réellement pendant ces heures de crise; en supposant qu'une coalition bien ferme entre tous les ennemis du désordre et de l'anarchie, depuis les royalistes encore debout jusqu'aux Casimir Périer et aux Guizot, ne pût pas dompter la révolution, enivrée plutôt qu'assurée de son triomphe, et amener ses chefs à une transaction honorable, il resterait à se demander à qui la faute, si une année entière de surexcitation ultra-libérale par les comités et les brochures, par la tribune et la presse, si l'altération profonde et antinationale de l'esprit public arrivant à une sorte d'indifférence en face du succès de nos armes et de la conquête d'Alger, n'étaient pas pour beaucoup dans cette impuissance de l'ordre devant la ruine et de l'élite de la nation devant le rebut. La controverse serait oiseuse et nous ramènerait en arrière : j'accepte donc pour un moment cette nécessité. Quel malheur, pour des libéraux et des penseurs, d'avoir à courber le front sous le joug d'une pareille souveraine! quelle humiliation pour des hommes supérieurs et sérieux de se voir forcer la main par des charlatans de carrefour et des bateleurs de popularité! Sans doute la nécessité entre pour beaucoup, quelquefois pour tout, dans la série de déterminations et d'événements qui s'appelle l'Histoire. Mais il y a des nécessités bienfaisantes et il y en a de fatales Quand les Bourbons rentrèrent en France, en 1814, ils représentaient, eux aussi, la nécessité; une nécessité réparatrice, la nécessité de l'épuisement et de l'agonie voulant échapper à la mort; la seule solution qui pût épargner à un grand peuple le dernier mot des représailles européennes. Lorsque, quinze ans plus tard, en pleine prospérité, en pleine paix, les finances rétablies, l'honneur

national relevé, le sang et la sève ravivés dans les veines de la France, il suffit d'un malentendu entre la couronne et le pays, d'une ébullition de journalistes, d'une émeute d'étudiants et d'ouvriers, renforcés de cette lie infecte qui bouillonne sans cesse au fond des grandes villes, pour créer une nécessité, je dis hardiment que cette nécessité est funeste, qu'elle est d'un mauvais exemple, que l'on doit la déplorer et la maudire après l'avoir subie. Et puis, ce qui se fait, ce qui s'improvise sous l'aiguillon de la nécessité, a un nom dans la langue politique; cela se nomme un expédient : un expédient, ce qu'il y a de plus précaire, de plus fragile, de moins conforme à cet ensemble d'idées coordonnées et réfléchies qu'implique le titre de doctrinaire! Et puis encore, prenez garde! vous invoquez la nécessité, comme *ultima ratio*, parce que la ligne avait mis les crosses de ses fusils en l'air, parce que la garde nationale avait proféré des cris séditieux, parce que les cheveux blancs de la Fayette, la faconde de M. Mauguin et les *vertus* de M. Dupont (de l'Eure) dominaient la situation : un autre arrivera, qui alléguera la nécessité, parce que l'acteur Bocage et le vaudevilliste Étienne Arago auront envahi la Chambre, parce que M. Thiers et M. Odilon Barrot auront été insultés sur le boulevard, parce que des barricades commencées au cri de *Vive la Réforme!* se seront achevées au cri de *Vive la République!* Un autre... mais je m'arrête... les nécessités de l'insurrection me conduiraient nécessairement aux nécessités de la force, et ce dernier nécessaire serait au moins superflu.

Telle était, dans cette partie de sa tâche, la difficulté principale que devait rencontrer M. Guizot. Loyal et sincère, d'autant plus porté à la franchise qu'il est de ceux que les mécomptes n'irritent pas, n'abattent pas et ne désabusent qu'à demi, il avait à raconter (et il l'a fait no-

blement) de quels éléments s'était composée, pour ses amis et pour lui, la *légitimité* de l'établissement de Juillet ; comment il y avait été amené par le sentiment de l'urgence, joint au désir de donner un pendant à la Révolution de 1688, de trouver pour sa politique un cadre mieux adapté à l'application de ses doctrines. Tel quel, ce récit, entremêlé de pensées profondes, de vues partielles d'une merveilleuse justesse, nous semblerait parfaitement acceptable, même pour nous, si l'auteur déclarait plus explicitement qu'en définitive il s'est trompé, et que la suite a prouvé son erreur. Pouvait-il accentuer cette déclaration, donner à cette phase de son œuvre et de ses souvenirs le sens et la portée d'un *mea culpa* acquis à l'histoire? Non, j'ai dit qu'il ne le pouvait pas, et je persiste; collaborateur à la fois et modérateur de la Révolution de 1830, honoré tout d'abord d'une impopularité glorieuse, athlète d'un nouveau côté droit en face d'une nouvelle gauche, nettement séparé, dès l'origine, du parti des complaisants de l'anarchie, ministre à plusieurs reprises et finalement président des conseils de la monarchie de Juillet, il ne pouvait pas, sans embarras pour ses amis et sans inconvénient pour lui-même, renier à voix haute, dans le livre où il a mis toute sa vie publique, ce qui en avait été l'âme. Que pouvait-il donc? N'y avait-il pas, sous sa plume, un correctif possible? Je le crois. Les *Mémoires*, comme la vie qu'ils reflètent, alternent entre les idées et les sentiments, entre les opinions et les émotions. Eh bien, j'aurais voulu que M. Guizot, sans faire précisément de l'histoire sentimentale, accordât plus de place à des regrets, à des sympathies, à des respects royalistes, qu'il avait pu, dans le feu de l'action politique, négliger, combattre ou passer sous silence, mais qui, dans sa retraite, au terme de sa carrière active, après nos communs naufrages,

eussent adouci et attendri sa défaite. Je citerai quelques exemples, et ce sera ma seule critique. Il nous montre (page 37) comme un des sujets d'anxiété qu'il rencontra au seuil de son premier ministère, la présence de Charles X, encore en France, et retardant d'heure en heure son départ pour la terre d'exil au moment où déjà les nouveaux pouvoirs, roi, chambre, charte, ministères, étaient debout et en action. Relisez cette page : quelle convenance! mais aussi quelle sécheresse! Ce vieux Roi, cette race auguste, ces deux princesses, ces deux beaux enfants dont l'innocence aurait dû au moins désarmer les prétendus vengeurs de la Charte, tant de vertus, de bonté, de bienfaits, de gloires, de malheurs, ces souvenirs de deuil planant sur ce groupe privilégié de l'ingratitude révolutionnaire, il y avait là, ce me semble, de quoi inspirer à un grand écrivain une de ces pages douloureuses et profondément senties qu'un ministre de Louis-Philippe eût été forcé de s'interdire, mais qu'un vaincu de Février pouvait se permettre, et qui eussent effacé pour un moment toutes les dissidences en faisant battre les cœurs et pleurer les yeux *jacobites*. Au lieu de cela, M. Guizot se borne à constater, dans un noble langage, qu'en ce moment critique Louis-Philippe et ses ministres redoutaient pour le roi Charles X les passions révolutionnaires bien plus que les tristesses royalistes. Je le crois bien; mais est-ce assez? Oui, peut-être pour ce moment même, pour les derniers tressaillements de cette lutte expirante, où il fallait aller au plus pressé, où l'embarras de la situation, la crainte d'un crime, réprimaient ou ajournaient tout élan de sensibilité. Aujourd'hui, c'est trop sec; il fallait là, comme échelle de proportion entre les deux dates, ou un pathétique hommage, ou un de ces grands rapprochements philosophiques qui nous mon-

trent, à dix-huit ans de distance, l'élu de la Révolution devenu son proscrit, et suivant, dans la même fuite, sur les mêmes plages, les traces de son royal cousin. J'en dirai autant du procès des ministres (page 150). Je comprends très-bien qu'en décembre 1830, l'émeute grondant aux portes du Luxembourg, la révolution encore en armes demandant la tête des accusés, les hommes du gouvernement se soient bornés à conjurer le péril, à lutter contre les violences, tout en déclarant bien haut que c'étaient là de grands coupables, tout en les maudissant bien bas d'avoir eu la maladresse de se laisser prendre : je comprends qu'il ait suffi alors, pour honorer M. Guizot, de quelques généreuses paroles à la Chambre des députés ; pour honorer M. de Montalivet, d'un vaillant et heureux effort, dérobant les quatre victimes à la furie populaire. Mais ce qui suffisait à l'homme politique d'alors ne devrait pas suffire à l'historien d'aujourd'hui. L'homme politique pouvait se croire quitte, pourvu que les ministres de Charles X eussent la vie sauve ; l'historien, s'il jugeait prudent de s'abstenir de toute allusion à de plus récents épisodes qui font paraître bien légère la peccadille anticonstitutionnelle de M. de Polignac et de ses collègues, devait au moins insister sur ces deux points essentiels: d'abord, que, si la monarchie de 1830 avait laissé la Révolution accomplir cet odieux forfait, elle était perdue et déshonorée à jamais ; ensuite et surtout, que, du moment où la responsabilité des ordonnances était remontée, en dépit de la Charte, jusqu'à la Couronne, il y avait quelque chose de dérisoire à la faire redescendre dans cette prison du Luxembourg pour y frapper des instruments de la volonté royale. Si j'avais à adresser à ces *Mémoires*, si intéressants et souvent si admirables, une critique générale, ce serait celle-ci (et elle s'accorderait peut-être avec l'ensemble du rôle po-

litique de M. Guizot) : L'auteur y a trop gardé, non-seulement ses opinions, — nous avons mis cette question hors de cause, — mais son penchant et son attitude d'avant 1848. Si, sans nous laisser effrayer par la vétusté de la métaphore, nous prenons cette date comme un torrent ou comme un abîme, nous pourrons remarquer que l'illustre écrivain est resté sur ce bord ce qu'il était sur l'autre. De même que, pendant toute la durée du gouvernement de son choix, il s'est surtout préoccupé du jeu des institutions, de la succession des ministères, des majorités, des conflits de tribune entre le parti conservateur et l'opposition, du côté visible et officiel, parlementaire et légal, de la vie publique, sans songer assez aux éboulements souterrains et aux explosions finales que préparaient d'exécrables doctrines; de même aussi, dans son livre, le sujet habituel de ses pensées d'autrefois reparaît et domine trop; trop de place est donnée à la question de savoir si tel ou tel incident, le sac de l'archevêché par exemple, constate l'impuissance du parti Laffitte et amène au pouvoir le ministère réparateur de Casimir Périer, et non pas si ces scènes hideuses, si l'étalage, presque autorisé, de caricatures infâmes contre Charles X et Marie-Thérèse de France, si le débordement d'immoralité et de folie dans la littérature et au théâtre, ne dénonçaient pas d'avance des plaies mortelles, une gangrène sociale, que la victoire de 1830 avait surexcitées, et que tous les habiletés de cabinet ou de tribune ne guériraient pas! Ces attentats, ces infamies, ces opprobres publics, ne sont pas assurément atténués; mais ils restent un moyen *politique* de prouver que MM. Laffitte, Dupont, Odilon Barrot et la Fayette n'étaient pas de force à modérer la Révolution : ils ne provoquent pas un de ces beaux cris d'indignation et de colère que M. Guizot était si ca-

pable et si digne de faire vibrer dans l'histoire. J'ai parlé de nuances; en voici une autre : les pages où l'auteur retrace le choléra de 1832 sont d'une grande beauté. Tous les témoins de ce sinistre épisode, accidenté d'angoisses publiques et de guerre civile, peuvent reconnaître tout ce qu'il y a là de vérité, d'émotion pénétrante, et l'on se sent touché jusqu'aux larmes lorsque M. Guizot, si sobre de retours sur lui-même et de confidences sur sa vie privée, retrouve dans le plus intime recoin de sa mémoire une pure et chère image, associée à ses plus précieux souvenirs de courage, de tendresse et de charité. Qu'y manque-t-il donc? vingt lignes comme M. Guizot sait les écrire: vingt lignes sur M. de Quélen, cette sainte victime de la méchanceté démagogique et de l'aveuglement populaire, ce pieux et doux pasteur calomnié par le libéralisme, outragé par la Révolution, proscrit et traqué par l'émeute, et ramené par l'épidémie au lit de mort de ses persécuteurs pour prier, secourir, bénir, consoler et pardonner. Le chapitre sur les insurrections légitimiste et républicaine de 1832 soulève des réflexions analogues. Que la prise d'armes de la Vendée et les barricades du cloître Saint-Méry aient été alors pour le gouvernement un égal embarras; qu'il ait eu à combattre, à frapper à droite comme à gauche, soit. Cette égalité est possible devant les cartouches et dans les archives du ministère; mais, sous la plume d'un historien, nous ne pouvons admettre même l'apparence d'une assimilation, bien éloignée assurément de la pensée de M. Guizot, conservée cependant avec le reste entre les feuilles de son herbier politique. Il écrit cette phrase : « Il n'y a en ce monde que deux grandes puissances morales, la foi et le bon sens. Malheur au temps où elles sont séparées! Ce sont des temps où les révolutions avortent et où les gouvernements

tombent. » — Ces trois lignes, arrivant après le détail de la défense héroïque du château de la Pénissière et des derniers efforts des insurgés du 6 juin, semblent mettre sur le même rang les Vendéens et les démagogues. Qu'est-ce à dire? La foi sans le bon sens chez les grossiers héros de clubs et de sociétés secrètes, je le veux bien, quoiqu'on découvre presque toujours, dans ces âmes républicaines, un mobile beaucoup moins noble que la foi : mais la foi sans le bon sens chez les partisans de la royauté légitime, lorsque vingt-deux mois de monarchie révolutionnaire n'avaient été qu'une série de calamités, de crimes, de désordres, de tâtonnements et de faiblesses, lorsque, à cette date, les amis de l'ordre avaient encore le droit de se demander si cette monarchie pourrait jamais le donner à la France? *Summum jus, summa injuria*, disent les jurisconsultes : La suprême impartialité peut devenir l'injustice.

Voilà mes impressions : elles sont sincères, et cette sincérité, j'ose le croire, n'exclut pas le respect. Si maintenant je change de point de vue, si je reviens encore, en finissant, à la littérature, je ne puis que placer un éloge en marge de toutes mes critiques. Chez M. Guizot, le peintre, dans cet ouvrage, est au moins l'égal de l'historien. La grande et sombre figure de Casimir Périer, la plus saisissante, la plus dramatique de toute cette époque, revit tout entière dans ce beau récit. Et puis, que de traits heureux, vifs, profonds, indélébiles, quelquefois cruels ! Il est remarquable que cet homme illustre, si attaché au régime de 1830 qu'à travers trois ou quatre révolutions il y tient encore et ne peut s'en séparer, n'ait surfait aucun des personnages qui ont servi ce régime avec lui, à commencer par le monarque lui-même. Il le justifie sur bien des points, il ne l'exalte sur aucun ; il est toujours équitable, jamais

enthousiaste. Quant à ses anciens adversaires, sa modération est parfois plus accablante que ne le seraient ses rancunes. Ainsi, après une appréciation très-bienveillante de M. Odilon Barrot, il cite une lettre de lui, qui finissait par ces mots : « Je suis effrayé des difficultés qu'offre le poste que vous m'assignez. » — Et M. Guizot ajoute avec une bonhomie meurtrière : « M. Odilon Barrot n'était pas assez effrayé. » — Mettez en regard ce léger trait de mœurs courtisanesques : « Peu de jours après la mort de M. Casimir Périer, j'étais aux Tuileries, dans le salon de la reine ; un membre de la Chambre des députés, homme de sens et très-dévoué au roi, dit à l'un des officiers intimes de la cour : — Quel fléau que le choléra, monsieur, et quelle perte que celle de M. Périer ! — Oui, certainement, monsieur ; et la fille de M. Molé, cette pauvre madame de Champlâtreux !... » On le voit, M. Guizot n'a jamais été courtisan que d'une idée, et il lui reste fidèle encore aujourd'hui : fidélité posthume, qui n'est pas un petit mérite !

En somme, je ne voudrais pas qu'on se méprit aux objections de détail que m'a suggérées le second volume de ces *Mémoires*, comme le premier. Ç'a été notre malheur, en d'autres temps, pendant les prospérités de ce régime si éloquemment servi et raconté par M. Guizot, d'être trop profondément séparés de lui pour pouvoir même avouer notre admiration pour l'orateur, pour l'écrivain et pour l'homme. Maintenant ce malheur n'existe plus, ou plutôt ce ne serait plus un malheur, mais une faute. Nous n'y retomberons pas. En littérature comme en politique, la désunion des esprits honnêtes, sincèrement épris du vrai et du bien, peut ouvrir la porte aux barbares ; en politique comme en littérature, un homme éminent, respectueux envers le passé, persévérant en des opinions,

sinon infaillibles, au moins honorables, relevant par la dignité de sa vie privée l'éclatant souvenir de sa vie publique, et offrant le modèle et l'exemple d'un admirable talent mis au service d'une cause vaincue, cet homme ne peut être loin de nous.

## III

# M. LE COMTE MIOT DE MELITO[1]

## I

Pour savoir la *vérité vraie* sur les grands événements et les grands hommes, le mieux n'est pas toujours de s'en rapporter au sentiment populaire ou de consulter les écrivains illustres. Ceux-ci, par l'élévation même de leur talent et de leurs idées, par l'enjeu qu'ils ont presque toujours dans l'histoire et dans la politique de leur temps, sont aisément enclins à généraliser l'éloge et le blâme, à ne voir dans leur sujet que les côtés grandioses, à supprimer chez leurs personnages les petits détails, comme les graveurs suppriment les rugosités de la peau et l'irrégularité des figures. Quant au sentiment des multitudes, il est essentiellement légendaire : il a, pour ses favoris, des voiles complaisants, des limbes d'or où disparaissent les laideurs et les infirmités humaines. Entre ces deux textes d'infor-

[1] *Mémoires* de M. le comte Miot de Melito.

mations, il en est d'autres, moins séduisants à coup sûr, mais peut-être plus véridiques : ce sont les récits, les souvenirs des hommes intelligents de second ordre, mêlés au mouvement des affaires, ayant vu fonctionner en dedans les machines dont le public n'a jugé que l'effet extérieur, ayant approché de très-près les demi-dieux de leur siècle, sans en être ni foudroyés ni éblouis, et jouant vis-à-vis d'eux le rôle des valets de chambre, pour lesquels il n'y a point de héros. C'est à ce genre de renseignements historiques, à cette classe d'ouvrages désagréables, mais instructifs, qu'appartiennent les *Mémoires* du comte de Melito.

M. Miot, monarchiste modéré, républicain honnête, impérialiste résigné, réduit à la dure nécessité d'accepter le titre de comte de Melito, après avoir été le citoyen Miot et avoir cru à l'égalité républicaine, M. Miot commença par être employé dans les bureaux de la guerre sous l'ancienne monarchie. Il assista, sans haine et sans amour, *sine ira et studio*, aux grandes scènes révolutionnaires de 1789 à 1792, à l'agonie et à la chute de la royauté. Il fut tour à tour, pendant ces années formidables, chef de division, contrôleur général dans l'administration des convois militaires, secrétaire général aux affaires étrangères sous le ministre Deforgues; ce qui lui procura l'honneur de dîner souvent avec Danton, Lacroix, Fabre d'Églantine, Legendre, Camille Desmoulins, et une fois avec Robespierre : dîners d'autant plus intéressants, que le jeune secrétaire, relégué au bout de la table, écoutait beaucoup et ne disait rien. Si taciturne qu'il fût, il ne put éviter le sort de tous les innocents et de tous les coupables de ce temps-là. On le dénonça; il allait être arrêté le 8 thermidor, et il eût été probablement exécuté le 9. Ici je commence à lui céder la parole; aussi bien ce sera, pour

aujourd'hui, à peu près toute mon éloquence : « Le successeur de Deforgues se nommait Buchot. » (Jamais nom ne fut mieux porté.) « Il avait été maître d'école dans une petite ville du Jura. Son ignorance, ses manières ignobles, sa stupidité, surpassaient tout ce que l'on peut imaginer... Quand on avait besoin de sa signature, seul acte auquel il avait réduit ses fonctions, il fallait aller la lui arracher au café Hardy, où il passait ses journées... Buchot nous dénonça comme des modérés dont on ne pouvait trop promptement se défaire... Il m'annonça, le lendemain matin, avec un sourire infernal, notre destinée, et sortit pour aller à la Commune défendre Robespierre. Mais ce jour était le 9 thermidor. » Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, grâce à ce tour de roue, le citoyen Miot fut nommé commissaire des relations extérieures, et que ce même Buchot, son chef, son dénonciateur, presque son exécuteur de la veille, lui demanda une place dans ses bureaux. « J'essayai de lui faire sentir toute l'inconvenance qu'il y aurait à le faire descendre à un poste secondaire dans la même administration où il avait tenu le premier rang. Il trouva ce genre de délicatesse fort étrange, et me dit que, dans le cas où je ne le trouverais pas capable de remplir la place de commis, il se contenterait de celle de garçon de bureau. » — Comme c'est bien là le révolutionnaire, le terroriste de bas étage ! Donnez à ce stupide Buchot un peu d'instruction et de talent, et vous en faites un chambellan, un sénateur tout prêt à endosser un habit brodé pour une cérémonie quelconque de sacre ou de couronnement. Et remarquez que deux ans à peine s'étaient écoulés depuis l'avénement de la République, proclamée au nom de la dignité, de la liberté, de l'intelligence humaines, horriblement humiliées sous le joug des rois : ces deux ans lui avaient suffi pour placer

des monstres aux premiers rangs et des brutes aux seconds. Sous la royauté, les ministres des affaires étrangères s'appellent Richelieu, Chateaubriand, Laferronnays, Molé, Guizot; sous la République, ils s'appellent Buchot : tout est relatif.

Bientôt de nouveaux personnages paraissent sur la scène : M. Miot est envoyé en Toscane, et, peu après, il va à la rencontre du général Bonaparte, à qui il veut conseiller deux choses : « l'anéantissement de la puissance de la maison d'Autriche en Italie, et le renversement du gouvernement du pape. » Car c'est encore là un des traits caractéristiques de M. Miot : il a les prêtres en horreur; il croit fermement qu'un souverain et un peuple sont perdus dès qu'ils font quelques concessions au clergé. Quand il se permet, par distraction, un bon mouvement de ce côté-là, il a toujours soin de le dégager de toute idée religieuse. Il honore, en Pie VII, un vieillard vénérable et persécuté, et nullement cette saisissante image de la papauté, d'une puissance spirituelle, résistant à la force et sortant, en définitive, victorieuse de sa lutte contre le vainqueur de l'Europe : il admire les religieux du mont Saint-Bernard, au nom de l'*humanité*, mais non de la charité chrétienne. Si nous indiquons ce détail, ce n'est pas seulement pour donner la mesure de cette intelligence, c'est aussi pour faire comprendre comment M. Miot, ayant traversé le règne de la déesse Raison sans revenir à Jésus-Christ, ayant subi la Terreur sans cesser de croire à la liberté républicaine, prêt à accepter tant bien que mal le Consulat et l'Empire sans bouder la Révolution et sans se révolter contre le despotisme, a tout juste possédé la dose d'idées fausses, d'opinions contradictoires, d'aptitudes socondaires, de probité mondaine, qui ne permet pas de se méfier de ses

impressions et de ses récits. Il est trop inconséquent pour être systématique, trop honnête pour mentir, et, disons-le, trop peu spirituel pour arranger la vérité. Ce mélange de bon sens pratique et d'absurdité dogmatique, voilà l'originalité de M. Miot; ses relations directes avec Napoléon et son intimité avec Joseph Bonaparte, voilà l'intérêt de son livre.

C'est à Brescia, le 17 prairial an IV, que M. Miot se trouve pour la première fois en présence du général Bonaparte. « Je fus étrangement surpris à son aspect. Rien n'était plus éloigné de l'idée que mon imagination s'en était formée. J'aperçus, au milieu d'un état major nombreux, un homme au-dessous de la taille ordinaire, d'une extrême maigreur. Ses cheveux poudrés, coupés d'une manière particulière et carrément au-dessous des oreilles, tombaient sur ses épaules. » Bonaparte reçoit assez mal les premiers conseils de M. Miot : « Ah! me répondit-il brusquement, ceci est de la politique de diplomate. » Et plus loin : « Oh! me dit-il avec impatience, les commissaires du Directoire n'ont rien à voir dans ma politique. Je fais ce que je veux. » M. Miot remarque, en outre, que les aides de camp du jeune général, Murat, Lannes, Junot (des ducs, des maréchaux et des rois en expectative), se tenaient devant lui dans une attitude pleine de respect; qu'il y avait là un commencement d'étiquette, fort peu d'accord avec l'égalité républicaine. En tout, dans cette partie de ses *Mémoires*, on voit poindre, dépouillé de sa draperie héroïque et historique, le despotisme militaire, prêt à absorber à son profit la démocratie à demi morte de terreur, de corruption et de honte. Comme pour compléter l'effet du tableau, l'auteur nous montre dans un coin les demeurants de l'*idéologie* révolutionnaire, Garat et Ginguené, deux caricatures du temps; et les aveux de

M. Miot sont ici d'autant plus piquants, que, tout en restant terre à terre, il est, au fond, presque aussi inconséquent que les hommes dont il se moque. « Ils se perdaient dans les nues ; c'étaient des précepteurs de roi et non des ambassadeurs. Comme ils ne s'étaient jamais mesurés avec les difficultés que les mœurs et les *préjugés* des peuples opposent aux innovations, ils semblaient ignorer que le temps seul use les erreurs, » etc. — Ces erreurs, ce sont les croyances religieuses, les pratiques catholiques, la soumission aux rois et aux prêtres, toutes choses dont M. Miot fait aussi bon marché que Ginguené et Garat. Mais Ginguené a le dessus dans la question du costume. « Il me déclara que sa femme, l'ambassadrice de France (*sic*), irait à la cour en robe blanche, en chapeau et en bas de coton blanc. » J'avoue que, si j'avais vécu dans ce temps-là, et si j'avais été un de ces affreux aristocrates molestés par la Révolution, j'aurais donné beaucoup pour voir madame Ginguené à la cour de Turin en chapeau et en bas de coton blanc. Ce spectacle m'aurait vengé de mes humiliations et consolé de mes misères.

C'est ainsi que la République aux abois, réduite, chez quelques hommes, à d'impuissantes rêveries, souillée, chez le grand nombre, par des désordres effrontés, se vautrant dans la boue après s'être roulée dans le sang, avilie et grotesque du moment qu'elle n'était plus terrible, préludait à son abdication définitive entre les mains du jeune chef de l'armée d'Italie. Mais, avant le 18 brumaire, il y eut le 18 fructidor, et ces deux dates ne sont pas les moins intéressantes dans le livre de M. Miot. L'histoire de cette époque, celle du moins qui procède par généralités et par rondeurs, paraît, au premier abord, bien simple. D'une part, les derniers tressaillements de l'anarchie, les turpitudes du Directoire, de misérables

essais d'un terrorisme posthume, des partis en désarroi, une nation, lasse de ses crimes et d'elle-même, demandant à être gouvernée; de l'autre, la prépondérance de l'armée s'accroissant des défaillances de tout le reste, un grand capitaine, un victorieux, un législateur, de la taille des Charlemagne et des Césars, dispersant d'un geste les débris de la représentation nationale, repétrissant tous ces éléments divers ou contraires, organisant sur de fortes bases la société moderne, et donnant à la France l'ordre, l'autorité et la gloire; les splendeurs matinales du Consulat, les magnificences de l'Empire, et ainsi de suite : voilà ce que j'appellerai l'histoire au télescope; mais l'histoire à la loupe, celle de M. Miot, aperçoit de singuliers détails entre ces grandes lignes. Nulle part peut-être mieux que dans ses récits je n'avais compris le vrai jeu de Bonaparte pendant ces années critiques qui préparèrent sa grandeur. Grâce à ce merveilleux instinct qui ressembla, en certains moments, au don de prophétie, il devina que la force des choses allait ramener la France à la royauté, à la monarchie légitime, si l'on ne brisait violemment ces liens près de se renouer entre le pays et ses princes. Pour qu'il devînt tout à fait nécessaire, pour que cette nécessité fût son premier sacre, il fallait que la Révolution remportât encore une victoire, que la République fît encore un pas rétrograde vers ce fantôme du jacobinisme qu'il se réservait de faire rentrer dans le néant. De là, son rôle révolutionnaire au 18 fructidor. Écoutons M. Miot : « Le 28 brumaire, à deux heures et demie du matin, je fus réveillé (à Turin). Bonaparte venait d'arriver. Je vais retracer exactement, d'après les notes que j'en ai prises dans le temps, notre conversation. Il justifia, par les raisons que j'ai déjà fait connaître, la résolution qu'il avait prise de seconder le 18 fructidor.—Mais n'allez pas croire,

continua-t-il, que ce soit par conformité d'idées avec ceux que j'ai appuyés que je m'y suis déterminé. Je ne voulais pas le retour des Bourbons... Définitivement, je ne veux pas du rôle de Monk; je ne veux pas le jouer, et je ne veux pas que d'autres le jouent, » Voilà, en quelques mots, toute sa pensée; ne pas jouer le rôle de Monk, et ne pas le laisser à Moreau ou à Pichegru. Toute sa conduite, alors et depuis, et un épisode, hélas! plus tragique encore que le 18 fructidor, s'expliquent par cette même cause. Rendre les Bourbons impossibles, se rendre impossible à lui-même toute transaction avec eux, tel fut le mot d'ordre qu'il se donna, depuis la chaussée de l'Adige jusqu'aux fossés de Vincennes!

M. Miot a la bonhomie de ne pas raconter les campagnes de Bonaparte, sous le prétexte assez plausible qu'il n'y a pas assisté. Il en résulte que, ces magnifiques pages guerrières n'étant pas là pour éblouir le lecteur, l'on n'en voit que mieux le travail intérieur, les apprêts du coup d'État, les dissensions de famille, et cette collection de petitesses dont l'ensemble disparaît dans un pan de la redingote grise ou dans un pli du manteau impérial. M. Miot retrace le 18 brumaire d'après cette méthode réaliste, et franchement, vu au daguerréotype, il n'est pas très-beau. Tout semble y dépendre d'une montre qui retarde, d'un député qui bavarde ou d'un appel nominal qui dure trop longtemps. « Bonaparte se décida à entrer dans l'assemblée; les cris de *hors la loi!* se firent entendre... Il se retira pâle et défait... » On sait, d'ailleurs, qu'il ne balbutia que quelques paroles peu intelligibles, celles-ci entre autres : « Je suis le dieu Mars! » En un mot, sa déroute semblait certaine. Lucien le sauva; il harangua les soldats, et un bataillon de grenadiers entra dans la salle, à la suite de Murat. « La troupe marche au pas de charge, balaye en

un instant les bancs de l'assemblée, renverse le bureau et chasse les députés, qui, embarrassés dans leurs toges, leurs toques à la main, se dispersent dans les bois, où plusieurs d'entre eux, pour se dérober à la poursuite des soldats, laissent ces tristes marques d'une dignité à jamais éclipsée : spectacle à la fois ridicule et douloureux, affront ineffaçable, qui fut le signal de l'anéantissement pour longtemps d'une véritable représentation nationale ! » Le style n'est pas de première force, mais le tableau a bien son mérite.

Administrateur honnête et habile, M. Miot, on le voit de reste, n'était ni un écrivain ni un penseur. Ses étonnements naïfs en face des transformations sociales qui suivirent le 18 brumaire sont plus instructifs et plus amusants que s'il cherchait à approfondir les causes ou à donner à ses remarques une portée plus philosophique. Ce brave tribun (on le mit au tribunal) ennemi de l'ancien régime, de la royauté et des prêtres, tenant encore pour le calendrier républicain et la simplicité des mœurs démocratiques, regrettant la décade et nous montrant d'un air piteux cette tourbe de Catons et de Brutus prompts à se ruer à la curée des places, à gueuser les titres et les cordons, à baiser la botte éperonnée de leur nouveau maître, est moins suspect et plus vrai qu'un moraliste ou un satirique. Ses relations intimes avec Joseph Bonaparte le rendent plus intéressant encore et l'initient mieux à ces secrets d'intérieur que l'on pourrait appeler l'envers de Marengo et d'Austerlitz. Ainsi, après une séance du Sénat appelé à discuter sur ses propres dotations, et ayant, bien entendu, tout accepté à l'unanimité, Joseph, qui, en sa qualité de sénateur, avait assisté à la séance, dit, en rentrant, à M. Miot : « Je suis tout à fait désabusé du républicanisme en France ; il n'y en a plus. Pas un membre

du Sénat n'a ouvert la bouche contre les mesures proposées, et ne s'est même donné la peine de montrer du moins un désintéressement feint. Les plus républicains prenaient un crayon pour calculer ce qui reviendrait à chacun dans le partage du dividende commun. » Cette phrase, dite par un frère de Napoléon Bonaparte, pourrait servir d'épitaphe à la grande Révolution, et d'épigraphe à toutes les autres.

L'amitié de Joseph pour M. Miot amène de bien autres confidences, nous fait assister à de bien autres scènes. On connait le mot trivial et vrai de l'Empereur : « Il faut laver son linge sale en famille. » Cet axiome métaphorique lui fut probablement suggéré par les tribulations sans nombre que lui causaient ses propres parents. Lorsque l'on songea à la Constitution de l'Empire, la question d'hérédité donna lieu à de terribles orages. — « Il faut convenir, nous dit M. Miot, que la situation de la famille Bonaparte ne favorisait nullement le principe d'hérédité. Lui-même était uni à une femme qui ne pouvait lui donner d'enfants : son frère aîné, Joseph, n'avait pas de fils, et Lucien venait de se marier à madame Jouberton, femme divorcée d'un agent de change de Paris, dont il avait eu un enfant l'année précédente. Il donnait ainsi le nom de Bonaparte à une femme dont la beauté et l'esprit étaient, à la vérité, très-remarquables, mais dont la réputation était suspecte. Louis était le seul qui eût contracté une alliance avec l'assentiment de son frère Napoléon : il avait épousé Hortense Beauharnais, fille de madame Bonaparte, et en avait eu un fils pour lequel le premier consul témoignait une affection si particulière, qu'elle donna naissance aux bruits les plus étranges. » — Avec de pareils éléments, la concorde n'était pas possible, et une grande partie du second volume de M. Miot est pleine de ces

querelles, qui semblent traduire en patois corse le vers latin : *Rara est concordia fratrum.* » — Quelquefois ces querelles sont si violentes, ces colères si furieuses, qu'une exagération calomnieuse arrive sur les lèvres ou sous la plume des offensés. Je ne puis accepter autrement cet entretien de Napoléon avec Joseph, textuellement reproduit par M. Miot : — « Ce que j'ai fait, disait-il à son frère et à quelques généraux de son intimité, n'est rien encore. Il n'y aura de repos en Europe que sous un seul chef, sous un empereur qui aurait pour officiers des rois, qui distribuerait des royaumes à ses lieutenants... Du reste, ajouta l'Empereur, je ne puis me repentir du parti que j'ai pris à l'égard du duc d'Enghien. Je n'avais que ce moyen de renverser toutes les espérances des partisans des Bourbons. Enfin, je ne puis me le dissimuler, je ne serai tranquille sur le trône que lorsqu'il n'existera plus un seul Bourbon, et celui ci en est un de moins. C'est le reste du sang du grand Condé, c'est le dernier héritier du plus beau nom de cette maison. Il était jeune, brillant, valeureux, et, par conséquent, mon plus redoutable ennemi... J'ai donc réduit, autant que possible, le nombre des chances qui étaient contre moi. Non-seulemant, si ce que j'ai fait était à faire, je le ferais encore; mais demain même, si le hasard m'offrait, pour les deux derniers rejetons de cette famille (le duc d'Angoulême et le duc de Berry), une occasion favorable, je ne la laisserais pas échapper. »

Ici, évidemment, ou Joseph a redit plus qu'il n'avait entendu, ou Napoléon se calomniait lui-même dans une de ces ardeurs d'improvisation qui lui étaient familières. N'importe! cette échappée soudaine du lion au repos, se léchant les ongles, nous prouve tout ce qu'avait de vivace et de profond, aux yeux de ce grand homme de tant de

bon sens et de génie, le droit héréditaire de cette maison de Bourbon, si cruellement décimée par la Révolution et par lui. Le reste l'embarrassait peu; l'Europe à vaincre, les rois à détrôner, les consciences républicaines à fléchir et à soumettre, l'austérité démocratique à changer en courtisanerie servile, un nouveau monde à faire sortir du chaos, tout cela n'était rien pour cette ambition sans borne, pour cette volonté sans frein. Mais il y avait quelque part, traquée de ville en ville, une famille à laquelle ne restait ni royaume, ni foyer, ni patrimoine; quelques princes désarmés, pauvres, errants, proscrits; une princesse qui ne connaissait de couronnes qu'en levant les yeux au ciel : là était le principe contre lequel le glorieux conquérant eût volontiers échangé dix victoires; là était la force cachée, invincible, imprescriptible, qu'il regrettait pour lui-même, qu'il enviait et qu'il eût voulu détruire. Ces paroles effrayantes, exagérées probablement et dénaturées par son auditeur, ce n'était pas, à Dieu ne plaise! la menace d'un despote sanguinaire; c'était le cri d'un homme de génie voulant bâtir sur le roc et sentant qu'il bâtit sur le sable.

Le second volume de M. Miot de Melito nous conduit jusqu'au jour où Joseph Bonaparte, obéissant à la consigne impériale et fraternelle, quitte le trône de Naples pour *passer* roi en Espagne. Là nous trouverons d'autres leçons, d'autres peintures, non moins instructives que les premières. Pour le moment, et en reportant nos regards en arrière, arrêtons-nous à ces trois points principaux qui dominent tout ce récit et en sont la moralité : transformation de la république en monarchie militaire avec cortége de terroristes métamorphosés en sénateurs et de jacobins habillés en courtisans; secrets préparatoires des coulisses où se répéta la comédie mêlée à ce

grand drame, et dont les actes divers vont de l'orangerie de Saint-Cloud aux voûtes de Notre-Dame; enfin contrariétés, embarras et soucis d'un fondateur d'empire, cherchant en vain à fonder sa famille, à persuader à ses frères qu'ils n'existent que par lui, et qu'ils ne peuvent commander aux autres qu'en commençant par lui obéir. Au fond, ces trois souvenirs n'en font qu'un, et se rattachent tous les trois à l'histoire des démocraties passant tout naturellement de l'anarchie au despotisme : tels qu'ils sont, je les recommande aux lecteurs trop enthousiasmés de *Victoires et Conquêtes*, de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et, en général, de toutes les œuvres où l'épique et l'héroïque étouffent le réel et le vrai. Le livre de M. Miot n'est pas attrayant; il n'exalte pas l'imagination; il n'élève pas l'âme; il impatiente souvent par un alliage de préjugés vulgaires et de gros bon sens; mais il faut savoir parfois s'imposer de pareilles lectures, ne fût-ce que comme antidote d'admirations excessives ou comme pénitence d'illusions fâcheuses. Pour moi, je trouve dans les *Mémoires* du comte Miot de Melito des pages, des révélations, des naïvetés dont je lui sais tant de gré, que je lui pardonne presque de mal écrire et de parler sans cesse des populations abruties par l'influence des prêtres. Pourtant le collègue du citoyen Buchot aurait dû se demander s'il n'y a pas des influences plus abrutissantes que celle-là.

## II

Le second volume de ces *Mémoires* finit au moment où M. Miot, fidèle à la fortune, ou plutôt à l'infortune du roi

Joseph Bonaparte, l'accompagna dans cette espèce de *chassez-croisez* qui fit monter Joseph sur le trône d'Espagne, pendant que son beau-frère Murat devenait roi de Naples. Chateaubriand a une belle phrase sur ces *coiffures* royales, échangées par l'irrésistible volonté de l'empereur Napoléon, comme il eût fait pour les shakos de deux de ses conscrits. Les phrases de M. Miot de Melito sont moins éloquentes; il y a eu, nous le savions déjà, des politiques plus habiles, des penseurs plus profonds, et surtout de meilleurs écrivains que M. Miot; mais il possède, à un très-haut degré, un art qui a bien son mérite; l'art d'être, naïvement et sans le vouloir, très-désagréable aux gens qu'il aime, qu'il regrette, qu'il a servis, et dont la chute a été pour lui le signal d'une pénible retraite. Il faut avouer que la période qu'embrasse ce troisième volume, et qui va de 1808 à 1815, de la guerre d'Espagne aux Cent-Jours, n'est que trop favorable à cette disposition de l'auteur. Nous n'avons aujourd'hui qu'à le suivre dans ses récits : les leçons en ressortiront d'elles-mêmes.

On a tout dit sur la guerre d'Espagne; les panégyristes les plus fervents, les historiens les plus aisément séduits par les triomphes de la force et les prestiges de la gloire, ont renoncé à amnistier cet amas de fautes de tous genres, qui aboutit à d'horribles désastres et fut le vrai prélude de Waterloo. Mais ce qui donne aux récits, aux jugements de M. Miot un caractère original, c'est que l'on a, sous sa plume, non plus l'arrêt officiel de l'histoire, mais l'impression intérieure, immédiate, familière, des événements : c'est qu'il écrit dans la voiture, dans le palais, j'allais dire sur les genoux du roi Joseph, et que les anxiétés, les souffrances, les mécomptes, les déboires de son roi deviennent le commentaire de la conduite du maître de son roi et de tous les rois d'alors. En dégageant notre analyse

de toute préoccupation hostile, et en essayant de la ramener à quelques idées générales, nous trouvons là, prises sur le fait, en deux frappants exemples, deux sortes d'illusions, les unes à l'usage du génie aveuglé, les autres à l'usage de la médiocrité honnête; les illusions de Napoléon Bonaparte et celles de Joseph, se débattant tous deux à leur manière contre une situation fausse, amenée par le despotisme de l'un et par la faiblesse de l'autre; celui-ci prenant au sérieux un rôle tristement comique et voulant traiter comme une royauté ce qui n'était qu'une lieutenance; celui-là croyant pouvoir refaire cette carte invisible, écrite au fond des âmes et au cœur même des nationalités, comme il avait refait la carte extérieure des provinces et des empires.

Toute la pensée de l'Empereur se résumerait au besoin dans cette phrase d'un entretien qu'il avait eu précédemment avec son frère Joseph, et que j'ai rapportée, d'après M. Miot : « Il n'y aura de repos en Europe que sous un seul chef, sous un empereur qui aurait pour officiers des rois, qui distribuerait des royaumes à ses lieutenants. » Ce qu'il avait dit, en 1804, au début de ses grandeurs impériales, il l'appliquait, en 1808, parvenu au faite de sa puissance, et cette idée qui le perdit, se retrouve dans les articles secrets du traité de Tilsitt, tels que les publia, en août 1812, la *Gazette de Madrid*, en un moment où les Cortès étaient en possession de la capitale de l'Espagne. Dans ces articles, vrais ou apocryphes, il avait l'air de partager l'Europe avec Alexandre; mais au fond il voulait tout, et la campagne de Russie l'a prouvé. Là, comme ailleurs, on pouvait reconnaitre le double caractère de cette merveilleuse destinée, et comme le perpétuel antagoniste entre cette origine et ce génie : d'une part, la Révolution domptée ; de l'autre, la Révolu-

tion incarnée; d'une part, la nécessité, évidente pour un homme nouveau, de rompre avec les traditions du passé, de détrôner les antiques races, de rejeter violemment dans un nouveau moule les nationalités et les monarchies; de l'autre, l'instinct du pouvoir, de l'organisation, de l'autorité, de l'unité, cherchant à créer avec des éléments de destruction, à bâtir des monuments avec des ruines, et s'irritant de ne pouvoir surmonter le principe même et la nature des choses, de se sentir pressé entre deux forces contraires, incapables de se combiner et de se confondre. Ce n'était pas là, ce ne devait pas être le seul écueil de sa fortune. C'est le péril des dynasties des conquérants, que les liens de famille n'y impliquent pas toujours une communauté de talents, de volontés et de vues : les prodiges mêmes opérés par le chef répandent autour de lui une sorte d'éblouissement qui gagne les cerveaux ordinaires comme les têtes puissantes, et fait croire à l'impossible ceux-là mêmes qui ne sont pas en état de réaliser l'invraisemblable. Dans les vieilles races de souche royale, il y a bien aussi des inégalités d'aptitudes, des différences d'opinions, des antipathies de caractères; mais tout cela est adouci et mitigé par la tradition, par une communauté d'éducation et d'habitudes, par cet air de la royauté et de la grandeur respiré en commun dès l'enfance et pénétrant également toutes ces natures diverses. Entre Napoléon et ses frères, il existait des solutions de continuité qui devaient rendre très-difficile la réalisation de son plan gigantesque par ces instruments secondaires, à la fois si près et si loin de lui. Enfin — autre inconvénient de la conquête ! — ses généraux, ses *élèves* (M. Miot appelle ainsi Soult et Marmont), ne relevant que de lui seul, placés par lui à la tête d'armées enivrées de victoires, se regardaient à leur tour comme des vice-rois, traitaient l'Espagne en pays

conquis, rendaient la France odieuse à ces populations qu'il eût fallu persuader plutôt que vaincre, et refusaient non-seulement d'obéir à Joseph, mais même de se concerter avec ce roi chimérique qui leur semblait moins rapproché qu'eux de leur empereur; car la fraternité des batailles était là plus forte que celle du sang. Ce bon M. Miot, qui fait profession de détester les moines, les prêtres, l'inquisition, et, en général, tout l'ancien régime espagnol, a dû pourtant être assailli de quelques réflexions, embarrassantes, en écrivant des lignes telles que celles-ci, que nous choisissons au hasard: « Tous les villages, sur la route, étaient entièrement déserts: Briviesca, ville assez considérable située à moitié chemin de Miranda à Burgos, n'avait pas été plus épargnée. En approchant de Burgos, nous traversâmes le champ de bataille, jonché de cadavres: triste spectacle qui cependant ne fit pas sur moi une impression aussi pénible que l'aspect de cette grande ville, au moment où nous y entrâmes. Les maisons, presque toutes désertes et pillées, les meubles brisés et épars en morceaux dans la fange; un quartier, situé au delà de l'Arlanzon, en feu; une soldatesque effrénée enfonçant les portes, les fenêtres, brisant tout ce qui lui faisait obstacle, consommant peu et détruisant beaucoup; les églises dépouillées, les rues encombrées de morts et de mourants; enfin toutes les horreurs d'un assaut, quoique la ville ne se fût pas défendue! La cathédrale, un des plus beaux monuments de l'architecture *appelée* gothique, ne fut épargnée que par la précaution qui fut prise de tenir les portes fermées. Mais la Chartreuse et les principaux couvents avaient été saccagés. Le monastère de las Huelgas, le plus riche et le plus noble couvent de femmes de la Vieille-Castille, était converti en écuries; les tombeaux que renfermaient l'église et le

cloitre avaient été ouverts, pour découvrir les trésors que l'avidité y supposait cachés, et les cadavres des femmes qu'ils renfermaient, trainés dans la poussière, étaient abandonnés sur le pavé couvert d'ossements et de lambeaux de linceuls. » — Ces lugubres tableaux reviennent, à chaque instant, sous la plume véridique de M. Miot, qui s'est demandé, sans doute, comment, à l'époque *appelée* gothique, les moines et les inquisiteurs avaient pu s'y prendre pour faire pis. Sérieusement, on comprend que ces horreurs, ces scènes hideuses, ce mélange inouï de pillage et de sacrilége, fussent de singuliers moyens de faire accepter par les Espagnols la civilisation, les lois, les mœurs, les alliances et les royautés qui leur arrivaient de France. On sait comment ils y répondirent, et cette fois l'équitable histoire n'a pas hésité entre les frocs des défenseurs de Saragosse et les uniformes des dévastateurs de l'Espagne.

Ainsi la pensée fondamentale du système de Napoléon violemment appliquée au pays où elle devait rencontrer le plus de résistance, et s'envenimant de l'inutilité de ses efforts pour y réussir; l'énorme disproportion entre l'Empereur et celui de ses frères à qui il déléguait le simulacre de la royauté espagnole; ce désaccord, rendu plus sensible et plus funeste tout ensemble par l'omnipotence et les excès des armées et des généraux : tels sont les points de vue que nous montre M. Miot en plaçant son daguerréotype à côté du roi Joseph, comme pour le rendre plus exact et plus significatif.

Chez le roi Joseph nous trouvons d'autres sujets de réflexions non moins instructives. Il a toutes sortes de bonnes volontés royales; il voudrait régner, se faire accepter par *son peuple*, par *ses sujets*, devenir monarque espagnol tout en restant prince français; mais à tout moment le terrain manque sous ses pas; le château de cartes en Espagne

s'écroule sous sa main. Toutes les racines qu'il essaye de pousser dans le sol, tout les traits d'union qu'il tente d'établir avec le pays, sont coupés par la terrible épée de son frère. Cette Espagne, sur laquelle il est chargé de régner, il ne peut la gouverner, ni militairement, — les chefs de nos armées le comptent pour rien; — ni diplomatiquement, — l'ambassadeur de France refuse de lui dire ses secrets et se renferme dans une verbeuse obscurité; — ni politiquement, — sa politique est constamment déjouée par celui-là même qui lui a délégué la royauté. Puis, lorsqu'arrive une calamité, une défaite, une catastrophe (et elles ne sont, hélas! que trop fréquentes), les colères de l'empereur s'en prennent à la fois à la nation qui résiste et au roi qui ne peut accomplir une œuvre impossible : il irrite, il pousse à bout ce peuple fier et indompté, en lui annonçant que tout pacte est rompu, que l'heure des châtiments et des vengeances a sonné, et que le *væ victis!* de notre aïeul Brennus remplacera désormais ces semblants de royauté nationale ébauchés par l'honnête Joseph. Enfin, lorsque la fortune et le génie de Napoléon le précipitent vers les régions lointaines, lorsqu'il entame ces formidables campagnes où vont s'engloutir tant de rêves et d'espérances, il abandonne à leur malheureux sort et cette province mal acquise et mal conquise, et ce débile souverain qu'il ne veut plus ni conseiller ni soutenir, et ses lieutenants, et ses troupes, et ce théâtre de la guerre où le drame commandé par lui l'ennuie de ses lenteurs et l'exaspère de ses chutes. Comptant comme toujours sur son étoile, il croit qu'il lui suffira du contre-coup de ses victoires pour faire tout rentrer dans l'obéissance ou dans le néant. Joseph alors et ses fidèles serviteurs en sont réduits à attendre des ordres qui ne leur viennent plus, des subsides qui manquent à l'échéance,

des bulletins où la vérité se fait jour à travers d'officielles réticences. Ils prêtent une oreille inquiète aux bruits qui leur arrivent des extrémités de l'Europe, et, à chacun de ces bruits sinistres, ce Tantale de la royauté sent que tout lui échappe; il regrette cette coupe amère qui va se briser entre ses mains. En lisant le récit de M. Miot, on s'explique ce qui, dans l'histoire vue du dehors et idéalisée par le temps, pourrait être traité d'ingratitude, d'inconséquence, de trahison, d'infidélité aux affections et aux devoirs de famille : on comprend qu'à un moment donné, après tant de tiraillements, de soubresauts et d'angoisses, après avoir vu gaspiller à plaisir tant de grandeurs et de merveilles, il se soit amassé dans l'âme des généraux, des frères mêmes de l'empereur, assez de rancunes et de lassitudes pour prévaloir contre cette pensée, qu'ils lui devaient tout, et qu'ils n'existaient que par lui. C'est évidemment la vive amitié de M. Miot pour Joseph Bonaparte qui le rend si sévère à l'égard de son glorieux frère, et l'originalité de ses *Mémoires* réside justement dans cette froideur de glace se maintenant à deux pas des zones torrides de la gloire impériale. M. Miot est un philosophe pratique. Lorsque les douleurs et les mécomptes de son roi dépassent une certaine mesure, lorsque les démentis infligés à ses essais de gouvernement peuvent lui attirer un reproche de mauvaise foi ou une ombre de ridicule, Pylade-Miot donne à son royal ami un conseil, toujours le même; c'est de quitter une place qui n'est réellement plus tenable, de sauvegarder sa dignité d'homme, de citoyen et de prince, en renonçant à sa chimérique couronne. Mais il faut croire, nous dit naïvement notre philosophe, que ce titre de roi a des charmes tout particuliers, car ce conseil si sage n'est jamais écouté. Oreste ne se lasse pas d'espérer qu'Hermione s'humanisera tôt ou tard ; il veut attendre, essayer

encore, et les jours passent, et les déceptions s'accumulent : il faut quitter Madrid, transporter à travers champs cette souveraineté nomade, voir se rétrécir sans cesse la surface de cet illusoire royaume. N'importe! un cérémonial renouvelé de l'antique monarchie espagnole, un cortége, une illumination, une fête, une course de taureaux, quelques *vivat* proférés au milieu d'une foule silencieuse, c'est quelque chose encore, cela suffit pour un jour ou deux, et Joseph rajuste les plis de ce manteau royal si lourd à ses épaules. M. Miot fait là-dessus des réflexions très-justes, trop justes. S'il avait un peu plus de style, si ses idées étaient plus neuves et d'un tour plus piquant, il y aurait eu là un charmant chapitre de morale, une manière de la Bruyère républicain en présence d'une cour de fraîche date. Mais M. Miot n'est pas la Bruyère; il n'est pas Voltaire non plus; chacun est ce qu'il peut.

Quel dommage pourtant! Quel parti un moraliste et un satirique de la bonne école n'auraient-ils pas pu tirer de tableaux tels que ceux-ci : « La réunion des personnages qui se trouvaient alors à Morfontaine offrait un bizarre spectacle. On y voyait un roi d'Espagne (Joseph) qui n'avait plus un pouce de terrain dans ce pays; la femme d'un général français (Bernadotte) élevé au rang de prince et devenu notre ennemi mortel; une princesse, fille du roi de Wurtemberg qui l'avait donnée en mariage à un frère de Napoléon, et qui, sous peu, devait se joindre à la ligue formée pour renverser la puissance de l'empereur; des courtisans espagnols, allemands, français, qui n'avaient plus de cour à faire; et, pour comble de singularité, le patriarche des Indes, grand inquisiteur d'Espagne, nous disait de temps en temps la messe. La chasse, la pêche, les déjeuners champêtres, la table, le jeu, réunissaient tout ce monde, étonné de se trouver ensemble.

On s'étourdissait, en attendant que la tempête qui grondait au loin éclatât et vînt nous disperser. » — C'était là, dans ces rapprochements et ces contrastes, habillés de neuf par la Révolution et l'Empire, que M. Miot aurait pu rencontrer sa veine et donner à son livre une valeur littéraire qui lui manque absolument. Remarquez, en effet, que les moralistes et les railleurs d'avant la Révolution, tout en mettant l'homme en face de sa fragilité et de son néant, ne dépassent pourtant pas certaines lois traditionnelles où la grandeur reste la grandeur, où les hiérarchies se maintiennent encore, alors même qu'elles semblent renversées, où les vicissitudes, les *retours soudains*, les chutes terribles, les élévations subites, ne sont que des exceptions à des règles encore vivaces. A l'époque où a vécu et écrit M. Miot, l'exception devient la règle même; le bouleversement, le travestissement, la négation de tout ordre régulier dans les conditions et les fortunes, telle est l'essence de cette société nouvelle, de cette phase rapide où tout brille, s'efface, s'élève, s'abaisse, éclate, disparait dans un éblouissant pêle-mêle; sorte de gigantesque bal masqué servant d'intermède à une gigantesque tragédie. On s'est demandé souvent, depuis lors, pourquoi la royauté avait perdu son prestige, et on en a trouvé la cause dans la facilité avec laquelle les trônes ont été renversés. Sans doute, cette cause est réelle; mais il y en a une autre : c'est l'impérieux sans-façon avec lequel les trônes ont été distribués; c'est le spectacle donné par de simples particuliers, portant, sans autre auréole qu'un reflet, ce titre de roi qui impliquait autrefois une sorte de consécration mystérieuse et divine. La vieille femme du peuple, qui, dans une ode de M. Victor Hugo, s'écrie devant la grille des Tuileries ;

Des rois ! Sous l'empereur j'en ai tant vu, de rois !

Cette femme résumait d'avance en un seul vers l'impression que nous laisse cette partie des *Mémoires* de M. Miot; seulement, M. Miot en est resté à la prose de son sujet; il n'appuie jamais; il s'abstient, comme on dirait au Conservatoire, de *piquer la note;* il n'a pas l'air de se douter des conséquences à tirer de ce qu'il raconte; — et la leçon n'en est que plus frappante.

Et cependant, si peu *artiste* que soit M. Miot, si minime que soit la part qu'il fait à la *Folle du logis*, il y a dans son livre des passages que l'on ne peut lire sans une sorte de charme mélancolique. Ce sont ceux où, voyageant avec le roi Joseph à travers cette Espagne qui garde, au milieu des horreurs de la guerre, sa poétique beauté, il décrit ces paysages, ces montagnes, ces fraîches vallées, ces plaines fertiles, étalant entre deux batailles leurs parures et leurs richesses. Ce roi sans trône, courageux et bon, intelligent et honnête, mais écrasé sous le poids d'un rôle impossible, allant à la recherche de ses sujets et à la rencontre de ses ennemis, et parcourant de ses tristes regards cette terre promise où il ne sera ni Moïse ni Josué, finit par attendrir, comme ces victimes de la fatalité antique qui trouvaient les dieux sourds à leurs prières et insensibles à leurs vertus. Qui ne ferait alors des réflexions graves sur la folie et l'impiété de ces guerres, de ces luttes à main armée contre la nature, répandant sur la terre autant de spectacles d'épouvante et de deuil qu'elle y jette de trésors de verdure et de fleurs? Ces réflexions, M. Miot ne les précise pas, mais il les suggère. Il n'est pas paysagiste, mais on le devient en le lisant, en se promenant avec lui dans ces jardins embaumés, parmi ces massifs odorants de magnolias, de cistes et de caroubiers, en face de cette végétation exubérante qui fait oublier l'aridité de son style, comme la beauté

des lointains et des horizons rachète la sécheresse des premiers plans.

M. Miot nous dit que, dans ses moments de loisir ou de disgrâce, il s'occupait de travaux littéraires : j'ignore quelle était cette littérature d'administrateur en congé ou en retraite, et j'avoue qu'elle ne m'inspire pas grande confiance. Il faut regretter qu'il n'ait pas songé à perfectionner ses dispositions pour le genre descriptif, genre qui a fait, de nos jours, tant de progrès. En nous décrivant cette Espagne si pittoresque et si belle, il eût rendu plus odieuse encore la guerre qui avait dévasté toutes ces beautés, et plus intéressant le prince qui les avait entrevues et perdues : or c'était là, semble-t-il, le double but de son troisième volume.

Nous ne suivrons pas M. Miot, à dater de son retour en France, pendant ces années funèbres, 1814 et 1815, où il redevient un simple conseiller d'État au service d'un gouvernement qu'il n'aime pas et dont il prévoit la chute. Le lugubre épisode des Cent-Jours se termine pour lui par une catastrophe si douloureuse, la mort de son gendre et celle de son fils, que ce deuil efface toutes les dissidences et consacre tous les souvenirs. Nous nous bornerons à deux remarques, l'une littéraire, l'autre un peu plus grave. Dans toute œuvre d'art, et les Mémoires historiques sont une œuvre d'art à leur manière, il est de règle de choisir ce qu'on appelle en argot de théâtre le *personnage d'intérêt*. M. Miot a cru pouvoir se passer de ce personnage, ou du moins concentrer l'intérêt sur un des frères de l'empereur, abstraction faite de l'empereur lui-même, qui, dans cette phase suprême, domine tout son entourage de sa tragique grandeur. L'amitié a abusé M. Miot : les frères du géant tombé n'étaient plus et ne pouvaient plus être, en ce moment, que des mannequins dont la Providence

cassait la ficelle. Il fallait se décider : ou obéir à une illusion d'optique qu'eussent acceptée bien des lecteurs, et ramener l'émotion finale sur ce glorieux vaincu dont les convulsions agitaient encore toute l'Europe, ou rendre hommage à ce qui allait le remplacer et sauver la France. En s'obstinant à ne nous intéresser ni à Napoléon ni aux Bourbons, M. Miot nous laisse froid jusqu'à la fin. Ceci nous conduit à notre seconde remarque. Le désabusement de M. Miot ne se dément jamais. Il professe un détachement philosophique des grandeurs de ce monde ; il nous montre le peu de solidité des serments, les variations des courtisans et des hommes politiques; il fait ressortir tout ce qu'il y avait de chimérique dans les essais de constitution et les espérances libérales des Cent-Jours; il ne néglige rien, en un mot, pour qu'on touche au doigt les fautes de l'empereur, l'impossibilité de son gouvernement, les nouvelles blessures ouvertes aux flancs de la France exténuée, les malheurs incalculables qui devaient en résulter; et, quand ce qu'il a prévu arrive, quand ces conséquences qu'il a signalées comme inévitables se déroulent et se précipitent, quand il serait loyal de reconnaître que le pays en est quitte à bon marché, et de savoir quelque gré à ceux qui adoucissent sa défaite et allégent sa rançon, M. Miot se tait; il tourne le dos; il n'a pas un mot sympathique pour les pacifiques successeurs de cette dictature militaire qu'il a détestée toute sa vie et qui lui a coûté si cher. Il ne songe qu'à de petits arrangements d'intérieur; il se met naïvement en quête d'un asile contre la persécution. M. Miot persécuté! je ne puis le croire : « J'avais peur, nous dit-il, d'un séjour en province, où j'aurais été un personnage plus ou moins suspect, sur lequel la vigilance du maire, du *curé*, de l'officier de gendarmerie, du sous-préfet, se serait exercée. »

M. Miot calomnie les curés et se calomnie lui-même : nulle part il n'aurait été ni un suspect ni un personnage ; et son curé, j'en suis sûr, ne l'eût persécuté que pour faire sa partie d'échecs, ou peut-être pour le convertir. Il reste donc à Paris, « occupé uniquement de *travaux littéraires* qui lui valent, en 1835, l'honneur d'être nommé membre de l'Institut. » Les *Mémoires* de M. Miot finissent là, et nous aussi. Il en est de l'Institut comme du mariage : ils furent heureux, et ils firent beaucoup de Mémoires.

IV

# M. VICTOR COUSIN[1]

## ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

La condition la plus essentielle de toute admiration véritable est de n'être pas servile. Ce sentiment *libéral*, autrefois à la mode, un peu discrédité aujourd'hui, ce sentiment que M. Cousin signale et relève en maint endroit comme un des éléments les plus vivaces de l'esprit français, ne trouve nulle part une application meilleure et plus sûre que dans ce monde intellectuel, qui a, comme l'autre, ses rois et ses sujets, ses riches et ses pauvres, mais qui n'admet d'autre joug que celui de la conscience et du goût. Admirateur fervent de M. Cousin, je veux profiter de ces franchises, de ces libertés littéraires, pour discuter sincèrement avec lui, non pas, à Dieu ne plaise! l'intérêt, l'éclat, le charme, la grâce originale et sérieuse de ses derniers ouvrages, — qui oserait les contester? — mais

[1] *La Société française au dix-septième siècle, d'après le grand Cyrus* de mademoiselle Scudéry. — *Madame de Sablé*, nouvelle édition.

la valeur réelle de quelques réhabilitations où il semble un peu trop se complaire, la contradiction qui pourrait s'établir entre ses enthousiasmes pour le passé et ses jugements sur le présent ; et enfin le défaut de proportion que les esprits chagrins pourraient dénoncer entre la gravité de son âge, ses antécédents philosophiques, sa place éminente dans la littérature, et la persistance ou l'ardeur de son culte pour des idoles féminines, rajeunies et ressuscitées par son incomparable talent. On le voit, ma tâche touche à bien des points délicats et ne me laisse que le choix des difficultés et des périls. Le plus humble des disciples se permettant d'avertir son maître, le lecteur le plus charmé craignant de voir trop se prolonger ce qui le charme, ce serait le comble de la présomption et de l'ingratitude, si ce n'était avant tout de la sincérité.

Un mot d'abord sur l'origine et la filiation intérieure de ces œuvres délicieuses que nous avons vues tout à coup éclore au déclin de notre littérature, comme de belles fleurs d'automne sous un tardif rayon de soleil. On a reproché à M. Cousin d'avoir abandonné la philosophie pour se laisser passionner et absorber par des sujets d'apparence plus futile. A un point de vue bien différent, de libres penseurs disposés à exagérer ses doctrines, et des catholiques alarmés de quelques points de son enseignement, ont paru croire que le philosophe, chez lui, abdiquait au profit du littérateur, faute d'avoir l'audace de faire un pas en avant ou le courage de faire un pas en arrière. M. Cousin, dans plusieurs passages, notamment dans la préface de sa nouvelle édition de *Madame de Sablé*, répond à ces insinuations et à ces reproches : « Nous ne considérons pas la littérature comme une chose frivole ; loin de là, nous la croyons tout aussi sérieuse que la philosophie.... En même temps que nous essayons de

rappeler la jeunesse française au culte du vrai, du bien et du beau, et qu'au nom d'une saine philosophie nous ne cessons de combattre le matérialisme et l'athéisme..., il nous a paru que ces Études sur la société et les femmes illustres du dix-septième siècle pourraient inspirer aux générations présentes le sentiment et le goût de plus nobles mœurs...... » Telle est la pensée intime de M. Cousin : il n'a pas déserté, il a changé de régiment, dans la même armée, au service de la même cause. Cette pensée, on pourrait la développer et la préciser encore plus. Comme Platon qu'il a si admirablement traduit, comme le génie de la Grèce en qui la recherche du vrai s'est presque constamment absorbée dans le sentiment du beau, M. Cousin est un artiste en philosophie plutôt qu'un chef d'école philosophique. Il n'a pas créé de philosophie proprement dite ; il a exposé, avec d'inexprimables dons de clarté, d'expansion et de chaleur, la philosophie des autres. Il a surtout fortement renoué la chaîne de la philosophie spiritualiste, brisée par le dix-huitième siècle et très-mal rattachée par les héritiers plus ou moins directs de Condillac. Relever la grande tradition cartésienne, tendre la main à la philosophie allemande pendant cette période où elle n'était pas encore le déni de tout bon sens et de toute foi, prêter le concours de son éloquente parole à cette renaissance du spiritualisme qui animait l'école écossaise, sillonnait de ses éclairs le génie de Kant, illuminait de ses clartés la haute raison de Royer-Collard, et finalement nous débarrassait des froides bandelettes d'une littérature momifiée, tel avait été le rôle de M. Cousin. Sa jeunesse ne léguait pas à sa maturité la responsabilité d'une création à achever, d'un système à soutenir, mais l'intérêt d'une cause collective à défendre sous une nouvelle forme, si l'ancienne ne suffisait plus. En même temps, dans le

domaine des idées comme dans celui des faits, s'accumulaient les épreuves et les leçons. L'esprit libéral se désistait en croyant s'assouvir, et se laissait confisquer par la démocratie. La Révolution s'implantait de nouveau dans les âmes, enfiévrait les imaginations et substituait aux heureuses hardiesses, aux innovations fécondes de l'école de la Restauration, un je ne sais quoi qui ne devait être que le triomphe de l'anarchie sur l'ordre, du laid sur le beau et du mal sur le bien. Les derniers élèves de M. Cousin, avec cette sorte d'arrogante dureté qui caractérise la génération nouvelle, le sommaient d'avancer ou de reculer, de dire son dernier mot philosophique ou d'avouer l'impuissance de sa philosophie. Dans cette situation qu'aggravaient encore les mécomptes de la politique qu'il avait servie, que pouvait faire M. Cousin? Se réfugier dans une société d'élite qui l'abritât contre les entraînements de la foule et le trouble de ses propres pensées, dans une compagnie de beaux esprits, d'hommes illustres, de nobles dames, qui lui offrissent la personnification héroïque ou gracieuse de ses plus chères théories. Cette compagnie brillante, il l'eût vainement cherchée dans son siècle : il la trouva dans le passé; là le philosophe s'effaça, et l'artiste prévalut. Il crut d'abord, il crut sincèrement qu'il ne faisait qu'appliquer à des personnages réels et à un des plus glorieux chapitres de notre histoire ce spiritualisme qui l'avait conduit dans une impasse, faute d'une issue assez visible sur la Révélation; mais il ne tarda pas à être dominé par cette faculté particulière à ces riches natures qui se dupent elles-mêmes de leurs illusions et de leurs prestiges, et, en se dupant, nous ravissent. Il apporta dans ses nouvelles études un enthousiasme juvénile, un sentiment exquis de la beauté, de la délicatesse et de la grandeur, et, le dirai-je? un peu de

cette ardeur presque sensuelle dont ne se méfient pas assez les érudits, les philosophes, les bibliophiles, les collectionneurs, tous ceux qui ne se sont pas mesurés de bonne heure avec la vie mondaine et n'ont pas touché le fond de ses passions et de ses plaisirs. Dans cette galerie immortelle dont M. Cousin a restauré et marqué de son empreinte quelques portraits désormais ineffaçables, brillait entre toutes une figure radieuse de beauté, d'esprit, de bonté, de grâce, portant comme une auréole le reflet de la gloire fraternelle, s'embellissant de sa faute même, rachetée par de longues années de pénitence. On sait ce qui advint. La société parisienne s'est trop occupée, je ne dis pas amusée de cet amour rétrospectif, pour qu'il soit de bon goût d'y revenir. M. Cousin fut le rival heureux ou jaloux des contemporains de madame de Longueville. Après l'avoir racontée et dépeinte en traits indélébiles, il fit comme ces amants respectueux et passionnés qui, n'osant pas trop souvent retourner chez la femme qu'ils aiment, s'informent des maisons qu'elle fréquente, et s'arrangent pour l'y retrouver. Il la retrouva, en effet, partout, dans cette phase du grand siècle où la sœur du grand Condé fut mêlée à tant d'événements et fit battre tant de cœurs. Et aujourd'hui même, en nous offrant ces deux volumes, si intéressants et si curieux, sur la société d'alors expliquée par le *grand Cyrus*, d'après une clef trouvée à la bibliothèque de l'Arsenal, peut-être M. Cousin eût-il mis moins de verve et d'entrain à nous faire profiter de sa découverte, si cette clef ne le ramenait, par une autre porte, vers la figure préférée, et si, à côté du grand Cyrus, il ne rencontrait la belle Mandane.

Il ne s'agit, bien entendu, de contester ni la valeur de cette restitution du roman à l'histoire, ni le parti que M. Cousin a su en tirer. Cette clef, entre ses mains, est

devenue une clef d'or ouvrant sur un monde enchanté que l'illustre écrivain semble ressusciter en le racontant. Le don de la vie, ce don précieux, inestimable, qui est le *to be or not to be* des littératures, M. Cousin le possède à un si haut degré, que tout ce qu'il touche, même à travers cet abîme de deux siècles, s'anime aussitôt, se colore, se rapproche de nous, et participe de sa vie et de la nôtre. Qu'il éclaircisse un point d'érudition ou qu'il déplore la perte d'une gravure, qu'il refasse la bataille de Lens et le siége de Dunkerque d'après Thybarra et Cumes, ou qu'il reconnaisse une de ses figures de prédilection sous les traits d'une princesse de Perse ou de Cappadoce, il s'y intéresse si vivement, il se fait si bien le répondant, le témoin et le complice de ce qu'il retrace, que le lecteur le plus froid est forcé non-seulement de le croire, mais de se passionner avec lui. Ne le chicanez pas sur *sa* bataille de Rocroy et sur les mouvements stratégiques qui décidèrent la victoire : il aurait presque le droit de vous répondre qu'il y était ; et, en voyant avec quelle vivacité il assiste aux victoires du frère, on cesse de s'étonner qu'il prenne tant de part aux grâces triomphantes de la sœur. Sérieusement, cette faculté d'exposition, tant de fois admirée chez M. Cousin, et qui l'aidait à imprimer aux matières abstraites une clarté, que dis-je ? une chaleur communicative, a dû naturellement devenir plus remarquable encore et plus irrésistible en s'appliquant à des faits historiques, aux scènes tour à tour héroïques et galantes d'une société disparue. Quant au style de M. Cousin, on ne peut plus le vanter sans pléonasme. Depuis les juges les plus austères jusqu'aux bohêmes les plus échevelés, tout le monde salue en lui un maître dans l'art d'écrire. Si je rappelle ici les perfections de ce style, c'est pour faire remarquer avec quels ménagements M. Cousin traite

cette pauvre langue française que nos modernes beaux-esprits condamnent à de tels tours de force. Pas une surcharge, pas un excès de couleur ou de haut goût, pas un sacrifice aux périlleux raffinements de l'école actuelle; et cependant nul n'est tenté de le trouver en retard sur son temps ou en deçà de son idée. Par la profonde et lumineuse harmonie de son expression avec sa pensée, il obtient des effets que poursuivent en vain les enfants prodigues de la paillette et de la métaphore. Qu'on lise son éloquente préface, et ses beaux chapitres sur le grand Condé, sur Montausier, sur Molière, et, dans son introduction, cet admirable passage : « L'oubli va vite dans la famille des hommes : les petits-fils ont peine à reconnaître les images de leurs aïeux; les générations se pressent et se précipitent, chacune occupée d'elle-même, étrangère et indifférente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent que la gloire rend toujours présentes; les autres s'en vont au néant, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes... » Qu'on reprenne une à une toutes ces pages où M. Cousin n'a eu que le tort de céder trop souvent la parole à mademoiselle de Scudéry, l'on reconnaîtra que c'est là la grande et belle prose française, d'autant plus forte qu'elle est plus sobre, d'autant plus originale qu'elle remonte et se noue plus puissamment à l'époque par excellence. L'on ajoutera que M. Cousin peut bien, après tout, faire illusion à soi et aux autres, et se croire capable de nous ramener de gré ou de force vers ce siècle, cette société et cette littérature, puisqu'il commence par nous en rendre les plus précieux trésors : l'élévation de la pensée et la pureté du style.

Mais, cette question une fois résolue ou plutôt mise

hors du débat, il en reste trois qui, selon nous, embrassent le sujet tout entier, et, sans diminuer les qualités de l'œuvre, peuvent servir à discuter la portée de l'entreprise. Quelle peut être l'efficacité de cet essai de restauration d'un monde si différent du nôtre, et son influence réelle sur l'état des esprits, sur les lettres et la société actuelles? Jusqu'à quel point peut-on accepter la glorification, tentée déjà, mais jamais d'une façon aussi magistrale et aussi complète, de l'hôtel de Rambouillet? Enfin doit-on admettre cette réhabilitation, même partielle, de mademoiselle de Scudéry et de sa littérature? Sur la première de ces questions, assentiment respectueux, mêlé de quelques réserves chagrines ; sur la seconde, restrictions formelles; sur la troisième, négation absolue; telles seront, après une étude consciencieuse, les solutions que nous oserons soumettre à l'éminent écrivain.

Loin de nous l'idée de déprécier ce noble et salutaire enseignement, qui consiste à présenter à une époque menacée d'affaissement moral et de plus en plus dominée par les intérêts matériels, des types de vertus, d'aspirations contraires, à montrer comment la politesse et la dignité des mœurs élèvent et perfectionnent les ouvrages de l'esprit, à réveiller dans les âmes, à l'aide de cet exemple ou de ce contraste, le goût du beau et le sentiment de l'idéal! C'est là, nous le répétons, la tâche que s'est proposée M. Cousin, et il la réalise doublement, en nous donnant un modèle de ce dont il cherche à ranimer le goût. Qu'il y prenne garde pourtant! C'est lui-même qui va nous fournir une objection ou une remarque. Dans sa préface, bruyamment vantée par des gens dont il avait jusqu'ici peu ambitionné le suffrage, non-seulement il accepte, mais il glorifie « ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la Révolution française. » — Il énumère avec une

patriotique complaisance nos légitimes sujets de consolation et de fierté; non pas précisément la liberté politique, qu'il consent de bonne grâce à ajourner, mais la liberté civile, l'égalité, « ces *conquêtes* de la Révolution. » Voilà ses sympathies bien voisines de la démocratie moderne. Or cette démocratie a sans doute ses vertus et ses agréments : elle peut avoir, elle aura un jour, nous voulons le croire, ses manifestations dans un art nouveau, ses inspirations, ses chefs-d'œuvre; mais, pour le moment, son effet le plus inévitable est de rendre impossible tout ce qui, dans la société française du dix-septième siècle, a charmé M. Cousin et lui a paru digne de nous être proposé pour exemple. On peut même ajouter, sans exagération, qu'elle nous a fait perdre le sens de ces beautés, de ces grandeurs qu'il n'est pas possible de comprendre en les détachant du milieu où elles se sont produites. Il en est des qualités sociales et littéraires de ce monde séparé de nous par tant d'abîmes, comme des mots d'une langue qui tombent en désuétude avec l'idée ou l'objet qu'ils expriment. M. Cousin regrette que la France nouvelle ait rompu si violemment avec son passé, avec ces titres de gloire qui l'ont faite si grande parmi les nations. Ce regret est honorable et légitime, mais il n'est pas logique. Pour opérer cette transformation radicale d'où sont sorties ces institutions, cette égalité, cette liberté civile, cette démocratie, chères à l'éloquent écrivain, il a fallu un de ces efforts puissants et formidables qui ne laissent pas au présent un point de contact avec le passé. L'héroïsme de ces gentilshommes et de ces princes, les grâces de ces grandes dames, les élégances de cette littérature, les splendeurs de ces salons, les épisodes de ces existences se reflétant dans les œuvres des artistes et des poëtes, tout cela s'explique et se traduit par un mot : aristo-

cratie. Dans cette phase fugitive et brillante, au moment où elle sortait, épurée et amoindrie tout ensemble, des guerres féodales et religieuses, au moment où elle allait, après les équipées de la Fronde, s'absorber dans la royauté absolue, l'aristocratie, ou, pour parler plus exactement, la noblesse française resplendit d'un de ces éclats de soleil couchant, plus magnifiques quelquefois et plus riches de couleur que les clartés du matin. Son esprit et ses mœurs achevant de se polir, elle se rencontra et s'unit avec cette puissance nouvelle, cette puissance des lettres, qu'elle inspira et domina, en attendant qu'elle fût trahie et vaincue par cette dangereuse alliée. Tout fût aristocratique alors, et ne fut intelligible et possible que dans un monde essentiellement aristocratique, depuis le génie de Condé jusqu'aux malheurs de madame de Longueville, depuis les vertus de madame de Hautefort jusqu'aux fautes de madame de Chevreuse, depuis les plaisirs de l'hôtel de Rambouillet jusqu'aux succès de mademoiselle Scudéry. La lumière venait par en haut; elle se concentrait sur quelques têtes illustres ou charmantes, sur quelques existences privilégiées qui résumaient toute la vie, tout l'intérêt, tout le mouvement de leur époque, et éclairaient à leur tour les couches inférieures d'un reflet de leurs idées, de leurs habitudes et de leurs goûts. Tout concourait à cet ensemble, à ce point de jonction de l'aristocratie qui allait finir avec la littérature qui venait de naître. Corneille et Voiture, quoique roturiers, faisaient, l'un en écrivant le *Cid*, l'autre en donnant le ton aux lettrés de l'hôtel de Rambouillet, un acte tout aussi aristocratique que Condé en commandant l'armée de Rocroy ou madame de Longueville en déclarant la guerre à Mazarin.

Ceci posé, que devons-nous en conclure? qu'il y a

quelque chose d'inconséquent à se réjouir de l'avénement de la démocratie moderne, fille de la Révolution, et à vouloir qu'elle s'inspire des idées et des mœurs d'une société diamétralement contraire. Pour qu'un enseignement soit efficace, pour que tout ne se borne pas, entre un écrivain et son public, à un stérile succès et à un stérile plaisir, il faut que ce public tienne encore par quelques affinités à l'idéal qu'on lui présente, que les exemples auxquels on veut le ramener le saisissent à la fois par les différences et par les similitudes. Ici les similitudes ont disparu : entre le maître, les leçons et l'auditoire, il n'y a plus de contact ni de prise. M. Cousin, parmi toutes ses qualités si remarquables, en possède une que n'ont pas toujours les hommes supérieurs et sérieux. Il se préoccupe très-vivement des écarts d'une littérature qu'il pourrait regarder comme trop inférieure pour mériter même ses colères et ses mépris. Tous les travers, tous les abaissements, toutes les souillures de ce petit art qui remplace l'ancien *romantisme*, trouvent en lui un spectateur pénétrant, un juge sévère et attristé. Eh bien, en dehors de toute critique de détail sur ces immondices et ces misères, il a dû comprendre qu'il y avait là autre chose que des égarements passagers ou des fautes partielles ; qu'il y avait un nouveau courant, entraînant les imaginations et les âmes vers des rives nouvelles où l'on commence par s'enfoncer dans la vase avant de découvrir des prairies et des moissons. L'art démocratique a dû çà et là lui apparaître, avec ses traits caractéristiques, opposés à ceux qu'il a recueillis d'une main si fervente dans sa galerie bien-aimée. L'art qui produit, qui fait réussir *Madame Bovary* et le *Fils Naturel*, n'est pas seulement distinct de celui qui inspira *Bérénice* et la *Princesse de Clèves :* il en détruit la signification et en fait presque oublier la raison d'être. On

sent qu'entre les deux sociétés et les deux littératures un torrent a passé, si dévorant, si immense, qu'il rend l'un des deux bords invisible à l'autre. L'aristocratie et la démocratie sont deux arbres qui ne peuvent ni s'acclimater dans la même température, ni s'enraciner dans le même sol, ni se couvrir des mêmes fruits. Voyez un homme qui, pour assister à un spectacle ou pour arriver à un but, est obligé de se frayer un passage à travers une foule où tout le monde est son égal : il s'agite, il se démène, il amplifie démesurément l'effort individuel qui seul peut lui assurer la priorité ou la préséance ; même, s'il obéit à un intérêt très-grave, si la passion s'en mêle et qu'il soit nécessaire de renverser, d'écraser ses voisins de droite et de gauche, il y mettra l'impitoyable dureté de l'urgence et de l'égoïsme forcé. Que l'enceinte au contraire soit gardée, que les places soient réservées et numérotées d'avance, que les rangs inférieurs sachent bien que, pour se rapprocher du rang plus élevé, ils ont à se hausser vers lui et non pas à l'abaisser vers eux, il y aura dans toute l'assemblée un calme, une dignité naturelle, une politesse facile ; l'individualisme n'aura rien à usurper, parce que toutes les places seront prises, et les sentiments se développant sans violence et sans entrave trouveront pour s'exprimer les nuances les plus délicates. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette image représente assez bien les différences et les contrastes de l'aristocratie et de la démocratie. Transportez-les de la société dans l'art qui lui sert d'expression et de parure, vous y trouverez les mêmes caractères : là une majesté douce et sereine, une harmonie obtenue sans effort, un goût inné de noblesse et de grandeur, une finesse d'organes qui n'a besoin que de demi-teintes pour voir et de demi-tons pour entendre, et ce fond de pitié et de tendresse, qui est, chez

l'élite, comme une dette de cœur, un tribut payé à l'égalité absente; ici cette physionomie inquiète et agitée, habituelle à qui n'a pas sa place faite et n'est pas sûr de l'obtenir; ce je ne sais quoi d'excessif, nécessaire à qui veut forcer l'attention des multitudes; cette exagération de l'individu obligé de se grandir pour qu'on fasse attention à lui; cette dureté de machine se substituant à la sensibilité humaine et broyant, s'il le faut, tout ce qui arrête sa marche; cette soif des biens matériels mêlée à des aspirations vagues et chimériques; ce mépris des nuances, inintelligibles pour un public sans cesse recruté dans la foule; et enfin cet arrière-goût de vulgarité et de bassesse, persistant jusque dans les raffinements factices d'imaginations blasées. Essayez de donner à l'une de ces deux phases de la famille humaine, à une de ces deux expressions de l'esprit humain, les qualités et même les défauts de l'autre; vous ne le pourrez pas. Madame de Chevreuse aujourd'hui serait une admiratrice de George Sand, mettant en pratique ses lectures, quittant le toit conjugal avec un rapin ou un pianiste, et finissant par écrire des ouvrages socialistes. Corneille demanderait une prime au directeur de l'Odéon, et ferait, en style Ponsard, de l'honneur castillan à l'usage des étudiants de sixième année et des quarts d'agent de change. Voiture, après avoir frétillé de son mieux et s'être faufilé dans les antichambres d'académie, deviendrait un voluptueux sceptique, un touriste d'opinions et rechercherait l'amitié de M. Véron; ainsi de suite: les essais d'imitation tourneraient à la parodie. Or, comme on n'admire bien que ce qu'on a le pouvoir et l'envie d'imiter un peu, M. Cousin lui-même, malgré son merveilleux talent, risque d'échouer dans sa tentative de propagande en l'honneur des beautés et des grandeurs de 1648. S'il connaissait quelque part,

dans l'ancien monde ou dans le nouveau, une société démocratique qui cultivât toutes les élégances de l'esprit et de l'art, qui sacrifiât le culte des intérêts positifs au goût de l'idéal, qui ouvrît à une élite de lettrés et de causeurs de paisibles et majestueux asiles, qui se formulât en des œuvres harmonieuses et délicates, et si, au retour d'une excursion dans ce pays-là, il nous en décrivait les merveilles en nous invitant à raviver à ces sources nouvelles nos inspirations amoindries, il réussirait, non-seulement à charmer son auditoire, mais à le persuader et à l'entraîner avec lui. Jusque-là, M. Cousin, nous le craignons, ne travaillera que pour son propre succès. Les débris épars de la société polie applaudiront à cet essai de résurrection aristocratique sans le prendre tout à fait au sérieux et sans se croire parfaitement en mesure de renouer la tradition. Le public lettré lira ces pages intéressantes avec un plaisir mêlé de surprise, comme on relit, dans des papiers de famille oubliés au fond d'une armoire, les faits et gestes de générations oubliées, dont on n'est pas bien sûr de descendre. Le gros du public répétera, sur parole, qu'il y a là des livres charmants, tenant le milieu entre la fiction et l'histoire, beaucoup plus vrais que des *contes de fées*, mais presque aussi inapplicables au temps présent; et, après une rapide lecture, il ira jouer à la Bourse, acheter les romans de M. Feydeau ou revoir les pièces de M. Dumas fils.

Mais alors, aurait le droit de nous répliquer M. Cousin, autant vaut condamner à l'inaction et au silence ceux qui luttent encore contre les mauvaises tendances de l'esprit moderne, ceux qui s'efforcent d'opposer les souvenirs, les images d'un temps meilleur aux inspirations vulgaires, au matérialisme pratique de notre époque? S'ils doivent être *la voix parlant dans le désert*, si leur tâche est frappée d'avance de stérilité et d'impuissance, tout est dit, le pro-

cès est jugé; il ne reste plus qu'à se voiler la face, à proclamer, en littérature, le règne définitif des vendeurs du temple. A Dieu ne plaise que nous nous arrêtions à cette conclusion désolante! Mais il y a, selon nous, une grave distinction à faire : dans ces notions du beau, du vrai et du bien, dans ces types d'héroïsme ou d'élégance, dans cet ensemble où M. Cousin salue le triomphe du spiritualisme au sein d'une société d'élite, il existe un côté périssable ou changeant, et un côté immortel. Ce côté changeant et périssable, c'est, pour ainsi dire, le corps, ou mieux encore le vêtement de ces brillantes figures; ce sont les liens visibles qui les unissent aux mœurs ou aux modes de leur temps : c'est la beauté de l'une, la majesté de l'autre, la grâce de celle-ci, le tour d'esprit de celle-là, la suprême harmonie de toutes avec la société qu'elles ont embellie ou illustrée. Le côté immortel, c'est l'âme, c'est la vérité divine qui planait sur ce noble groupe pour le détacher peu à peu du monde et le rapprocher du ciel; c'est le spiritualisme chrétien, c'est la religion chrétienne. Ici peu nous importent les immensités qui séparent l'esprit aristocratique d'alors de la démocratie d'aujourd'hui : différences de goûts, d'habitudes, d'inspirations littéraire ou mondaine, tout disparaît. C'est le privilége de cette religion, de cette foi, de ne connaître aucune de ces dissemblances, d'embrasser également toutes les phases de l'humanité, d'appliquer à toutes les variations de l'homme son immutabilité sublime, d'être toujours et partout capable de purifier, de relever, au nom de la même vérité et du même Dieu, les intelligences et les cœurs, qu'elle les prenne sur les cimes de l'aristocratie ou dans les bas-fonds démocratiques. Qu'on me permette de citer un nom propre, un seul, qui me servira à exprimer toute ma pensée. Nul, j'en suis sûr, n'accusera le Père Lacordaire

de ne pas proposer aux âmes un idéal assez élevé, de ne pas faire sentir assez puissamment à ceux qui l'écoutent ou qui le lisent ce souffle fortifiant et pur où se ravive et s'exalte le goût de toute beauté et de toute grandeur. Et cependant, qui ne sent aussi, en l'écoutant ou en le lisant, qu'on est bien loin du doux regard de madame de Longueville et de la mine altière du grand Condé, que la Révolution a passé par là, que la vérité céleste, dans cette bouche inspirée, s'adresse à un monde nouveau, bouleversé, nivelé, repétri par l'égalité moderne? J'indique à M. Cousin cette nuance sans oser trop y insister : je crains déjà de paraître trop présomptueux comme critique; que serait-ce comme prédicateur?

Aussi bien, il ne faudrait pas croire que tout fût bénéfice, pour la littérature, dans cette société aristocratique dont M. Cousin s'est fait, avec tant d'éclat et de bonheur, l'historiographe enthousiaste. Toutes les puissances prépondérantes, dans les alliances qu'elles signent, imposent des charges à leurs alliées. Il y a les frais de la paix comme il y aura plus tard les frais de la guerre. Je touche ici à l'hôtel de Rambouillet. J'avoue en toute humilité que, malgré bien des autorités compétentes, malgré le témoignage bien entraînant de M. Cousin, je serais assez disposé à revenir à l'ancienne et routinière opinion au sujet de cet hôtel célèbre. Là encore il faut s'entendre. S'agit-il d'affirmer que le salon de l'illustre marquise tient une place très-grande, très-distinguée, et à mille lieues du ridicule, dans la société et la littérature d'alors, qu'on y fit du bel esprit et non pas du faux esprit, que la maîtresse de la maison et ses hôtes ne furent nullement des Philamintes et des Trissotins, et surtout que Molière, dans les *Femmes savantes*, se garda bien de s'attaquer ouvertement à cette noble et puissante réunion? C'est in-

dubitable, mais toute la question n'est pas là. Ce que je crois, c'est que, dans cette vigoureuse refonte d'où la littérature française sortit tout armée, l'hôtel de Rambouillet représenta justement ce dont elle eut à se débarrasser pour atteindre à sa perfection et produire ses merveilles. Toutes les sociétés sont sujettes à exagérer le penchant qui leur est propre, et la société aristocratique n'échappait pas à cette loi générale. Elle s'exagérait du côté de la délicatesse factice, de la sensibilité quintessenciée, des raffinements immodérés de l'esprit et du cœur, en attendant que le génie et le bon sens ramenassent tout au naturel et au vrai ; — de même que la démocratie moderne s'exagère du côté du *réalisme*, en attendant que des talents à venir lui rendent le sentiment du beau. Eh bien! cette exagération se personnifia à l'hôtel de Rambouillet : toutes les fleurs artificielles de l'esprit du dix-septième siècle y prospérèrent et y prévalurent, pendant que les plantes vivaces croissaient ailleurs, sous le soleil et la rosée. Les petits vers, la petite prose, la casuistique galante, l'enjolivement épistolaire, y régnèrent en souverains : le génie y passa, y aspira une gorgée de cet air de serre-chaude, et ne s'y arrêta pas. Chose singulière! Il existe, parmi nos contemporains, un homme qui, en présence de nos stériles fantaisies littéraires et de la funeste théorie de *l'art pour l'art*, a émis hardiment cette pensée austère et vraie, qu'il n'y a de grand et de beau, en littérature, que ce qui est écrit, non pas en vue de la littérature même, mais sous l'inspiration d'une nécessité, d'une passion ou d'une croyance : Cet homme est M. Cousin, et le voilà qui glorifie l'hôtel de Rambouillet, c'est-à-dire la littérature mise au service de sentiments factices, d'idées éphémères, et devenant l'amusement délicat, mais frivole, d'une société oisive! Mettons à part les grands seigneurs

et les grandes dames : quels furent, parmi les écrivains, les véritables habitués, les *tenants* de l'hôtel de Rambouillet? Godeau, Conrart, Chapelain, Sarrazin, Ménage, Voiture surtout; des versificateurs, des érudits, des organisateurs d'académie, des faiseurs de madrigaux ou de poëmes épiques, des professeurs du genre *précieux*, des *épistoliers* prêts à disparaître dans le premier rayon de madame de Sévigné, enfin (ne craignons pas de nous répéter) des *beaux-esprits* dans toutes les variétés de l'espèce; tout ce qu'il fallait pour former une littérature de convention — la pire de toutes — à côté de la littérature véritable. Voiture même, M. Cousin en convient, possède par anticipation tous les mauvais instincts de l'homme de lettres moderne : il en a toutes les petitesses, les vanités, les perfidies, les immoralités clandestines, les fatuités compromettantes, les basses jalousies, et il n'est pas très-persuadé qu'il n'y ait pas plus de gloire à écrire un joli sonnet qu'à gagner la bataille de Rocroy. En somme, tous ces noms, alors célèbres, aujourd'hui oubliés ou décriés, n'en disent-ils pas plus que toutes les preuves? sont-ce là les grands noms du grand siècle? Corneille et Bossuet parurent dans ce salon, mais ils n'y vécurent pas, et je m'imagine que l'auteur de *Cinna* y sembla très-gauche. Les autres, le groupe immortel, Racine, Boileau, la Fontaine, Molière, madame de Sévigné, n'y entrèrent presque jamais : l'influence de l'hôtel de Rambouillet fut nulle pour la plupart et presque dangereuse pour quelques-uns. Ce que Racine et Corneille, par exemple, ont eu d'admirable, est à eux ou aux modèles antiques dont ils se sont si excellemment inspirés. Ce qu'ils ont eu de défectueux, ce que l'on a signalé comme un tribut payé à la mode, au goût du temps, les galantes fadeurs mêlées aux héroïques beautés de l'un, aux grâces enchan-

teresses de l'autre, on dut les attribuer à cette influence qu'ils subirent sans y succomber, comme les tempéraments les plus sains se ressentent d'une épidémie. Le rôle, la gloire de Boileau, gloire supérieure à celle de ses vers, ce fut d'intervenir comme critique, de prémunir ses amis contre la contagion et de protester rudement contre *Caton galant et Brutus dameret.* Quand Boileau écrit, à propos de l'*Alexandre* de Racine :

Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre,

l'ironie porte à faux, puisque l'Alexandre de Racine n'est que trop tendre; mais l'intention est juste, et elle remonte évidemment, sinon à l'hôtel de Rambouillet, au moins au goût, aux sentiments, au langage dont il avait eu la brillante initiative. Si l'on accepte Boileau, non pas, grand Dieu! comme l'expression poétique et suprême, mais comme le régulateur de la vraie langue et du véritable esprit du dix-septième siècle, on arrivera peut-être jusqu'à dire avec nous que ce siècle réalisa, dans l'art, le simple et le grand, le vrai et le beau, malgré l'hôtel de Rambouillet et non pas grâce à lui; que l'hôtel de Rambouillet aurait pu affadir ou ajourner le complet développement de notre génie littéraire, si la verve gauloise et la nature même de ce génie n'y avaient mis bon ordre. Quel est, en effet, au milieu des variétés de physionomie et de caractère, le trait commun à tous les grands écrivains de cette époque? C'est le naturel. Or quoi de moins naturel que cette façon de vivre, de sentir, de penser, de parler en dehors des conditions réelles et nécessaires de la vie, du sentiment, de la pensée, de la langue; d'avoir, à la porte d'un salon, une sorte de vestiaire idéal, afin de s'habiller à la mode d'autres temps et d'autres pays ou plutôt de

temps imaginaires et de pays chimériques, sauf à reprendre, en se retrouvant dans la rue, les allures de la vie ordinaire? Il y eut, nous en sommes persuadé, une sourde guerre entre le groupe incomparable et les gloires officielles, consacrées par le salon bleu. Je ne voudrais pas jurer que, dans les soupers d'Auteuil, au moment où les inférieurs, les gais compagnons, tels que Chapelle, déridaient nos grands hommes et se débraillaient un peu en buvant le vin d'Arcueil, on ne s'égayât pas quelquefois aux dépens de la fine fleur des *précieux* et des *précieuses*. En public, l'attitude de ce groupe vis-à-vis de l'hôtel de Rambouillet était sans doute respectueuse ; car il y avait, dans cet hôtel, assez d'illustrations et de grandeurs nobiliaires pour couvrir et préserver de la satire ceux mêmes qui n'y étaient reçus qu'à titre de beaux esprits. Mais à ces semblants de respect et peut-être d'admiration se mêlait un fond de méfiance et de raillerie. Ceci nous mène tout droit à Molière. On s'est demandé souvent si, dans les *Précieuses ridicules*, et surtout dans les *Femmes savantes*, Molière n'avait pas lancé quelques-uns de ses traits les plus meurtriers jusque dans la tenture de velours du fameux salon. On s'est décidé pour la négative, et M. Cousin ne nous laisse là-dessus aucun doute. Assurément, si l'on eût dit à Molière que, sous les traits de Philaminte, ou d'Armande, il avait voulu peindre, même par allusion lointaine, la souveraine ou les habituées de l'hôtel Rambouillet, il s'en serait défendu à grands cris, et il aurait eu raison à tous les points de vue. Ce bureau d'esprit bourgeois et grotesque où trônent Philaminte, Armande et Bélise, n'a presque plus rien de commun avec les majestueuses élégances du modèle primitif. Qui sait pourtant? La comédie de Molière, pour produire tout son effet et se développer dans toute la liberté de son génie, était obli-

gée à deux choses : exagération et dissimulation ; exagération, car il faut au théâtre, surtout au moment où il se crée, ce verre grossissant sans lequel les traits caractéristiques ne sont plus que des nuances ; le poëte comique est forcé de rassembler en un seul type mille détails épars, pour lui donner toute sa saillie et tout son accent ; dissimulation, car, dans la société du dix-septième siècle, le rôle de Molière eût été impossible s'il n'eût eu l'art de faire prendre le change à ceux qu'il frappait, et de leur persuader qu'il frappait à côté ou au-dessous d'eux. Molière, quoi qu'on en dise, a eu presque autant d'esprit que de génie. Son génie lui a servi à écrire ces œuvres, les plus étonnantes peut-être qui soient sorties d'un cerveau humain : le *Misanthrope*, *Tartufe*, les *Femmes savantes*, *Don Juan ;* son esprit lui a servi à leur trouver des passe-ports sous un roi absolu, dans un monde où la comédie avait besoin de tout dérober en ayant l'air de ne rien prendre, devant des modèles qu'il fallait faire rire à leurs propres dépens, l'œil fixé sur leurs voisins. Le procédé de Molière, dans les *Femmes savantes*, fut à peu près le même, quoique moins dangereux, que dans le *Tartufe.* Dans *Tartufe*, il attaqua en masse la dévotion, donna pour toujours des prétextes et des refrains aux esprits irréligieux, et sut s'arranger pourtant de manière à ne mettre publiquement en cause que l'hypocrisie. Dans les *Femmes savantes*, il fit descendre d'un ou deux échelons la manie féminine du bel esprit ; il livra à la risée du parterre des auteurs plus pitoyables et moins bien posés que ceux de l'hôtel de Rambouillet ; et pourtant, avec un peu de malice, on peut, ce me semble, supposer, sinon qu'il avait voulu peindre l'illustre marquise et ses filles, au moins qu'il y avait songé. Écoutons M. Cousin : « La noble marquise, parmi toutes ses grandes qualités, avait une délicatesse que blessait toute gros-

sièreté, surtout celle du langage,... Mais en de telles matières, il est aisé de passer la juste borne, et, pour éviter la grossièreté, de tomber dans le défaut contraire.... Il paraît que sa jeune fille Angélique avait pris quelque chose de cette délicatesse un peu outrée, qu'elle l'avait encore exagérée, et que, s'il faut en croire Tallemant, l'aversion des mots la menait aisément à celle des personnes.... Elle porta jusqu'à l'excès et jusqu'au désagrément la légère préciosité de sa mère.... Cependant Julie ne se rendait pas..., elle n'était pas née pour l'amour..., elle ne pouvait parvenir à surmonter son aversion pour le mariage.... La veille même, elle était aussi éloignée du mariage que jamais.... » Recueillez ces divers traits, et bien d'autres; tenez compte de ce *verre grossissant* dont nous parlions tout à l'heure; passez ensuite de la noblesse la plus élégante à la bourgeoisie, qui exagérait alors et gâtait quelque peu ce qu'elle essayait d'imiter; puis relisez les *Femmes savantes*, et dites-nous si cette grande dame qui déteste les mots grossiers, si cette jeune fille qui pousse son aversion jusqu'à haïr ceux qui parlent mal, si cette autre personne qui arrive jusqu'à trente-huit ans en se laissant adorer en prose et en vers, mais sans se résoudre au mariage, si ces poëtes de cour et de salon passant leur temps à tresser une guirlande de madrigaux en l'honneur de cette belle inhumaine, sont bien éloignés des principaux types et des principales scènes de Molière; s'il ne leur suffit pas de cesser d'être des personnages réels et de devenir des personnages comiques, pour qu'il soit impossible de ne pas reconnaître en eux au moins quelques traits de ressemblance avec Philaminte, Armande, Vadius et Trissotin. Lorsque Armande dit à sa sœur Henriette :

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas!

Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage !

lorsque Philaminte s'écrie :

Elle a, d'une insolence, à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

Quand Trissotin lit son fameux sonnet *sur la fièvre qui tient la princesse Uranie*, Armande, Philaminte et Trissotin font-ils autre chose que rapprocher du public ces ridicules et ces travers, adoucis et anoblis, à l'hôtel de Rambouillet, par le rang et la distinction des personnages? En créant le rôle de Clitandre, en séparant nettement la cause de la cour de celle du bel esprit dégénéré, Molière prenait une de ses précautions habituelles : mais sa pensée ne se renferma pas, nous en sommes sûr, dans le cadre bourgeois qu'il avait choisi à dessein; elle visa plus haut, elle atteignit les sommités mondaines d'où ce travers était parti pour faire son tour de France. Et, dans le fait, Molière ne pouvait-il pas répéter, dans un autre sens, le mot qu'on lui attribue, et dire « qu'il prenait son bien où il le trouvait? » Dût-on me traiter de barbare, j'avoue que je regarde comme un peu puérils et même légèrement ridicules bien des détails de cet illustre ensemble; cet évêque de Vence, Godeau, se faisant appeler le *nain de Julie;* cet homme de guerre et de cour, Montausier, se proclamant le *mourant de Julie,* et cette Julie, cette grande fille, prolongeant presque jusqu'à la quarantaine son célibat volontaire, pour le plaisir de faire chanter en mauvais vers ses appas et ses rigueurs, et d'entendre tous les jours une douzaine de gentilshommes ou de rimeurs qui ne s'en portent pas plus mal, lui dire qu'ils expirent pour ses

beaux yeux! Non, ce n'est là ni la vertu, ni la dignité, ni la passion sincère, ni l'esprit bien employé, ni la sensibilité véritable. L'homme et la femme ont en ce monde des destinées plus sérieuses : il ne leur sied point de jouer avec leur esprit et avec leur cœur comme avec des instruments que l'on force d'exprimer ce qu'ils ne peuvent pas ressentir. L'âme humaine, l'intelligence humaine, ces émanations divines, ont un certain nombre de facultés, et ces facultés possèdent un certain degré de puissance qu'il ne faut pas détourner de leur exercice et de leur but naturels: autrement il se fait une déperdition de nos forces intérieures au profit de sentiments bâtards, aux dépens des sentiments vrais qui se traduisent en devoirs, en bonnes actions et en belles œuvres. Puérilité et stérilité, tel est, en définitive, le double caractère que j'aperçois à travers ces délicatesses, ces élégances et ces splendeurs. De toutes les idées subtiles, de tous les sentiments surhumains, de tous les hémistiches raffinés qui se sont remués chez la marquise de Rambouillet, rien n'est resté, pas une ligne, pas une phrase, pas un vers, pas même la vertu de Julie, qui est allée échouer dans une place de cour, au seuil de la chambre de madame de Montespan. C'est pourquoi relisons Corneille et Racine, Boileau et la Fontaine, Molière et madame de Sévigné, relisons même les *Femmes savantes*, et ne prisons pas trop haut l'hôtel de Rambouillet.

On peut maintenant pressentir notre opinion sur mademoiselle de Scudéry et le *Grand Cyrus*. Toutefois commençons par mettre hors de cause la personne même et la vie de mademoiselle de Scudéry. M. Cousin nous apprend à l'honorer et à l'aimer. Rien de plus touchant que sa fidélité constante, ainsi que celle de son frère Georges refusant d'abandonner ou de trahir le grand Condé et ma-

dame de Longueville qu'abandonnait la fortune et qui se trahissaient eux-mêmes, et persistant à leur dédier *Cyrus*, à leur en envoyer successivement les divers volumes dans les circonstances les plus difficiles. Nous sommes prêt à convenir aussi que les contemporains de mademoiselle de Scudéry, les plus haut placés dans la société et dans l'estime de leur temps, l'ont comblée de témoignages de sympathie, ont admiré et fêté ses ouvrages, lui ont délivré force brevets de génie et d'immortalité. C'est positif, mais nous n'attachons pas à ce dernier détail une bien grande importance : la postérité seule est tenue d'être infaillible, les contemporains ne le sont presque jamais : ils font rarement le triage entre l'or et le clinquant, entre la vraie et la fausse gloire. Les deux littératures, la bonne et la mauvaise, marchent chez eux côte à côte, sans trop se douter des séparations qui les attendent. Il y a, à toutes les époques, un jour au moins de vogue pour les ouvrages qui répondent, en l'exagérant, au plus mauvais goût du moment. En 1820, à l'heure bien fugitive du réveil du genre chevaleresque, le *Solitaire* eut quatorze éditions, entre *Ivanhoé* et les *Méditations poétiques*, à deux pas de *René;* et peut-être, à ce moment-là, Chateaubriand, Walter Scott et Lamartine eussent-ils volontiers traité M. d'Arlincourt comme leur égal, surtout s'ils avaient été bien convaincus du contraire. Eh bien, quoiqu'il y ait toujours quelque chose d'un peu illusoire dans les équations littéraires, il me semble que *Cyrus* est à *Bérénice* et à la *Princesse de Clèves* ce que le *Solitaire* est aux *Martyrs* et à *Ivanhoé*. Qu'est-ce que la mauvaise littérature, surtout celle qui réussit? Ce n'est pas, tant s'en faut, celle qui froisse, heurte ou irrite son temps; c'est plutôt celle qui le flatte trop, qui tombe du côté où il penche, qui outre le type adopté par les imaginations. M. Cousin n'est pas in-

dulgent, Dieu merci! pour la mauvaise littérature d'aujourd'hui : il la signale, en maint passage, comme corruptrice et dégradante, comme caressant les basses passions de la démagogie. Mais que fait, à vrai dire, cette littérature? Expression d'une société démocratique, elle exagère encore ce qu'elle exprime, elle représente et réalise l'abus, l'excès, le paroxysme de ce qui lui sert d'inspiration et de raison d'être. Elle va au delà de ce qui s'agite dans la société, de ce que rêvent les intelligences, et elle n'en a, pour un instant, que plus de prestige et d'empire. C'est bien celle-là, si nous ne nous trompons, que M. Cousin déteste, et contre laquelle il réagit si vaillamment. Or les romans de mademoiselle de Scudéry, eu égard à la société de 1648, occupèrent exactement la même place que les romans et les pièces réalistes vis-à-vis de la société de 1859. Ils satisfirent, ils dépassèrent la part de mauvais goût de ce monde aristocratique, comme le réalisme satisfait, en le dépassant, le mauvais goût de la démocratie. Ils exagérèrent l'aristocratie, à sa manière, par en haut, comme les réalistes exagèrent la démocratie, à sa façon, par en bas. La société du dix-septième siècle, celle du moins qui se réunissait à l'hôtel de Rambouillet, poussait la galanterie jusqu'à la fadeur; *Cyrus* et *Clélie* poussent la fadeur jusqu'à l'absurde. Cette société était délicate, chevaleresque, subtile, précieuse : les romans de mademoiselle de Scudéry poussent la délicatesse jusqu'à la pruderie, la préciosité jusqu'à la mièvrerie, la chevalerie jusqu'à l'extravagance, la subtilité jusqu'à l'argutie : ils expriment, en un mot, en empirant encore, ce qu'il y avait de pire dans le goût d'une époque ou plutôt d'un salon. La société démocratique est vulgaire, le réalisme est bas; elle est irrévérencieuse, il est cynique; elle méconnaît ou offense les grandeurs d'autrefois, il les outrage; elle vit de plain-pied avec les choses

laides, petites, malpropres, il se complait dans la peinture, forcée de ton, des petitesses, des laideurs et des souillures. Ce sont les deux extrêmes contraires, produits du même principe, l'exagération du goût dominant. M. Gustave Flaubert, dans son immonde roman, écrivant avec sang-froid, sans se douter de l'énormité qu'il commet, à propos de je ne sais quel vieux marquis impotent : « Il avait été l'amant de la reine Marie-Antoinette, entre MM. de Coigny et de Lauzun; » et mademoiselle de Scudéry, faisant de Sapho un honnête *bas bleu*, une dixième Muse décemment amoureuse de Phaon et donnant à son entourage des leçons de délicate galanterie, ce sont assurément les antipodes, et c'est pourtant la même chose; une ignorance absolue, volontaire ou non, de ce dont on parle, mise au service ici de la fadeur aristocratique, là de la brutalité démagogique.

M. Cousin établit une distinction jort juste entre *Cyrus* et *Clélie :* il prouve aisément que *Clélie* marqua la décadence de cette littérature dont *Cyrus* fut l'apogée : il nous démontre à quel point il était plus choquant d'habiller à la française les personnages et les épisodes de l'histoire romaine, présents à toutes les mémoires, que les héros et les héroïnes de la Perse, de la Médie et de la Cappadoce, perdus dans une complaisante obscurité. Rien de plus vrai, et cependant je persiste à croire que la différence n'est que du plus au moins. *Clélie* est plus absurde, plus ridicule et plus impossible que *Cyrus;* mais le genre de littérature qui nous a donné *Cyrus* à son moment le plus brillant, est celui qui, à son déclin, nous a infligé *Clélie ;* il ne m'en faut pas davantage pour le condamner. M. Cousin fait bon marché, dans *Cyrus*, des événements, des aventures; mais il demande une exception glorieuse en l'honneur des portraits, de ces fameux portraits où il a

pu reconnaître, grâce à sa clef, les vrais originaux de Cyrus et de Mandane, de Mazare et d'Aglatidas, d'Alcionide et de Thrasybule, de Noromate et de Cléomire, etc., etc. Bienheureuse clef! M. Cousin a été si content de l'avoir trouvée, qu'elle lui a fait aimer tout l'appartement. Je comprends très-bien que les contemporains de mademoiselle de Scudéry, ceux surtout qui pouvaient se mirer, peints en beau, dans ces toiles transparentes, accueillissent son ouvrage avec transport, et que la curiosité et la vanité, ces deux grands mobiles, fissent taire le bon goût. Il y a plus; la signification de ces portraits, leur application facile et immédiate, le nombre, le rang, la renommée des gens qui devaient en être à la fois curieux et flattés, tout m'explique le succès de *Cyrus*, en dehors de la question littéraire, et sans que je sois contraint d'accuser de mauvais goût, même passager, mon cher dix-septième siècle. Ce succès dépassa-t-il de beaucoup celui qu'obtiendraient des logogriphes réussis ou des charades bien jouées dans un salon de spirituels oisifs? Ne dépendait-il pas presque entièrement de cette curiosité même, du plaisir qu'éprouvaient les intéressés, leurs amis et leurs connaissances, à soulever tous ces masques pour saluer les visages? N'était-ce pas, en un mot, un succès de bal masqué plutôt que de littérature? M. Cousin ne nous autorise-t-il pas à le penser, en déclarant qu'après la génération qui avait eu tout son enjeu dans les récits et les portraits de *Cyrus*, ils étaient devenus lettres closes, et que la célébrité de l'auteur et du livre avait commencé à se perdre dans l'oubli? Je comprends pourtant que M. Cousin s'intéresse très-chaudement à cette partie du roman de mademoiselle de Scudéry, qu'il s'empare avec bonheur des clartés qu'elle jette sur des personnages et des événements historiques; et cela pour une raison tout

opposée, parce qu'événements et personnages sont aussi loin de lui qu'ils étaient près des lecteurs de mademoiselle de Scudéry. Ce qui était pour eux une curiosité contemporaine est pour lui une curiosité rétrospective, retrouvée après de longs espaces et s'adressant tout ensemble à ses goûts d'artiste, d'historien et d'érudit. Dans ces conditions nouvelles, le *Cyrus* a eu pour M. Cousin presque les mêmes séductions que pour les lieutenants de Condé ou les admirateurs de Mandane, et lui a fourni, pour quelques heures, un moyen de se prouver à lui-même que madame de Longueville est tout au plus de son âge. Cette lecture, du reste, ne lui aurait-elle donné qu'un éclaircissement inédit sur la bataille de Rocroy et une occasion de la raconter, il faudrait le remercier, au nom des lettres et de l'histoire, d'y avoir apporté tant de vivacité et d'intérêt. Mais une fois ces concessions faites, et en me renfermant dans la critique littéraire, j'avoue que ces portraits, avec leurs étiquettes persanes, grecques ou arméniennes, me paraissent d'une parfaite insignifiance et d'une monotonie déplorable. Je les ai lus en conscience, et j'y ai d'autant plus de mérite qu'ils interrompent, dans ces deux volumes, la prose de M. Cousin. Il m'est impossible d'en démordre : littérairement, c'est aussi mauvais dans son genre que M. Champfleury dans le sien. Ce sont évidemment, à quelques exceptions près, des portraits de complaisance, trop uniformément flattés pour pouvoir être ressemblants. On dirait une ritournelle, ramenant invariablement l'ovale du visage, la couleur des cheveux, l'éclat ou la douceur des yeux, l'élégance de la taille, la perfection de la gorge, etc., etc., etc., le tout pour la plus grande gloire des modèles, le tout dans un costume indéfini, voiles de lin, tuniques de gaze, qui rappelle l'antiquité grecque ou romaine de l'ancien Opéra. Qu'est-ce donc, lorsqu'il faut

travestir un évêque en mage, une mine de poudre en un amas de fascines auxquelles on met le feu, et mademoiselle de Scudéry elle-même, la pudique mademoiselle de Scudéry plaçant son amitié passionnée pour Pellisson sous la sauvegarde de leur laideur à tous deux, mademoiselle de Scudéry en Sapho! Non, l'imagination la plus complaisante, la mieux disposée à prendre les choses par le côté idéal et épuré, ne peut pas se prêter à de pareils escamotages de la vérité historique et de la vérité humaine: drogue pour drogue, je ne sais si je ne préférerais pas le vin bleu de la bohème à cette crème tournée!

Terminons par deux points délicats où je me permettrai encore d'opposer à M. Cousin quelques respectueuses réserves. L'amitié de Pellisson pour mademoiselle de Scudéry a inspiré à l'éloquent écrivain une admirable page sur l'amour platonique. « En vérité, que peut faire un homme jeune et disgracié, n'osant pas s'engager dans des poursuites qu'il craint de voir repoussées, et ne pouvant étouffer les invincibles besoins de sa jeunesse et de son cœur?... » Tout ce morceau est d'une grande beauté, et il faudrait être soi-même bien insensible pour résister à ce chaleureux plaidoyer. Cependant, sans afficher ici un rigorisme religieux ou moral que nous nous sommes interdit dans tout l'ensemble de cette étude, on doit remarquer qu'il peut être permis, en des circonstances exceptionnelles, de ressentir, de pratiquer l'amour platonique, mais à la condition de n'en point parler et surtout de ne pas le peindre. Des êtres trop disgraciés de la nature pour pouvoir aimer sans ridicule, ou séparés par de trop inflexibles barrières pour aimer avec espoir, peuvent s'accorder ce recours contre les tristesses de leur destinée et les agitations de leur cœur, en supposant qu'ils n'aient pas assez de force et assez de foi pour s'élever vers un meil-

leur refuge. Mais qu'ils se taisent et qu'on se taise pour eux, sous peine de rendre périlleux et coupable ce qui ne peut jamais être que toléré. Du moment que vous essayez de donner à cet amour droit de bourgeoisie, et, pour ainsi dire, de circulation parmi les sentiments légitimes, du moment qu'il vous plairait de lui créer une poétique, de demander pour lui approbation et privilége, de le recommander aux cœurs honnêtes en de séduisantes peintures, vous ajouteriez par cela seul à son danger, et vous lui ôteriez de son innocence : ce bâtard légitimé deviendrait d'un mauvais exemple, et vous risqueriez d'abuser les imaginations crédules qui peut-être ne s'arrêteraient pas sur la pente.

Je suis plus à l'aise avec une autre opinion de M. Cousin, qui lui fait grand honneur, et où je rougirais de ne pas être de son avis. Il s'indigne avec raison contre ce cynique effronté, Tallemant des Réaux, qui calomnie la vertu de ces nobles dames; il stigmatise de ses généreuses colères cette misérable façon de ternir, par des anecdotes suspectes et d'apocryphes commérages, tout ce qu'il y a eu de grand et d'illustre dans notre glorieux passé, et d'accréditer ainsi d'âge en âge d'odieux mensonges où notre basse littérature trouve ses textes de prédilection. L'indulgence, j'allais dire l'admiration de M. Cousin pour mademoiselle de Scudéry lui vient justement de ce qu'elle nous donne l'envers de Tallemant des Réaux et peuple de vertus immaculées, sous des pseudonymes de Médie et de Bactriane, la rue Saint-Thomas-du-Louvre et le Marais. Assurément M. Cousin est dans le vrai, et s'il n'y était pas tout à fait, il faudrait se garder de le dire. Comme lui je crois à la vertu de toutes ces héroïnes de la galerie *scudérienne* ou du moins de presque toutes. Comment se fait-il pourtant que cette époque, cette société si chevaleresque,

si éthérée, si préoccupée du soin de renchérir sur les sentiments vulgaires et les simples devoirs de l'honnête homme et de l'honnête femme, ait préparé tant de complaisantes aux amours de Louis XIV, tant d'observations satiriques non plus aux Tallemant, mais aux vrais moralistes, à Boileau, à la Bruyère?... Je m'arrête; j'allais nommer la Rochefoucauld, et je ne veux pas aggraver mes torts vis-à-vis de M. Cousin.

Ces objections, librement présentées, n'ôtent rien, — ne nous lassons pas de le dire, — au mérite de la découverte; au charme et à l'intérêt du livre. Venant après les belles études sur madame de Longueville et madame de Sablé, sur madame de Chevreuse et madame de Hautefort, cet ouvrage complète l'ensemble de ce glorieux travail, en agrandit l'horizon, achève d'éclairer ces nobles figures et leur illustre entourage. Quant à mademoiselle de Scudéry, si ses portraits ont rendu quelque service à M. Cousin, il l'en a payée au centuple. Il leur a donné, en les encadrant, une seconde vie, et celle-là ne s'éteindra plus. Il y a, dans ces deux volumes, deux cents pages qui feront vivre celles de l'auteur du *Grand Cyrus*. Les admirateurs de M. Cousin ne commenceraient à s'alarmer, la critique ne reprendrait ses droits que si, d'une part, il arrivait à se répéter; si, de l'autre, il s'obstinait, par amour-propre d'inventeur ou par aveuglement d'amoureux, à glorifier ce qui ne mérite pas de gloire, à réhabiliter ce que le bon goût a justement condamné. Telle que nous venons de la parcourir avec M. Cousin pour *cicerone*, la galerie de mademoiselle de Scudéry n'est et ne peut être qu'une heureuse trouvaille, une *curiosité* historique et littéraire enchâssée par un grand écrivain.

V

# M. LE DUC DE NOAILLES[1]

---

Arrivé à ce point de son récit, et avant d'aborder la période, sinon décroissante, au moins stationnaire, du grand règne, M. le duc de Noailles s'est donné le légitime plaisir de grouper, au seuil de ce quatrième volume, une foule de témoignages rendus par des plumes bien diverses à la noble femme que je ne me permettrai pas d'appeler son héroïne ; car ce mot, qui sent quelque peu le roman ou le drame, irait mal à cette figure où tout est net, sérieux, raisonnable et naturel. Je remarque avec plaisir que, parmi ces apologistes tardifs, mais décisifs, de madame de Maintenon, le plus grand nombre appartient à l'opinion dite *libérale*, à celle qui ne regrette rien ou presque rien de ce que madame de Maintenon a aimé, honoré et servi. C'est qu'elle représente, à tout prendre, en dehors de tout esprit de parti et de tout souvenir

[1] *Histoire de madame de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, tome IV. (Voir, pour les trois premiers, les *Nouvelles Causeries du samedi*.)

d'ancien régime, un grand intérêt national et moral, celui que M. Saint-Marc Girardin a si ingénieusement exprimé dans les pages que M. le duc de Noailles a citées, et qui restent, selon moi, le dernier mot de la raison aimable et du bon sens de tous les temps sur ce sujet délicat. A l'âge que Louis XIV venait d'atteindre, entouré, comme il l'était, d'adulations et de complaisances, n'ayant, pour se préserver, qu'une foi sincère, mais ignorante et accessible aux vertiges du pouvoir absolu, il risquait de se laisser entraîner à de nouvelles galanteries royales, plus scandaleuses et plus dégradantes, à mesure qu'elles eussent cessé d'avoir pour excuse le prestige et l'ardeur de la jeunesse. Déjà, de la Vallière à Montespan et de Montespan à Fontanges, cette progression fâcheuse pouvait se résumer en ces trois mots : le cœur, l'imagination, le caprice. Qu'y aurait-il au delà ? Les amis de sa gloire avaient le droit de s'en alarmer. « C'est ici, dit excellemment M. Saint-Marc Girardin, qu'est le service rendu à Louis XIV par madame de Maintenon. Elle sauva son âge mûr et sa vieillesse du joug honteux des plaisirs, et, pour tout dire d'un seul mot, elle empêcha Louis XIV d'être Louis XV. » Or, si l'on veut bien reconnaître que, dans les sociétés aristocratiques comme dans les démocraties, les grands hommes, après tout, sont rares, que leur honneur est le plus précieux patrimoine de leur pays et de l'humanité tout entière, on ajoutera qu'en rendant ce service à Louis XIV, madame de Maintenon a bien mérité de son siècle et de la France.

A cette raison, d'un ordre supérieur, j'essayerai timidement d'en joindre une autre, peut-être un peu paradoxale. A part sa dévotion qui la recommandait assez mal aux empressements de l'esprit moderne, madame de Maintenon est bien plus moderne qu'on ne le croit. La puissance

ou la manie de notre époque, c'est l'analyse. Ce qui nous ramène avec un charme invincible vers la littérature du dix-septième siècle, en dépit des immensités qui nous en séparent, c'est qu'au-dessous de ces magnificences, si humiliantes pour nous, de ces respects extérieurs, de ce luxe d'autorité, de régularité et de hiérarchies, nous sentons déjà une force latente, un libre esprit de contrôle et de critique, prêt à sonder le néant de bien des grandeurs, le côté vulnérable de ces pouvoirs et l'inévitable ennui de ces splendides uniformités. Eh bien! ce trait d'union entre le dix-septième siècle et le nôtre n'est nulle part plus visible que chez madame de Maintenon. De toutes les personnes, — ministres, femmes, courtisans, généraux, beaux esprits, poëtes, — qui, parties d'une condition médiocre ou même distinguée, s'élevèrent jusqu'au grand Roi et l'approchèrent, elle fut peut-être la moins éblouie, la moins enivrée, la plus désabusée d'avance de ces biens que les âmes vulgaires préfèrent à tout le reste. Elle eut ce rare mérite de passer de l'extrême pauvreté à la plus incroyable fortune, et de ne chercher dans ses misères passées qu'un enseignement et une lumière pour ses prospérités présentes. Si elle n'eût pas été dévote, si sa tendresse pour le Roi n'eût combattu ce penchant de son esprit, elle eût été de l'opposition, non pas à la façon brutale et violente de nos mœurs actuelles, mais par un sentiment très-vif et très-profond de ce vide, de ces abus, de ces puérilités pompeuses, de cette convention et de ce déguisement de toutes choses, qui se cachaient sous l'étiquette des cours. Elle fut, en un mot, philosophe chrétienne, comme Ninon, son ancienne amie, avait été philosophe épicurienne. Peu s'en fallut, c'est M. le duc de Noailles qui nous le dit, qu'elle ne choisît pour son directeur Fénelon, et ces deux génies (car madame de Maintenon

eut du génie) offraient des analogies évidentes : un même goût de réformes dans l'intérêt des petits et des pauvres, une même propension à blâmer le faste, la vaine gloire, les dépenses inutiles, un même attrait et une même aptitude pour ces fières et délicates études du cœur qui tenaient alors une si grande place dans la direction des consciences, l'éducation morale et la vie intérieure. Mais là, son bon sens, cette autre puissance de tous les temps et cet autre trait de ressemblance entre madame de Maintenon et Louis XIV, la préserva de ce qu'il y avait, chez Fénelon, de subtil et de chimérique. Elle passa à côté de cette direction séduisante et parfois dangereuse, n'en prit que le bien, goûta discrètement le miel de cette abeille, et mit dans sa piété autant de discernement et de sagesse que dans sa conduite mondaine. Humble et soumise devant Dieu, elle posséda au plus haut degré, vis-à-vis de Louis XIV, ce qui purifie et ennoblit le plus les affections humaines : le dévouement sans l'aveuglement.

Remarquons, en outre, avec M. le duc de Noailles, — je ne fais que résumer ce premier chapitre qui ressemble à un beau portrait de madame de Maintenon placé en tête de ce volume; — remarquons, comme une autre nuance plus rapprochée de nos sentiments et de nos goûts, qu'elle introduisit une nouveauté chez Louis XIV : elle lui révéla ou lui fit entrevoir, malgré mille obstacles d'étiquette, la vie privée, c'est-à-dire la vie de l'esprit et du cœur, celle que le roi connaissait le moins. Jusque-là, il avait régné, brillé, aimé, mais en dehors, en public, comme un personnage qui, à force de tout dominer, cesse de s'appartenir, qui fait d'avance de l'histoire, qui se doit aux innombrables regards constamment fixés sur lui, à une foule d'existences vivant de la sienne et avides de l'absorber en l'adorant. Ses amours mêmes, sérieuses ou légères, n'a-

vaient été que des scènes jouées sur cet éclatant théâtre de sa grandeur et de sa servitude, des pages historiques ou romanesques à intercaler entre un traité et une victoire, entre les campagnes de Turenne et la représentation de *Tartuffe*. Grâce à madame de Maintenon, à son influence, au nouvel élément qu'elle apportait dans ses habitudes et son entourage, il put, sinon se cacher, au moins se recueillir, connaître ce je ne sais quoi d'intime sans lequel nos sentiments les plus doux manquent de velouté et de fraîcheur ; apprécier ces plaisirs d'une causerie aimable et piquante si chers à la société de son temps ; ressentir et savourer une affection qui le repliât sur lui-même, le portât à s'étudier et à se comprendre, et lui fit découvrir enfin l'humanité sous la royauté. Par là, cette femme illustre le préparait à ce qui devait être la consolation et la majesté de ses années de déclin, à prendre plus au sérieux ses devoirs de chrétien et de roi, à mieux jouir de ce délicieux épisode de la duchesse de Bourgogne, qui fut le plus doux rayon de son soleil couchant, et que M. le duc de Noailles, à la fin de ce volume, a retracé avec charme ; à se trouver plus fort contre l'épreuve, et à rester plus grand peut-être dans l'adversité qu'à l'apogée de sa fortune et de sa gloire.

On le voit, et M. le duc de Noailles le prouve, le procès est jugé, la cause est gagnée, l'avocat et la cliente se sont mutuellement porté bonheur. Madame de Maintenon est sortie victorieuse de cette révision historique, et Saint-Simon reste seul, non pas avec son déshonneur, mais avec sa gloire d'écrivain. Qu'on admire tant qu'on voudra son génie et son style; il ne faut pas aller plus loin, et je ne comprendrais pas, je l'avoue, que quelques esprits éminents de notre époque, entraînés par une passion toute conjecturale pour une société basée sur l'alliance de la liberté avec les ducs, entreprissent de nous donner pour

un politique profond et un narrateur véridique cet Alceste d'après coup, aussi plein de fiel que de verve, honnête homme sans doute, mais à qui ses haines furieuses firent une seconde conscience et une seconde vérité. On ne doit jamais placer trop haut, dans son estime et surtout dans sa confiance, les hommes d'une grande intelligence, qui, sacrifiant à leur passion personnelle le véritable intérêt de leur cause, font en définitive beaucoup de mal à ce qu'ils prétendaient aimer et servir. Grand seigneur, partisan enthousiaste de l'influence et du gouvernement aristocratique, croyant témoigner, par ses rudesses, de son dévouement à la royauté, Saint-Simon, par ses indiscrétions terribles et ses inventions injurieuses, a porté un coup meurtrier à ce sentiment d'autorité et de respect sans lequel l'aristocratie n'est qu'une ombre et la royauté un mot. Son livre semble mener le deuil d'une monarchie et d'une société tout entière, mais un deuil où le sarcasme et l'invective escortent le convoi funèbre. Il marque le passage de cette société assombrie, mais debout encore et majestueuse, aux désordres qui la salirent, aux ruines qui l'écrasèrent. Les écrivains de l'école démocratique ne s'y sont pas trompés, et ils glorifient en Saint-Simon un précurseur, c'est-à-dire un dissolvant. Maintenant, que l'on compare le rôle de cette femme, purifiant l'âme du grand roi, au rôle de ce Juvénal d'outre-tombe, insultant à l'agonie du grand règne, et que l'on prononce!

S'il ne s'agissait que de madame de Maintenon, M. le duc de Noailles pourrait donc désormais regarder sa tâche comme accomplie, et jouir paisiblement de son succès littéraire, qu'expliquent et augmentent, à chaque nouveau volume, bien des qualités éminentes. Mais, en plaçant cette figure au centre d'un tableau d'histoire, il lui est arrivé ce que nous devions espérer et prévoir : il a *réha-*

*bilité*, du même coup, le caractère de madame de Maintenon et toute une partie du règne de Louis XIV. Il a relevé, raconté, éclairé, dessiné, avec une ampleur, une animation, une netteté qui lui assignent un haut rang parmi nos historiens modernes, celui que j'appellerai volontiers le Louis XIV du milieu; qui n'est plus le jeune et brillant héros, déguisé en Apollon ou en Achille et perdant ses proportions naturelles dans les enivrements de l'apothéose et les brumes radieuses du matin; qui n'est pas encore le vieux monarque, frappé par la Providence dans sa maison et dans son royaume, dans sa gloire et dans son cœur, courbé quoique non brisé par l'adversité, et s'acheminant lentement vers sa tombe, appuyé sur une femme en deuil; mais qui est encore, et surtout, — et plus que jamais peut-être, — le grand Roi.

Pour ma part, je remercie M. le duc de Noailles de m'avoir fixé sur ce point : c'est quelque chose, lorsqu'au premier plan tout se nivelle et se rabaisse, de voir se relever et s'illuminer derrière soi une majestueuse image qui rétablit les proportions et donne aux victimes du présent les revanches du passé. Si j'avais à préciser le moment où la grandeur de Louis XIV m'apparaît sous sa forme la plus achevée, je crois, en vérité, que je choisirais cette phase qui va de 1684 à 1690, où ce prince, dans toute la force et toute la maturité de l'âge, délivré du joug des maîtresses, réconcilié par une femme supérieure avec des sentiments plus purs et des plaisirs plus délicats, créant sous ses pas des merveilles, entouré d'une cour dont l'éclat incomparable n'est que le reflet du sien, l'oreille attentive aux derniers accents de Racine, se consolant entre Vauban et Luxembourg de la mort de Turenne et de Condé, donnant le ton et faisant la loi à l'Europe, balançait à lui seul toutes les autres puissances. Qu'il y ait eu des ombres à

cette lumière, des taches à ce soleil, que Louvois ait été impitoyable, qu'on ait trop brûlé le Palatinat, que le peuple ait eu à gémir de ces dépenses excessives, que la réaction religieuse, à la cour et dans le royaume, ait amené de graves abus, de funestes hypocrisies et des persécutions déplorables, qui le nie? Je voudrais bien, pour me punir de mes préférences, que la révolution et la démocratie me montrassent un de leurs chefs-d'œuvre, n'ayant coûté ni larmes ni sang. Toutes les choses humaines étant soumises à la même loi d'imperfection, l'essentiel est que les défauts de détail disparaissent dans la beauté de l'ensemble. Il faut lire, dans le volume de M. le duc de Noailles, l'exposition si claire et si vive de la politique de Louis XIV, à ce moment, où, pour réaliser les plus vastes desseins qui aient jamais tenté une ambition souveraine, il lui eût suffi que Jacques II fût seulement un de ces hommes médiocres qui ont le bon esprit de se faire les satellites des grands hommes. La chute de Jacques, son arrivée en France, l'hospitalité somptueuse à la fois et cordiale, que la majesté encore triomphante offrit à la majesté tombée, forment une des parties les plus intéressantes, les plus pathétiques, du récit de M. le duc de Noailles. Quoi de plus touchant que les adieux de Jacques à ces gentilshommes d'Irlande et d'Écosse qui composaient sa maison militaire? quoi de plus émouvant que ce chant jacobite du capitaine Ogylvie, « c'est pour notre roi que nous avons quitté les rives de notre belle Écosse, etc., etc. » Première mélodie de la fidélité et de l'exil, qui allait traverser la mer et faire retentir, pendant longues années, les collines de la verte Érin, les rochers et les ravins des *High-Lands!* Poésies des temps passés! consolatrices ou gardiennes des royautés disparues! Ames de ce qui n'a plus de corps, fantômes charmants qui glis-

sez dans le vide avec le parfum des fleurs et le souffle des vents! Oh! ne vous envolez pas! un moment, un moment encore, avant que ce monde que vous avez enchanté, soit tout à fait devenu une Bourse, un comptoir et une usine, avant que l'équerre des maçons ait aligné notre dernière rue, avant que le sifflet de la locomotive ait emporté notre dernier rêve!

Grâce à l'impéritie de Jacques II, les plans gigantesques de Louis XIV avortèrent : les campagnes qui aboutirent au traité de Ryswick ne produisirent pas les résultats que promettaient à la France la politique de son souverain, l'habileté de ses généraux et l'immensité des préparatifs. Le génie patient et astucieux de Guillaume III commençait à poindre, et devait plus tard prévaloir contre les combinaisons grandioses de Louis XIV. Et pourtant, que de compensations magnifiques! que de hauts faits, que de gloire, sur terre et sur mer! Avec quel feu, avec quelle belliqueuse ardeur ces princes, cette noblesse, cette armée, couraient au-devant du péril! — « .... Le duc de Bourbon, le prince de Conti, le duc de Vendôme, le jeune duc de Chartres, descendirent de cheval, se mirent à la tête des gardes françaises et suisses, foncèrent sur les assaillants l'épée à la main, reprirent l'artillerie perdue, enlevèrent même plusieurs canons à l'ennemi... Ce fut une sorte de combat antique, où il y eut autant d'actions héroïques que de haies et ravins à franchir. Le maréchal de Luxembourg, qui se trouva partout et dans le plus grand feu, eut deux chevaux tués sous lui; le prince de Conti de même, le duc de Chartres fut légèrement blessé deux fois, pansé sur le champ de bataille, et reparut à cheval aussitôt. De quoi n'était pas capable une armée qui voyait à sa tête de tels princes, et une noblesse jeune et ardente qui comptait sa vie pour rien? » — Le fait est

qu'à cette époque les proches parents du souverain se montraient bien intrépides sur le champ de bataille.

C'est en retraçant le *terrible duel* entre Louis XIV et la coalition européenne, ou plutôt entre le roi de France et Guillaume d'Orange, que M. le duc de Noailles a déployé ses plus remarquables qualités d'historien. Ce duel fut, à vrai dire, sous une nouvelle forme et sur un nouveau terrain, la lutte du catholicisme contre le protestantisme. C'est une des gloires de Louis XIV d'avoir été, à cette date de son règne, le représentant couronné de la grande cause catholique, vaincue, en Angleterre, avec le roi Jacques, mais intimement unie aux vrais intérêts de la France. Au fond, ce que voulait Jacques II, ce qui souleva ses sujets contre lui, c'était la tolérance, la liberté et l'égalité des cultes, que devaient réclamer, cent cinquante ans plus tard, les esprits les plus sages, au nom du progrès des idées et de l'adoucissement des mœurs. Ceux qui reprochent si amèrement à Louis XIV d'avoir proscrit et persécuté les protestants, oublient trop qu'au point de vue de sa politique et de son temps, ces mesures, condamnables en elles-mêmes, n'étaient que la contrepartie de ce qui se passait en Angleterre, et comme l'expression de la grande pensée nationale qui mettait en présence, les armes à la main, Louis XIV et Guillaume III. Si l'on m'accorde que nous pouvons aujourd'hui parler de ces questions jadis saignantes, comme nous parlerions de persécutions exercées par des Mages assyriens ou des grands prêtres de Bactriane, on me permettra de remarquer que la révocation de l'édit de Nantes, ce grand acte si cruel dans son exécution, si fatal dans plusieurs de ses résultats, dont on a si souvent souffleté la mémoire de Louis XIV, prend ainsi de tout autres proportions que celles d'un complot de sacristie, imposé à un vieux roi

pénitent par un confesseur et une dévote : c'est un acte politique, parfaitement explicable à son moment et rentrant dans l'ensemble de ce duel colossal où l'on ne s'attendait pas sans doute à voir les deux grands antagonistes ne procéder qu'avec douceur et n'user que de fleurets mouchetés. Ceci nous ramène à madame de Maintenon, si souvent enveloppée dans les récriminations que soulève ce douloureux souvenir, et qui n'y eut d'autre part que celle d'une femme pieuse, applaudissant à ce qui lui sembla fait pour le bien. Nous la retrouvons mieux à sa place, et sous son vrai jour, telle que M. le duc de Noailles nous la montre dans les dernières pages de son livre, aidant Louis XIV à faire les honneurs de la cour et de la France à cette délicieuse enfant, la duchesse de Bourgogne, qu'elle aima comme sa fille, qui l'aima comme une mère, et que le roi confondit dans sa tendresse pour elle, comme la gaieté d'une journée d'automne, comme le sourire d'un visage mélancolique ou sérieux. Les grâces juvéniles et touchantes de cette aimable princesse, le rayonnement de cette âme charmante dans sa correspondance, cette étoile du soir si brillante et si tôt évanouie dans le ciel attristé du grand siècle, avaient déjà inspiré bien heureusement une femme d'un esprit supérieur et d'une imagination exquise [1], que la société d'élite regrette, dont l'œuvre n'eut jamais qu'une demi-publicité, et à laquelle M. le duc de Noailles a pu rendre (page 549) un discret hommage sans sortir de ses souvenirs de famille. Heureux les écrivains qui peuvent trouver ainsi, dans leurs archives domestiques, leur sujet, leurs personnages, leurs pièces justificatives, leurs collaborateurs, l'inspiration de

[1] *Lettres inédites de Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne*, précédées d'une courte notice sur sa vie, par madame la vicomtesse de Noailles. Petit volume de cinquante pages.

leur talent, la gloire de leur nom associée à celles de leur pays! Le duc de Noailles, dans ce gracieux chapitre, a replacé madame de Maintenon en son atmosphère naturelle, loin du bruit, de la politique et de la guerre. La duchesse de Bourgogne à Versailles, c'est une éducation à achever, une conscience à conduire, une culture attentive et délicate à donner à des floraisons printanières; c'est, en un mot, Saint-Cyr changeant de place, mais restant l'asile favori de cette illustre nostalgique de recueillement et de repos. Saint-Cyr! C'est là, on s'en souvient, que madame de Maintenon nous était apparue, dans le précédent volume, avec tous ses avantages : c'est là qu'en fermant celui-ci, nous voulons la laisser encore. Bientôt son historien va entrer avec elle dans ces sombres années où le cœur de la France et de son roi saignera de toutes parts, où les amis de Louis XIV auront besoin de toute leur fermeté, de tout leur courage. Qu'il poursuive vaillamment sa tâche! Dès aujourd'hui, il est assuré d'un succès rare en tout temps, rare surtout et presque impossible dans une société où tout se rapetisse, dans une littérature où tout s'abaisse : il aura fait réussir un grand ouvrage, signé d'un grand nom, écrit en l'honneur d'une noble et pieuse femme, honnêtement aimée d'un grand Roi.

VI

# M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE[1]

---

J'ignore si M. le comte d'Haussonville publiera d'autres ouvrages ; et certes il est encore assez jeune, il a assez de talent, pour que ses lecteurs l'y engagent de toutes leurs forces ; mais ce que je sais, c'est qu'il n'en écrira plus où se rencontre, à un aussi haut degré que dans cette *Histoire de la Lorraine,* cette condition dont je viens de parler à propos du livre de M. le duc de Noailles : l'accord suprême entre le sujet, l'écrivain et l'œuvre. Grâce à une coïncidence bizarre, M. d'Haussonville, gentilhomme français et *libéral* en l'an de grâce et d'égalité 1859, a pu apporter à son travail les mêmes sentiments et les mêmes idées qui eussent animé, il y a cent cinquante ans, M. d'Haussonville, grand seigneur lorrain, jaloux de sa nationalité et fort enclin à médire des ministres et des rois de France. L'absorption des petits États par les grands,

[1] *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, IV[e] et dernier volume. (Voir, pour les trois premiers, les *Nouvelles Causeries littéraires* et les *Causeries du samedi*, tomes I et II.)

de la noblesse par la royauté et des franchises provinciales par la centralisation, étant au nombre des principaux griefs du libéralisme aristocratique contre la monarchie absolue d'avant 89, il en est résulté tout naturellement que le noble auteur de ce livre n'a pas eu besoin de reculer d'un siècle ou deux pour parler de Louis XIV, de madame de Maintenon, de monsieur le Duc, de Louis XV et du cardinal de Fleury, comme l'eût fait, sans songer à mal, un dévoué serviteur de Charles ou de Léopold de Lorraine, dispensé de toute bienveillance et même de tout respect par son amour pour son prince et pour son pays. Il n'a pas voulu remarquer que de grosses révolutions avaient passé entre ces deux dates, et que ce qui eût été alors la langue féodale de Lunéville ou de Nancy était aujourd'hui le langage démocratique des Henri Martin et des Michelet[1]. N'importe ! Si nous nous en tenons, pour un moment, au point de vue littéraire, nous avouerons très-volontiers que cet anachronisme volontaire n'a pas porté malheur à M. d'Haussonville. Son œuvre, terminée maintenant, est menée d'un bout à l'autre avec une vigueur de souffle qui n'a pas un instant faibli. La sève en découle, pour ainsi dire, comme du tronc d'un grand chêne coupé, au printemps, dans toute sa force. Je ne dirai pas que cette Histoire intéresse ou amuse comme un roman, car il y a des romans très-ennuyeux; mais elle attache et passionne comme tout ce qui se montre énergiquement doué de chaleur et de vie. Le style est excellent; il a parfois des négligences de grand seigneur au repos; puis, quand le sujet l'exige, il se colore et se relève en des pages d'une mâle beauté. Çà et là, quand l'auteur retrouve les derniers frémissements de cette nationalité prête à disparaître, l'amour de sa chère

[1] Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1859, cet incroyable article de M. Michelet: *Madame Henriette d'Angleterre !*

Lorraine pour ses ducs, les traits de physionomie locale qui persistent encore malgré l'assimilation d'une pacifique conquête, il trouve quelques-uns de ces accents émus et pénétrants qui donnent tant de charme mélancolique à certains chapitres de Walter Scott et d'Augustin Thierry. En somme, je crois exprimer les sentiments de mes supérieurs en littérature, si je dis que *l'Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, par M. d'Haussonville, est un de ces livres qui vivent et qui durent; arguments en plusieurs volumes, que les optimistes ont le droit de m'opposer, chaque fois qu'il m'arrive de gémir un peu trop sur la corruption du goût et la décadence littéraire.

Voilà bien des éloges; je pourrais les multiplier encore sans être accusé d'exagération; j'ai soin de les accentuer en commençant, afin de pouvoir indiquer, d'une plume plus libre et plus ferme, des objections, des dissidences qui vont en s'aggravant à mesure que nous avançons. Le livre de M. d'Haussonville a été pour moi un des meilleurs, des plus fidèles compagnons de ce voyage à travers la littérature contemporaine, que mes lecteurs doivent, hélas! trouver bien long. Or, vous savez ce qui a lieu dans ces tête-à-tête de voyage, quand ils se prolongent : on est d'accord sur tout le premier jour; on se chicane à la seconde étape; on se querelle à la troisième halte, et souvent on se brouille à la quatrième. C'est ce qui m'arrive, non pas, Dieu merci! avec M. d'Haussonville, mais avec son ouvrage. Imperceptibles pendant les deux premiers volumes, nos dissentiments ont commencé à éclater au troisième, et je crois, en vérité, que nous allions nous brouiller au moment où nous nous séparons.

Il y a deux écoles, en histoire comme en toutes choses : l'école du respect et celle de l'irrévérence ou du mépris. Je sais bien tout ce qu'on peut dire contre la

première. L'Histoire n'est que l'humanité qui marche à travers le temps; tous les vices font partie du bagage, et, aux époques où les petits n'ont pas encore paru sur la scène, il est difficile de cacher et de pallier les vices des grands, sans risquer de tomber dans l'officiel et le convenu. On l'a dit, le vrai est ce qu'il veut, et quand il s'agit de ces phases historiques où les âmes se corrompent et s'abaissent, la draperie extérieure peut rester majestueuse et belle; le vrai qui est au-dessous n'est ni majestueux ni beau. En outre, c'est une des conditions fatales des sociétés humaines, qu'aucune grande entreprise ne puisse s'y accomplir, sans que des milliers d'êtres faibles et inconnus n'en ressentent un douloureux et souvent mortel contre-coup : c'est aussi une triste loi du cœur humain, que le pouvoir absolu, quand il n'est pas sans cesse relevé et allégé par des prestiges de jeunesse, de magnificence et de gloire, s'alourdisse de jour en jour et mette plus à nu les infirmités de la créature bornée, se débattant contre les vertiges de la puissance sans bornes. Tout ceci posé, rien de plus facile assurément et même de plus spécieux que de prendre par le revers ces médailles historiques que l'on appelle la vieillesse de Louis XIV, l'adolescence de Louis XV et le long ministère du cardinal de Fleury. (Je ne dis rien, et pour cause, de la régence du duc d'Orléans et du cardinal Dubois.) — Prenez garde pourtant! Tout se lie et s'enchaîne dans les idées et les tendances d'une époque : que reprochez-vous à la vôtre? un penchant visible à rapetisser tout ce qu'elle touche, à appliquer ses dissolvants à tout ce qui excitait autrefois la vénération des hommes, à tout ce dont se composait le principe d'autorité. En politique, ce penchant, au lieu de tourner au profit de la dignité et de la liberté, tourne à leurs dépens; car l'homme s'abaisse, loin de s'enno-

blir, en cessant de respecter, et, s'il n'accepte pas l'autorité, il s'expose à subir la force. En littérature, suivant qu'elle se produit dans tel ou tel genre, cette tendance arrive à nous montrer, — au théâtre, la puissance paternelle bafouée et avilie, les plus grands noms de l'histoire compromis dans de véreuses intrigues et livrés à la risée du parterre, les patriciennes aspirant à descendre au rang des courtisanes, toutes les hiérarchies, toutes les garanties sociales et morales anéanties au nom de cet autre bon plaisir d'invention moderne, qui a les poëtes et les artistes pour ses Louis XIV et ses Louis XV; — dans le roman, un tel souci des choses vulgaires et basses, que toutes les laideurs extérieures ou intimes s'y créent une poétique à leur usage et remplacent l'étude des sentiments délicats et des passions généreuses; — dans l'histoire, l'esprit de dénigrement s'exerçant sur toutes les grandeurs du passé, la recherche curieuse et acharnée de tout ce qui souille ou amoindrit les figures recommandées à l'admiration des hommes, la rage de briser les marbres des statues, pour en pétrir de nouvelles avec de l'argile et de la boue. C'est ce qu'on appelle, dans le jargon actuel, le réalisme; mais ce réalisme, que vous haïssez et que je déteste, n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, un caprice passager du goût, une mode malséante ou désagréable; c'est, je ne me lasserai pas de le redire, l'avénement dans l'art de l'esprit démocratique; c'est l'instinct égalitaire, s'affirmant dans la vie idéale comme dans la vie civile; c'est l'expression d'une nouvelle force sociale, nivelant tout pour tout s'assimiler. La société que cet art reflète, vous la connaissez; la politique dont il est le collaborateur et le complice, vous ne l'aimez pas; le genre de gouvernement auquel il dispose les âmes, n'est pas celui que vous préférez : et vous voilà, vous, noble amant

de la liberté, généreux partisan de cette monarchie tempérée qui a d'autant plus besoin du respect, de l'autorité morale, que la répression matérielle lui manque, vous voilà faisant à votre tour du réalisme historique, c'est-à-dire procédant, dans le passé, à cette table rase, après laquelle le présent n'a plus rien à faire qu'à adorer, en religion, le Veau d'or, en politique, la force, en morale, le succès, en littérature, la laideur et la bassesse!

Que M. d'Haussonville me permette maintenant de lui demander si, pour profiter de tous les éléments d'intérêt que renfermaient les dernières phases de l'histoire de la Lorraine, il était bien nécessaire d'accabler Louis XIV vieilli et vaincu, de flageller madame de Maintenon, d'abîmer Louis XV adolescent et d'*éreinter* le cardinal de Fleury? Toutes les rancunes, j'allais dire les représailles rétrospectives de M. d'Haussonville contre Louis XIV pourraient se résumer et s'expliquer par deux griefs principaux : « Sur un signe du maître, en août 1670, et par une incroyable violation du droit des gens, le maréchal de Créqui s'était, en pleine paix, emparé de Nancy et de toute la Lorraine, » frappant au cœur cette nationalité si chère au noble écrivain. — La révocation de l'édit de Nantes (qui, ce me semble, n'avait pas grand rapport avec l'histoire de la Lorraine, si essentiellement catholique) « était en elle-même tout à fait conforme aux tendances du prince qui, toujours obsédé des souvenirs de la Fronde, n'avait pas un instant cessé de rabaisser les priviléges des Parlements, d'amoindrir les franchises des provinces et de diminuer les prérogatives de la noblesse. » — Soit : la rupture des traités, la violation du droit des gens et du territoire, l'abus de la raison du plus fort, le sang des peuples inutilement versé, voilà, au point de vue d'une morale rigoureuse, des actes très-répréhensi-

bles; mais il faut renoncer à lire l'histoire, si l'on ne se résigne pas à y voir presque toujours des alliances contractées, de part et d'autre, avec l'intention secrète de les rompre dès qu'on sera le plus fort; des guerres meurtrières et ruineuses aboutissant à des traités de paix qui remettent les choses exactement au point où elles étaient avant l'effusion du sang et l'épuisement des finances; et finalement les grands États dévorant et absorbant les petits. M. d'Haussonville le déclare lui-même en maint endroit de son livre : la Lorraine devait tôt ou tard être incorporée à la France; c'était la fatalité de sa situation et de sa destinée. Pourquoi donc ce fond d'hostilité ultra-séculaire contre ceux qui ne furent que les ministres de cette fatalité? Ici, d'ailleurs, l'injustice du moment devient un bienfait pour la postérité. M. d'Haussonville, qui n'abhorre pas 89, remarque, avec un orgueil filial, que la Lorraine se trouva toute française pour prendre part à ce grand mouvement national et patriotique, et, vingt-cinq ans plus tard, pour ressentir profondément, pour combattre de toutes ses forces l'invasion étrangère. Croit-il que, si elle était restée un petit État indépendant, suspect et méfiant tout ensemble vis-à-vis de la France, elle eût été aussi prompte à partager ses espérances, à saigner de ses douleurs? En second lieu, Louis XIV eut le tort d'isoler la royauté pour la grandir, et de proscrire les protestants comme gênants pour sa politique. Ceci est très-facile à reconnaître, à la distance où nous sommes aujourd'hui placés; mais ces souvenirs de la Fronde, dont nous parle M. d'Haussonville, étaient-ils de nature à représenter au grand roi les priviléges des parlements, les franchises des provinces et les prérogatives de la noblesse, comme des remparts bien solides et bien commodes à la monarchie? Ses souvenirs d'enfant, ses premières lectures d'histoire,

ses traditions de famille, tout ne devait-il pas l'autoriser à croire qu'il avait à choisir entre un règne incessamment troublé par des restes de guerres de religion et de guerres féodales, et l'abaissement progressif de ces pouvoirs rivaux qui avaient tant de fois tracassé la royauté et ensanglanté le royaume? Voyez les rapprochements où se complaît la Providence pour nous enseigner la résignation historique! Cette maison de Lorraine, dont la ruine, préméditée et poursuivie avec acharnement par la monarchie française hors de tutelle, marqua un des épisodes culminants de cette guerre d'extermination royale contre le système féodal, c'est elle qui avait personnifié la féodalité dans son attitude la plus menaçante vis-à-vis de la couronne! Cette révocation de l'édit de Nantes, que M. d'Haussonville associe, je ne sais trop pourquoi, aux douleurs de la Lorraine opprimée, fut, à vrai dire, la Saint-Barthélemy d'un siècle civilisé; et c'étaient les princes de la maison de Lorraine qu'avait eus pour promoteurs et pour chefs la politique d'où sortit la Saint-Barthélemy du siècle barbare!

Quant à madame de Maintenon, je n'en dirai plus qu'un mot. M. d'Haussonville lui assigne sa place dans cet ensemble de décadence française dont profita la Lorraine, et il constate, avec une pointe d'épigramme, que l'on ne lui sut aucun gré d'avoir réformé les mœurs et purifié la vie privée de Louis XIV, parce que sa faveur coïncide avec le moment où la gloire du grand règne commença à pâlir, et où le monarque perdit de son prestige. Madame de Maintenon fut la raison, comme d'autres avaient été l'imagination. Hélas! M. d'Haussonville a-t-il quelque motif (dans ce siècle-là ou dans tout autre) pour adorer l'école du prestige? Ne sait-il pas ce que coûtent à la liberté, au bon sens, à la fortune pu-

blique, les choses qui parlent trop puissamment à l'imagination des peuples?

Quoi qu'il en soit, les revers de Louis XIV et de la France eurent pour résultat logique de venger la Lorraine et de lui rendre, en attendant la réunion définitive, sa nationalité et ses ducs. Le duc Léopold, allié de la maison de Bourbon par son mariage avec une princesse d'Orléans, étroitement uni à la maison d'Autriche, où sa famille allait trouver la plus magnifique des indemnités, ayant à ménager l'une des deux puissances en se dévouant à l'autre, plus sérieux, moins brillant, moins héroïque que ses devanciers, n'offrait pas à M. d'Haussonville ces éléments romanesques et dramatiques dont il avait, dans ses précédents chapitres, tiré un si excellent parti; mais l'historien de la Lorraine rencontre à chaque instant sous ses pas cette ressource supplémentaire, parfois un peu embarrassante; l'histoire de France côtoyant, coudoyant et expliquant celle de son pays. C'est ainsi que M. d'Haussonville, pour préciser la position respective de son duché à l'égard de ses voisins victorieux ou vaincus, a été amené à ne pas nous faire grâce d'une seule de nos défaites. Même, comme ces défaites intéressent son sujet de plus près que nos victoires, on dirait qu'il s'y arrête plus complaisamment. Je vois dans son récit Ramillies et Malplaquet, je n'y vois pas Denain; j'y heurte le prince Eugène et le maréchal de Villeroi; j'y cherche en vain Berwick et Vendôme. Ceci n'est, bien entendu, qu'une mauvaise chicane. Ce que je reprocherai plus sérieusement, au risque de radotage, c'est le ton général, c'est l'hostilité systématique contre Louis XIV, c'est-à-dire contre la dernière grande image de la Royauté en France. Un éloquent orateur a dit: « L'Église est une mère. » — Ne peut-on pas ajouter: « La royauté est une paternité idéale. » Ceux dont

les ancêtres l'ont approchée de près, ceux qu'elle a le plus de droit d'appeler ses fils, ne doivent pas commettre la faute de Cham, sous peine de donner un dangereux exemple : Cham, grand seigneur, manque de respect; Cham, plébéien, décapite et outrage.

Je serai plus bref à propos de Louis XV : le sujet prête aux rigueurs de l'histoire, et le seul tort de M. d'Haussonville est de les avoir encore exagérées. A quoi bon tant insister sur les détails de cette enfance qu'une éducation déplorable ne prédisposait que trop aux vices sans grandeur et aux désordres sans gloire? A quoi bon fouiller dans les Mémoires du temps ces anecdotes apocryphes où se révèlent une cruauté précoce, un caprice puéril, un triste mélange de timidité, de nullité et de méfiance! Quoi! cet enfant pusillanime et volontaire, soupçonneux et contraint, craintif et méchant, est-ce bien Louis XV, celui que nos grands-pères appelaient, tout en le blâmant, l'homme le plus aimable de son royaume? Et, si c'est lui, où était la nécessité de le dire? La France y perd et la Lorraine n'y gagne rien. Ce qui rend peut-être plus choquante cette excessive sévérité de M. d'Haussonville envers Louis XV, c'est qu'elle contraste avec son indulgence pour le Régent et pour Léopold de Lorraine. Je ne défends pas Louis XV; mais, s'il fallait absolument régler l'ordre de culpabilité dans cette malheureuse époque, je demanderais qui est le plus coupable, d'un enfant que l'on enivre, dès son berceau, de sa royauté hâtive, à qui l'on dit que son bon plaisir est la loi suprême de ses États, et qui en profite pour sacrifier ses devoirs à ses passions, ou d'un prince arrivé sur les marches du trône dans la force de l'âge, ayant reçu du ciel les dons de l'intelligence et de la bravoure, s'étant éclairé et réchauffé au soleil de Louis XIV, et se vautrant à cœur-joie dans le plus sale

bourbier qui ait jamais infecté de ses miasmes une cour, un pays, un siècle. S'il s'agit d'honorer en lui le nom d'Orléans et l'alliance anglaise, j'en suis fâché pour l'un et pour l'autre ; il sied de chercher ailleurs leurs titres à la reconnaissance publique. Quant à Léopold de Lorraine, M. d'Haussonville, si justement rigoureux à l'égard de *nos* favorites, ne s'est pas aperçu que, depuis la marquise de Montespan jusqu'à la comtesse Du Barry, il n'y avait jamais rien eu en France d'aussi énormément immoral que ce ménage *à trois* de Léopold de Lorraine, de madame de C... et du mari de cette dame, acceptant pacifiquement la position et les vingt-quatre enfants qui en résultent, et restant un des serviteurs les plus dévoués, un des plus hauts fonctionnaires et des plus zélés ministres de la cour de Lunéville. Je n'insiste pas : la critique est souvent forcée d'être plus chaste que l'histoire. De même, pourquoi frapper si fort sur le cardinal de Fleury, et glisser sur le cardinal Dubois ? Si la politique de Fleury n'a pas été bien héroïque, celle de Dubois a-t-elle été bien vaillante ? Les défauts de Fleury ont été ceux d'un vieillard et d'un courtisan ; les vices de Dubois ont été ceux d'un drôle et d'un laquais. Fleury, octogénaire et prêtre, a trop aimé la paix : nous avons connu des hommes qui n'étaient ni octogénaires ni prêtres qui l'ont aussi aimée passionnément, et c'est, je crois, en plaidant pour eux que M. d'Haussonville préludait, il y a dix ans, au bel ouvrage que nous discutons aujourd'hui.

Le dernier chapitre, consacré au règne de Stanislas, trait d'union définitif entre la Lorraine et la France, nous repose très-heureusement de tous ces sujets de querelle. Ce chapitre est charmant. Le dix-huitième siècle y déboucle de sa main légère l'armure guerrière des Guises, et la remplace en souriant par son velours et ses dentelles. Vol-

taire est là, avec les feux de paille de ses amours et les grâces fugitives de ses petits vers : il est là, aimant, pleurant, paradant, flattant, raillant, à côté de Stanislas et de madame de Boufflers, de Saint-Lambert et de madame du Châtelet : Voltaire, cet autre trait d'union, non plus entre la Lorraine et la France, mais entre la Royauté qui s'en va et la Révolution qui vient. Quelle société, grand Dieu ! et qu'il est difficile, en la contemplant, de ne pas s'expliquer les catastrophes imminentes ! Ce sera là ma dernière remarque et ma dernière bouffée de mauvaise humeur. Si ce livre, malgré ses qualités supérieures, me laisse mécontent, c'est qu'il rend trop intéressante une histoire que je ne voudrais pas savoir : c'est que, par le contraste ou l'analogie du nom qui le signe avec l'esprit qui l'a dicté, par les époques qu'il traverse, par le dernier tableau qu'il me présente, il me fait trop bien comprendre pourquoi la Révolution a commencé... et pourquoi elle n'est pas finie.

## VII

# M. ALBERT DE BROGLIE[1]

La première partie du livre de M. Albert de Broglie nous avait conduits jusqu'à la mort de Constantin. La seconde se résume en deux noms : Constance et Julien ; deux persécutions, deux crises, que la prédestination divine de l'Église chrétienne put seule lui faire traverser sans y périr; la persécution hérétique et hypocrite, déguisée et envenimée sous des airs de protection dérisoire; et la persécution païenne, avec tous les caractères d'une réaction à la fois logique et fabuleuse, inévitable et inattendue.

En lisant les ouvrages d'histoire dont j'ai l'honneur de rendre compte, j'ai contracté une habitude, que je vous recommande, dans le cas où vous seriez souvent tenté, comme moi, de prendre trop au tragique les misères de l'époque présente. J'interromps, de temps à autre, ma

[1] *L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle;* deuxième partie. (Voir, pour la première, les *Causeries du samedi*, tome Ier.)

lecture; je me recueille, et je me demande : De bonne foi, aurais-je voulu vivre dans ce siècle-là plutôt que dans celui-ci? — Je dois ajouter, à l'honneur de mon temps, que, presque toujours, je me décide pour la négative; mais jamais cette impression n'a été plus profonde et plus absolue que pendant que je lisais cette Histoire de la seconde partie du quatrième siècle, où M. Albert de Broglie s'est montré, comme toujours, narrateur impartial, chrétien sincère, écrivain supérieur.

Constantin du moins avait été un grand homme; grand homme à la manière byzantine, c'est-à-dire complétement dépourvu de cette simplicité de lignes qui sied si bien à la grandeur; Grec croisé de Barbare, gâtant à plaisir ses vertus par des vices, ses belles actions par des crimes, et les aspirations de sa foi par ses complaisances pour l'hérésie; mais enfin, il y a quelque chose de si magnifique dans cet avénement, que dis-je? dans cette explosion soudaine du christianisme sortant des catacombes et des geôles pour monter sur le trône des Césars, qu'on se sent irrésistiblement porté à une sympathique indulgence pour l'homme choisi par la Providence pour réaliser ces merveilles. Les faiblesses de Constantin, ses cruautés domestiques, ses prédilections ariennes, disparaissent dans ce prodigieux ensemble comme des grains de poussière dans un rayon de soleil. Avec Constance, rien de semblable. Constance est, de tous points, une de ces contrefaçons de grand homme, qu'on dirait envoyées au monde pour faire haïr, en le parodiant, le type qu'elles prétendent imiter. Le Bas-Empire se personnifie en lui : rhéteur doublé de despote, sophiste déguisé en empereur, chrétien de contrebande, corrompu comme un païen et menteur comme un hérétique, il a tous les vices du genre, du rôle et du temps : subtilités de chat à griffes de tigre, semblants

de courage, semblants d'éloquence, semblants de victoires, tyrannie ombrageuse, hypocrite et sanguinaire; emphase d'omnipotence refusant de partager le fardeau qu'elle est incapable de porter. Pour lui l'Arianisme n'est plus seulement, comme pour son père, une erreur séduisante, embellie des élégantes souplesses du génie grec, et tentant une imagination de catéchumène tour à tour éclairée et égarée par les vagues lueurs d'un jour crépusculaire. Il devient, — ce qui était en effet dans sa nature et dans son essence, — un instrument de despotisme, *instrumentum regni*; un ingénieux et dissolvant compromis entre le paganisme et la religion nouvelle; un moyen d'énerver, d'asservir les consciences et les âmes en supprimant la divinité de Jésus-Christ, qui seule peut donner à ses ministres et à ses fidèles la force et le droit de résister aux puissances de la terre. En même temps, comme pour affirmer ce mouvement général de déchéance et cette influence délétère de l'Arianisme, tout s'amoindrit et s'affaiblit autour de Constance : sauf Athanase et les solitaires, sauf ce couple jeune et charmant, Grégoire et Basile, les Nisus et Euryale de la foi et de l'éloquence, un interrègne se produit dans les grandeurs de l'Église : les conciles avortent ou aboutissent au triomphe officiel de l'erreur : des évêques centenaires, meurtris et illustrés dans toutes les luttes de l'Église souffrante, capitulent avec l'hérésie, comme des vétérans qui faibliraient à leur dernière bataille. Jusque-là l'Occident, grâce à l'allure plus simple, plus énergique et plus droite de son génie, avait été le refuge de l'orthodoxie chrétienne. Frappé de frayeur ou de lassitude, il se laisse gagner par les ombres du servilisme et de la sophistique orientale. La papauté, si grande avant et après cette crise, perd avec Libère, le successeur de l'intrépide Jules, son plus glorieux privilége, celui de

compter autant de saints que saint Pierre a eu de successeurs. Des spectacles affligeants ou risibles sont donnés à cet empire chancelant que menacent les Perses et les Barbares. Avec ce raffinement de mauvaise foi et d'arbitraire qui se plaît à avilir pour mieux opprimer, Constance s'amuse à promener dans les voitures impériales, d'un bout de l'empire à l'autre, ces évêques appelés sans cesse à recommencer une partie déjà perdue, à débattre des questions déjà résolues dans l'esprit du souverain. Les chrétiens se désolent, les païens se divertissent de ces pérégrinations épiscopales, sans profit pour la vérité, dispendieuses pour le trésor public, et où se révèlent tous les caractères des religions tombées : le cérémonial et la servitude, la pompe et le néant. Seul, Athanase résiste, et demeure inébranlable sur son siége d'Alexandrie. Mais, assailli par les soldats de Constance dans sa propre église, enveloppé et entraîné au dehors par une troupe de fidèles qui le dérobent à une mort certaine, il est forcé de se cacher dans les profondeurs du désert ou dans les cryptes de quelque monument égyptien. Il disparaît pour cinq ans de cette scène du monde où son courage et son éloquence consolaient les chrétiens de tant d'humiliants ou effrayants spectacles.

Tel est le triste tableau que M. Albert de Broglie déroule d'une main ferme, avec cette franchise qui, appliquée à de tels sujets, devient la meilleure des habiletés : de deux choses l'une, en effet, ou la personne de Jésus-Christ n'était que la première des créatures, une personne humaine de création divine ; et alors le christianisme n'était qu'une nouvelle forme, plus lumineuse et plus pure, du paganisme platonicien et philosophique : alors aussi il suffisait d'un règne comme celui de Constance pour faire éclater le mensonge de cette prétendue divinité et réduire

à l'état d'un simple progrès religieux et social cette Révolution immense qui avait paru un moment régénérer le monde; ou bien le christianisme était divin, Jésus-Christ était Dieu, et alors sa religion devait sortir triomphante de cette nouvelle épreuve, mille fois plus redoutable que les persécutions de Néron et de Dioclétien. Mais comment et par quel moyen en sortirait-elle? Quel serait le coup d'État de la Providence en présence de cet affaissement des âmes, de cette hésitation des évêques, do cette consternation des fidèles, de cette allégresse des païens, de cette renaissance des philosophes et des sectes, de cette dégradation des mœurs et des caractères, de ces perfides caresses et de cette oppression corruptrice d'un empereur, réservé encore, semblait-il, à une longue carrière? C'est ici que, après avoir admiré le plan divin, je reporte une partie de mon admiration sur le jeune écrivain qui a si bien suivi et si bien fait ressortir l'intérêt historique et chrétien de cette phase décisive.

Cet intérêt réside presque en entier dans les origines, l'éducation, le règne et la mission providentielle de Julien. Je l'avoue, dût-on me comparer à ce chanoine, oncle de Gil Blas, qui apprit sa grammaire en l'enseignant à son neveu, je n'avais, avant de lire M. Albert de Broglie, que des idées très-incomplètes et très-inexactes au sujet de Julien. Cette épithète d'*apostat*, que lui ont infligée les auteurs sacrés et que lui maintient l'histoire, a quelque chose de si odieux et de si repoussant, il me semblait si étrange de voir un empereur croire ou paraître croire à Jupiter et à Neptune, au quatrième siècle de l'Église, au moment où les lumières de l'Évangile achevaient de se répandre, que je me figurais volontiers Julien comme un fou ou un méchant; un maniaque s'amusant à faire de l'archéologie païenne, ou un débauché préférant la religion

qui consacrait ses vices à celle qui les condamnait. Si tel avait été Julien, son apparition sur le trône, au lieu d'avoir ce sens profond où se reconnaît la main de Dieu, n'eût été qu'un accident bizarre, tout au plus un temps d'arrêt dans la marche de la société chrétienne; mais Julien ne fut rien de tout cela, et peu s'en est fallu que je n'eusse envie d'accuser M. Albert de Broglie de me le rendre trop intéressant. On ne peut pas même dire qu'il ait apostasié le christianisme; il n'y crut jamais, et il eut, au point de vue humain, toutes les raisons légitimes de le haïr. Parent de Constance, et, à ce titre, plus en danger de mort que tout autre habitant de l'empire; échappé seul, avec son frère Gallus, à ces massacres qui avaient déshonoré et englouti la race Flavienne, les deux premières images qui avaient frappé son enfance, c'étaient la tyrannie et la religion de l'empereur, entachées du sang de toute sa famille. Le célèbre Eusèbe de Nicomédie, — l'Arianisme incarné, — avait été son premier maître. Il s'était accoutumé, en l'écoutant, à mépriser une doctrine qui se prêtait à de pareils alliages de sophisme et de bassesse, après avoir permis à ses promoteurs couronnés tant d'abominables tueries. Plus tard, après la mort d'Eusèbe, il avait vécu solitaire dans un château de Cappadoce, entouré de quelques respects chimériques et d'une foule de précautions alarmantes, traité en prince, c'est-à-dire en suspect, et se demandant chaque matin si chacun de ces hommages n'était pas une préparation au supplice. Dans de telles circonstances, studieux, réfléchi, doué de génie, amoureux de savoir, épris surtout de ces merveilles de la littérature antique dont les flots splendides abreuvaient encore l'esprit humain au moment où les sources venaient de tarir, prêtant une oreille avide aux échos de la Grèce païenne, qui retentissaient dans les voix savantes de

Libanius et de Thémistius, il est tout simple que Julien fût redevenu, par la pensée, un disciple, un enfant de ce polythéisme dont une poésie immortelle lui redisait les fables charmantes pendant que le nouveau culte assombrissait les imaginations, dépeuplait les collines sacrées, mettait le fer à la main des bourreaux, et, à peine promulgué, se déchirait en de misérables arguties. Représentez-vous Julien, avec ce premier fonds de ressentiment et de haine, apprenant que tout l'épiscopat chrétien est en rumeur pour savoir si le Fils de Dieu est *homousios* ou *homoiousios* à son Père, se moquant avec délices de ces deux voyelles qui agitent le monde, puis se replongeant dans la lecture de Platon et d'Homère, croyant retrouver là la beauté, la lumière et la vie, et doublant de toutes les admirations de son esprit toutes les rancunes de son cœur. C'est ainsi que Julien commence : puis arrive la gloire militaire, alors que Constance, à demi vaincu par Sapor, épouvanté de régner seul, tremblant de se donner un rival, appelle Julien au titre de César, aussi disposé d'avance à se défaire de lui, s'il froisse son orgueil par des victoires, que s'il compromet son empire par des revers. Julien, dans les Gaules, offre vraiment un intéressant spectacle. On dirait un descendant de César avec les *Commentaires* de son aïeul dans sa poche. Cet écolier, ce lettré, ce correspondant disert de Libanius, de Maxime et de Chrysanthe, s'improvise général d'armée et gagne de vraies batailles. Il a toutes les qualités du grand capitaine : il est sobre, habile, vigilant, intrépide; ses soldats l'adorent; ses ennemis le redoutent et le vénèrent; il apparaît aux Barbares comme une dernière personnification de cette Rome si puissante, si majestueuse, si longtemps invincible, que, même en déchirant ses provinces, ils subissent son prestige. De tous les points de l'univers, les regards se tournent vers

ce jeune César, dont on a pressenti les destinées, dont on devine les desseins : dans ce mouvement universel d'attention et de sympathie, tressaillent d'une commune espérance tous les cœurs restés païens, soit par attachement au passé, soit par amour pour les monuments des lettres et de l'art, soit surtout par ce fond de corruption toujours vivace auquel le paganisme assurait sa pâture. Le moment est si bien choisi pour une réaction païenne! le christianisme est si humilié! les peuples sont si las de ces stériles disputes où l'intelligence humaine abdique ses lettres de noblesse pour le bon plaisir d'un despote sans génie donnant le mot d'ordre à des évêques sans courage! Si peu de temps avait suffi pour altérer cette pureté, cette fermeté évangéliques, qu'avait si glorieusement affirmées l'héroïsme des confesseurs et des martyrs! Les vertus de Julien mises en regard des crimes de Constance, la bonne foi polythéiste de l'un opposée à l'hypocrisie chrétienne de l'autre, cette étrange anomalie de princes officiellement chrétiens, faisant parade de leur zèle théologique, et ajournant indéfiniment leur baptême afin de pouvoir vivre au gré de leurs passions et de leurs vices, tous ces contrastes parlaient si haut en faveur des dieux et de leurs temples! Encore un moment, encore un pas; le genre humain attend; les foudres de Jupiter vont pulvériser le bois du Calvaire. Le pas est fait : Constance meurt à quarante-deux ans, tandis qu'il se prépare à attaquer Julien, qui décidément l'importune de sa gloire. Voilà Julien maître du monde! Conséquent avec lui-même, il installe à ses côtés, sur le trône, cette contre-révolution religieuse qui a été le rêve, le vœu, la foi de toute sa vie : ces fables si poétiques, que regrettaient toutes les imaginations cultivées, il les remet en honneur et en lumière; ces dieux, ces déesses dont les images enchantaient les regards et entre-

déesses dont les images enchantaient les regards et entretenaient le goût du beau, il leur rend leurs sanctuaires, il leur offre des sacrifices : ces philosophies où se distillait, comme en des flacons précieux, l'essence même du paganisme idéalisé et dégagé de ses éléments grossiers, il s'efforce de renouer leur alliance avec les croyances populaires, afin de contenter à la fois les savants et les simples. Il fait tout cela, et à l'instant la risée, l'horreur, le dégoût, l'insurmontable sentiment de quelque chose de monstrueux et d'impossible, s'élèvent de toutes parts dans l'Empire : ce ne sont pas des dogmes qui sont restaurés, ce sont des vices; ce n'est pas un culte qu'on rétablit, c'est la prostitution, l'orgie, le viol, le meurtre, le pillage : ce ne sont plus les fidèles d'une religion réhabilitée que l'on convoque dans les temples rouverts : c'est la lie que l'on fait remonter à la surface d'une société encore pleine de mélanges et d'alliages : c'est le rebut de l'humanité à qui l'on rend l'action et la parole; ce sont les débris des superstitions les plus insensées et les plus immondes auxquels on donne pour ciment cette fange du paganisme, à demi séchée aux premiers soleils de l'Évangile. La divine vérité du christianisme éclate, non plus par son incroyable force de prédication et de prosélytisme, non plus par l'inépuisable fécondité des cirques et des échafauds, non plus par la victoire officielle du Labarum sur les aigles et par l'impériale connivence des Augustes et des Césars, mais, d'une façon plus définitive encore, par cette suprême évidence que tout ce qui n'est pas le christianisme est mort et ne peut plus renaître; que la foi, la vertu et le génie d'un homme, — cet homme fût-il le maître du monde, — viennent s'y briser misérablement sans pouvoir réveiller un souffle dans ce cadavre, une étincelle dans cette cendre. Tout ce qui semblait devoir tourner à

la confusion et à la perte de la religion de Jésus-Christ, tourne à son salut et à sa gloire. Rentrée dans ses sphères préférées, dans la disgrâce, la persécution et la liberté, elle se raffermit, se ravise, resserre ses rangs éparpillés par des prospérités factices. Avertis par le danger commun, les évêques se rapprochent de l'orthodoxie; chaque goutte de sang versé par les soldats de Julien lave une tache de l'Arianisme; on redouble de vertus, de courage et de prières. Les plus indifférents sont frappés que, même après les altérations de l'erreur et les mortelles caresses de la puissance, il y ait encore dans le Christianisme mille fois plus de vie que dans les plus beaux songes des philosophes et des poëtes. C'en est fait, le paganisme meurt, sous sa pourpre impériale changée en sanglant suaire; il meurt de cette seconde mort, plus complète que la première; car elle n'est plus seulement l'absence, mais l'impossibilité de la vie. Et quand Julien est tué dans une bataille, après avoir régné deux ans, la lutte est close, la question est vidée; il n'y a plus à s'informer de ce que va devenir le paganisme; il n'y a qu'à s'incliner devant les conseils de Dieu qui a accordé à son Église l'apostasie de Julien pour la dédommager d'Arius et de Constance.

M. Albert de Broglie me pardonnera, j'en suis sûr, d'avoir indiqué ce point culminant, cet intérêt capital de cette partie de son grand ouvrage, au lieu de le suivre pas à pas et d'insister sur ses mérites. S'il est prouvé, comme je le crois, qu'il a assez habilement disposé les éléments de son récit pour donner à la figure de Julien toute sa valeur providentielle et historique, et pour que cette impression décisive se retrouve encore dans ma froide et incomplète analyse, aucun éloge ne serait supérieur à celui-là; car c'est dire que M. Albert de Broglie a pleinement accompli sa tâche, qu'il a raconté cette phase diffi-

cile du quatrième siècle de l'Église, de manière à faire profiter sa foi de tous les libres aveux de son savoir, et à montrer que l'historien, en lui, n'a pas besoin de feindre ou de taire, pour que le chrétien puisse croire. Quant aux qualités littéraires de son livre, elles sont ce que l'on pouvait attendre de cette maturité précoce où se reconnaît encore un aimable parfum de jeunesse. Il a écrit de bien belles et bien éloquentes pages sur les solitaires, sur la vie cénobitique des disciples d'Antoine et de Pacôme : il a étudié et analysé, avec une supériorité rare, les transactions du polythéisme avec les philosophies néo-platoniciennes en même temps que ses mystérieuses alliances avec ces sorcelleries bizarres, ces magies de l'Orient, qui devaient le continuer à travers le Moyen Age. Il m'a fait clairement comprendre comment, à cette date, la secte alexandrine, la philosophie de Plotin et de Porphyre avait, en purifiant la mythologie païenne sans la proscrire, essayé pour le vieux monde un travail analogue à celui que tentait, pour la société nouvelle, l'Arianisme, en écartant, au profit des raffinés et des beaux esprits, la divinité de Jésus-Christ. Le style de M. Albert de Broglie est d'une souplesse, d'une élégance, d'un grain tendre et pur, qu'on ne saurait assez louer : il s'épanouit naturellement en des images qui rajeunissent sous sa plume, comme se ravivent les fleurs et les plantes dans une eau limpide. A un point de vue plus élevé et plus actuel tout ensemble, quel n'est pas l'enseignement d'un pareil sujet et d'un pareil livre? Les âmes qu'épouvantent certains problèmes de la situation présente n'ont qu'à se reporter en arrière, avec M. Albert de Broglie : elles verront comment Dieu s'y est pris pour sauver son Église dans le siècle de Constance, de Libère et de Julien.

VIII

# M. DE MARCELLUS[1]

---

L'heure est-elle venue de porter un jugement définitif sur M. de Chateabriand? En des conditions ordinaires, je ne sais si j'oserais me décider pour l'affirmative. M. de Chateaubriand est trop loin et trop près : trop loin, car notre époque a marché si vite, que déjà les allures, le style, la physionomie, le caractère de l'auteur des *Martyrs* semblent être d'un autre siècle; trop près, car sa vie publique s'est, pour ainsi dire, renouvelée et prolongée parmi nous par la publication posthume de ses *Mémoires*, et quelques-unes des blessures que ce livre a faites tressaillent et saignent encore. Il en résulte que, d'une part, nous avons perdu la tradition, presque le sens, des idées qui l'ont inspiré et de la forme dont il les a revêtues, et que, de l'autre, il se survit à lui-même dans l'œuvre où son humeur chagrine a laissé le plus de traces. En un mot, nous ne comprenons plus assez le Chateaubriand littéraire, et nous comprenons trop le Chateaubriand poli-

[1] *Chateaubriand et son temps.*

tique : double obstacle à ce jugement impartial qui termine les controverses et commence la postérité.

Et cependant il faut parler de M. de Chateaubriand : il faut que ce nom sonore retentisse souvent aux oreilles d'une génération qui peut-être ne demanderait pas mieux que de l'oublier. En effet, par ses défauts comme par ses qualités, par ses fautes de détail comme par les grands côtés de son caractère, par son dernier ouvrage surtout, qui le personnifie et le résume, M. de Chateaubriand est une leçon vivante, une sorte de vigoureux trait d'union entre le passé et l'avenir, appartenant à l'un par la nature même de son génie, aspirant à régner sur l'autre par ses élans prophétiques. Il faut parler de lui, mais il ne faut ni l'admirer ni l'approuver sans réserve : il ne faut pas que, dans ses *Mémoires*, les immunités de la tombe, si sacrées qu'elles soient, fassent amnistier bien des traits répréhensibles, que s'accordent à condamner la morale et la littérature, qui compromettent l'écrivain et qui font douter de l'homme. Cette révision sévère, ce triage d'admiration et de blâme, sont d'autant plus nécessaires que ce livre, si obstinément retouché, si passionnément *gâté* par l'auteur, contient à la fois tous les germes de nos maladies littéraires, et tous les restes de ces magnificences qui maintiennent à Chateaubriand sa place dans l'immortelle galerie.

C'est donc un bonheur que l'illustre humoriste des *Mémoires d'outre-Tombe* ait rencontré déjà, dix ans après sa mort, des commentateurs, des glossateurs, pressés de lui donner ce nouveau trait de ressemblance avec Dante, auquel il ressemblait déjà par ses âpretés redoutables et sa tendance à charger son génie d'immortaliser ses haines. Seulement, les commentateurs de Dante ont disparu dans la gloire du maître ; il n'en est pas ainsi,

jusqu'à présent, de M. de Chateaubriand. Le premier, le plus éminent de tous, M. Villemain, a pris dans cette mission délicate ce qui convenait le mieux à ses légers dissentiments politiques, à ses propres souvenirs, à sa manière si fine, si riche de demi-teintes, où tout *jusqu'à je vous hais* se dit spirituellement, et où les malices mêmes ont un charme, hélas! totalement inconnu aux puissantes griffes du vieux lion armoricain. M. Villemain, réfutant, expliquant et complétant M. de Chateaubriand, c'est la grâce commentant la force. Mais ce beau volume, *la Tribune française*, a sa vie et sa raison d'être, en dehors de l'œuvre monumentale qui lui sert de point de départ. Il l'éclaire par le dehors ; il s'abstient de suivre pas à pas le narrateur de sa propre histoire, et se contente d'ajouter à chacune de ses étapes une contradiction piquante ou un ingénieux supplément. M. de Marcellus accomplit auprès de l'auteur des *Mémoires d'outre-Tombe* une tâche plus filiale; non pas filiale à la façon de Cham, mais respectueuse sans servilisme, admirative sans fanatisme, réparatrice sans pédantisme. S'il nous avait fallu nommer l'homme le mieux doué, le plus compétent pour essayer auprès de M. de Chateaubriand ce rôle d'adoucissement et de correctif, nous aurions désigné sans hésiter M. de Marcellus. Il réunissait en effet, vis-à-vis de son glorieux patron, toutes les conditions nécessaires. D'abord il l'a bien connu ; avantage fort rare, car qui pouvait se flatter de bien connaître un homme qui, par son mutisme comme par ses boutades, déjouait toutes les conjectures? Ensuite M. de Chateaubriand l'a un peu aimé ; avantage plus rare encore! Il s'est ouvert à lui assez souvent pour que les souvenirs personnels du jeune confident redressent çà et là la mémoire du vieux songeur. Il y a eu entre eux cette heureuse proportion qui laisse à deux esprits d'inégale por-

tée assez de points de contact pour pouvoir s'entendre et se donner la réplique : *Amant alterna Camenæ.* Et puis, pour pratiquer sur ce livre irritant et irrité cette opération lénitive, ces applications émollientes, il était bon que le disciple eût un certain nombre de qualités absolument contraires aux défauts du maître. La fidélité de M. de Chateaubriand avait été, surtout dans ses *Mémoires*, irrévérencieuse et morose ; il fallait, chez son scoliaste, une fidélité respectueuse et douce. L'ancien ambassadeur avait eu trop de génie pour ne pas se croire dispensé d'être aimable : l'ancien secrétaire est aimable partout et toujours, comme s'il n'était pas même sûr d'avoir beaucoup de talent et d'esprit. L'érudition de M. de Chateaubriand était hasardeuse, comme celle de tous les hommes de trop d'imagination : celle de M. de Marcellus est solide. L'un est enclin à tout juger avec dénigrement ; l'autre à tout couvrir de son indulgence : l'un est, en littérature, batailleur ou dédaigneux comme un grand seigneur ; l'autre est poli comme un gentilhomme. L'un, entre deux traits de génie, risque un archaïsme insoutenable et un néologisme inintelligible : l'autre, entre deux points d'admiration, rappelle l'archaïsme au dictionnaire et le néologisme à la syntaxe. Sous tous les rapports de charité chrétienne, de convenance mondaine, d'exactitude historique et de bon goût littéraire, ils se sont partagé la lance d'Achille : l'un blesse, l'autre guérit.

« J'ai désiré, nous dit M. de Marcellus, rapprocher une fois encore de la vie de M. de Chateaubriand tout ce que notre commun séjour à Londres, notre rencontre à Rome, nos relations suivies à Paris, puis une longue et intime correspondance, ont laissé sous ma main de notes écrites et dans ma mémoire de précieux souvenirs. » Avec cette pensée et de pareils matériaux, il aurait pu écrire un livre

*à côté* des *Mémoires d'outre-Tombe*, raconter, peindre, caractériser à sa manière M. de Chateaubriand, conserver, en un mot son *individualité*, au lieu de la sacrifier à celle de son auteur favori. Un écrivain de la nouvelle école n'y eût pas manqué; il eût inventé M. de Chateaubriand plutôt que de le suivre, et, avant la centième page, il aurait été fermement convaincu que c'était M. de Chateaubriand qui lui faisait cortége à lui-même. M. de Marcellus a procédé autrement : Ne venait-il pas de nous dire avec une modestie charmante: « Une vie obscure a fait un moment cortége à une vie éclatante. » — Il n'a pris au *Mémorialiste* d'outre-tombe que ses marges, et sur ces marges il a écrit assez d'anecdotes intéressantes, de fines critiques, de traits heureux, de réfutations honorables et éloquentes, pour en faire une œuvre originale. Je ne sais même s'il n'y a pas plus d'originalité dans cette abnégation volontaire que dans nos prétentions banales à nous tailler un piédestal avec les morceaux d'une statue. M. de Marcellus est plus respectueux que cela pour les statues, et il a bien raison : elles lui ont porté bonheur.

Nous ne saurions, on le comprend, parcourir, en quelques pages, un livre qui lui-même embrasse dans son ensemble les onze volumes de M. de Chateaubriand. Nous ne dirons rien des remarques grammaticales, que M. de Marcellus n'a pas épargnées et qu'il aurait pu multiplier encore. L'illustre auteur des *Mémoires*, qui a, pendant les dernières années de sa vie, tant de fois déploré la décadence de la langue française et les aberrations du style moderne, ne s'est pas aperçu qu'à force de surcharges, de retouches et de ratures, à force de pousser au noir, de sa main septuagénaire, les premiers contours tracés d'une main plus légère et plus jeune, il dépassait d'avance, en fait de bizarreries, tout ce qu'il reprochait,

par anticipation, à ses disciples dégénérés. Les *Mémoires d'outre-Tombe*, publiés pour la première fois, en 1848, dans un journal dont le feuilleton avait inauguré la littérature à paillettes, sont le premier grand ouvrage qui ait marqué la transition des hardiesses littéraires de la première partie du siècle aux licences de la seconde. La génération qui avait immédiatement suivi M. de Chateaubriand, les Lamennais, les Villemain, les Guizot, les Cousin, les de Broglie, n'ont pas donné de pareils exemples. A des points plus généraux, les premiers chapitres de ces *Mémoires* pourraient suggérer des observations encore plus sévères. Je n'ai jamais beaucoup admiré, pour ma part, cette *sylphide*, ou cette *démone*, ou ce *fantôme d'amour*, signalé aux admirations préventives comme le *nec plus ultra* de la rêverie, de la passion et de la poésie, par des critiques préposés alors au succès de lecture, acharnés, depuis, à médire du livre. Il me semble que, dans ces chapitres, Chateaubriand a tout simplement gâté *René*, comme dans *Raphaël*, M. de Lamartine a gâté Elvire. Saisi au vol de son génie et de ses vingt ans, fixé sur la toile en quelques traits indélébiles, René idéal et vrai au lieu d'être réel et faux, a pu rester jeune tandis que Chateaubriand vieillissait et que son siècle vieillissait avec lui. Il en a été de cette poétique figure comme de ces portraits qui ont toujours l'âge que leur a donné le peintre, et où l'on retrouve encore, avec un battement de cœur, l'éclat des yeux et l'or de la chevelure, lorsque déjà, chez le modèle, les cheveux ont blanchi et les yeux se sont éteints. Caché derrière sa création discrète et transparente tout ensemble, l'auteur a pu profiter pour son œuvre et pour lui-même de cette immortelle jeunesse; et nous aussi, lorsqu'au déclin de la vie nous relisons ces pages qui nous ont autrefois agité de vagues et délicieuses émotions, nous

sommes émus encore comme si nous étions jeunes ; nous ressaisissons, à travers le temps, ce qui fut, pour nos imaginations incomplètes, le rêve d'un soir et le rayon d'un matin. C'est ainsi que s'établissent entre un poëte, une œuvre et une époque, ces harmonies qui survivent à la vogue du moment. Mais quand René disparaît, quand M. de Chateaubriand se met seul en scène, et, après trente ans d'une vie orageuse et tourmentée, essaye de refaire, à grand effort de mémoire et de jeunesse rétrospective, l'histoire de ses premiers tressaillements d'amour pour une créature imaginaire, l'illusion n'est plus possible ; peu s'en faut qu'il ne produise un effet contraire. On se figurait que René était toujours jeune; on se souvient trop que Chateaubriand est devenu vieux. On sent dans ces extases, dans ces ivresses d'après coup, je ne sais quoi de travaillé, d'artificiel et de factice qui empêche de s'en émouvoir et même d'y croire. « C'est à cinquante-deux ans, nous dit M. de Marcellus, qu'il *compose* et écrit ces rêves trop brûlants des seize années de son adolescence. » — C'est à cinquante-deux ans qu'il allume péniblement ces flammes du Bengale, qu'il s'efforce de nous échauffer à ce feu d'amiante. Vain effort ! nous restons froids, et comme il y a dans l'art tout un côté que l'on est obligé de condamner du moment qu'il nous laisse assez calmes pour le juger, la morale et le goût s'accordent pour signaler l'entreprise comme plus puérile que poétique, comme peu digne d'un chrétien, d'un quinquagénaire, d'un ambassadeur du roi de France, et même d'un grand écrivain.

M. de Marcellus me permettra-t-il de le lui dire ? je ne crois pas qu'il ait insisté suffisamment sur ce point de critique, qui aurait dû, selon moi, dominer toute cette première partie de son commentaire et lui ouvrir sur la littérature moderne de larges aperçus. Remarquez, en effet, qu'il

y a là tout un chapitre de notre histoire, un symptôme de nos maladies littéraires, une filiation à établir entre les premiers écarts de M. de Chateaubriand et les énormités de ses imitateurs. C'est l'esprit de notre temps, l'infatuation toujours croissante du *moi* se racontant à autrui et à soi-même, qui, toute proportion gardée de génie, de style, de valeur personnelle, de place occupée dans ce monde, va des confidences de René à celles de M. Véron, en passant par Lamartine, George Sand, Alexandre Dumas et maître Dupin. Ce qui était contestable chez M. de Chateaubriand est devenu coupable chez M. de Lamartine, immoral chez madame Sand, hâbleur chez M. Dumas, ridicule chez M. Dupin, grotesque chez M. Véron : voilà la progression et la différence, mais le principe est le même : ces esprits de trempe si diverse ont obéi à un mobile analogue ; la manie de se mettre en scène, de supprimer les intermédiaires qui doivent séparer du public les noms dont il s'occupe ; l'affaiblissement de cette pudeur de l'âme, qui exige des voiles comme celle du corps, qui garde pour elle, dans ses plus intimes sanctuaires, tout un ordre de sentiments, d'affections et de souvenirs ; permettant tout au plus à l'artiste de transvaser, goutte à goutte, cette liqueur mystérieuse dans une coupe d'or et de graver sur la coupe un nom imaginaire, afin de ne pas laisser aux spectateurs le droit d'y inscrire le sien. Un homme tel que M. de Marcellus, si digne appréciateur de toutes les délicatesses du cœur comme de toutes les élégances de l'esprit, si bien posé pour rappeler aux convenances ceux même à qui son admiration serait tentée d'accorder des dispenses, aurait dit tout cela bien mieux que nous ; il aurait eu, pour indiquer ces nuances, une autorité bien supérieure à la nôtre, et son livre y eût gagné une ampleur de critique qui lui manque, que lui interdisait ce genre d'annotations

parcellaires. Peut-être a-t-il craint de frapper trop fort celui qu'il appelle « l'idole de sa jeunesse. » Je disais tout à l'heure qu'il y avait, dans les légères remontrances adressées par M. de Marcellus à M. de Chateaubriand, quelque chose de *filial;* j'aurais dû dire *maternel*: les fils aujourd'hui n'ont plus de ces respects, mais les mères ont toujours de ces indulgences.

En revanche, rien d'intéressant comme les pages de ce volume qui nous remettent en présence de M. de Chateaubriand à Londres. Là, M. de Marcellus est sur son terrain. Il a partagé les études, les promenades, les lectures de son glorieux maître; il a écrit sous sa dictée, à la même table, en interrompant une dépêche par une citation d'Homère ou de Virgile, et je ne suis pas sûr que le jeune secrétaire ne citât pas plus exactement que l'ambassadeur. Il l'a entendu causer, il l'a vu bâiller, il a organisé ses fêtes, tenu son ménage, rectifié ses livres de comptes, encore moins en règle que ses citations. Il peut reconnaître, à trente-six ans de distance, une de ses phrases dans les dépêches, une de ses idées dans les *Mémoires*, et beaucoup de ses chiffres dans les registres. Enfin, chose plus difficile que de faire faire à M. de Chateaubriand dix chefs-d'œuvre! il lui a fait faire des économies. On comprend qu'après une communauté pareille, ce secrétaire, si lettré lui-même et si savant, homme du monde si accompli, unissant la sagacité à l'enthousiasme, sachant admirer et juger, écouter et regarder, recherché et fêté dans les salons, exempt de cet ennui superbe qui dispose mal à observer, et, plus tard, à se souvenir, se réchauffant au contact du génie sans se laisser éblouir de ses flammes, optimiste sans banalité, bienveillant sans complaisance, corrigeant Philinte par Alceste, tempérant Alceste par Philinte, placé auprès du plus grand écrivain

de son temps dans une situation unique qu'il était plus que personne en mesure de savourer et de féconder, — on comprend, dis-je, que M. de Marcellus, pendant cette bienheureuse époque, ait prélevé sur les souvenirs de M. de Chateaubriand, un trésor particulier, une somme d'intérêts dont la valeur pourrait bien dépasser celle du capital. On doit dire du moins que, désormais, il sera impossible de lire cette partie des *Mémoires d'outre-Tombe* sans lire aussi le commentaire, et que M. de Marcellus aura rendu là un double service à Chateaubriand et à ses lecteurs.

J'ai choisi, de préférence, l'ambassade à Londres comme le plus beau moment de la vie de M. de Chateaubriand et de son intimité de chaque jour avec M. de Marcellus. Les mêmes remarques, les mêmes éloges s'appliquent à toutes les autres parties de son livre, soit que, suivant la trace de son terrible guide à travers les fondrières de la politique, il fasse la part de la faiblesse humaine et de cette nature de Celte essentiellement rebelle au frein et au joug; soit qu'arrivé à la phase des expiations, il admire à la fois et admoneste cette fidélité grondeuse, qui mêle un mot cruel à chacun de ses nobles sacrifices ; soit qu'il mitige, à l'égard des personnes, les effets de cette verve meurtrière qui rappelle trop Saint-Simon ; soit enfin qu'il indique, d'une main douce et ferme, les fautes de goût, les rapprochements inintelligibles, les citations apocryphes, les obscurités, les néologismes, qui se multiplient à mesure que M. de Chateaubriand vieillit, qu'il avance dans son travail et qu'il le retouche davantage : car, observons-le en passant, sans attacher toutefois à notre remarque plus d'importance qu'elle n'en mérite ; ce n'aura pas été une des moindres singularités littéraires de notre siècle, que plusieurs de ses écrivains aient péri ou

faibli par l'improvisation, et que le plus grand de tous ait gâté son plus important ouvrage par l'excès contraire ; tant il est vrai que le *ne quid nimis* d'Horace, le maître des maîtres, est encore la meilleure devise des littératures !

Je regrette que M. de Marcellus n'ait pas terminé son livre par quelques pages d'une morale plus générale. M. de Chateaubriand aurait pu lui donner matière à un joli chapitre sur l'orgueil; l'orgueil considéré sous ses deux faces, la mauvaise et la bonne : la mauvaise, qui fait sacrifier le repos des peuples et des monarchies au désir de se venger d'une injustice ou d'une insulte ; la bonne qui s'appelle l'honneur, qui sauvegarde, dans les grandes circonstances, la fermeté des principes et qui trouve une sorte d'âpre plaisir à rechercher les caresses de l'adversité. La mauvaise, qui rend implacable envers quiconque a porté ombrage ou marchandé ses admirations au génie; la bonne, qui rend fidèle aux grandeurs tombées et maintient l'âme à cette température où les actions basses sont impossibles, où les intérêts matériels sont méprisés, où l'on se sent plus capable de dix fautes que d'un calcul. La mauvaise, qui explique comment M. de Chateaubriand a contribué au renversement des Bourbons de la branche aînée et écrit certains chapitres des *Mémoires d'outre-Tombe ;* la bonne, qui fait comprendre comment il a exprimé tant de grandes pensées dans tant d'admirables pages, comment il est mort pauvre et fidèle à cette royauté même qu'avaient ébranlée ses rancunes. Peut-être, en s'étendant un peu (car quoi de plus charmant que de discourir ainsi, au coin du feu, et en si bonne compagnie ?) pourrait-on remarquer que l'orgueil est un péché aristocratique, et la vanité un péché démocratique ; et voilà une porte ouverte sur un gros livre de critique *moraliste*, qui commencerait à

Chateaubriand et à lord Byron, et finirait aux grands hommes du *Figaro*. Ah ! si M. de Marcellus voulait l'écrire ! Non, il a bien assez d'esprit, mais il n'est pas assez méchant.

Contentons-nous donc de ce que nous avons : un livre instructif, honnête, aimable, calmant, irréprochable, venant à la suite d'une œuvre tour à tour sublime et mauvaise, impatientante et admirable ; un pur et généreux vin de Bordeaux après un mélange de nectar et de piment ! Cet ouvrage est une victorieuse réplique à ceux qui accusent M. de Marcellus de n'être qu'un homme du monde, un érudit, un archéologue, un artiste, un dilettante, un linguiste et un homme d'esprit. En publiant ce volume, *Chateaubriand et son temps*, il vient de faire acte de bonne et belle littérature, à moins qu'il ne soit constaté désormais que, pour être tout à fait littérateur, il est nécessaire d'être un peu bohème, et qu'on ne peut arriver à l'Académie qu'en passant par les brasseries du faubourg Montmartre. Un homme de bonne compagnie, sachant écrire, et courageusement descendu dans l'arène littéraire, voilà le type que recherchait autrefois l'Académie française, et nul n'en réunit les principaux traits mieux que M. de Marcellus. L'illustre assemblée a-t-elle eu quelque raison de changer d'avis ? Franchement, je ne le crois pas. On ne peut l'accuser d'avoir repoussé, dans ces derniers temps, les noms désignés à ses suffrages par les bruits de théâtre et les beaux esprits de feuilleton. M. Émile Augier après M. Ponsard, M. Jules Sandeau après M. Augier, ce n'est pas trop, mais c'est assez : la limite est, de ce côté-là, sinon dépassée, au moins atteinte. S'il fallait maintenant voir défiler les Théophile Gautier, les Arsène Houssaye, les célébrités de l'*Artiste* et du divan Lepelletier, il y aurait encore beaucoup d'esprit sous les voûtes du palais

Mazarin ; on y fumerait force cigares, on y saurait, à un centime près, le chiffre de la recette des divers théâtres ; on s'y aborderait en se disant *ma vieille* et *mon bonhomme* ; mais ce ne serait plus l'Académie française.

IX

# MADAME RÉCAMIER[1]

---

Madame Récamier! Le doux nom et l'aimable souvenir! Notre époque, trop riche en lamentables images, n'offre pas de physionomie plus suave que celle-là; et je ne parle pas seulement de cette beauté extérieure qui fut sans rivale, et qu'elle eut le don de conserver presque intacte pendant près d'un demi-siècle, mais de cette âme charmante dont sa beauté fut l'expression visible et le rayonnement. Pour les esprits friands d'analogies et de contrastes relevés par un grain de singularité et de mystère, que de détails précieux et piquants dans cette vie si pleine et si vide tout ensemble, comblée de superflu et manquant du nécessaire! Née au moment où Louis XVI venait de monter sur le trône, mariée (aussi peu que possible) en 93, apparue aux échappés de la Terreur comme l'ange de l'espérance et du pardon, entrée dans la plénitude de ses triomphes sous le Directoire et le Consulat; puis continuant à travers l'Empire, la Restauration et la

[1] *Souvenirs et correspondance tirée des papiers de madame Récamier.*

Monarchie de Juillet, sa douce et balsamique influence, madame Récamier personnifia avec une grâce incomparable la réconciliation et l'alliance entre les éléments divers, souvent contraires, d'une société dispersée par les orages, recomposée de débris, et essayant de combiner ses nouveautés avec ses ruines. Bourgeoise par sa naissance et par son mariage, elle vit à ses pieds des ducs, des princes, des rois, les Montmorency et les Lamoignon, les descendants de ces grandes races chevaleresques qui allaient punir, en s'éteignant, notre siècle d'égalité. Royaliste de sentiment et de cœur, elle fut fidèle à toutes les adversités, recueillit les naufragés de tous les régimes et servit de trait d'union entre les vaincus de la veille et les vaincus du lendemain. Placée au point de rencontre et sous le choc formidable de deux siècles, de deux sociétés, de deux mondes, elle se créa, par droit de beauté et de bonté, un royaume où les secousses furent amorties, où les blessures se cicatrisèrent, où la température fut toujours égale, où s'apprivoisaient les fils de la Révolution, où se rajeunissaient les hommes du passé. Ajoutez à toutes ces séductions, si puissantes, le vague attrait de l'inconnu, ce je ne sais quoi d'inexplicable ou du moins d'inexpliqué, planant sur la destinée de cette femme qui eut un mari sans être épouse, qui eut des milliers d'amoureux sans un seul amant, et vous comprendrez que cette biographie, entrecoupée de correspondances, constellée des plus illustres noms de notre histoire contemporaine, retracée avec une respectueuse tendresse par une main discrète, filiale et féminine, offre une lecture irrésistible : vous comprendrez que ce livre délicieux, apparaissant au milieu de nos journaux, de nos drames et de nos romans, fasse un effet analogue à celui que produisait madame Récamier elle-même, lorsque, se mon-

trant, aux jours de sa splendide jeunesse, dans un jardin ou dans un théâtre, elle ressemblait à une protestation vivante de l'idéal, de l'élégance et du beau contre les grossièretés de la Révolution et les impuretés du Directoire.

Il y a dix ans, quand on apprit la mort de madame Récamier, les gens de cœur et de goût applaudirent au sentiment de pieuse et inquiète pudeur qui engagea les personnes de sa famille à s'opposer de toutes leurs forces à ces publications ou plutôt à ces profanations posthumes qui eussent exploité dès lors et gaspillé les trésors de cette pure et chère mémoire. A voir comment certaines Muses modernes entendent et pratiquent cet art de spéculer sur les souvenirs des morts célèbres, sur leurs lettres et leurs confidences, on devine aisément ce qu'aurait pu être entre leurs mains cette première exhibition de madame Récamier les aidant à faire du bruit pour faire de l'argent et à assouvir du même coup leur cupidité et leur vanité. Mais le temps a marché, dénouant de ses doigts séniles les derniers liens qui unissent au souvenir de cette femme la génération prête à disparaître. Quelques années encore, et le gouffre qui se creuse entre nos mœurs nouvelles et celles où a pu s'épanouir cette fleur de grâce et de beauté, sera devenu si large que l'on ne pourra plus rien voir ni rien entendre d'un bord à l'autre. Les rares contemporains de madame Récamier, ceux dont le témoignage peut appuyer les récits de sa nièce, s'en vont un à un, emportés par cette dictature de la mort que Chateaubriand a tant de fois saluée en d'indélébiles accents, et dont les preuves, éclatant à chaque page de ce livre, répandent sur les derniers chapitres une inexprimable mélancolie. Avant donc que tout fût brisé de ce qui pouvait rendre madame Récamier intelligible et présente à

l'esprit, à la sympathie, à la curiosité d'un public d'élite, il convenait que celle qui fut dépositaire de sa correspondance, confidente de ses pensées et gardienne de sa mémoire, que la personne qui l'a le plus aimée et le mieux connue, nous apprit à la mieux connaître et à l'aimer davantage. Cette tâche « délicate, mais sacrée », nul n'était plus digne de la comprendre, ni plus capable de s'en acquitter.

Quant à moi, si j'avais un reproche ou une plainte à adresser à cet ouvrage, ce serait de me faire subir l'embarras des richesses. Comment se borner, comment choisir au milieu de ces épisodes touchants, piquants, pathétiques, qui côtoient l'histoire sans s'y confondre et l'expliquent sans la démentir? Comment traverser au pas de course cette foule de noms immortels où se résument les gloires, les grandeurs, les leçons, les enchantements, les tristesses de la première moitié de ce siècle? Comment ne pas s'attarder avec ces lettres où tout intéresse et attire, la date, le sujet, le style, la signature? Si l'on est, par extraordinaire, susceptible de malice historique ou politique, quelle ample moisson, depuis Lucien Bonaparte, déguisé en Roméo et parlant à la nouvelle Juliette « de ce trouble délicieux qui *annonce l'aurore de la sensibilité !!!* » jusqu'à Bernadotte, justifiant d'avance sa défection de 1814 par sa haine de 1804; depuis Benjamin Constant, se donnant, en vingt-quatre heures, le plus effroyable démenti qu'une imagination mobile ait jamais dicté à un esprit corrompu, jusqu'à Chateaubriand, ne songeant qu'à presser les répétitions de *Moïse* entre les soucis d'une ambassade, les velléités d'un ministère, les préoccupations d'un conclave et les présages d'une révolution! Si l'on a le goût de ces distinctions de la naissance qui gagnent en poésie ce qu'elles perdent en pouvoir,

quelle noble galerie à parcourir, depuis le prince Auguste de Prusse jusqu'au duc de Wurtemberg, depuis le vieux duc de Guignes jusqu'au jeune duc de Noailles, observant peut-être chez madame Récamier occupée à rasséréner M. de Chateaubriand, quelques-uns des traits dont il devait plus tard peindre madame de Maintenon attentive à désennuyer Louis XIV! Si l'on recherche les célébrités et les souvenirs littéraires, quel concours illustre, quelle glorieuse succursale de l'Académie française, depuis M. de la Harpe converti et se consolant auprès de l'angélique Juliette de ses infortunes conjugales, jusqu'au *hiérophante* Ballanche; depuis madame de Staël jusqu'aux nouveaux-venus de l'*Abbaye-au-Bois*, aux Mérimée, aux Sainte-Beuve, aux Tocqueville, aux Ampère, et à ce spirituel Louis de Loménie, si digne d'être de la maison, j'allais dire de la famille! Je voudrais m'attarder avec Georges de Cadoudal, Moreau, Pichegru, étudier le côté intime et vrai de ces complots, de ces procès, de ces proscriptions qui préludèrent à l'avénement définitif de l'Empire et dont le *Moniteur* et l'histoire officielle ne nous donnent que le dehors; et voici que j'aperçois le duc de Wellington frappant à la porte de madame Récamier et essayant de la fasciner à l'aide de cette hâblerie britannique : « Je l'ai bien battu! » qui devait lui fermer à jamais cette porte si fidèlement française. Je voudrais suivre Corinne dans ces exils et ces disgrâces où elle enveloppait sa charmante amie, et me voilà dans l'atelier de Gérard, devant le portrait, à peine terminé, de cette femme qui inspirait les artistes en les regardant. J'aurais envie d'aller saluer la reine Hortense, me montrant, sous un vague rayon de soleil, son fils Louis Bonaparte, qui dessine pour madame Récamier un chalet et un pâtre; et je vois là-bas Canova, tressant une couronne de lauriers autour de

cette tête enchanteresse pour ramener au type idéal de Béatrix celle qui fut en effet la muse et la patronne de toutes ces imaginations brillantes. Il faut pourtant faire un choix au milieu de tous ces trésors. L'auteur de ce livre a écrit dans sa préface : « A vrai dire, trois noms seulement dominent cette histoire d'une femme : Mathieu de Montmorency, Ballanche, Chateaubriand ». — En dehors des noms propres, je proposerais volontiers une autre classification, ne fût-ce que pour m'aider à me reconnaître à travers les nombreuses phases de cette histoire ; je la diviserais en trois parts : celle de l'enivrement; celle des épreuves, et celle du dévouement.

Qu'on se représente madame Récamier, à seize ans, restée Juliette Bernard, entrant dans ce monde qui s'essayait à revivre, qui n'avait plus de Dieu, plus de Roi, plus de foi, et qui, redevenu païen à la suite de toutes ses contrefaçons grecques et romaines, n'admettait plus d'autre culte, n'adorait plus d'autre idole, ne saluait plus d'autre reine que la beauté ! Madame Récamier fut un moment enivrée, et elle ne pouvait pas ne pas l'être. Dans cette atmosphère un peu théâtrale où chacun avait à prendre un rôle pour remplacer les puissances tombées, elle eut en partage le rôle, ou, si l'on veut, le ministère du beau, et elle dut forcément se prêter aux exigences de son personnage. Si elle ne cultiva pas l'art d'aimer, elle ne négligea pas l'art de plaire. On a parlé de représentations où elle était restée debout dans une loge d'avant-scène pendant toute la soirée, afin de donner à ses admirateurs le plaisir de la contempler tout entière. On raconte aussi que, dans les bals, la plupart publics, de cette même époque, le peigne de madame Récamier était toujours assez négligemment attaché pour justifier le vers de Boileau, et laisser, à certain moment, ses cheveux ma-

gnifiques retomber en un beau désordre sur ses épaules et jusqu'à ses pieds. A ce sentiment de sa beauté, passé chez madame Récamier à l'état de fonction, je dirai presque de sacerdoce, se mêlait, semble-t-il, une sorte de timidité pudique, une méfiance d'elle-même, méfiance tout intellectuelle, qui ajoutait à sa coquetterie, obligée ou volontaire, un charme indicible. Maintenant, comment, sur ce piédestal de statue, sur cet autel de déesse, parmi ces flots d'encens, sous le feu de ces avides regards, en pleine idolâtrie, en plein paganisme, dans une société qui se consolait de toutes les destructions par toutes les licences, dans cette situation équivoque, étrange, où la laissait l'incompréhensible abandon de son mari, comment madame Récamier est-elle restée pure? Ce phénomène, que la religion et la morale, en réunissant toutes leurs forces, suffiraient à peine à expliquer, est cependant attesté, non-seulement par l'auteur de ce livre, mais par les témoignages les plus nombreux et les moins suspects. Il y aurait là bien des nuances à indiquer, et quelques-unes seraient peut-être d'une nature trop délicate pour trouver place dans ces pages. Les prédicateurs et les moralistes affirment que la beauté est un grand danger pour les femmes : ils ont raison, et il faut dire comme eux, ne fût-ce que pour consoler ou rassurer les femmes laides : mais, au fond, rien ne me semble moins certain. La beauté, quand elle atteint ce degré de perfection que possédait madame Récamier, se sert de sauvegarde à elle-même : elle accepte cette responsabilité morale que Dieu impose à ses créatures privilégiées : elle devine qu'elle fait partie d'une suprême harmonie, et que pour ne pas troubler cette harmonie divine, elle doit se préserver des souillures et compléter le beau par le bien. La multiplicité même des hommages qui l'entourent

en amoindrit le péril; c'est une espèce de régime homœopathique qui prévient les entraînements trop violents et trop rapides. Les admirateurs, les attentifs, pressés autour de l'idole, se surveillent mutuellement et s'embarrassent les uns les autres. Ils se sentent d'ailleurs intimidés, gauches, inférieurs, auprès de cet être adoré et charmant auquel nul ne peut aspirer sans une présomption coupable ou ridicule. Il est facile à la femme qu'ils aiment d'établir peu à peu une barrière invisible entre sa beauté désespérante et ces passions sans hardiesse et sans espoir. Insensiblement elle s'accoutume à élever si haut, à maintenir dans des sphères si supérieures l'idéal qui lui paraîtrait digne d'elle, à s'estimer à une si grande et si juste valeur, que, lorsqu'elle abaisse ensuite ses regards sur ses amoureux, elle se trouve séparée de chacun d'eux par une immense distance; et cette distance, elle n'a pas assez d'amour pour la franchir, du moment qu'elle a assez de clairvoyance pour la mesurer. Dès lors elle obtient toutes les capitulations désirables, et fait signer d'innombrables traités de paix où la passion vaincue délègue ses pleins pouvoirs à l'amitié. Que cette femme *trop belle* soit, en outre, d'une nature peu ardente, mieux faite pour les sentiments paisibles que pour les affections orageuses : qu'il y ait en elle du lis, de la violette et de l'hermine; qu'elle ait le goût de la vérité et de la vertu, avant d'en avoir la science; qu'enfin elle rencontre sur son chemin, « au moment le plus périlleux de sa jeunesse, » un homme assez éminent pour flatter son amour-propre, assez éprouvé par les expiations et les chagrins pour lui montrer avec l'autorité d'un guide les récifs cachés sous la vague; assez convaincu pour faire passer dans son âme des trésors de foi et de piété ; assez dévoué pour qu'elle sente dans ses avertissements et ses remontrances un

fonds infini de tendresse; peut-être alors pourra-t-on s'expliquer que, même à une époque de désordre, même avant d'avoir acquis des principes bien fixes et des croyances bien solides, avec un mari illusoire, parmi les enivrements de sa beauté, de sa coquetterie, de ses triomphes, cette femme, cette contemporaine de Barras et de madame Tallien, se soit conservée pure, et ait entremêlé de blanches fleurs de nymphæas sa couronne de roses. Ce bonheur, madame Récamier le mérita, et elle l'obtint. Dans cette correspondance qui nous livre son âme à travers celle de ses amis, nous ne connaissons rien de plus noble, de plus touchant que les lettres de Mathieu de Montmorency : de toutes les amitiés qu'elle inspira, celle-là fut la plus précieuse et la plus tutélaire. Assurément Chateaubriand eut plus de génie, Benjamin Constant plus d'esprit, Bernadotte et Moreau plus de gloire, le prince Auguste de Prusse une auréole plus royale et plus romanesque; mais quelle figure émouvante que celle de ce grand homme de bien, qui a erré, qui a souffert, qui a sondé le vide et l'amertume des passions coupables, et qui, rentré au port, l'Évangile à la main, en présente les pages secourables à cette femme emportée par la barque des illusions juvéniles, et ose parler du salut de son âme à celle qui n'entend parler que de la beauté de son visage? Ce fut pour elle le point de départ d'une destinée meilleure, plus sérieuse et plus digne. Bien avant le terme de sa longue et radieuse jeunesse, madame Récamier avait mieux à faire qu'à laisser se dérouler sur ses épaules les boucles opulentes de sa chevelure, à partager avec Talma ou Elleviou l'enthousiasme d'un public de théâtre, à attirer sur ses pas une foule ravie ou à se revêtir d'un domino rose pour *intriguer* le duc de Wurtemberg ou le prince de Metternich. Elle ne devait pas tarder à être

*complétée* par de douloureuses épreuves; car il manque quelque chose aux belles âmes tant qu'elles n'ont pas souffert. Ce fut d'abord l'arrestation de son père, administrateur des postes, compromis dans une grave affaire de correspondance royaliste. Quatre ans après, en 1806, ce fut le revers de fortune qui frappa M. Récamier et engloutit sa riche maison de banque. Enfin, pendant toutes les dernières phases de l'Empire, ce fut la disgrâce de son éloquente amie, madame de Staël, qui l'entraîna dans le tourbillon de ses malheurs, comme elle l'entraînait dans le mouvement magnifique de ses conversations, et lui fit subir le contre-coup des antipathies du maître contre les femmes célèbres, surtout contre celles qui n'étaient pas assez éblouies.

Dans ces divers épisodes qui occupent la première partie de cet intéressant ouvrage, on peut apprécier déjà toutes les qualités sérieuses ou charmantes de madame Récamier. Ainsi, au moment où M. Bernard, son père, est arrêté et emprisonné et où il en résulte un trouble extrême dans cette maison si agréable et un peu frivole, madame Récamier déploie cette sensibilité douce et persuasive qui, sans rien ôter au dévouement et à la douleur, laisse la faculté de se reconnaître, de se *débrouiller* dans le malheur ou le péril. Il faut lire cet émouvant récit, écrit par elle, et sauvé du naufrage où sa modestie a fait disparaître presque toutes les productions de sa plume élégante. Chose étrange, tant de certitude de plaire, et tant de méfiance de soi-même! Le cœur humain, on l'a dit cent fois, est un tissu de contradictions et d'inconséquences: seulement ce tissu est souvent de laine grossière; chez madame Récamier il était d'or et de soie.

L'espèce de faillite (je parle de la faillite pécuniaire) de M. Récamier nous montre en elle un autre trait de carac-

tère qui ne s'effacera plus : le mépris de l'argent, de ce luxe qui avait été comme l'atmosphère naturelle de sa première jeunesse, et auquel elle renonça avec tant de sérénité et de courage. Elle s'endormit millionnaire et se réveilla pauvre, sans que cette brusque catastrophe réussît à creuser une ride sur son visage et dans son cœur, qui en eurent si peu. C'est là un détail de physionomie sur lequel il convient d'insister en un temps où il semble qu'on ne soit plus rien du moment qu'on n'est plus riche. L'argent occupe actuellement une si large place, il s'est si bien fait le seigneur et maître de cette vie réelle représentée par les coffres-forts, et de cette vie idéale représentée par le roman et le théâtre ; il y a tant de piles d'écus jusque dans les livres et dans les pièces qui prêchent le mépris des richesses, que l'on ne connaîtra bientôt plus que par ouï-dire ces âmes sur lesquelles la perte d'une dizaine de millions glissait comme une brise d'automne sur un lac paisible, ces existences qui passaient sans déchirement d'un fastueux hôtel à un modeste second étage, et que tous leurs amis suivaient dans ce déménagement résigné, sans se croire des héros de dévouement et de stoïcisme. Madame Récamier ranima son mari, qui avait un peu perdu la tête, sourit à l'adversité, régla tranquillement son budget d'après sa nouvelle fortune, et n'eut qu'à dire : Qui m'aime me suive ! — Tout le monde la suivit. La beauté, à cette époque surtout, ressemblait au philosophe Bias : elle portait tout son bien avec elle.

Quant à la période critique où les disgrâces de l'illustre exilée de Coppet rejaillirent sur sa délicieuse amie, nous en parlerons avec cette sobriété qui est aujourd'hui une des principales vertus de l'hygiène littéraire. Chacune de ces deux femmes célèbres y mit son naturel : madame de Staël, l'éclat, le bruit, une force virile, une colère

expansive; madame Récamier, la douceur, la résignation, une grâce féminine qui n'excluait pas la fermeté. On dirait une colombe devenue la compagne d'un aigle et emportée avec lui à travers les éclairs et les nuées. Jusqu'à quel point faut-il croire à une rancune personnelle de Bonaparte contre les dédains et les refus de madame Récamier? Elle était assurément assez belle pour inspirer une passion à ce terrible jouteur; et cependant j'oserai exprimer quelques légers doutes. Il y aurait une piquante étude à essayer sur le rôle de l'amour chez les souverains et les grands hommes, à mesure que la puissance et le génie perdent de leurs conditions aristocratiques pour se faire les dompteurs de la démocratie, et que l'on peut être très-haut sans être tout à fait bien élevé. Dans ces conditions nouvelles, les la Vallière, les Montespan même, doivent baisser d'un cran; le roman des amours royales ou impériales perd à la fois de sa délicatesse et de son importance, et ne se compose plus que de distractions passagères, menées militairement entre deux victoires. Ce qui est certain, c'est que madame Récamier dut déplaire à l'Empereur, parce que, comme madame de Staël et Chateaubriand, elle était, dans son genre, un pouvoir indépendant du sien, parce que sa beauté se refusait à la consigne, et le dirai-je? parce qu'elle était un objet de luxe, ne rachetant par aucune capitulation féminine ou courtisanesque l'inconvénient, grave à ses yeux, de ne pas lui promettre de conscrits. Mais glissons sur ce sujet périlleux, et notons, en passant, comme une des pages les plus amusantes de ce livre où l'auteur a volontairement émoussé les côtés satiriques, l'histoire de ce Lyonnais riche, poltron et bel esprit qui invite à une fête champêtre, avec toutes sortes d'instances grotesques, madame Récamier et ses amis, et, le lendemain, mieux renseigné sur sa qualité

d'exilée, l'accueille d'un air glacial qui la fait éclater de rire et la met en fuite. C'est la vérité prise sur le fait, — la laide, — et celle-là, on a du mérite à s'en souvenir quand on parle de madame Récamier. Patience ! tournez la page; nous voici en 1815 : ce brave Lyonnais va devenir lecteur du roi, et accuser probablement madame Récamier de tiédeur royaliste, parce qu'elle n'a pas rompu avec la reine Hortense et ne ferme pas sa porte à Benjamin Constant. Ainsi va le monde!

Dans une pareille existence, racontée avec un charme si pénétrant et si sympathique, on aime à chercher le moment où toutes ces facultés exquises, touchant à leur maturité sans rien perdre de leur fleur, s'épanouirent le plus librement dans leur milieu le plus favorable. Ce moment, si j'avais à le fixer dans la vie de madame Récamier, je ne le choisirais pas à l'époque qui donnait à sa jeune beauté de dangereux voisinages et lui prodiguait des triomphes trop publics pour être dignes d'elle, mais dans les premières années de la Restauration. Elle n'avait pas encore atteint cet âge qu'un romancier célèbre devait *réhabiliter* plus tard, et qu'elle réhabilitait bien mieux que lui, en restant aussi belle et en devenant meilleure. Sa coquetterie n'était plus que le soin du bonheur des autres. La pieuse amitié de Mathieu de Montmorency mêlait des pensées de céleste espérance aux larmes qu'allait lui faire verser la mort de madame de Staël. Aussi chevaleresque, plus brillant, plus léger que son cousin, le duc de Laval achevait de mettre à ses pieds la descendance des premiers barons chrétiens, et nuançait de teintes plus délicates le fond primitif de son amour pacifié. Elle avait rapporté de ses voyages, précieuse indemnité de l'exil, un lingot d'or pur mal ciselé, le bon, le dévoué Ballanche, qui s'était donné à

elle comme Ruth à Noémi, qui ôtait ses souliers à la porte de son salon pour ne pas l'incommoder par l'odeur du cirage à l'œuf, et qui serait allé joyeusement au martyre pour lui épargner un instant d'ennui. Le retour des princes qu'elle aimait, les habitudes d'urbanité et d'élégance qui se restauraient avec eux, cette aurore de paix et de liberté où se rencontrèrent un moment toutes les âmes généreuses, l'avénement de nouvelles gloires, d'œuvres vivantes et poétiques qu'elle était si digne de comprendre et d'encourager, tout cela devait l'exalter, l'affermir dans le sentiment de sa bienfaisante influence, et rendre son vrai cadre à cette figure enchanteresse. Un sentiment nouveau, plus profond, plus orageux, sinon moins pur, allait donner un but plus précis, plus pénible peut-être, à cette noble vie, à cette combinaison charmante de l'artificiel et du naturel. M. de Chateaubriand allait entrer dans sa destinée; avec l'impétuosité d'un Celte poussé par la passion d'Eudore, la fougue de Chactas et l'ennui de René. Pour la première fois et pour la dernière, madame Récamier allait donner, en affection, plus qu'elle ne devait recevoir : elle n'avait jamais été ni épouse, ni mère, ni amante : elle allait être sœur hospitalière.

Dans le livre comme dans l'histoire même que le livre nous raconte, du moment que M. de Chateaubriand entre en scène, il rejette au second plan tous ses rivaux, tous ses prédécesseurs. Il en est de lui, comme du *noir géant qui fume à l'horizon*, et que l'on aperçoit de tous les points du paysage, dans les environs de Naples. Le Vésuve! des flammes, de la lave vite refroidie, de la fumée au dehors, des ténèbres au dedans, n'est-ce pas l'image de cette glorieuse et sombre vieillesse? Chateaubriand apportait à sa belle consolatrice d'immenses

désirs inassouvis, un orgueil d'autant plus pesant à autrui et à lui-même qu'il se nourrissait tout ensemble de sa pâture et de son néant, le pressentiment du déclin,, aussi cruel au génie qu'à la beauté, et cette tristesse sans fonds, dont il allait faire son Euménide après en avoir fait sa Muse. On comprend quelle dut être la tâche de madame Récamier auprès de cet immortel malade. Tout dans sa vie fut désormais disposé et ajusté avec un art infini pour créer à M. de Chateaubriand une atmosphère factice, mais inaltérable, où sa gloire n'eût jamais à redouter ni les coups de soleil, ni les courants d'air. Ce merveilleux ensemble de soins, de baumes, de précautions, de prévoyances, fut-il au moins payé par une somme égale d'affection, de reconnaissance et de tendresse? On voudrait en être sûr; on pourrait presque le croire en lisant superficiellement les nombreuses lettres de M. de Chateaubriand, que ce livre renferme : mais qu'on aille au fond, sans se laisser prendre à ces formes romanesques, à ces allures passionnées : l'imagination seule est en jeu : l'âme est muette, le cœur est desséché par le ver intérieur. L'éloquent écrivain se monte la tête pour aimer madame Récamier, comme il s'est échauffé le cerveau pour créer Atala et Velléda. Il lui dira bien avec une puissance de *trompe-l'œil* dont lui-même était peut-être dupe : — « Je n'aime et ne veux que vous... rien n'existe pour moi hors de votre amitié... Vous revoir, ne plus vous quitter, vivre pour vous, avec vous, en vous, voilà désormais mon seul rêve, mon seul bien ; le reste est néant et folie... » — Illusion et chimère de ce supplicié de l'ennui qui prend pour sa guérison le pansement de ses incurables blessures ! Pressez ces pages ardentes, vous trouverez le vieil enfant, n'ayant pas même le courage de se détacher de ces vanités dont il proclame

la misère. O éternelle leçon d'humilité donnée à l'homme jusque dans les personnifications les plus éclatantes de notre triste humanité! Voilà un sexagénaire gorgé de gloire, qui est ambassadeur auprès du Saint-Siége, qui a été ministre, qui a écrit les *Martyrs*, le *Génie du Christianisme*, l'*Itinéraire*, qui a assisté et participé aux plus incroyables catastrophes dont la Providence ait remué les royaumes de la terre, qui a vu passer dans sa vie et dans son génie l'ombre de Washington, l'ombre de Bonaparte, le deuil des orphelins de la Révolution et des mères de l'Empire, le voilà écrivant à madame Récamier vingt lettres pour lui recommander, comme *la grande affaire* (c est son expression), quoi? la représentation de *Moïse!* Et ce sens critique que nous aurions, nous, médiocrités du cinquième ordre, ne lui dit pas que sa tragédie est mauvaise, qu'elle appartient à un genre ennuyeux et suranné, et que, Talma mort, cette série d'alexandrins débités par de mauvais acteurs ne peut être qu'une déroute et un désastre! Chateaubriand, dans ses Mémoires, avait fait maint accroc à son armure de chevalier, à son manteau de pèlerin; il s'était parfois montré sous un jour qui donnait à penser ou à douter. Mais du moins il y avait là quelque chose de grandiose, une impression de majesté lointaine et sépulcrale qui laissait à ses épigrammes mêmes un air monumental et grandissait ses coups de griffes en coups de boutoir. Dans les lettres que contient ce livre, il nous apparaît, sauf quelques magnifiques éclairs, désagréable et petit. Aussi, reprocherait-on presque à l'auteur de les avoir trop prodiguées, si l'on n'y voyait comme un raffinement de piété filiale. Après tout, c'est de la gloire de madame de Récamier qu'elle avait à s'occuper : Or, plus il serait prouvé que son œuvre de consolation, de dévouement et de sacrifice vis-à-vis

de M. de Chateaubriand a été rude et difficile, plus on aurait à admirer ce charme, cette constance, ce courage.

N'y a-t-il rien à ajouter? Le succès unanime qu'ont obtenu ces *Souvenirs de madame Récamier*, l'hommage que nous aimons tant à rendre au livre, à l'auteur, à cette douce mémoire si heureusement évoquée, forme-t-il toute la moralité de cette histoire? Suffit-il de rappeler, comme correctif de ces élégances, l'indicible tristesse que l'on éprouve à mesure que l'on avance dans cette lecture et que l'on voit tomber et disparaître autour de madame Récamier ces figures brillantes qui lui servent de cortége? Nous ne le croyons pas, et comme on ne peut pas tout dire dans un si petit cadre à propos d'un si grand sujet, nous nous bornerons à indiquer deux réserves; l'une morale, l'autre littéraire.

Il y avait un homme dont madame Récamier portait le nom : il y avait une femme qui portait le nom de M. de Chateaubriand. Je ne parlerai pas de M. Récamier : Je veux me taire sur ce lien bizarre qui n'a été ni resserré, ni consacré, ni rompu : cette situation anormale a probablement caché quelque mystère que je dois respecter : mais madame de Chateaubriand! Oh! je l'avoue, je voudrais avoir du génie pour relever, pour glorifier, pour remettre en pleine lumière, dans son auréole de martyre et de sainte, cette femme si cruellement sacrifiée! elle a été jeune, elle a été belle, elle a été riche, elle est noble, elle est pieuse, elle est sans tache, elle a un esprit supérieur; elle s'est passionnément vouée à la gloire, à l'honneur de M. de Chateaubriand : et pourtant!... Quelle petite place elle tient dans ce cœur, dans cette vie! On la dirait blottie dans un coin, dans l'ombre, occupée à voir défiler ces héroïnes, imaginaires ou réelles, vers lesquelles René tend

ses mains fiévreuses, sans peut-être les aimer davantage. Mais elle avait un caractère difficile? — Et savez-vous si cette humeur inégale et morose ne lui était pas justement venue de cette souffrance, la plus horrible pour une femme, du sentiment de sa valeur méconnue, de la conviction navrante qu'elle était, elle, l'épouse! digne de son mari, au niveau de cette grande intelligence, et qu'on la tolérait à peine, à l'angle d'un foyer froid et désert, comme la Cendrillon du génie? Et puis, où en serions-nous, grand Dieu! si tous les hommes d'imagination dont les femmes ont le caractère difficile en profitaient pour s'émanciper à la poursuite de toutes les Biancas, de toutes les Juliettes de leur connaissance ou de leurs rêves? Nous défendons les lois sur lesquelles la société repose : nous avons l'honneur de subir, pour cette cause sacrée, les injures et les sarcasmes de la littérature corruptrice : Eh bien! ne fléchissons pas : ne laissons pas dire que le talent, la beauté ou même un idéal de pureté et d'élévation morales obtiennent de nous une capitulation ou un privilége. J'insiste là-dessus avec d'autant plus de confiance que rien d'offensant n'en peut retomber sur la mémoire de madame Récamier. Quand elle connut M. de Chateaubriand, le mal était fait, le pli était pris : depuis près de trente ans, depuis l'émigration, depuis son retour, il avait contracté l'habitude d'appliquer en grand au mariage les procédés de l'école buissonnière. Madame Récamier ne fut nullement la rivale de madame de Chateaubriand, mais plutôt sa consolatrice et son refuge; madame de Chateaubriand allait la chercher quand le pauvre grand homme était trop abattu ou trop sombre.

Ma chicane littéraire est plus difficile; elle peut atteindre des personnages encore vivants : essayons pourtant. Madame Récamier avait été obligée de créer à M. de Chateau-

briand une température artificielle, où tout lui parlât de sa gloire, où rien ne l'avertit de son déclin. Il fallait que la *Vie de Rancé* fût proclamé un chef-d'œuvre : il fallait que le manuscrit des *Mémoires* fût lu avec cette admiration superstitieuse qui interdit les remontrances et les conseils. Les thuriféraires ne manquèrent pas : on savait, on disait du moins que le salon de *l'Abbaye-aux-Bois* avait une porte ouverte sur l'Académie. Les plus sceptiques, les moins sincères, les plus disposés aux trahisons d'outre-tombe furent justement ceux qui se montrèrent les plus fanatiques. J'ai écrit le mot *artificiel*; je ne l'effacerai pas. L'artifice était non-seulement pardonnable, mais nécessaire : il adoucissait, il rassérénait une vieillesse illustre. Il eut ses avantages comme ses inconvénients : il groupait autour d'un grand nom, sous la plus douce des influences, des hommes distingués, éminents, qui, à leur tour, devaient prendre un haut rang dans la littérature française. En leur donnant un centre choisi, recherché, recueilli, où tout entretenait en eux le goût du beau et le culte des lettres, il les préservait de cet isolement, de cette dispersion qui est aujourd'hui notre plaie, et qui nous laisse faibles, découragés, désarmés, en face des dégoûts de la vie littéraire. Mais aussi, lorsque la mort eut brisé l'élégant vitrage de cette serre chaude, lorsque la vérité pénétra par les fentes de la cloison, il se fit une de ces réactions trop familières à l'esprit français, et elle eut pour premiers interprètes quelques-uns de ceux qui avaient le plus dévotement encensé l'idole. Ce fut, en petit, quelque chose comme la Régence succédant aux religieuses tristesses de la vieillesse de Louis XIV. La gloire du plus grand écrivain de notre siècle expia, elle expie encore, par un injuste retour, ce qu'il y eut d'excessif et d'arrangé dans ces hommages, qui ne le consolaient ni de vieillir ni de mourir.

En somme, on pourrait dire de ces existences séduisantes, placées hors la loi commune, ce que les critiques écrivaient alors des œuvres de la seconde manière de M. de Chateaubriand : « C'est un ouvrage qui n'a pas de modèle... et qui ne doit pas en servir. » Une dernière image m'aidera à *illustrer* ma pensée. Je me représente madame Récamier, belle encore, vêtue d'une de ces robes blanches qui lui allaient si bien, se promenant à travers un splendide paysage, en compagnie de ces hommes, de ces femmes célèbres dont elle fut la gracieuse et fidèle amie. Je reconnais, je salue à ses côtés Chateaubriand et Ballanche, Benjamin Constant et la Harpe, madame de Staël et la reine Hortense, Mathieu et Adrien de Montmorency, Gérard et Talma, Canova et Guérin, le roi de Wurtemberg et le prince Auguste de Prusse, tous ceux qu'elle a charmés, blessés, calmés et guéris. La soirée approche : dans le lointain on aperçoit quelque grande ville, Paris ou Rome, Florence ou Naples, dont le soleil couchant éclaire les masses imposantes, en détachant sur la brume du soir les croix d'or des dômes et les flèches des églises. Mais voici qu'au bord du chemin, au seuil d'une modeste maisonnette, paraît une femme tenant un enfant dans ses bras. Deux marmots joyeux et joufflus se roulent à ses pieds. Un homme revient du champ voisin : ses enfants se jettent à son cou, et il embrasse leur mère. Cet heureux groupe, madame Récamier le regarde, et une larme de regret mouille ses beaux yeux. Voilà la vie, voilà le bonheur, voilà le devoir, voilà l'immortelle loi du vrai et du bien : le reste n'est que l'exception brillante, relevée seulement, chez madame Récamier, par tous les agréments et toutes les vertus. Cette vérité qu'il sied de rappeler après tant de prestigieux souvenirs, l'auteur de ce livre la sait et l'a pratiquée : elle la

sait, elle l'a presque dite ; elle m'a donné à la fois le courage de m'en souvenir et l'envie de l'oublier : ce sera le dernier éloge que je ferai de son sujet et de son ouvrage.

X

# MADAME DU DEFFAND[1]

---

Il y a cinquante ans, presque jour pour jour, l'on publia une première *Correspondance* de la marquise du Deffand : la même année vit paraître aussi les *Lettres* de mademoiselle Lespinasse, cette autre célébrité féminine du dix-huitième siècle, qui fut longtemps l'amie, quelque temps la rivale et finalement l'ennemie intime de la spirituelle marquise. Si l'on veut savoir de quelle façon ces contemporaines de Voltaire, la coterie philosophique et Voltaire lui-même étaient traités, à cette époque, par les *princes* de la critique, il faut lire, dans les vieux recueils du *Journal de l'Empire*, — aujourd'hui *Journal des Débats*, — les articles de l'abbé de Féletz, de Saint-Victor, de Geofroy, sur ces publications et quelques-autres du même genre. Nous qu'on accuse de monomanie furieuse contre le bel-esprit voltairien et qui sommes, comme chacun

[1] *Correspondance inédite de madame du Deffand*, précédée d'une Notice, par le marquis de Sainte-Aulaire.

sait, les éteignoirs, les sacristains, les ailes de pigeon de la littérature, nous n'oserions rien écrire de pareil à ces duretés, qui se produisaient pourtant au plus beau moment du premier Empire, entre Iéna, et Friedland et dont les auteurs, loin de passer pour des Vandales ou des iconoclastes, étaient acceptés par toute l'Europe comme les oracles du goût. Telle était alors la force des courants contraires aux idées philosophiques, telle était la violence de cette critique, que nous appellerions maintenant réactionnaire, qu'elle affectait de confondre ce qui méritait d'être distingué, au moins par des nuances. Ainsi, à propos de madame dn Deffand, Saint-Victor termine son article par ces lignes ironiques : « Les monuments de son esprit ne méritaient pas l'attention de la postérité ; mais quoi ! elle protégeait, elle rassemblait, elle fêtait, elle choyait, elle traitait les philosophes et les gens de lettres : que le Temple de Mémoire s'ouvre ! » — Rien n'est moins exact. Ce qui caractérise au contraire la marquise du Deffand, c'est que, tout en aimant passionnément la littérature, — passion qni lui était commune avec presque toute la société polie de son siècle, — elle tint à distance les gens de lettres, se fit à leur sujet fort peu d'illusions, et ne professa pas même un bien vif enthousiasme pour le dieu Voltaire. Ce qui nous la rend intéressante, c'est que, sans être plus chrétienne ni plus vertueuse que la plupart des hommes et des femmes de son temps, elle paya à la vertu, à la foi qui lui manquait, un involontaire et mystérieux tribut par ses inquiétudes, ses tristesses, son mécontentement des autres et d'elle-même, l'inexorable ennui qui lui rongeait le cœur, et ce besoin d'aimer qui, détourné de ses objets légitimes, agita et assombrit les dernières phases de sa vie. Sous ce rapport, madame du Deffand, qui, à d'autres points de vue, est si bien de

son époque, semble un peu en avance sur la société qui l'entoure : elle tend la main aux illustres *ennuyés* qui se produiront, trente ans plus tard, dans la littérature : elle a les pressentiments, les mélancolies, les vagues effrois de la génération qui la suit de près et sur laquelle s'étendent déjà les ombres prochaines des prisons et des échafauds. Telle du moins elle nous apparaît dans la nouvelle *Correspondance* que vient de publier M. le marquis de Sainte-Aulaire, et dans l'excellente notice qu'il a placée en tête du premier volume. Si nous nous en étions fait jusqu'à présent une idée différente, c'est d'abord que nous avons la manie de généraliser, et d'attribuer, par exemple, à madame du Deffand ce qui revient à madame Geoffrin ; c'est, ensuite, que, notre siècle ayant malheureusement donné le déplorable spectacle d'une séparation de plus en plus complète entre la société et la littérature, nous ne pouvons nous figurer qu'il y ait eu, si près de nous, une époque où l'initiative littéraire appartenait à la classe aristocratique, où les savants, les érudits, les écrivains, les poëtes, se recrutaient pour moitié dans la noblesse, le haut clergé et la haute magistrature, et où une marquise pouvait aimer les lettres sans se faire leur complaisante ou leur tributaire.

Quoi qu'il en soit, cette figure spirituelle et attristée de madame du Deffand gagnera, nous le croyons, à être rétablie sous son vrai jour, et nul n'était mieux appelé que M. le marquis de Sainte-Aulaire à s'acquitter dignement de cette tâche. Les traditions de bel esprit, et, ce qui vaut mieux, de bon esprit, qui font partie de son héritage de famille, offrent ce double avantage qu'elles le placent de plain-pied avec ce monde brillant et frivole dont nous retrouvons le reflet dans cette *Correspondance,* et qu'elles l'amènent à juger en moraliste et en chrétien ces frivolités

élégantes, préludes de si horribles tragédies. Grâce à lui, à cette esquisse biographique entremêlée de réflexions sérieuse ou piquantes, aux notes qu'il a eu soin d'écrire en marge de ces pages légères, cet échange de lettres entre madame du Deffand, madame la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy, le chevalier de Boufflers, c'est-à-dire entre des esprits très-distingués, mais dépourvus de sens religieux et presque de sens moral, peut devenir la plus instructive, la plus morale, et, le dirai-je? la plus édifiante des lectures.

Madame du Deffand était née en 1697, et, la première de ces lettres porte la date du 11 mai 1761 : c'est donc une femme de soixante-quatre ans qui prend la plume, et c'est une octogénaire qui la laisse tomber (20 août 1780). En outre, elle était aveugle, ce qui rendait sa vieillesse plus douloureuse et plus dépendante. Ce fut, on le sait, l'époque ou elle aima Horace Walpole d'une de ces amitiés orageuses, rarement payées de retour, où les âmes déclassées cherchent d'ordinaire une indemnité et une revanche, et où elles ne trouvent le plus souvent qu'une expiation et un tourment. Mais Walpole, dans cette *Correspondance*, reste à l'arrière-plan. On parle de lui; on l'associe aux affectueux témoignages qui se croisent sans cesse de Chanteloup à Paris et de Paris à Chanteloup; on laisse échapper çà et là quelques allusions poignantes à telle ou telle de ses duretés : voilà tout; il paraît fort rarement en scène, et il n'écrit pas. Quant au président Hénault, le plus officiel des péchés de jeunesse de madame du Deffand, — il est, au moment où s'ouvre cette phase de sa correspondance, passé à l'état d'invalide ou de vieux carlin. Il est malade, il tombe à bas de son lit, il va mourir, il meurt; le tout dans des termes qui prouvent que le spirituel égoïste n'en est plus même à

faire de l'égoïsme à deux. Tout l'intérêt anecdotique de ces lettres se concentre sur le ministère et la disgrâce du duc de Choiseul, le séjour du duc et de la duchesse à Chanteloup, les visites qu'ils y reçurent, et qui, la mode et l'opposition s'en mêlant, donnèrent à leur exil un air de triomphe ; sur les réflexions que le triste état de la France suggère à la duchesse et à ses amis, et les sinistres prévisions qu'ils échangent, sans se douter d'être si bons prophètes dans leur pays. Les deux interlocuteurs épistolaires de madame du Deffand sont la duchesse de Choiseul et l'abbé Barthélemy, l'ingénieux et savant auteur du *Voyage d'Anacharsis*. Sauf quelques mièvreries de sensibilité, quelques-unes de ces plaisanteries de convention qui s'installent dans un cercle intime et qui, au dehors, perdent de leur sel et de leur sens, rien de plus piquant et de plus charmant que le libre commerce de ces trois esprits d'élite, aiguisés par cette humeur frondeuse qui ne trouvait alors que trop de pâture, et jugeant les hommes et les choses, les événements et les livres, avec un remarquable mélange d'amertume et de gaieté, de justesse et de malice. On a prétendu, en exagérant un peu, que, dans l'entourage de madame de Sévigné, beaucoup de gens, à commencer par son fils et par son cousin, écrivaient presque aussi bien qu'elle. On peut dire, avec plus de raison, que les lettres de l'abbé Barthélemy et de la duchesse de Choiseul sont aussi jolies que celles de madame du Deffand. Je ne sais même s'il n'y a pas, dans celles de la duchesse, plus de sagacité, d'originalité et de profondeur. Sur ces chiffons de papier écrits à la hâte en attendant une occasion pour les envoyer (on se méfiait de la poste), on rencontre, à chaque instant, des passages que ne désavoueraient pas nos plus célèbres moralistes. Quant à l'abbé Barthélemy, ç'a été pour moi une délicieuse

surprise. Son *Voyage d'Anacharsis* m'avait toujours paru un de ces ouvrages surfaits, que l'on se hâte de vanter pour se dispenser de les lire. Ses lettres me donnent tort. On ne saurait imaginer plus d'esprit, de grâce et de naturel ; pas ombre de pédanterie ni de recherche ; rien qui sente le savant ou l'écrivain de profession ; le langage de la meilleure compagnie mis au service d'une richesse d'idées que peut seule donner une extrême culture : une haine de bon aloi contre l'emphase, la boursouflure, le faux sublime, le sentimentalisme outré, le genre de Thomas ou d'Arnaud. Les jugements littéraires de ces trois malades de la *mal'aria* du dix-huitième siècle, sont aussi purs, aussi exquis, que s'ils respiraient l'air salubre du dix-septième. Il faut voir comme ils traitent *la livrée* de Voltaire, et les tragédies philosophiques, et les poëmes didactiques, et toute cette défroque mythologique qui rendait indispensable une révolution littéraire comme le règne de la du Barry rendait inévitable une révolution politique. Et Voltaire lui-même! Comme avec irrévérence parlent du dieu ces gens d'esprit! — « La lettre de Voltaire, que je vous envoie, est pitoyable ; il en avait déjà écrit une dans le même genre à M. de la Ponce, remplie d'amour pour nous, d'invectives contre le Parlement, et d'éloges sur les opérations du chancelier. Il croit, en rassemblant tous ces contraires, se donner un air de candeur et prendre le ton de la vérité. Il vous mande qu'il est fidèle à ses passions : il devrait dire à ses faiblesses ! Il a toujours été poltron sans danger, insolent sans motifs et bas sans objet. Tout cela n'empêche pas qu'il ne soit le plus bel esprit de son siècle... Il faut l'encenser et le mépriser. » — Et plus loin : « Je vous renvoie les lettres de Voltaire : qu'il est pitoyable, ce Voltaire ! qu'il est lâche! Il s'excuse, il s'excuse : il se noie dans

son crachat pour avoir craché sans besoin : il chante la palinodie, il souffle le froid, le chaud. Il fait pitié et dégoût. » — Et Voltaire ne justifie que trop ces invectives par les basses adulations qu'il prodigue à madame du Barry, comme il les avait prodiguées à madame de Pompadour. On le voit, la critique de 1809 pouvait frapper juste en signalant madame du Deffand comme une femme sans principes; mais elle commettait une singulière bévue en la représentant comme une des dévotes du temple où Voltaire était adoré.

Faut-il se borner à constater l'agrément de cette *Correspondance*, le charme de cet esprit, les fugitives élégances de cette société qui commençait à se dégoûter et à s'effrayer d'elle-même, au moment où rien ne semblait dérangé encore dans ses hiérarchies et dans ses plaisirs? Cette médaille n'avait-elle pas un revers, et ce revers ne devait-il pas finir par être toute la médaille? Assurément; et M. le marquis de Sainte-Aulaire, éditeur et commentateur de ces Lettres, aurait le droit de m'accuser, si j'en restais là, d'avoir bien mal rempli ma tâche, bien mal répondu à sa pensée.

J'ai nommé tout à l'heure madame de Sévigné : Walpole lui préférait madame du Deffand, et c'est bien le moins qu'il pût faire pour une femme dont la passion septuagénaire flattait à la fois et alarmait son amour-propre. Nous qui n'avons pas les mêmes raisons, nous maintiendrons l'immense distance qui sépare l'*incomparable* de toutes les autres célébrités épistolaires. Suffit-il, pour expliquer cette différence, de la supériorité du génie sur l'esprit, si merveilleux qu'il soit? Ce ne serait pas encore assez. Le charme des lettres de madame de Sévigné est inépuisable : on les relit sans cesse, on les sait par cœur, on essaye de les oublier pour pouvoir les relire encore.

Celles de madame du Deffand attristent en même temps qu'elles amusent : le plaisir qu'elles causent est bientôt mêlé d'un peu de fatigue. On la plaint plutôt qu'on ne l'aime, et cette pitié même n'a rien de sympathique et de tendre : la pauvre femme fait constamment l'effet d'un agonisant qui repousserait les prières de l'Église pour fredonner une vieille chanson de sa jeunesse : en deux mots, l'une élargit le cœur, l'autre le resserre. Pourquoi ? C'est que les lettres de madame de Sévigné offrent un intérêt humain et historique tout ensemble : ses sentiments sont de ceux que tout le monde éprouve et que nul n'exprime aussi bien. Elle a été épouse, elle est mère, mère avant tout ; et, pour elle, l'amitié ne vient qu'après la maternité. Elle s'intéresse vivement à tout ce qui se passe sous ses yeux : sans être femme de Cour, elle sent, elle fait vibrer de temps à autre ces tressaillements électriques où se reconnaissent les contemporains d'un grand siècle et d'un grand règne. Sans être dévote, elle a une foi sincère, et ses relations avec Port-Royal la mettent au cœur de cette école janséniste qui remua si vaillamment les grands problèmes de l'âme et de la destinée humaine. A coup sûr, rien n'est plus naturel que madame de Sévigné ; mais ce naturel a accepté les conditions de la vie et des affections régulières : il n'est que l'heureuse expansion d'une âme charmante, enrichissant de ses trésors les objets de ses légitimes tendresses. Chez madame du Deffand, quelle différence ! à peine a-t-on lu dix de ses jolies pages, on comprend que tout s'est amoindri et falsifié en elle et autour d'elle. Le mariage n'a été qu'un imperceptible épisode dans son existence : elle n'a pas d'enfant ; les vraies sources de la vie et de l'amour se sont taries chez elle avant de s'ouvrir. Elle a gaspillé en des galanteries frivoles son imagination et sa jeunesse ; puis, lorsqu'est venue

l'heure du déclin, elle s'est trouvée seule, infirme, sans un seul de ces souvenirs qui rajeunissent le cœur dans le passé, sans une seule de ces espérances qui rajeunissent l'âme dans l'avenir. Alors elle se prend à des amitiés factices, où elle ne trouve pas même le calme; car elle craint toujours qu'on ne lui rende pas ce qu'elle donne ou ce qu'elle croit donner. Elle est susceptible, inégale, remplie de doutes, de découragements et de lassitudes; elle désespère ceux qui l'aiment ou essayent de l'aimer par ses continuelles alternatives de soupçons et d'exigences, par ses plaintes de vieil enfant, par ces bourrasques d'une tendresse inquiète qui ne se satisfait jamais, parce qu'elle se sent en dehors des voies droites et des lois immortelles. Cette situation cruelle, sans cesse menacée d'isolement et d'abandon, elle s'efforce de l'oublier en d'éphémères plaisirs qui la laissent bien vite retomber dans son néant et dans son ennui. Elle a soupé hier, elle soupe ce soir, elle soupera demain, et ces soupers remplissent sa correspondance comme ils remplissaient sa vie. Puis elle se souvient tout à coup qu'elle était faite pour mieux que cela : son pâle sourire s'efface; une larme tombe sur son papier et les roses de ces élégants festins se fanent ou s'effeuillent dans sa main sénile. Son cœur rétréci et ramené sur lui-même ne s'intéresse pas aux événements du dehors, sauf peut-être à l'ambition et à la gloire de M. de Choiseul. Et comment s'y intéresserait-elle? Elle assiste aux plus tristes jours de la monarchie; elle se moque du roi, de la favorite, des ministres, de tout ce qui se fait et se défait autour d'elle: elle se croit quitte envers l'histoire de son temps au moyen d'une épigramme ou d'une chanson.

Voilà l'impression que nous a laissée cette lecture. Ajoutons que M. le marquis de Sainte-Aulaire n'a rien né-

gligé pour faire ressortir ce que nous essayons d'indiquer ici. Quelques-unes de ses notes renferment un enseignement d'un autre genre. Quoi de plus significatif, par exemple, que de lire cette simple ligne au bas d'une page où il est question d'une grande dame, étincelante d'esprit et de gaieté : « Morte sur l'échafaud révolutionnaire, en 93. » — Tous ces beaux noms qui se succèdent sous la plume de madame du Deffand, tous ces soupers où les ducs boivent et rient avec les maréchales, c'est là qu'ils aboutissent, c'est là qu'ils vont finir. Une note sinistre se glisse à travers ces mélodies joyeuses, comme dans le chef-d'œuvre de Mozart : un souffle de mort et de ruine plane sur ces tables chargées de friandises et de fleurs. C'est ainsi, c'est avec cette pensée grave et triste qu'il faut parcourir ces frêles monuments du dix-huitième siècle, et non pas en se querellant sur Voltaire et sur la philosophie. Montrer cette secte destructive, cet esprit démolisseur, dans sa stérilité, sa sécheresse, sa folie, dans la bassesse ou l'inconséquence de ses chefs, s'indigner de ces rires, de ces sarcasmes et de ces blasphèmes, à quoi bon? Mieux vaut rappeler vers quel écueil invisible courait cette première colonie de libres penseurs, en révolte contre les puissances divines ; mieux vaut faire voir, au milieu de cette génération futile, ceux qui avaient encore un peu d'âme et de cœur, malheureux avant d'être frappés, ne sachant plus où placer leurs affections et leurs croyances, et, faute de s'être soumis à la vérité et au devoir, cherchant en vain le repos dans leurs erreurs et le bonheur dans leurs amitiés. En publiant dans cet esprit la *Correspondance* de madame du Deffand, en dirigeant de ce côté l'intelligence de ses lecteurs, M. le marquis de Sainte-Aulaire a rendu service, non-seulement à la littérature, mais à la religion et à la morale.

XI

# M. LE BARON DE BARANTE[1]

---

Notre époque, qui n'a pas été avare de mauvais exemples, en a aussi donné de fort consolants : mettons au premier rang cette laborieuse fécondité d'arrière-saison, ce riche regain littéraire, où s'est signalée la verte vieillesse de nos écrivains, de nos orateurs, longtemps interceptés par les affaires publiques. Nous avons vu, depuis dix ans, des hommes qui auraient pu revendiquer à leur profit le droit au repos ou punir par leur silence le temps ingrat qui s'était lassé de leurs services, nous les avons vus descendre dans l'arène comme de simples gens de lettres, colliger leurs souvenirs, restaurer d'antiques et glorieuses figures, retrouver dans l'histoire ou dans la littérature une célébrité nouvelle, et, au milieu de ces travaux si remarquables, se montrer plus jeunes que ne le seront jamais leurs successeurs, lesquels, j'en conviens, ont commencé par être vieux.

[1] Le *Parlement et la Fronde.* — La *Vie de Mathieu Molé.* — *Notice sur Édouard de Molé et sur M. le comte de Molé.*

Tous ou presque tous ont apporté à ces moissons d'automne, sinon un penchant bien vif à donner raison à leurs expériences récentes contre leurs opinions primitives, au moins une élévation constante de pensée et de langage, une modération parfois plus méritoire chez les vaincus que chez les vainqueurs, un désir de justice presque aussi honorable que la justice elle-même, et finalement une rare bienveillance pour leurs adversaires et même pour leurs amis. En indiquant toutes ces qualités, il me semble que je viens de nommer déjà M. le baron de Barante, de caractériser sa manière et d'énumérer ses écrits. Il y a eu, de nos jours, des penseurs et des écrivains supérieurs à M. de Barante : nul peut-être ne posséda mieux le secret d'être de son avis sans offenser celui des autres. Dès le début de sa longue et brillante carrière, l'ingénieux auteur des *Ducs de Bourgogne* introduisait le pittoresque dans l'histoire et en écartait l'esprit de système. On dirait qu'en appliquant sa pensée à des sujets plus contemporains il a voulu persister dans sa méthode et effacer de ses souvenirs les aspérités gênantes pour ses voisins. Les illustres amis de M. de Barante ont été les historiens, souvent même les polémistes des événements de leur siècle, de la lutte des partis, de la politique qu'ils avaient combattue ou servie : M. de Barante en a été le chroniqueur. Il est si modéré, si facile à vivre, si peu personnel, si peu blessant, qu'on pourrait presque croire, en le lisant, que le général Foy a vécu du temps de Jean sans Peur et que M. de Polignac est de la même date que Charles le Téméraire. Tel est, avec bien d'autres mérites, sérieux ou brillants, le caractère de ces œuvres faciles et solides, élégantes et instructives, *Études historiques et biographiques*, *Études historiques et littéraires*, que des circonstances

très-indépendantes de ma volonté [1] m'avaient empêché jusqu'ici de recommander à mes lecteurs. Telle est aussi la physionomie, grave et attrayante à la fois, du nouveau livre que vient de publier M. de Barante; noble hommage rendu par le talent et l'amitié à l'illustre race des Molé, depuis le Parlement jusqu'à l'Assemblée législative [2], depuis les équipées de la Fronde jusqu'au coup d'État du 2 décembre.

Malheureusement, les meilleures choses de ce monde ont leurs inconvénients ou du moins leurs embarras. La fécondité littéraire de ces honorables vétérans de la politique s'est généralement exercée sur des sujets d'histoire: ces sujets sont, en définitive, assez restreints, et le critique, chargé de rendre compte des pages qu'ils ont inspirées, risque fort de se répéter. On s'est moqué, dans le temps, de l'abbé Delille et des versificateurs de son école, qui, à force de manie descriptive, en arrivaient à posséder, dans leur répertoire poétique, cinq levers de soleil, six soirs, quatre moissons, huit ânes, douze orages, trois grêles et dix chevaux. De même, je pourrais bientôt, si je n'y prenais garde, compter dans mon répertoire de causeur littéraire, des douzaines de Frondes, de Ligues, de Parlements, de Richelieu, de Mazarin, de Louis XIV, de 1789, de Révolutions, de 1815, d'ordonnances du 5 septembre, de ministères Villèle et de duc Decazes. Comment échapper à ce péril? En suivant l'exemple de M. de Barante lui-même; en concentrant notre étude sur ces imposantes figures des Molé, où nous apparaît le triple génie de la liberté, de la monarchie et de la France; en payant, nous aussi, au dernier descendant de cette grande famille, le tribut d'un respect qui n'a pas

[1] La suppression du journal l'*Assemblée nationale*.

[2] Celle de 1849.

besoin de se varier et d'une reconnaissance qui ne craint pas les redites.

La *Vie de Mathieu Molé*, par M. de Barante, est un modèle de ce genre où excelle l'éminent écrivain et où la biographie et l'histoire se servent mutuellement de commentaire. Ce serait maintenant chose curieuse et piquante que de comparer, à deux siècles de distance, la vie publique de Mathieu Molé et celle de l'homme supérieur et excellent, dont M. de Falloux a été, à l'Académie française, le successeur et le panégyriste. On y trouverait, je crois, cette somme de contrastes et de ressemblances où se complaisent les parallèles : un même fond de patriotisme monarchique, mis en présence de circonstances si diverses, que la ligne de conduite personnelle dut nécessairement s'en ressentir; que, là, le caractère individuel domine les événements et les ramène à une sorte d'accord avec ses propres inspirations, c'est-à-dire avec la justice et le bien; qu'ici il est forcé de les subir en les tempérant, de s'assouplir à leurs vicissitudes tout en corrigeant leurs violences. Dans la première moitié du dix-septième siècle, au milieu même de ces tempêtes dans des verres d'eau rougie où il semblait que tout allait périr, la Royauté restait une force, le Parlement une autorité, la Noblesse une puissance : ces grandeurs, d'ordre différent et d'intérêt hostile, qui paraissaient acharnées l'une contre l'autre, sentaient pourtant qu'elles étaient des grandeurs, qu'elles vivaient dans le même air, d'une vie commune, que les principes et les traditions d'où elles tiraient leur raison d'être avaient réciproquement leurs liens et leurs solidarités. L'homme courageux, le magistrat intègre, le politique à vues justes et droites, n'avait, en ces moments de crise, qu'à être conséquent avec lui-même pour accomplir jusqu'au bout sa tâche, de-

meurer fidèle à sa compagnie, à son roi et à son pays, coopérer et assister à l'apaisement des passions et à la réconciliation des partis. « Mathieu Molé, a pu nous dire M. de Barante, est le véritable représentant, et, comme on dirait dans le langage actuel, l'idéal du Parlement : il avait le caractère, la tradition, les vertus parlementaires; il défendit avec la même force d'âme, et toujours dans une juste mesure, l'autorité royale ou les intérêts du peuple; il résista aux menaces d'une populace furieuse, aux intrigues des ambitieux, aux séductions de la cour; il eut à débattre les attributions de sa compagnie, à maintenir la liberté d'opinion et de parole des magistrats. Sa grande et respectable figure s'élève au-dessus de la confusion de ce drame dont le dénoûment fut amené par la détresse et la lassitude où les luttes stériles de l'ambition et des intérêts personnels avaient jeté la France. » En d'autres termes, pendant ces années orageuses, Mathieu Molé eut assez de lumières et de vertu pour être royaliste malgré la cour, patriote malgré le peuple et parlementaire malgré le Parlement. C'est qu'il y avait alors, en dehors et en dépit des troubles politiques, une vie morale, une autorité traditionnelle, qui maintenait intactes les grandes lignes, rétablissait tôt ou tard l'harmonie suprême, et finissait par rallier les âmes honnêtes et les hautes intelligences. Dans ces antiques familles, profondément enracinées au cœur même du pays, et qui avaient pour ainsi dire leur sens, leur signification particulière, associée au mouvement des idées générales et des intérêts nationaux, le devoir et le but demeuraient clairs et distincts. Il en était des désordres publics comme des fautes personnelles. Quelque chose de supérieur et d'inaltérable planait audessus, obscurci quelquefois par des nuages, mais retrouvant sa lumière du côté des hauteurs et du ciel. Des luttes

fâcheuses ou stériles, envenimées par les passions qui veillent éternellement au fond du cœur humain, pouvaient compromettre ou affaiblir pour un temps la royauté et la patrie : elles n'en défiguraient pas l'image, et il suffisait d'avoir l'âme, la fermeté, le bon sens de Mathieu Molé, non-seulement pour conserver toutes les qualités du sujet fidèle et du bon citoyen, mais pour les utiliser au profit de la monarchie et de la France.

Telle ne fut pas toujours l'heureuse fortune de M. le comte Molé. Né en 1780, mort en 1855, sa vie publique est comme encadrée entre les échafauds de la Terreur qui le firent orphelin et étendirent sur son adolescence leur ombre sanglante, et l'extravagante victoire de la démagogie de 1848, contre laquelle nous le vîmes réagir avec tant de sérénité et de courage. M. de Barante a retracé d'une main sûre et délicate cette noble et utile existence; mais peut-être n'en a-t-il pas assez approfondi ce qui ajoute, selon nous, un caractère de tristesse aux légitimes respects qu'elle inspire. M. Molé, en effet, c'est un Mathieu Molé allangui par la *mal'aria* révolutionnaire, contemporain, non plus de Pascal, de Condé et de Corneille, mais de M. Laffitte, de M. Thiers et de M. Dupin; se trouvant en face, non plus de la Fronde, cette ébullition aristocratique, mais de la Révolution, cette Fronde robuste et brutale, centuplée par les forces démocratiques. Il n'y a plus équilibre, il n'y a plus accord entre cette âme de grand seigneur parlementaire, élégant et spirituel, royaliste et libéral, et cet état social nivelé, repétri, bouleversé de fond en comble, où l'idée d'autorité succombe dans sa faiblesse ou se confond avec la force, où toutes choses sont, tous les quinze ans, remises en question, où les puissances conservatrices, les garanties sociales, ne dérivent plus des mêmes sources et ne se pro-

duisent plus sous les mêmes formes. Tout s'amoindrit et chancelle, de ce qui servait de ralliement et de symbole aux ancêtres de M. Molé. Son enfance a pour premiers spectacles des prisons et des échafauds. Sa jeunesse essaye ses premiers plaisirs et ses premiers travaux sur des ruines et des tombes. Ses opinions politiques commencent par ses douleurs filiales : il y contracte une horreur indélébile contre la violence, et aussi peut-être un peu de complaisance à servir les pouvoirs qui lui paraissent dompter ou ajourner cette violence révolutionnaire, dont le souvenir est sans cesse ravivé dans son âme par le sang de son père et les larmes de sa mère. Ce qu'il aimait, ce qu'il admirait chez Napoléon, c'était le génie de la réparation et de l'ordre; c'était le contraire de la Terreur, c'est-à-dire du crime mis au service du chaos. Plus tard, ce qu'il servit chez Louis-Philippe, ce fut le goût, le sentiment monarchique, survivant à l'infraction funeste des lois fondamentales de la monarchie; ce fut l'ajournement des suprêmes catastrophes, le refuge de l'ordre, débusqué tour à tour de toutes ses places fortes et poussé dans ce dernier retranchement à demi suspendu sur l'abîme. Lui-même, en avril 1842, répondant, au nom de l'Académie française, à ce jeune et déjà illustre Alexis de Tocqueville que l'Académie et la France viennent de perdre, il exprima avec une éloquente justesse l'idéal qu'il s'était formé et le souvenir qu'il gardait de la mission accomplie par Napoléon Bonaparte : il expliqua, en allusions transparentes, dans quel sens les hommes tels que lui avaient pu apporter leur adhésion et leur concours au Consulat et à l'Empire, improvisés sur des décombres. « M. de Tocqueville, nous dit M. de Barante, avait parlé de deux sortes de serviteurs, que les souverains absolus trouvent toujours sous leur main : les intrigants, les roués con-

stamment prêts à traduire leur corruption en excès de zèle, et les honnêtes gens, d'une conscience facile ou d'un esprit abusé. M. Molé répondit : « Napoléon rencontra une troisième catégorie; celle-là ne se composait pas de serviteurs, mais de ceux qui, en l'aidant à réparer tant de maux, à faire oublier tant de crimes, à détrôner tant d'orgueilleux mensonges, à réhabiliter tant d'éternelles vérités, croyaient suivre une sainte et généreuse croisade. La jeunesse de ce temps-là allait au secours de la civilisation en péril, avec le même zèle que la jeunesse de votre génération met à défendre la cause, aussi sainte, mais moins menacée, du droit et de la liberté. » — Hélas! ce droit et cette liberté ont fini par se perdre, comme se perdent les femmes à force de faire parler d'elles; mais ce ne fut pas la faute de M. Molé. — Quatre ans après, répondant à M. Alfred de Vigny, il eut encore à défendre l'empereur Napoléon, non pas cette fois contre un penseur légèrement idéologue, mais contre un poëte frotté de romantisme et un peu trop enclin à introduire le mélodrame dans l'histoire. M. de Vigny, depuis quelques années, a dû bien souvent déplorer la tirade antinapoléonienne de son discours académique et le chapitre de son roman de *Servitude et Grandeur militaires*, où le pape Pie VII traite successivement Napoléon Bonaparte de *Comediante* et de *Tragediante*.

M. de Barante rappelle, avec non moins d'exactitude et de charme, d'autres détails de la vie de M. Molé; le noble hommage qu'il rendit à la mémoire de Mgr de Quélen, son prédécesseur à l'Académie française; de ce saint archevêque qui répondit à des excès d'injustice par des excès de charité, et dont les persécutions et les douleurs compteront parmi les opprobres du parti révolutionnaire; — ses luttes inégales, mais bien glorieuses,

contre la coalition parlementaire de 1839; luttes qui lui valurent, un mois après sa sortie du ministère, les suffrages de l'Académie et firent dire par M. Dupin, qui fut, ce jour-là, du parti du plus faible : « Il est permis de trouver un motif, même littéraire, pour justifier le choix de l'Académie, dans ces combats de tribune, si longs et si animés, que vous avez soutenus contre nos orateurs les plus éminents ; » — Son éloge du maréchal Valée (5 août 1847), qui se terminait par ces paroles pleines de mélancoliques pressentiments : « Pour moi, qui appartiens à ce passé dont le souvenir s'efface et dont chaque jour dénature l'histoire, tout attaché que je suis au présent, il doit m'être permis d'interroger l'avenir et d'étendre sur lui un triste regard. J'y cherche de nouveau, et j'y rencontre des nuages impénétrables. Plus que jamais je trouverais téméraire de hasarder une prédiction; je me borne à appeler la protection de la Providence sur cette patrie que j'aime avec ardeur dans ma vieillesse, comme je l'ai servie avec dévouement depuis ma jeunesse. » — Six mois s'écoulèrent; l'événement justifia les prévisions sinistres de M. Molé, et, depuis douze ans, les *nuages impénétrables*, au lieu de disparaître, se sont de plus en plus amassés. Mais, après la révolution de Février, M. Molé sut prouver que, s'il appartenait au passé par son nom et par ses souvenirs, par l'expérience et la sagesse, il était jeune encore et tout à fait de son temps pour concourir énergiquement à ce sauvetage provisoire où la société déploya, comme toujours, plus de vigueur et de talent qu'il ne lui en aurait fallu pour éviter le naufrage. M. de Barante constate, en toute justice, que nul, dans ces années de crise, ne fut plus ferme que M. Molé, que nul n'exerça une autorité plus incontestée, une plus salutaire influence. Il nous redit aussi tout ce que la religion répandit de con-

solante lueur sur cette vieillesse assombrie par les anxiétés publiques; il redit cette fin si pieuse, si sereine, si résignée, où la mort, quoique bien soudaine, trouva le chrétien préparé. En somme, cette notice est excellente : elle n'a qu'un défaut, défaut bien rare ! elle est trop courte, ou du moins elle ne dit pas tout; elle finit trop tôt, et je l'aurais volontiers recommencée au moment où elle finit. M. de Barante a omis ce qui fut le plus caractéristique et le plus honorable dans cette dernière phase de la vie politique de M. Molé : il a oublié ou il n'a pas voulu se souvenir que cet homme illustre, arrivé au terme de sa carrière, désabusé de toute illusion comme de tout mensonge, averti par les révolutions toujours renaissantes, convaincu de la fragilité des expédients et de l'incertitude des sauvetages, avait cherché dans un principe plus stable la fin de nos misères, et travaillé loyalement à une réconciliation qui serait chimérique si elle ne s'appuyait sur le droit héréditaire de notre antique monarchie. Le sujet est trop délicat pour que j'y insiste; mais on comprendra que je tienne à ajouter ce *post-scriptum* à l'intéressante notice de M. de Barante. On l'a dit bien souvent, c'est dans le *post-scriptum* qu'il faut quelquefois chercher la pensée d'une lettre entière : c'est dans le dernier acte de la noble vie de M. Molé que je le retrouve tout entier tel que j'aime à me le représenter : dépaysé dans un siècle révolutionnaire et démocratique, et ne redevenant tout à fait lui-même que quand le descendant des Mathieu et des Édouard Molé porte son hommage et sa foi politique au descendant de Henri IV et de Louis XIV.

XII

# M. POUJOULAT[1]

---

Qui de nous ne se souvient de cette journée du 1er mars 1858, si douloureuse à la fois et si glorieuse pour l'Église, où un éloquent évêque monta dans la chaire de Saint-Sulpice, en face d'un humble et pauvre cercueil? L'élite de la société de Paris était là, avide d'entendre parler sa propre douleur sur ces lèvres inspirées, prête à accuser tout bas l'orateur s'il fût resté au-dessous de l'émotion universelle. Il n'avait pas eu le temps de se préparer; mais on voyait rayonner sur son visage une sorte d'ardeur surhumaine qui rappelait à tous l'*os magna sonaturum* du poëte; un frémissement électrique parcourut l'immense auditoire, lorsque l'évêque d'Orléans s'écria en montrant cette bière recouverte de ce morceau de drap noir : « Il est là, il vit, il nous parle encore! » L'éloquence chrétienne venait de retrouver, en l'honneur du Père de Ravignan, un de ces effets irrésistibles dont elle seule a le secret, et au-dessus desquels il n'y a rien.

[1] *Le Père de Ravignan, sa vie, ses œuvres.*

Le premier éloge que je ferai du livre de M. Poujoulat, c'est qu'il mérite qu'on lui applique ces belles paroles, qui servirent de texte à monseigneur Dupanloup ; c'est que le Père de Ravignan vit et nous parle encore dans chacune de ces pages, non plus avec l'élan passionné du premier jour, parmi les courants magnétiques que se renvoyaient le panégyriste et l'assemblée, mais dans ces conditions plus calmes, plus réfléchies, où l'émotion se recueille sans se refroidir et où l'intimité contemporaine s'allie déjà à l'autorité de l'histoire. Ce que le biographe avait de mieux à faire, ce n'était pas de raconter ou même de louer le Père de Ravignan : c'était, en le racontant, de recomposer cette physionomie à l'aide de souvenirs personnels, d'amicales confidences, de communications épistolaires; c'était de nous rendre cette figure dont l'influence doit survivre à son passage en ce monde et qui représente, pour tant d'âmes, la victoire du bien sur le mal, l'apaisement et le retour à Dieu. Ce n'est pas tout : en s'acquittant de cette tâche, M. Poujoulat avait à marquer une nuance que ne doivent jamais oublier les hommes du monde, même en traitant des sujets religieux. Il fallait que, sous sa plume de fidèle, mais de laïque, dans une œuvre pieuse, mais littéraire, le Père de Ravignan nous fût surtout présenté par le côté extérieur, par cette action visible et incessante sur les consciences et les cœurs, qui faisait de lui, pour ainsi dire, un trait d'union entre la vie religieuse et la vie mondaine. En effet, dans une âme, dans une existence comme celle-là, il y a deux choses : il y a le travail intime par lequel cet élu de Dieu s'avance sans cesse vers la perfection, et où il n'a pour témoin et pour confident que Dieu même ou peut-être un autre religieux, privilégié comme lui de la grâce divine : ce travail échappe à l'étude, à l'appréciation des hommes,

et, s'il était révélé jamais, il le serait par ce frère, par ce compagnon de luttes, d'épreuves et de mystiques joies. Il y a ensuite le caractère, la direction, la souveraineté spirituelle, le gouvernement des âmes, ce que le monde connaît, ce qu'il accepte et bénit, ce qui place, à certains moments, un humble prêtre au-dessus de toutes les puissances terrestres. C'est par là surtout que le Père de Ravignan a été grand : chez lui, même de nos jours, l'écrivain a eu des supérieurs et l'orateur des égaux; le directeur, le conseiller, le consolateur n'en avait pas. A cette âme à demi cachée dans l'ombre du sanctuaire, et, vers les derniers temps, déjà suspendue entre la terre et le ciel, se rattachaient, par des liens invisibles, des milliers d'âmes éparses dans toutes les classes sociales, poursuivant à travers tous les incidents de la vie réelle leur but apparent, et, aux heures de recueillement, se repliant vers leur soutien et leur guide, comme l'oiseau revient à son nid. Comment le Père de Ravignan était-il parvenu à cette magistrature suprême devant laquelle s'inclinaient le souverain et le ministre, l'homme de guerre et le penseur, le bel-esprit et la grande dame ? C'est ce que l'on comprend après avoir lu le livre de M. Poujoulat; j'en résumerai les mérites en disant qu'il nous montre tout le dehors de ce caractère et de cette vie, et qu'il laisse à un cœur placé plus près encore de celui du Père de Ravignan le soin d'achever son œuvre.

Je n'analyserai pas l'éloquent récit de M. Poujoulat : à quoi bon? ce serait refaire moins bien que lui ou plutôt abréger misérablement une histoire que tous mes lecteurs veulent et doivent connaître dans ses moindre détails. Je me priverai même du plaisir de feuilleter, avec l'éminent biographe, ces nombreuses lettres qui ne sont pas la partie la moins précieuse de son ouvrage; lettres charmantes et

touchantes, où l'on respire un ineffable parfum de bonté et de droiture, un génie mêlé de sagacité et de douceur, dont l'onction pénétrante et balsamique ramène, avertit, persuade, guérit; délicate avec les délicats, forte avec les forts, attentive et compatissante avec les faibles. Ce qui me frappe dans ces expansions familières, c'est la justesse, l'harmonie admirable entre le moyen et le but, l'absence de tout excès, même dans cette sainteté qui fut pourtant si pure et si haute. Tout en rompant violemment avec le monde, en suivant cette vocation qui affligea ses amis et désola d'abord sa mère, en quittant les salons pour le séminaire et presque aussitôt le sacerdoce séculier pour un ordre religieux, Xavier de Ravignan n'a pas de ces duretés terribles qui anéantissent tous les sentiments humains. Il est homme encore, fils, frère, sensible aux affections, aux joies, aux douleurs de la famille : seulement, il les sanctifie en y versant d'une main infatigable les flots du divin amour. Comme, chez lui, la perfection chrétienne ne s'est pas faite de ruptures et de secousses, mais de progrès persistants, comme l'enfant pieux et réfléchi, le jeune homme irréprochable, l'homme du monde sachant rendre la vertu attrayante, le magistrat relevant par l'innocence de ses mœurs l'éclat de ses talents et de ses succès, n'ont eu qu'à se continuer, à s'élever par gradations lentes et sûres pour arriver jusqu'aux plus difficiles vertus du prêtre, jusqu'aux plus austères immolations du religieux, il en résulte que rien, dans cet ensemble, n'est heurté, et que le P. de Ravignan transporte dans son action sur les hommes et sur son temps l'accord, la juste mesure qu'il a su mettre dans sa vie. Prenez cette vie si belle, à tous ses points culminants, si heureusement retracés par M. Poujoulat : le court passage au ministère public, l'entrée à Issy, l'irrécusable triomphe de

la vocation définitive, la fermeté sans éclat et sans faste dans les jours mauvais, les premières apparitions dans la chaire, les Conférences de Notre-Dame, les retraites pascales, l'apostolat moins retentissant, mais non moins efficace, des dernières années; partout vous retrouverez le même caractère; vous reconnaîtrez que cette vertu n'a pas procédé par coups de foudre, mais par une lueur douce, constante, qui, après l'avoir éclairée, se répandait alentour et attirait sur ses traces toute une partie de cette génération, si rebelle pourtant et si aveugle. Est-ce là tout? Non; je voudrais indiquer une autre nuance, qui achève d'expliquer, selon moi, comment l'influence du P. de Ravignan a été à la fois si profonde et si incontestée. Cette nuance, je crois la découvrir dans le rapport, ou, si vous l'aimez mieux, dans le contraste des événements et de la marche de son époque avec ses antécédents, ses opinions, son nom et sa position dans le monde.

Tout en déplorant la révolution de Juillet comme la plus cruelle injustice qu'ait jamais commise un grand peuple, comme la plus funeste catastrophe qui ait jamais compromis le présent et l'avenir d'un grand pays, on doit avouer pourtant que les dernières années de la Restauration créaient à la religion et à ses ministres une situation fâcheuse. On leur donnait le superflu et on leur ôtait le nécessaire. On leur accordait je ne sais quelle puissance occulte, politique, qui, grossie par l'esprit de parti, devenait le texte de déclamations haineuses et de dissolvantes calomnies contre la Royauté et l'Église, et on leur retirait cette liberté au grand soleil, qui eût servi à dissiper les préventions et les mensonges. Gentilhomme et magistrat royaliste avant d'être prêtre et prédicateur, Xavier de Ravignan, s'il fût monté, sous ce régime, dans la chaire de Notre-Dame, eût été suspect à une portion de

son auditoire. On l'eût soupçonné d'être l'organe d'un parti, d'une congrégation peut-être. Il aurait rencontré, au seuil des consciences et des âmes, des difficultés insolubles : il se serait heurté contre les préjugés des *libéraux*, des *parlementaires*, des gallicans, des frondeurs, de tous ces honnêtes gens dont Paris est plein, qui, sur la foi de leur journal, se faisaient alors révolutionnaires par amour pour la Charte et impies par haine contre les jésuites. Pour que la mission d'un homme tel que le P. de Ravignan se développât sans entrave et produisît tous ses fruits, il fallait qu'un grand bouleversement politique déplaçât les rôles, et donnât à ce gentilhomme, à ce royaliste, l'indépendance et le prestige d'un vaincu. Ce n'est pas tout encore, et l'on ne saurait assez admirer de quelle façon la Providence a distribué les parts dans cet apostolat du dix-neuvième siècle, où s'est signalé le réveil, non plus d'une religiosité vague et chevaleresque, mais de la religion véritable. Dans le premier contact, le premier choc d'une société nouvelle, surexcitée par une révolution, avec ces vérités longtemps méconnues, c'eût été trop que de la forcer de les entendre dans la bouche d'un homme du passé, d'un suspect de la veille, venant de ce vieux monde que l'on n'avait pas eu encore le temps de réhabiliter par l'expérience de ce qui le remplaçait. A ce moment il fallait un homme nouveau, arrivant d'un autre bord, un esprit trempé dans ces sources bouillonnantes, ayant partagé la plupart des illusions dont s'étaient éblouies les intelligences; parlant à cette génération son langage, prêchant la révolution en révolutionnaire : que le P. Lacordaire me pardonne si je lui applique ce mot que j'abhorre! je le purifie en écrivant son nom, comme on chasse une odeur pestilentielle en brûlant une précieuse essence. Puis, le régime homœopathique ne

devant pas durer toujours, les passions d'ailleurs étant apaisées, la religion de l'*avenir* ne pouvant être, après tout, que celle du passé, il convenait que l'on vît reparaître dans la chaire, avec les signes d'un pacifique triomphe, la personnification victorieuse et éloquente de tout ce que cette société nouvelle avait renié, raillé, calomnié, brisé. Le P. de Ravignan résumait un ordre d'idées, de traditions, de souvenirs, qu'avaient redouté ou haï les âmes dont il allait s'emparer : c'était une revanche, une féconde et salutaire revanche que prenaient, en sa personne, ces idées monarchiques, suspectes au jeune libéralisme, ces distinctions sociales, odieuses à l'égalité moderne, tout, jusqu'à cette robe de jésuite, objet ou prétexte de tant d'invectives et d'outrages. Ce caractère d'opportunité fut instinctivement compris par les premiers auditoires de l'éminent prédicateur et ajouta à l'intérêt de ses débuts. Lorsqu'il vint, en 1836, prêcher le carême à Saint-Thomas-d'Aquin, l'impression fut très-vive. — « Quelle pieuse fête, nous dit M. Poujoulat, que de l'entendre dans ce faubourg même qui lui gardait un si cher souvenir! Lorsqu'il parut dans la chaire de Saint-Thomas-d'Aquin, il y avait quatorze ans que le monde ne l'avait vu. Celui qu'on appelait alors l'abbé de Ravignan était là, devant un auditoire composé de magistrats, de jurisconsultes, d'avocats, d'une société qui avait été la sienne : on se rappelait sa jeunesse brillante, ses courtes mais belles années de magistrature, sa retraite soudaine au sein de la solitude religieuse. La dernière fois que les uns ou les autres l'avaient vu, c'était à un bal, dans une soirée étincelante ou dans un cercle de causerie aimable, ou sur le siége de l'avocat général : ils le retrouvaient en soutane et en rochet, les cheveux courts, le front déjà dépouillé, pâle et maigre, et portant sur sa face l'empreinte au-

stère de je ne sais quel souffle de l'éternité et le sceau de Dieu. » — Ce contraste, si éloquemment indiqué par M. Poujoulat, disposait toutes ces âmes à se laisser subjuguer par le P. de Ravignan et préparait sa domination spirituelle. Ce monde d'élite reconnaissait et saluait un des siens. Ce furent là de belles journées pour le prédicateur et pour l'auditoire; plus belles encore, lorsque notre religieux, passant, au carême de 1837, de Saint-Thomas-d'Aquin à Notre-Dame, élargit les limites de son pieux empire; plus belles enfin, quand aux Conférences de Notre-Dame il ajouta, comme complément, les retraites de Notre-Dame, achevant ainsi de conquérir ceux que sa parole avait ébranlés. M. Poujoulat s'est montré le digne historien de ces combats, de ces victoires remportées sur un siècle indifférent par ce serviteur de Dieu et de la vérité. Il en a raconté les divers épisodes avec ce mélange de vivacité et d'ampleur, avec cette puissance d'expansion et de souffle qui caractérise son talent. On le sent ému de ce qu'il retrace et l'on s'en émeut avec lui. Parmi ces consolants et édifiants souvenirs, il en est un que je ne puis omettre : c'est celui du 17 février 1839, jour où « l'on vit au banc d'œuvre un vieil évêque, la tête couronnée de longs cheveux blancs, et dont la physionomie empreinte d'une majesté bienveillante gardait une paix que de rudes épreuves n'avaient pu altérer : Fénelon de l'exil, il avait noblement achevé son œuvre et rentrait dans sa patrie pour y mourir. » — Ce vieil évêque, c'était Mgr de Frayssinous, celui qui, au commencement de ce siècle, avait inauguré, par les Conférences de Saint-Sulpice, la restauration de l'enseignement catholique en France; celui qui, plus tard, avait répondu de Xavier de Ravignan devant Dieu et devant les hommes, disant à ceux qui s'affligeaient de le voir perdu pour la magistrature et

le monde : « Je vieillis, il me remplacera. » De loin comme de près, Mgr de Frayssinous ne l'avait jamais perdu de vue. Le cœur du vénérable évêque battait dans ce jeune cœur, brûlant d'une flamme intarissable pour la conversion et le salut des âmes. Aussi, lorsqu'ils se retrouvèrent, l'un sur ce banc, l'autre dans cette chaire, l'un après une noble tâche, fécondée par les admirables dispositions de l'élève non moins que par les mérites du maître, l'autre après trois années de prédication déjà fructueuse et d'apostolat, il y eut pour tous deux et, avec eux, pour l'assemblée tout entière, une émotion profonde, qui se traduisit, sur les lèvres du P. de Ravignan, en magnifiques paroles. « A la fin de l'exorde, dit M. Poujoulat, l'auditoire, contenu par le respect dû au lieu saint, ne put cependant se défendre d'un murmure de ravissement: il se leva, presque tout entier, et les regards s'attachèrent sur Mgr de Frayssinous, qui rencontra de beaux jours en sa vie, mais jamais un plus beau. »

Vingt ans après, encore sous l'impression de cet excellent livre de M. Poujoulat, je ne puis séparer dans mon souvenir, dans ma respectueuse tendresse, ces deux figures vénérées et bénies, l'une de mon adolescence, l'autre de ma maturité. Elles dominent toutes deux, du point le plus élevé que choisisse la vérité sur la terre, du haut de la chaire chrétienne, deux phases également critiques de notre siècle : celle où une génération, séparée de ses anciennes croyances par des monceaux de décombres, avait à retrouver les premiers éléments de l'éducation chrétienne, et celle où des esprits superbes, fatigués de doutes et de mécomptes, désabusés des chimères dont ils s'étaient enivrés, n'avaient plus qu'à choisir entre un scepticisme absolu et la foi qui ne trompe pas. Mgr de Frayssinous et le Père de Ravignan

n'ont été ni infidèles ni inférieurs à leur tâche. Unis dans leur sainte et abondante moisson, ils resteront unis dans leur gloire. Il ne les séparait pas non plus, le royal élève de l'un, l'auguste admirateur de l'autre, lorsque, le lendemain même de la mort du Père de Ravignan, il s'associait aux regrets de sa famille dans une lettre telle qu'il sait les écrire, lorsque, plus récemment, il félicitait et remerciait M. Poujoulat de son ouvrage; « heureux, écrivait-il (23 novembre 1858), d'y retrouver le nom de l'illustre et saint évêque que l'apôtre de Notre-Dame appelait son maître et son père, et à qui je conserve, pour tout le bien qu'il m'a fait, une éternelle et filiale reconnaissance. » — M. Poujoulat doit être fier d'avoir désormais sa part dans ces nobles et pieux souvenirs. Il nous parle, dans sa courte préface, de la solitude « où il a goûté, depuis sept ans, tous les enchantements du travail, » et d'où sont sorties, pouvons-nous ajouter, tant de sérieuses et belles œuvres. Parmi ces joies auxquelles la vie des champs mêle ses recueillements et ses silences, il n'en est pas de plus douce que de combattre la décadence littéraire, l'affaiblissement des esprits et des cœurs par de bons ouvrages et de bons exemples; de servir, en des pages éloquentes, ces deux grandes délaissées des temps d'égoïsme et de vertige : la fidélité et la vérité.

# POÈTES ET CONTEURS

I

# AUGUSTE BRIZEUX

---

Mettre un certain intervalle entre la mort d'un poëte éminent et l'étude que l'on consacre à sa vie et à ses œuvres, ce n'est pas un retard, c'est un hommage. L'homme est ainsi fait, l'homme moderne surtout, qu'il mêle sans cesse à ses admirations pour les vivants je ne sais quel sentiment ombrageux et jaloux dont il faudrait chercher les causes dans les éternelles misères du cœur humain et dans l'état de la société actuelle. Les prétendants y sont si nombreux et les places si disputées, que toute célébrité, même légitime, y semble prise sur le voisin. Mais, lorsqu'une tombe s'ouvre, on va subitement à l'excès contraire : les éloges affluent, les panégyristes abondent : on dirait qu'ils veulent acquitter, en une seule fois et pour n'avoir plus à y revenir, tout un arriéré de louanges, certains que cette explosion finale cessera toujours assez tôt pour contenter l'amour-propre de ceux qui

survivent, et que leurs concerts d'enthousiasme et de regrets n'auront jamais autant d'éclat et de durée que la mort n'aura d'ombres, de silences et d'oublis. C'est ainsi que les choses se passent pour les renommées bruyantes, pour celles où se reconnaît, par quelque endroit, l'empreinte du charlatanisme et du mensonge contemporains. Celle d'Auguste Brizeux mérite mieux, parce qu'elle durera davantage. Un poëte distingué, M. de Belloy, a signalé une sorte d'harmonie suprême entre cette existence si pure, si passionnément consacrée à l'idéal et à l'art, et cette fin silencieuse, dans une ville de province, modeste centre scientifique et littéraire que réchauffe le beau soleil du Midi, si cher à l'enfant de la Bretagne. Il y aura aussi, si nous ne nous trompons, un secret accord entre les sentiments que suggèrent cette vie et cette mort, et les consciencieuses lenteurs d'un éloge d'autant plus sincère qu'il aura été plus réfléchi. D'ailleurs, pour un critique saturé de prose (et quelle prose!) exposé par état au contre-coup des agitations stériles de notre littérature, ce n'est pas trop de cinq ou six mois pour se recueillir en présence d'un vrai poëte et pour relire avec une attention respectueuse ces œuvres exquises, fortes ou charmantes, *Marie*, la *Fleur d'Or*, les *Bretons*, *Primel et Nola*, les *Histoires poétiques*. Quelle est la valeur réelle de ces œuvres ? Quel sera leur rang dans la poésie moderne ? Dans quelle proportion se partage la double inspiration, — locale et universelle, — de ce poëte qui est Breton, de ce Breton qui est poëte ? En quoi consiste, selon nous, la véritable originalité de Brizeux ? Quels courants divers et parfois contraires se sont disputé son talent, son âme, sa vie ? Comment nous semble-t-il placé au seuil de sa Bretagne bien-aimée, tout à la fois comme un gardien vigilant de ses vieilles mœurs, de ses antiques

croyances, et comme un mélancolique précurseur de l'esprit moderne qui nivelle et efface tout? Comment enfin le poëte, amoureux des sombres horizons de la Bretagne, et cependant porté par un invincible instinct vers les pays de la lumière et du soleil, a-t-il été, dans le monde intellectuel, rejeté, à certains moments, en un sens opposé, des régions lumineuses de la foi vers les orages et les brumes du doute? Ces questions, on le voit, et d'autres encore qui s'y rattachent, sont de celles qu'on ne saurait traiter à la légère, en se jouant, entre le roman de la veille et le vaudeville du lendemain : elles touchent à un ordre d'idées supérieures même à la poésie et à l'art, et Brizeux, qui s'efforça constamment de relever, en sa personne et dans ses œuvres, la mission du poëte, encouragerait, j'en suis sûr, cette façon de chercher dans son histoire un chapitre de l'histoire générale des âmes, des mœurs, des souffrances, des aspirations et des défaillances de son temps.

Un mot d'abord sur cette vie si cachée, si peu retentissante, qu'on est forcé de la découvrir pas à pas en lisant ses ouvrages, comme on découvre une source presque invisible en contemplant les arbres et les fleurs qui s'épanouissent sur ses bords. On l'a dit bien souvent, on l'a répété encore à propos de Brizeux, la vie des poëtes est tout entière dans leurs vers, et heureux, hélas! bien des poëtes illustres, s'ils s'étaient souvenus de cette vérité, si leur vie en prose, leur existence extérieure et matérielle, livrée en pâture à la curiosité publique, n'avait pas altéré l'image de cette vie intérieure et idéale, reflétée dans leur poésie? Brizeux naquit, en 1805, à Lorient, d'autres disent à Scaër, dans la vallée du Scorff. Sa mère était une femme remarquable par une exquise délicatesse d'esprit et de cœur; dès le berceau il en eut une autre, non moins tendre, non moins chère, non moins vénérée, la Bretagne!

Pour la première fois je quittai mes deux mères,

a-t-il pu dire dans *Marie*. Son éducation se fit en trois endroits différents : au bourg d'Arzanno d'abord, chez le curé, son oncle ; puis au collége de Vannes ; et enfin au collége d'Arras, dont le proviseur, M. Sallentin, était aussi son parent. On peut déjà s'arrêter ici un moment, et signaler en germe bien des inspirations qui se retrouveront plus tard à travers son œuvre. On comprend que l'éducation de Brizeux a été, même au collége, douce et maternelle, qu'il n'a pas eu ce malheur ou ce travers, aujourd'hui à la mode, de maudire et de détester les studieuses années de son enfance, de jeter à ses professeurs, à ses maîtres, ces anathèmes, ces cris de colère, ces violentes épithètes de *cuistres*, de *marchands de grec et de latin*, dont un poëte célèbre a donné le déplorable exemple. Comment la poésie, cette fleur du matin, pourrait-elle se conserver intacte dans une âme ainsi irritée contre le temps où elle était jeune et pure, où s'éveillaient en elle les premières, les plus fraîches harmonies ? Ne fût-ce que par amour pour Virgile, l'homme fait devrait toujours regretter et chérir l'époque où il fut écolier. Virgile ! j'ai nommé un des amis, un des modèles de Brizeux. Le Celte en lui se tempérait de cette grâce, de cette élégance virgilienne que Joubert a appelée suprême, qu'aucun poëte moderne n'a dépassée, et où le beau ciel de Naples et de Mantoue se colore déjà de quelques teintes de la lumière divine. Mais nous n'en sommes encore qu'à l'enfance de Brizeux. Il a chanté le curé d'Arzanno :

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître.

Il a chanté aussi ses premiers compagnons d'études, Albin, Llô, Daniel :

Loïc du bourg de Scaër, Ives de Kerhuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.

Il s'est souvenu du collége de Vannes quand il a écrit cette admirable pièce : Les *Écoliers de Vannes*, qui figure dans ses *Histoires poétiques*, et qui n'est si pathétique et si émouvante que parce que l'auteur s'identifie de cœur et d'âme avec ses imberbes héros, qu'il les connaît par leur nom et semble les personnifier en les chantant. Enfin le souvenir du lycée d'Arras lui inspira le *Vieux Collége*, un des plus beaux morceaux de son recueil des *Ternaires*. Ainsi, dès ses premiers pas dans la vie, la poésie de Brizeux recevait de son paisible entourage une impression décisive : elle restait pour ainsi dire filiale ; au lieu de s'épancher au dehors, au-devant d'images nouvelles et d'émotions inconnues, elle s'enfermait, comme en son cadre naturel, dans cet ensemble de tableaux rustiques, de sentiments familiers, de couleurs locales et de figures aimées, qui pénétraient également ses regards, son imagination et son cœur. C'est à cet accord primitif entre ce qu'il vit, ce qu'il sentit et ce qu'il chanta, que Brizeux dut ce caractère de simplicité originale, ce fond de sincérité, de recueillement et de tendresse, qui résista chez lui à toutes les épreuves et le ramena sans cesse, après les heures de trouble ou les saisons de voyage, aux mélancoliques douceurs du berceau et du bercail.

Il en sortit pourtant, il vint à Paris vers 1825 ou 26 : qu'on se reporte avec nous vers le Paris de ce temps-là, vers l'état des esprits à cette époque, et peut-être s'expliquera-t-on Brizeux tout entier, comme nous croyons nous l'expliquer nous-même.

S'il ne s'agissait que d'indiquer les liaisons de Brizeux avec quelques-uns des chefs de l'école *romantique*, la

remarque serait insignifiante ; car il n'y a pas trace de système dans ses poésies, et l'on peut dire qu'il côtoya ou visita le romantisme sans lui rien prendre. Virgile chez les anciens, André Chénier chez les modernes, Burns chez nos voisins, tels seraient, si l'on voulait absolument fixer les parentés poétiques de Brizeux, les poëtes dont la physionomie se rapproche le plus de la sienne : il put connaître et admirer M. Hugo, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, *qui depuis, mais alors*... Esprit amoureux de vérité et de liberté, il s'associa sans nul doute à cette prise d'armes de la jeunesse et de la vie contre une poésie glaciale, contre une littérature décrépite. Quant aux querelles de formes, aux procédés matériels, aux questions si graves alors, si effacées aujourd'hui, de costume et de ciselure, il eut le bonheur d'y échapper, et sa poésie n'en fut que plus svelte, plus élégante et plus vraie. Mais il n'en est pas de même d'autres influences qui se mêlaient à ce grand mouvement intellectuel, et que dut subir cette imagination ouverte à tous les souffles du matin. Grâce à de funestes malentendus qu'aggravèrent encore les années suivantes, cette liberté littéraire, philosophique et politique ne lui apparut, en ce moment transitoire, qu'escortée de méfiances et de rancunes contre l'Église catholique. Il put croire un instant que l'esprit du siècle, en désertant le parvis du temple et en s'élançant vers l'inconnu, ne ferait qu'obéir à la loi du progrès et marcherait à la conquête de ses destinées. En un mot, l'éducation, la virilité poétique de Brizeux dut s'achever dans des conditions, sinon mortelles, au moins dangereuses pour cette foi simple et robuste qu'il avait vue entourer son berceau sous les traits d'une mère, d'une patrie et d'un maître. Seulement, — et c'est là une distinction capitale, — si l'homme, en lui, ne fut pas inaccessible au doute, le

poëte resta chrétien. On ne le vit pas tomber, comme M. de Lamartine, dans une religiosité sans dogme et sans culte ; comme M. Hugo, dans un naturalisme superbe où l'œuvre absorbe l'ouvrier ; comme M. de Musset, dans cette poésie mêlée de blasphèmes et de sanglots qui forme l'inimitable accent de *Rolla*. Son âme put vaciller; sa muse ne se cramponna qu'avec plus d'amour aux vieux murs de ses églises bretonnes, vêtus de plantes sauvages dont il avait respiré le parfum. Si l'on osait accoupler une image sacrée à un souvenir païen, on pourrait dire que le christianisme de Brizeux reprenait ses forces, comme Antée, en touchant sa terre natale. Chaque fois qu'il revenait de fait ou en idée dans sa Bretagne, il embrassait du regard, avec un redoublement de tendresse, ces visages vénérés et bénis, ces costumes primitifs, ces traits de physionomie et de caractère, ces mœurs gardiennes des croyances, ces croyances protectrices des mœurs, ces croix, ces autels, ces sanctuaires, et il se fût volontiers écrié : « Restez ici ! demeurez où vous êtes et tels que vous êtes ! Fermez vos portes et vos cœurs aux atteintes du dehors. Vous avez la vraie sagesse et le vrai bonheur. N'imitez pas ceux qui voyagent. Ce Paris dont on vous parle et d'où je reviens, si vous saviez ce qu'on y gagne et ce qu'on y perd, ce qu'on y apprend et ce qu'on y oublie ! » — On le comprend; si au point de vue strictement religieux les premiers maîtres de Brizeux pouvaient s'attrister de ne pas le trouver plus inébranlable, il n'en était que plus poétique ; car la poésie, dans ses rapports les plus intimes avec notre nature incomplète et misérable, vit d'aspirations et de regrets plus encore que de certitudes. C'est cet ineffable assemblage de contrastes et d'analogies que Brizeux, après quelques essais sans conséquence, exprima sous une forme enchanteresse dans son poëme de *Marie*.

On a accusé de légèreté ou de malveillance ceux qui s'obstinent à admirer surtout, chez Brizeux, l'auteur de *Marie*, de même qu'à une extrémité toute contraire Balzac s'emportait contre ceux qui persistaient à l'appeler l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Ces persistances populaires ont pourtant leurs causes, qui tiennent peut-être à un plus grand nombre de points de contact entre l'œuvre *favorite* et la majorité des lecteurs. Pour ma part, je suis prêt à reconnaître que le poëme des *Bretons* a plus de puissance et d'ampleur, que *Primel et Nola* ne le cède en rien à *Marie* pour l'élégance et la grâce, que les *Histoires poétiques* sont d'une allure plus nette, plus sobre et plus savante; et enfin, comme pour achever d'exclure toute idée de déclin, que rien dans les ouvrages de Brizeux n'est supérieur à ses derniers vers, à cette *Elégie de la Bretagne*, à ce cri de cygne blessé s'enfuyant à tire-d'ailes vers la patrie céleste :

La science a le front tout rayonnant de flammes;
Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains :
Éclaire les esprit sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice! alors viens tracer nos chemins.

Pourtant ne vante plus tes campagnes de France!
J'ai vu, par l'avarice ennuyés et vieillis,
Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance;
Et, l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.

Vingt ans je l'ai chanté!... Mais, si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs!

Toute cette pièce est d'un effet pathétique, poignant, irrésistible, qu'accroît encore l'inévitable rapprochement entre ces pressentiments funèbres et la fin prématurée du poëte. En la lisant on se souvient que, chez les anciens,

*vates* signifiait à la fois *poëte* et *prophète*. Elle va rejoindre, à travers ces *vingt ans* dont parle Brizeux, ce poëme de *Marie* où sa jeunesse, comme sa Bretagne, nous apparaissait dans toute la fraîcheur de ses premières amours. Nous avions lu *Marie*, comme tout le monde, quand ce poëme parut (il s'appelait alors *roman* et plus tard *idylle*). Nous venons de le relire : difficile et mélancolique épreuve, où l'admiration du jeune âge ne résiste pas toujours au froid jugement de l'âge mûr, où le lecteur morose rend souvent responsable de son propre déclin l'œuvre qui lui renvoyait jadis l'écho sonore de ses belles années ! *Marie* nous a semblé plus délicieuse que jamais. L'églogue antique n'a pas plus de perfection et de grâce; elle a moins de cœur et moins d'âme. Dans sa simplicité déjà bien savante, — car, ne nous y trompons pas, Brizeux fut un poëte plus savant encore que simple, — il a compris que le fil léger de ce *roman* d'adolescent ne suffirait pas à retenir le lecteur, et, autour de cette délicate légende, il a enroulé, comme un poétique encadrement, d'autres souvenirs, d'autres impressions, d'autres images. Il revient à pas lents sur ce chemin rustique où le petit pied de Marie a laissé sa trace. Mais l'heure est si charmante, l'air si doux, le ciel si pur, il y a tant de fleurs dans les haies, tant d'oiseaux jaseurs dans les buissons, qu'il s'arrête à chaque instant pour récolter et grossir sa gerbe. Puis, quand Marie reparait, ce nom, cette figure, cette ombre, s'emparent de l'âme comme s'emparent de l'oreille ces mélodies préférées qui reviennent par intervalles dans l'œuvre des maîtres, et forment pour ainsi dire le lien de leurs diverses pensées. Maintenant, cueillez au hasard, soit parmi les douze élégies qui donnent leur nom au livre, soit parmi les pièces intermédiaires, tout est suave, exquis, ravissant. Je retrouve là Brizeux, tel

que j'essaye de le comprendre et de le peindre, jeune et fier, sauvage et triste, doué de poésie par toutes les bonnes fées de son pays ; Brizeux avec ses ferveurs bretonnes et ses faiblesses humaines, avec ses regrets, ses tendresses, ses retours passionnés vers *la terre de granit recouverte de chênes.*

Jours passés, que chacun rappelle avec des larmes,
Jours qu'en vain l'on regrette, aviez-vous tant de charmes?
Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,
Et l'ennui du présent fait-il votre beauté?

On rencontre à chaque page dans *Marie* de ces élans, de ces échappées soudaines, qui, sans briser le cadre choisi par le poëte et sans dépayser sa muse, appartiennent pourtant à la poésie universelle, et expliquent peut-être comment ce livre est entré plus vite et plus profondément que ses autres ouvrages dans l'âme des lecteurs étrangers à son pays. Quoi de plus touchant que la pièce *A ma mère?* Quoi de plus beau que le dialogue des *Deux Statuaires*, où l'auteur exprime le contraste entre la docilité passive, l'immobilité théocratique de l'art égyptien et l'élégance vive et libre, la grâce idéale de l'art grec? Dans un ton un peu plus chaud, quoi de plus charmant que ces strophes qu'André Chénier eût enviées :

Le jour naît; dans les prés et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
    Tandis que la ville repose :
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
    A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
    Aucune des fleurs de ce monde!
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal,

Qu'au doux parfum des vers leur parfum matinal,
Comme deux soupirs, se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit; c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,
Ainsi, de fleur en fleur, va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! Et puis, avec ce doux fardeau,
Près de la couche blanche où, sous un blanc rideau,
Mollement dort ma bien-aimée,
Je reviendrai m'asseoir, et, troublant son sommeil,
Je ferai sur son sein ondoyant et vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante, et sur un bras soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs, sur son sein endormi,
Alors sa main suive la trace,
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs
Elle doute longtemps qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce!

On a là la poésie de Brizeux dans son expression la plus vive. Rapprochez de ces strophes ravissantes le *Chemin du Pardon*, et surtout la pièce intitulée la *Noce* et le dialogue entre les deux *Bas-Valan* (chanteurs); mettez en regard de cette note un peu sensuelle la chaste image de Marie :

L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère;
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire;

et vous pourrez parcourir, dans ce seul volume, toute la gamme poétique de Brizeux ; vous comprendrez aussi que ce livre offre à un plus haut degré que ses autres ouvrages un mérite propre à soutenir l'intérêt et le charme : la variété. Nous n'avons pas encore tout dit. Il y a dans *Marie*, dans l'édition du moins que nous avons sous les

yeux[1], des pièces qui portent la date et l'étiquette de 1830. C'est justement l'époque où le poëte a traversé Paris et a laissé quelques-unes de ses croyances s'accrocher aux ronces de cette civilisation nouvelle. A côté de ses vers pieux à sa mère et à Marie, d'autres sentiments, d'autres idées, se font jour. Il chante la liberté, non plus, je le crains, la liberté chrétienne ou bretonne, mais la liberté révolutionnaire qui vient de soulever des pavés :

> Liberté, dans nos murs toujours la bienvenue,
> Comme d'anciens amants nous t'avons reconnue,
> Et nous baisions ta robe, et tous avec gaieté
> Nous suivions au combat *ta sœur l'Égalité*...

Depuis, si Brizeux a réfléchi et observé, il a dû se dire que ces *deux sœurs* n'étaient pas toujours d'accord. Ailleurs il a un hommage pour George Farcy, jeune penseur de l'école du *Globe*, héros et victime des journées de Juillet. Il personnifie et poétise le *Doute* en homme qui a senti ses étreintes.

> ... Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
> A tâtons, dans la nuit, je cherchais mon chemin.

Mais la pièce la plus significative, à ce point de vue, de toutes celles du recueil (dans l'édition de 1836), c'est, sans contredit, celle que le poëte a intitulée *Jésus*.

> Christ, après deux mille ans tes temples sont déserts,
> Et l'on dit que ton nom s'éteint dans l'univers...

Évidemment cette pièce nous remet en présence de cette espèce de symbolisme complaisant que le romantisme révolutionnaire appliquait alors aux vérités de l'Évangile. N. S. Jésus-Christ n'est plus qu'un Dieu dé-

[1] Nous avons relu *Marie* dans l'édition in-8° de Renduel, 1836.

chu, dépossédé de sa divinité par l'inexorable raison, par le progrès des siècles :

> Nous, qu'écouter et croire? Homme ou Christ, ah ! qu'importe !
> Nul n'apporta jamais nourriture plus forte ;
> Si la sagesse est Dieu, nul n'aura *reflété*
> Une plus grande part de la Divinité...

Un pas de plus, et nous arrivons au cri désespéré de *Rolla :*

> Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte;
> Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux :
> D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
> Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux !

Un pas encore, et nous touchons à la déchéance complète de l'Homme-Dieu, du *pâle Essénien*, proclamée dans des vers d'une désolante audace par un poëte remarquable, M. Leconte de Lisle. Dans cette pièce de *Jésus*, Brizeux n'est plus séparé d'Alfred de Musset que par cette nuance qui sépare le Breton, religieux encore jusque dans ses écarts passagers, de l'enfant de Paris, de l'écolier de l'Université de 1826, irrévérencieux et frondeur, et ne devant qu'à sa nature poétique le fond de regret et de désespoir mêlé aux éclats de son doute. Au moment où le Christ lui apparait comme immolé de nouveau, et cette fois pour toujours, il semble vouloir l'ensevelir d'une main pieuse dans les voiles d'or de sa poésie, l'envelopper de respect et d'amour comme les saintes femmes du Calvaire ; l'on se sent attendri plutôt qu'irrité de cette inconséquence de poëte et d'artiste qui nie et qui adore, qui blesse et qui pleure en même temps. Voilà Brizeux dans *Marie*, ou, pour mieux dire, voilà Brizeux tout entier. La Bretagne à l'horizon, toujours chérie, toujours regrettée, toujours chantée, la Bretagne où il reviendra plus tard et qu'il adjure de garder fidèlement ses

croyances comme le plus précieux de tous les biens; mais, pour le moment, Paris au premier plan; Paris avec ses dissolvants, ses conseils perfides et les nuages de son ciel; Paris où les alcyons et les poëtes laissent des plumes de leurs ailes, qui allume le réchaud de Le Braz, que l'on regarde en s'écriant :

> Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
> Le devant de la porte où l'on jouait jadis!

dont on dit avec amertume :

> Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie;

Paris que l'on déteste, que l'on fuit, mais dont on garde au flanc ou au cœur cette blessure que nous connaissons tous, qui agite et qui plaît, qui, même en se guérissant, se reconnaît à la cicatrice, et qui se rouvre à certains moments. Tel fut ce talent, telle fut cette âme, qu'on aurait tort, selon nous, de représenter sous un autre jour que le véritable. A la distance volontaire où nous nous sommes placé, en dehors de tout parti pris, il nous a paru que le meilleur hommage à rendre à ce doux et fier poëte était de ne rien dissimuler, d'éviter, en parlant de lui, même l'ombre et le semblant de ce qu'il haïssait le plus, le convenu et le mensonge. L'inspiration réelle de ce délicieux poëme de *Marie*, au moins dans quelques-unes de ses parties primitives, ce n'est pas le christianisme de Manzoni et de Sylvio Pellico, d'Ozanam et de Lacordaire; c'est plutôt ce que j'appellerai la nostalgie catholique et bretonne.

J'ai insisté sur ce poëme de *Marie*, non pas, à Dieu ne plaise! pour amoindrir méchamment l'importance et le mérite des autres ouvrages de Brizeux, mais parce que

tout artiste, tout poëte a, dans sa vie, une époque, une œuvre, qui, si l'on sait l'étudier et la comprendre, donne la clef de tout le reste. Après celle-là, il pourra se développer, se préciser davantage, accentuer certains côtés laissés d'abord dans l'ombre, se montrer plus sûr de sa manière, plus magistral et plus complet : nulle part on ne retrouvera, au même degré, cette spontanéité, cette franchise d'émotion, qui éclate jusque dans ses contradictions apparentes, nous livre ses premiers secrets, et nous fait faire, pour ainsi parler, le tour de son imagination et de sa pensée. Hâtons-nous pourtant de remarquer que, dans les *Ternaires*[1], dans les *Bretons* surtout et dans les *Histoires poétiques* (sauf une étrange pièce en l'honneur du Lamennais des derniers temps), Brizeux redevint bien plus Breton, bien plus constamment chrétien. Les contours de sa poésie, plus nets, plus arrêtés, cessent de se baigner dans ces brumes matinales où l'auteur de *Marie* confondait ses amours, ses rêves, ses croyances et ses doutes. Brizeux dès lors s'est plus résolûment voué à être le poëte de la Bretagne ; il a compris que toute dissonance, dans cette entreprise nationale et pieuse, affaiblirait l'œuvre et troublerait l'harmonie entre le poëme et le sujet, entre le livre et les lecteurs. Mais, avant d'écrire les *Ternaires*, le moins réussi de ses ouvrages, Brizeux alla en Italie avec M. Auguste Barbier, son ami, qui venait de publier *les Iambes* et qui devait rapporter de son voyage le beau poëme d'*Il Pianto*. On était alors en 1832 ; Brizeux avait vingt-sept ans. Tout l'attirait en Italie, la loi des contrastes chère aux imaginations poétiques, l'immortel assemblage de tant de beautés, de souvenirs et de prestiges, le sentiment religieux toujours vivant au fond

[1] C'est le même recueil que l'auteur intitula plus tard la *Fleur d'Or*.

de son âme, tout jusqu'à son amour pour Dante, dont il nous a donné une traduction presque littérale, appréciée par les meilleurs juges. Il y retourna souvent; il y séjourna longtemps, et l'Italie a une place dans ses œuvres. Nous ne l'y chercherons pas. Ce qu'il faut y voir, c'est moins telle ou telle pièce consacrée par Brizeux aux merveilles de cette seconde patrie que son ingénieux et heureux effort pour combiner et fondre les deux inspirations, les deux palettes, pour colorer d'un reflet de soleil les tons un peu grisâtres de ses premiers horizons. Brizeux, on le sait, poussait si loin cette préoccupation d'artiste, qu'il aimait à établir, en de lointaines origines, des parentés mystérieuses entre la race celtique et les races de l'Orient et du Midi. Quoi qu'il en soit, sa poésie, sous cette double influence, dut ressembler et ressembla souvent à ces fruits du Nord, cultivés dans notre Provence, qui unissent à la délicatesse, à la finesse primitive de leur tissu et de leur chair le parfum et la saveur méridionale. Le recueil des *Ternaires*, qui, malgré son infériorité relative, renferme encore des beautés de premier ordre, n'est qu'une transition, ou, comme nous l'écrit un éminent ami de Brizeux, un poétique compromis entre son admiration pour l'Italie et son amour persistant pour sa terre natale. Rien de plus intéressant que cette lutte intérieure de deux ordres de sentiments et d'images, s'associant peu à peu dans un même esprit, mais de façon à laisser prévaloir le moins riche, le moins splendide des deux, celui qui devait, en définitive, fixer le rang et la renommée du poëte : car pour le public et pour lui-même il est resté uniquement Breton : la corde italienne n'est chez lui qu'une corde étrangère ajoutée à l'instrument original, pour le rendre plus sonore et plus varié. S'il veut grossir son trésor, s'il veut butiner sous un autre ciel d'autres fleurs de poésie, c'est

pour les rapporter à ses compatriotes, à ses frères, que dis-je? pour les acclimater en Bretagne.

> Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour;
> Comme en tout pays, et, de plage en plage,
> Je m'en vais semant cette fleur sauvage
> Qui devant vos pas doit fleurir un jour!

Cette Bretagne, il la revoit sans cesse, en idée, en songe; il y revient fréquemment, ne se lassant jamais d'étudier ses usages, ses physionomies, ses costumes, sa langue; s'identifiant de plus en plus avec elle, s'habillant parfois comme ses robustes enfants pour ne pas faire tache dans leurs groupes, signalant avec effroi ou colère toutes les concessions à l'esprit nouveau, gourmandant même les curés et les recteurs qui parlent un breton dégénéré. Il fait mieux encore : au moment où son talent a toute sa séve naturelle et toute sa force acquise, où il s'est patiemment assimilé tout ce qui peut varier le ton et élargir l'envergure de son style, il écrit son œuvre la plus puissante, la plus énergiquement nationale : l'épopée rustique des *Bretons*.

Nous comprenons que les compatriotes de Brizeux préfèrent ce poëme à tous ses autres ouvrages. Pour nous-même, qui ne pouvons y apporter un sentiment patriotique aussi vif et une connaissance aussi profonde de la couleur locale, les *Bretons* abondent en beautés supérieures. Comme morceau détaché, Brizeux n'a rien écrit de plus vigoureux, de plus grandiose que le chant des *Lutteurs*, et, dans un autre genre, rien de plus pathétique et de plus navrant que le chant des *Conscrits*. Par la fermeté, l'allure, le souffle, les muscles, les *Bretons* sont au-dessus de *Marie*. Si nous nous y arrêtons moins, c'est parce que ce poëme, s'il précise mieux son talent, renferme moins

de son âme, parce que les *Bretons* sont une œuvre conçue, préméditée, élaborée en dehors de la *personnalité* du poëte, et que *Marie* est le poëte lui-même. Or nous cherchons moins, dans cette étude, à caractériser le talent de Brizeux, à fixer le rang de ses divers ouvrages, à analyser ses beautés de détail et ses procédés de style, qu'à remonter jusqu'à lui, à le comprendre, à le connaître, à nous rendre compte de ce que son œuvre, sa vie, son langage, et, pourquoi ne pas le dire? sa mort, ont pu offrir de contradictoire ou d'inconséquent. L'histoire d'une âme nous a toujours paru le but le plus élevé que pût se proposer la critique : qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit de l'âme de Brizeux !

*Primel et Nola* est une charmante idylle, une digne sœur de *Marie*. Il faudrait se répéter pour en louer convenablement la fraîcheur, la suavité et la grâce. Nous ferons une halte un peu plus longue avec les *Histoires poëtiques*, d'abord parce que c'est le dernier grand ouvrage de l'auteur, ensuite parce que, dans ce recueil, il nous semble passé, en intention du moins, à l'état de maître. On sait que son livre se termine par un court poëme didactique, intitulé : *Poétique nouvelle*, où Brizeux, après avoir salué Horace et Boileau, ajoute :

Ils ont donné la forme et j'indique le fond.

En effet, son poëme, au lieu d'être une série de préceptes versifiés, est une sorte de pélerinage à travers des souvenirs, des tableaux, des *effets de poésie*, où l'auteur appelle sur ses traces les imaginations dignes de sentir, sinon de chanter comme lui. C'est, ce me semble, quelque chose de pareil à ces excursions pittoresques que les grands paysagistes entreprennent à la tête de leurs élèves, où ils

leur enseignent à mieux voir, à mieux rendre la nature, et d'où ils reviennent avec ces *études* que l'on accroche au plus bel endroit de l'atelier. Les divers chants de la *Poétique nouvelle* sont donc des *études* excellentes, rien de plus. On aurait tort d'y chercher ou des vues nouvelles sur l'art ou un ensemble de leçons. En somme, Brizeux n'a pas plus donné le fond qu'Horace et Boileau n'avaient donné la forme, par la bonne raison que ni la forme ni le fond ne se donnent, et que les *Arts poétiques* n'ont jamais créé un poëte; mais il a fait, notamment dans la *Cité*, acte de belle et bonne poésie, et c'est tout ce qu'on pouvait exiger. Les *Histoires poétiques*, qui tiennent la première place dans le volume, ont une tout autre importance. Il y a là surtout cinq petits poëmes, les *Pêcheurs*, la *Paix armée*, les *Moissonneurs*, les *Bains de mer*, et les *Écoliers de Vannes*, qui peuvent soutenir la comparaison, non-seulement avec les meilleures inspirations de Brizeux, mais avec ce que la poésie contemporaine a produit de plus exquis. Le livre a paru, je crois, au commencement de 1855, vingt-quatre ans après *Marie*. On peut donc mesurer, à ces deux points extrêmes de cette carrière trop courte, le chemin parcouru par le poëte, la maturité forte et saine suppléant à l'idéale fraîcheur de la jeunesse. Si, parmi ses illustres émules, il en est qui ont brisé tout pacte avec la muse chrétienne, confidente de leurs premiers songes, il a suivi une marche contraire. Tout en lui s'est rasséréné et affermi. Sans doute son poétique hommage à la mémoire de Lamennais :

> Lorsqu'un tel homme meurt il faut parler de lui,

est là pour prouver que l'orthodoxie de Brizeux n'est pas encore bien profonde, ou du moins que son culte pour les

gloires de sa chère Bretagne lui donne de singulières distractions. Mais, après avoir déchiré cette page, on ne trouverait plus dans tout le volume un seul vers à effacer. Quel sentiment vrai, quelle religieuse douceur, quel accent de pénétrante tristesse dans l'épisode des *Pêcheurs!* Il faut avoir habité les côtes de l'Océan, au milieu de ces populations qui vivent de la mer et qui parfois en meurent, pour peindre avec cette vérité les angoisses du *Départ*. Silence! Voici la chanson des deux beaux enfants, qui s'exhale à travers ce sombre tumulte, comme la blanche hirondelle des mers plane sur les flots noirs et agités :

> Le bon Jésus marchait sur l'eau;
> Va sans peur, mon petit bateau!

Ainsi le doux nom de Jésus reparaît dans les vers du poëte; mais ce n'est plus, comme autrefois, pour être débattu, entre le ciel et la terre, par cette âme à demi penchée sur les abimes du doute. A présent, Brizeux, dans sa poésie du moins, s'est rangé du côté des croyants et des simples : il pleure et prie avec eux. Il prie et pleure avec cette vieille mère, qui balaye la *poussière sainte*, la poussière d'une chapelle dont chaque dalle est un tombeau; pieux travail, qui, suivant sa foi naïve, doit désarmer les tempêtes et ramener les pêcheurs au port. Ils reviennent, mais dans quel état! ils n'ont sauvé que leur vie. Nous assistons alors, dans le beau chant des *Quêteurs*, à tous les détails de la charité et de l'hospitalité bretonnes. Les laboureurs accueillent et consolent les naufragés; on taille un nouveau bateau dans le bois d'un grand chêne; on le lance à la mer, et le refrain de la vieille chanson s'élance sur la vague apaisée :

> Jésus nous conduira sur l'eau,
> Va sans peur, mon petit bateau!

Brizeux, dans ce que j'appellerai sa seconde manière, n'a rien écrit de plus parfait. Les *Bains de mer* nous le montrent revenant à un de ses thèmes familiers, à sa haine contre la civilisation et la corruption des villes, pénétrant peu à peu et dépravant l'innocence des mœurs de son pays. Il y a de l'Alceste chez Brizeux, qui, dans sa *Poétique nouvelle*, a évoqué avec une verve généreuse Molière et le *Misanthrope*, et qui eût été, je crois, un vaillant satirique, si sa naissance, son éducation, ses premières impressions poétiques, ne l'avaient tourné vers l'élégie et l'idylle. Déjà dans *Primel et Nola* il nous avait égayés aux dépens de M. Flammick, de ce produit bâtard d'une nature rustique et d'une demi-science de citadin :

Voici monsieur Flammick avec son air matois.
Il n'est plus paysan et n'est pas un bourgeois...
Il revient de l'école, écoutez son jargon.
Ce n'est pas du français, ce n'est plus du breton.

Dans les *Bains de mer*, ce sont les élégants, les oisifs, les viveurs parisiens, que le poëte met en présence de ces mœurs pures encore, mais exposées, chaque été, à se laisser surprendre, pour un peu d'or, par la contagion du vice. Quant aux *Écoliers de Vannes*, il faudrait transcrire en entier et mettre dans toutes les mains ce délicieux poëme. On se dit, après l'avoir lu, que la poésie, trop souvent complice, dans notre siècle, de bien des passions et des colères, a aussi des baumes souverains pour guérir ces blessures ouvertes au cœur de la patrie par les révolutions et les guerres civiles. Ce que j'admire dans les *Écoliers de Vannes*, ce que j'admirais récemment dans un bien beau récit de M. Jules d'Herbauges, la *Jaguerre*, c'est l'art de rester Vendéen, tout en enveloppant dans un

même sentiment de pieuse tendresse et de piété d'autres combattants et d'autres victimes. A cette phase, à ce point de vue, la religion vendéenne n'est plus une guerrière, mais une sœur de charité. Quoi de plus émouvant que la rencontre de ce curé, ancien soldat de la *petite chouannerie* (1815), avec ce paysagiste à qui cette vallée aujourd'hui si paisible, si riante, rappelle aussi des heures sanglantes et de furieuses mêlées! C'est le matin; la rosée brille à la pointe des herbes lustrées; les oiseaux s'éveillent; tout est calme, harmonieux et charmant : le pauvre prêtre, courbé par le chagrin bien plus que par l'âge, va tristement dire une messe d'anniversaire pour l'âme d'un *bleu* qu'il croit avoir tué dans une de ces terribles journées. Ces deux hommes, à peu près du même âge, se sentent attirés l'un vers l'autre; ils se racontent leur histoire, et bientôt, de récit en récit, le curé découvre que c'est là le jeune homme qu'il a vu tomber sous ses coups, mais qui n'est pas mort. La joie, la messe d'actions de grâces, la réunion sous la treille du presbytère, le repas agreste, tous ces détails de fraises, de crème et de cidre, toujours si frais, si artistement relevés et enchâssés chez Brizeux, forment un tableau ravissant, rempli de cette gaieté attendrissante, de ces sourires mouillés dont parle Homère.... O vous qui avez fait de la poésie une corruptrice, que vous êtes coupables, puisqu'il suffit de moyens si simples et si purs pour obtenir de tels effets et faire couler de si douces larmes!

En résumé, *Marie*, c'est la jeunesse de Brizeux s'abandonnant à tous les souffles poétiques, mais dominé déjà par une pieuse image qui le ramènera. Les *Histoires poétiques*, c'est la maturité de Brizeux, ayant choisi les éléments qui s'accordent le mieux avec sa vocation de poëte et sa fidélité de Breton, ayant affermi sa manière en res-

serrant son cadre, et consacrant à son pays un talent arrivé à sa perfection. Entre ces deux termes de cette noble carrière, placez quelques pièces exquises de la *Fleur d'or*, les suaves récits de *Primel et Nola*, les vigoureuses beautés des *Bretons*; rappelez enfin, comme couronnement suprême, cette *Elégie de la Bretagne*, dont les vibrations prophétiques retentissent encore dans le cœur des amis du poëte, et vous aurez toute l'œuvre, toute la physionomie poétique de Brizeux.

Les *Histoires poétiques* ont été couronnées, en 1856, par l'Académie française; les *Bretons* avaient obtenu le même honneur, dix ans auparavant. On s'est demandé, avec une certaine nuance d'amertume, si l'Académie n'aurait pas pu faire davantage. Nous n'aborderons pas cette question délicate, qui amène forcément des comparaisons désobligeahtes, des noms propres, toujours bons à éviter. L'Académie a montré, surtout dans ces derniers temps, qu'elle n'était pas inhospitalière aux poëtes. La vie un peu nomade, l'humeur un peu sauvage de Brizeux, n'étaient pas de nature à forcer les portes du Palais Mazarin. Son jour serait venu ou allait venir : Brizeux est mort trop tôt, pour l'Académie comme pour la poésie et pour nous. Quant à la gloire, ou, pour mieux dire, à la popularité qui a manqué à l'auteur de *Marie*, des juges compétents ont affirmé que « la qualité qui lui fit tort et empêcha son nom de se répandre, ce fut la distinction suprême, exquise, sans égale, de sa pensée et de sa forme. » Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis, qui n'irait à rien moins qu'à établir un débat insoluble entre la poésie et le public. Si Brizeux, malgré des qualités admirables, est resté moins populaire que d'autres poëtes contemporains, c'est qu'il y a, en poésie, deux inspirations, l'une générale, l'autre locale : sans doute Brizeux a réussi, a excellé

à combiner ces deux inspirations; mais la seconde a prévalu. Les *Méditations* de Lamartine, les *Feuilles d'automne*, de Victor Hugo, le *Rolla* et les *Nuits* d'Alfred de Musset, s'adressent à une génération tout entière, aux femmes, aux jeunes gens, aux artistes, aux rêveurs, aux hommes du monde, à tout ce public des poëtes qui ne leur demande que de pressentir ou d'interpréter, sous une forme harmonieuse, le sentiment universel. Ces poëtes ont fait de la poésie cosmopolite; Brizeux a fait de la poésie bretonne. Il y a gagné en vérité, en sincérité, en couleur; il y a perdu en expansion et en popularité. Il n'a pu être complétement goûté que par les Bretons ou par ces rares connaisseurs qui ne sont pas seulement l'élite, mais l'exception. Retrécissez encore le cadre ou le foyer de cette poésie locale : supposez que Brizeux eût écrit dans cette langue bretonne qu'il savait si bien et qu'il aimait tant; son auditoire eût été plus borné encore, son influence plus restreinte. Il en serait de son œuvre comme de notre Renaissance provençale, où Roumanille, Mistral et quelques-uns de leurs émules dépensent un talent si remarquable, pour n'être compris que par quatre ou cinq départements[1].

Je voudrais finir par un de ces détails caractéristiques, personnels, qui sont la vie intime et familière de la critique. J'ai très-peu connu Brizeux; je ne l'ai rencontré qu'une fois, en 1852, chez un ami commun, et, je l'avoue, j'aurais pu l'écouter longtemps sans me douter que j'avais devant moi l'auteur de *Marie*. Si l'on m'eût dit, sans le nommer, que c'était là un poëte, je l'aurais cru de la famille d'Archiloque plutôt que de celle de Virgile. Cette verve satirique, cette exubérance de récriminations et de

[1] Le succès de *Miréio* m'a donné un démenti.

colères, cette violence d'honnête homme doublé d'un homme nerveux, tant de sarcasmes et d'ïambes en prose sur les lèvres de ce poëte si pur et si doux, tout cela me fit réfléchir, et je parvins à m'expliquer ce contraste. Un écrivain spirituel a comparé Chateaubriand, cet autre Breton si rarement de bonne humeur, à ces femmes vertueuses, mais acariâtres, qui, une fois quittes envers leur conscience et leur mari, font volontiers expier leur fidélité par leur entourage, et trouvent toujours qu'on ne leur en sait pas assez de gré. Eh bien, tous, tant que nous sommes, grands poëtes sevrés de popularité ou petits critiques martyrisés pour notre vertu, nous ressemblons quelque peu à ces femmes irrépréhensibles et désagréables. Nous n'avons pas, à Dieu ne plaise! la moindre envie de faiblir, de quitter les sentiers déserts pour les chemins battus, de prendre parti pour ces passions et ces vices qui décernent les succès et les couronnes. Mais en même temps nous ne serions pas fâchés qu'on se souvînt constamment qu'il nous suffirait de capituler, de faire un pas du côté de la foule, pour figurer, à notre tour, parmi ses favoris et ses élus. Si l'on a l'air de l'oublier, s'il nous semble que l'on ne nous tient pas assez de compte de notre abnégation volontaire, nous ne tardons pas à contracter une irritation sourde, qui, suivant les tempéraments, se traduit en invectives ou en névralgies. Nous lançons l'anathème à la faiblesse, à l'égoïsme, à l'indifférence des honnêtes gens non moins qu'à la perversité des autres. Cette disposition existait, je crois, et se manifestait, de temps en temps, chez Brizeux; surexcitée par la maladie, elle a pu s'aggraver à la fin, influer sur l'état de son âme et amener un dernier désaccord entre l'homme et le poëte. Redisons-le en finissant : le poëte était suave, tendre, pieux, chrétien: l'homme était irrité.

N'allons pas plus loin. Pour ceux qui relisent Brizeux et qui le jugent, comme un poëte doit être jugé, par ses œuvres, il reste encore, il restera toujours une des expressions les plus pures, les plus élevées, les plus délicates, de la poésie contemporaine, une des protestations les plus courageuses, les plus éloquentes, contre le sensualisme et le mercantilisme de la littérature moderne. Toujours son nom doit revenir, un des premiers, sous la plume de quiconque adjurera le talent de ne pas trahir sa céleste origine, de ne pas flatter le mal, de ne pas être servile, de ne pas préférer la matière à l'âme, de ne pas adorer le succès, la force, la jouissance, l'or, ces idoles des sociétés déchues; de n'exprimer que le beau et de n'exhorter qu'au bien. Je connais des gloires plus lucratives : je n'en connais pas de meilleure.

II

# M. VICTOR DE LAPRADE[1]

Les beaux vers de M. de Laprade sont la poétique paraphrase de cette pensée profonde et vraie : « La solitude affaiblit les faibles et fortifie les forts. » — Mais il ne s'agit pas seulement ici de la séparation entre l'individu et ses semblables ; l'homme mis en présence de la nature, l'âme humaine luttant contre les forces de la matière sans en être ni absorbée ni vaincue, tel est le spectacle que le poëte se propose à lui-même : tel est le difficile problème qu'il résout dans le sens du spiritualisme le plus pur et le plus élevé. Si je comprends bien cet heureux titre : *Idylles héroïques*, il signifie l'alliance victorieuse et féconde de l'action et de la contemplation ; car l'héroïsme n'est que l'action portée à sa plus haute puissance, et dominant, par un suprême effort, la nature ou l'humanité. Qu'on y réfléchisse ! Le débat, pour le moment, est là tout entier. L'avénement toujours plus manifeste du naturalisme dans

[1] *Idylles héroïques.*

14

l'art aboutira-t-il à la déchéance de l'âme? Ou bien l'âme forcera-t-elle la nature à lui servir d'échelon pour remonter vers son Auteur céleste et son immortelle origine? L'homme endormira-t-il pour jamais dans l'*ivresse des champs* ses facultés actives? Ou bien s'y retrempera-t-il comme en une source vive, et y puisera-t-il le courage de rentrer dans la lice? A laquelle de ces deux victoires ou de ces deux défaites l'art nous fera-t-il assister? *That is the question*, dirait Hamlet, qui, par parenthèse, aurait bien quelques petits reproches à se faire, dans le cas où, la rêverie conduisant l'âme à l'impuissance, la lutte finirait par le triomphe du monde extérieur sur l'activité et la volonté humaines.

M. de Laprade expose la situation dans une préface vraiment magnifique, qui pourrait être, pour la poésie spiritualiste, ce que la fameuse préface de *Cromwell* a été pour le romantisme. Il nous montre l'art descendant de l'architecture à la statuaire, de la statuaire à la peinture, de la peinture historique à la musique et au paysage, à mesure que l'idéal descend des hauteurs théocratiques pour s'incarner dans la figure de l'homme, puis passe de cette figure simple et isolée à la représentation complexe de ses sentiments et de ses passions, puis laisse la valeur relative de l'homme et de sa pensée s'amoindrir peu à peu dans l'ensemble de la création et y prendre ce caractère vague, indéterminé, si cher aux imaginations contemporaines. La poésie, en parcourant, elle aussi, ces phases diverses, se pénètre tour à tour des inspirations de l'art dominant; aujourd'hui elle emprunte à la musique et au paysage leurs formes indécises et flottantes, leurs molles influences, et ces énervantes vapeurs, mêlées de lumière et d'ombre, où la rêverie se complaît, où elle oublie si aisément d'agir, de penser et de vouloir. Ajoutez-y cette

tendance toujours croissante de l'homme moderne, de la vie actuelle, « à se laisser envahir par les choses du dehors, par ce qui est étranger à l'âme, par la nature, ou, pour mieux dire, par la matière, c'est-à-dire par tout ce qu'il y a de moins humain, » et vous comprendrez que nous ayons à redouter deux périls, en apparence très-contraires, et au fond très-proches voisins : d'une part, le *réalisme*, qui subordonne l'homme aux objets matériels ; de l'autre, un faux lyrisme, un faux mysticisme, qui met une âme partout, aux dépens de l'âme véritable. Cette double crise, M. de Laprade la reconnaît et la constate mieux que nous ne saurions le faire ; mais, intrépide soldat du spiritualisme, il la combat au nom même de cette nature qui semble prête à dévorer l'homme pensant, tout en l'acceptant pour son vainqueur et son maître. N'y a-t-il pas, en effet, fort heureusement, quelque chose de contradictoire à supposer que nos facultés les plus saines et les plus pures puissent s'affaiblir ou se corrompre là où nous sommes en contact plus direct avec le Créateur, où nous vivons plus près de Dieu, c'est-à-dire du principe de toute cette force intérieure qu'il nous a donnée pour le comprendre et le servir? Quoi ! la corruptrice de l'âme, la puissance acharnée à détourner de leur but suprême l'activité et la volonté, ce ne serait pas la société, avec ses mauvais exemples, ses besoins factices, les appétits matériels qu'elle surexcite, les spectacles hideux ou mesquins dont elle afflige nos regards, les intermédiaires sans nombre qu'elle crée entre Dieu et nous : ce serait la nature, avec ses horizons immenses, son air vivifiant, la calme beauté de ses solitudes, et le sentiment de cet infini divin, dont elle est la manifestation la plus éclatante ! Non, ce n'est pas possible, et, s'il fallait le croire, ce ne serait pas la faute de la nature, mais celle de

l'homme ; de l'homme, qui y apporte ses révoltes, ses amertumes, ses lassitudes, toutes les épaves de son orgueil, et qui interprète dans le sens de sa vanité ou de sa paresse le vague langage de cette douce conseillère. J'en appelle à tous ceux qui, après un chagrin, une crise morale, une douloureuse épreuve de la méchanceté humaine, ont essayé de la retraite au milieu des champs, et ont sincèrement demandé à la campagne l'apaisement de leur trouble, la guérison de leur blessure : est-il un refuge plus sûr? un baume plus doux? une consolation plus souveraine? Ne suffit-il pas de quelques instincts religieux, d'un peu de résignation et de droiture, pour sentir peu à peu Dieu lui-même se substituant aux hommes auprès de notre âme meurtrie et se révélant à elle à travers ces voiles transparents? Comment donc cette bienfaisante influence peut-elle devenir délétère? comment ce qui devrait restituer à l'âme toutes ses préséances lui fait-il perdre tous ses droits? comment ce commerce intime avec la Nature, qui devrait resserrer les liens de l'âme avec la Divinité, lui en ôte-t-il au contraire le sens, et fait-il à la fois disparaître cette âme et ce Dieu des œuvres d'art qu'il inspire? C'est que, depuis près de cent ans, depuis Jean-Jacques Rousseau et même Bernardin de Saint-Pierre, on s'est presque constamment trompé sur ce point. Il était convenu, dès lors, que l'homme social est pervers, corrompu, méchant ; que l'homme naturel est bon, vertueux, immaculé, et ce contraste servait de texte à des déclamations éloquentes contre les lois, les hiérarchies, les puissances, les grands, contre tout l'ensemble de la société officielle. On ne s'apercevait pas que c'était justement l'homme social, le produit de cette civilisation maudite, avec ses raffinements et ses vices, que l'on déplaçait sans le convertir, que l'on transportait tel quel dans cette nou-

velle atmosphère, et qui la viciait, au lieu de s'y assainir; comme ces victimes d'un mal épidémique, qui, transportées dans un hôpital, en infectent l'air au lieu d'y guérir. On prenait pour une cause ce qui n'était qu'un effet. Qu'est-il arrivé? Dans la première phase, celle des révoltes et des chimères, ce rapprochement de l'homme avec la Nature ne fut qu'une façon de protester contre tout ce qui gênait son esprit d'indiscipline, sa haine des supériorités, ses longues et sourdes rancunes contre les gouvernements. L'explosion démontra jusqu'où peut aller cette revanche de l'individu contre la société, lorsqu'il s'arme contre elle des passions mêmes qu'elle lui a données, et jusqu'où l'homme *naturel* peut pousser ses métamorphoses, — de la houlette à la guillotine. Plus tard, à chacun de ces cruels mécomptes que les révolutions n'épargnent ni à leurs adversaires ni surtout à leurs amis, la campagne s'offrit, non pas comme un refuge où se seraient raffermies et rassérénées les âmes, mais plutôt comme un moyen d'échapper à l'action, de cacher nos défaites, d'en finir avec des entreprises frappées d'impuissance, de couper court à des tentatives dont le mauvais succès froissait notre orgueil, décourageait notre ambition et légitimait notre lassitude. Ainsi, partout et toujours, c'est l'homme, l'homme social, l'homme moderne, l'ambitieux, le rêveur, l'orgueilleux, le révolutionnaire, le désabusé, le paresseux, qui s'est cherché dans la Nature, qui s'est consolé ou assouvi dans ce naturalisme égoïste ou hautain; il n'a accepté cette consolatrice qu'en la transformant à sa guise, en la pénétrant de ses influences au lieu de subir les siennes. Faut-il s'étonner du résultat? Les imaginations atteintes de maladies morales où la campagne n'était pour rien, se trouvant appelées à ce nouvel emploi de leurs forces inactives ou

fatiguées, y ont apporté leurs dispositions maladives, et, suivant qu'elles avaient plus de penchant à s'égarer ou à s'abattre, ont abouti, en face de la Nature, à un matérialisme grossier ou à un faux mysticisme. Que l'homme se relève, que l'âme reprenne son rang, que l'art se purifie, que la poésie moderne, qui a fait tant de mal, essaye de faire un peu de bien, et les vrais rapports de la Nature avec l'homme se rétabliront d'eux-mêmes. Cette œuvre réparatrice, nul n'y travaille avec plus de persévérance et d'éclat que M. Victor de Laprade.

Son nouveau volume se compose de trois poëmes : *Frantz*, *Rosa mystica* et *Herman*. Le poëte, si je ne me trompe, a voulu marquer une sorte de progression vers ces *hauts sommets* auxquels il nous convie. Frantz, qui a déjà figuré dans la *Symphonie alpestre*, est ce personnage sombre et irrité, dont le désespoir altier ne demanderait pas mieux que de recommencer Manfred, et jette à la famille humaine ses ardents anathèmes avant d'aller se perdre dans les inaccessibles solitudes. C'est alors que se révèlent à lui les félicités de la vie rurale et de la vie domestique, de la campagne et de la maison. Berthe lui tend la main ; les poésies agrestes l'enveloppent de toutes parts : puis l'enfant paraît, messager de bonheur et d'amour, et, avec lui, l'hymne de paix et de reconnaissance, où Laprade rivalise avec les plus suaves accents que ce thème délicieux ait inspirés à nos grands poëtes. *Frantz*, c'est donc la première halte au pied de la montagne, le premier degré d'initiation de l'âme ramenée par les spectacles de la Nature au bien, au vrai et à Dieu. *Rosa mystica*, c'est déjà plus que l'amour chaste et légitime, s'embellissant des joies conjugales et paternelles, et choisissant pour horizon les scènes les plus riantes de la vie rustique ; c'est l'amour héroïque, vivant d'immola-

tions et de sacrifices. Théocrite s'est fait chrétien et suit les traces du Dante. Un jeune songeur, Konrad, s'égare dans la campagne, au milieu de toutes les séductions printanières : la description en est ravissante :

Le jour, filtrant par goutte aux voûtes des allées,
Sème de diamants les mousses constellées,
Et, jaspant de vermeil le tronc du chêne obscur,
Fait sourire, à ses pieds, la pervenche, œil d'azur.
C'est midi; la forêt croise en détours sans nombre
Ses chemins, clairs sillons tracés sous ses flots d'ombre.
Au hasard l'enfant marche, absorbé tout entier
Dans son rêve sans terme ainsi que le sentier.
Bientôt, avec l'odeur qui sort de chaque tige,
Il subit du printemps l'invincible vertige.
Les folles visions, voltigeant par essaims,
Rompent en lui le fil des austères dessins.
Parti du Capitole, épris des vieux trophées,
Le mobile songeur s'égare chez les fées.
Il touche à ces jardins où s'endort la raison
Sous d'attrayants rameaux dont l'ombre est un poison.

Voilà bien la rêverie juvénile à travers champs, sur cette pente dangereuse où l'idylle cesserait d'être héroïque pour devenir énervante : mais une jeune femme apparaît à Konrad, une rose mystérieuse à la main. C'est Béatrix, c'est l'idéal, c'est la Muse de cet amour infini, *transhumain*, à qui la terre ne suffit pas, qui accepte la vie comme un combat, avec le ciel pour suprême union et suprême récompense. Dès lors Konrad est prêt pour la lutte; le mystique baiser de Béatrix l'a transfiguré. Viennent les périls, les souffrances, l'exil, la prison; toutes les douleurs terrestres se briseront contre l'invisible armure. Sainte Marie, sainte Victoire, sainte Thérèse, sainte Élisabeth, personnifiant, l'une la pureté céleste, l'autre la force triomphante, celle-ci la flamme du divin amour, celle-là la souriante charité, mêlent leurs voix à celle de Béatrix,

et Konrad n'a qu'à les écouter pour pressentir ses austères destinées. Il lutte, il souffre, il aime, il meurt, et son âme, unie déjà aux chœurs séraphiques, peut entendre le dernier mot de Béatrix, s'exhalant entre la terre et le ciel :

Gloire au cœur téméraire, épris de l'impossible !

Ce vers, on serait tenté de l'appliquer à M. de Laprade lui-même, écrivant de pareils poëmes en l'an de grâce et de réalisme 1859. Mais ici la critique, la froide et maussade critique, qui n'a pas cueilli de rose mystique dans les jardins de la rêverie, se voit forcée d'arrêter le poëte, et de lui dire : Prenez garde ! n'allez pas trop loin ! ne demandez pas le superflu à des âmes qui n'ont peut-être plus le nécessaire ! J'admets aisément la conversion de Frantz, retrouvant la paix du cœur et la soumission au devoir dans un ordre d'idées, de sentiments et d'images que nous pouvons tous goûter, qui ne dépassent pas l'humaine faiblesse. Êtes-vous bien sûr, dans *Rosa mystica*, de pouvoir être compris et suivi par votre auditoire? Avez-vous eu soin de conserver, entre vos lecteurs et vous, ces points de contact sans lesquels il ne peut y avoir ni persuasion complète, ni influence durable? On l'a dit, l'art n'est pas l'apostolat et le poëte n'est pas le prêtre : s'il veut être le prêtre, il faut qu'il se renferme dans le temple, et que ses chants soient des cantiques : alors il trouvera, chez les fidèles auxquels il s'adresse, mille traits d'union qui l'aideront à pénétrer dans les cœurs et à s'emparer des intelligences. Mais vous, vous écrivez pour le monde ; vous occupez une place éminente dans la poésie profane. Si vous voulez la purifier de ses souillures, maintenez-la à la portée de ceux qui vous écoutent et vous lisent : laissez-lui un pied sur la terre, tout en

élevant ses regards vers le ciel : si vous la faites trop éthérée, trop immatérielle, nous la contemplerons d'en bas comme on contemple une étoile; nous ne la suivrons pas comme on suit un guide. Et pourtant, encore une fois, gloire *au cœur téméraire*, gloire au poëte à qui l'on ne peut adresser que de semblables reproches !

*Herman* est peut-être plus austère encore : Herman représente le génie de l'action, se retrempant un moment dans les grandioses spectacles de la nature alpestre pour retourner ensuite dans le monde, et y reprendre, plus libre et plus fier, la guerre qu'il a déclarée aux perversités et aux lâchetés des hommes. Il ne songe ni à cet amour domestique qui a désarmé les colères de Frantz, ni à ce mystique amour qui a soutenu l'héroïsme de Konrad. Il gravit, seul et d'un pas ferme, les plus âpres sentiers de la montagne, bravant toutes ces molles langueurs où nous plonge la solitude, sûr de ne recevoir d'elle que de viriles leçons. Il monte, il monte toujours : le chœur des faucheurs, le pâtre, la fleur des cimes, le chasseur de chamois, ont jeté leur chanson à chacune de ses haltes. Plus haut ! plus haut encore ! Herman ne s'arrête pas sur ces pics accessibles où la végétation et les hommes ont laissé leurs traces. Le voilà parmi les glaciers, conversant avec l'esprit des sommets. Bientôt des voix héroïques viennent retentir à l'oreille d'Herman et s'associent aux rudes harmonies de la région des neiges éternelles. C'est Léonidas, l'héroïsme patriotique; c'est Caton, le stoïcisme romain; ce sont des accents non moins intrépides, mais plus chrétiens et plus tendres, — Jeanne d'Arc et Bayard. Le vaillant pèlerin s'exalte aux appels de ces voix généreuses. Tout ce que la Nature a de plus sauvage beauté, tout ce que l'humanité a eu de plus sublime grandeur, une double leçon éclatant à la fois dans ces deux parts

de l'œuvre de Dieu, telle est la conclusion du poëme. Désormais, qu'Herman redescende dans les cités, rien ne lui manquera plus pour agir, pour combattre et pour vaincre.

Notre brève analyse indique à peine la pensée générale de ces trois poëmes. Il faudrait, pour être juste, signaler cette richesse de couleurs, cette variété de tons, cette souplesse de rhythmes, toutes ces fleurs de poésie semées par l'auteur sur les pas de ses contemplateurs héroïques. On a déjà cité, dans *Frantz*, l'hymne de l'enfant; saluons aussi, dans *Rosa mystica*, ces vers de Konrad :

Si des pleurs à tes yeux je ne voyais les traces,
Je te croirais un ange et n'oserais parler.
Ton cœur, que la tristesse embellit de ses grâces,
S'il n'avait pas souffert ne saurait consoler.

Non moins que ta beauté cette douleur m'attire,
M'apprenant que ton sein palpita comme nous.
Ce front charmant, peut-être, est fait pour le martyre;
Mais il est fait encor pour qu'on l'aime à genoux.

Puisque de ma prison tu sais ouvrir les portes,
Délivre aussi mon âme esclave en ce bas lieu :
Tends à mes faibles mains la palme que tu portes,
M'élevant jusqu'à toi pour m'approcher de Dieu !

Et, dans *Herman*, le chant des faucheurs, et les strophes du glacier, où le poëte déploie cette séve vigoureuse, cette plénitude de force et de vie qu'il semble avoir dérobées à ses chênes bien-aimés. On le voit, aucune des grandes qualités poétiques, vigueur, élévation, grâce, élégance, suavité, énergie, fraîcheur, ne manque à ce volume, qui achève de fixer la renommée de M. de Laprade. Que lui manque-t-il donc? Je crois l'avoir déjà fait pressentir, et, si j'osais insister, ce serait M. de Laprade lui-même que j'appellerais à mon aide. Il y a, dans son livre, deux mor-

ceaux où il s'abandonne librement à son inspiration, où il s'adresse directement, dans toute l'effusion de son cœur, ici, à son cher pays de Forez, là, à la jeunesse d'aujourd'hui. Eh bien, ces deux morceaux sont d'une grande beauté, et j'entends d'excellents juges les préférer à tout le reste. Pourquoi ? parce que le poëte y est plus près de nous, parce que l'homme s'y fait mieux sentir, parce que tout travail d'avant-scène a disparu, et que je n'y vois plus qu'une noble et belle imagination vibrant, pour ainsi dire, dans mon âme, et y éveillant, en un magnifique langage, des émotions que je ne sais pas exprimer, mais que je ne suis pas incapable de ressentir. Frantz, Herman, Konrad, sont des personnages; je les aperçois groupés sur le versant de la montagne, et, pendant que je calcule la distance, je laisse se détendre ou se briser ce lien, cette communauté nécessaires pour que j'entre en part dans l'inspiration ou le sentiment du poëte. Mais, lorsqu'il s'écrie avec une tendresse toute filiale :

Cher pays de Forez, je te dois une offrande !
Terre où, dans mon berceau, les chênes m'ont parlé,
Ta séve et ton murmure en ma veine ont coulé ;
Il faut qu'un cri d'amour aujourd'hui te les rende !

lorsqu'il dit à la jeunesse actuelle (hélas ! dit-il vrai ?)

Mais je vous connais mieux, malgré votre silence :
Le poëte a chez vous bien des secrets amis.
D'autres vous ont crus morts et vous pleurent d'avance ;
Frères de Roméo, vous n'êtes qu'endormis !

Il est là, à mes côtés, me parlant cœur à cœur, et pas un de ses accents n'est perdu. Voilà la différence entre la poésie que l'on admire, mais de loin et sans se donner, et celle que l'on s'approprie, que l'on fait sienne, et qui par là se fixe, se multiplie en autant d'échos qu'il y a d'es-

prits capables de la partager. Les grands succès poétiques, le *Lac* de Lamartine, les *Nuits* d'Alfred de Musset, ne se font pas autrement : c'est une âme qui, à un moment donné, a senti, souffert, pleuré, chanté pour des milliers d'âmes; c'est une émotion universelle, exprimée par un seul. Aussi, nous autres vieux invalides de la critique, qui en avons tant vu mourir, de muses plus ou moins bien douées, nous ne devons pas nous lasser de dire aux poëtes : Point de système ! peu de symboles ! point d'apocalypse ! pas tant d'évolutions autour du temple ! pas tant d'efforts vers les escarpements et les hauts sommets ! Songez que de tout temps, depuis l'Anthologie jusqu'à la Fontaine, depuis Horace jusqu'à Musset, les chefs-d'œuvre de poésie ont vécu d'un rien; un rayon, un souffle, un sourire, une larme, une aile d'abeille! M. de Laprade est désormais un maître : il a la ligne et la couleur, la fermeté du contour, la beauté de l'expression, l'idéale grandeur, l'austère tendresse, le dédain de toute vulgarité, la haine de toute souillure, le noble élan spiritualiste : ce rien, ce je ne sais quoi, que je voudrais rencontrer plus souvent dans ses vers, il l'aura aussi, j'en suis sûr, le jour où il ménagera davantage notre faiblesse, et où le battement d'ailes de ses aigles n'effrayera plus le chant de ses fauvettes.

III

# M. OCTAVE FEUILLET[1]

---

Ç'a été pour la bonne littérature une consolation ou une revanche, que ces deux charmants succès, la *Maison de Penarvan* et le *Roman d'un jeune homme pauvre*, aient servi de réplique et comme de démenti à ces deux prouesses du réalisme : *Madame Bovary* et *Fanny*. S'ensuit-il que la *Maison de Penarvan* et le *Roman d'un jeune homme pauvre* soient deux chefs-d'œuvre? Nous ne le croyons pas. Il y a un an[2], à propos du livre de M. Jules Sandeau, nous reprochâmes à l'aimable écrivain d'avoir cherché ses inspirations dans un ordre de sentiments et d'idées inférieur à ce que nous pouvions attendre de son sujet et de son talent, d'être volontairement resté en dessous, en deçà de l'idéal où il aurait dû se maintenir avec sa noble et vaillante héroïne. C'est l'excès contraire que nous reprocherons aujourd'hui à M. Octave Feuillet, tout en rendant hommage aux

[1] Le *Roman d'un jeune homme pauvre*.
[2] Voir les *Nouvelles Causeries du Samedi*.

brillantes qualités de détail qui éclatent dans son récit et en font, malgré tout, une délicieuse lecture. Il a dépassé le but au lieu de l'atteindre. Entraîné par les charmes de sa manière, de plus en plus subtile et raffinée, il est allé au delà de ce que comporte, même dans ses plus larges complaisances, le roman, ce genre suspect aux esprits sérieux, mais que des écrivains vigoureux et vrais ont ramené, de nos jours, à une étude plus attentive du réel et du possible. Mes réserves, je le sais, sont contredites par les lecteurs et surtout par les lectrices de M. Octave Feuillet. Du moins, si je me trompe, c'est en toute sincérité, et non sans avoir à lutter moi-même contre les vives sympathies que m'inspire l'heureux auteur de *Dalilah* et du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

« Je puis m'abuser, nous dit le héros de M. Feuillet, le marquis Maxime de Champcey d'Hauterive; mais j'ai toujours pensé que l'honneur, dans notre vie moderne, domine toute la hiérarchie des devoirs. Il supplée aujourd'hui à tant de vertus à demi effacées dans les consciences, à tant de croyances à demi mortes, il joue, dans l'état de notre société, un rôle tellement tutélaire, qu'il n'entrera jamais dans mon esprit d'en affaiblir les droits, d'en discuter les arrêts, d'en subordonner les obligations. L'honneur, dans son caractère indéfini, est quelque chose de supérieur à la loi et à la morale. On ne le raisonne pas, on le sent; c'est une religion. Si nous n'avons plus la folie de la croix, gardons la folie de l'honneur! »

Nous aussi, nous nous abstiendrons de discuter ces lignes, qui renferment en germe toute l'idée du roman, et qui pourraient donner lieu à bien des objections et des commentaires. Nous ne demanderons pas à M. Octave Feuillet quels seraient les articles de ce code, quels seraient les dogmes de cette religion nouvelle, qui dépen-

drait évidemment du tempérament et de l'appréciation particulière de chaque individu. La réserverait-il, comme on peut le croire d'après son livre, aux seuls gentilshommes? mais alors ce privilége aurait le double inconvénient de créer deux nations dans une, deux humanités dans une, et de condamner ces pauvres gentilshommes, déjà passablement amoindris par les révolutions, à l'inévitable rôle de dupes et de victimes au milieu d'une société de gens dispensés par état des mêmes délicatesses et des mêmes scrupules. Ce n'est pas tout encore : rien n'est plus dangereux, dans la pratique de la vie, que d'exagérer ainsi, à l'usage des âmes ou des imaginations d'élite, un sentiment indéfini et même un peu chimérique. Il en résulte fatalement que ceux à qui on s'adresse trouvent commode et héroïque à la fois de viser au superflu et de négliger le nécessaire, d'être chevaleresques en oubliant d'être honnêtes et d'exagérer l'honneur pour s'affranchir de la probité. C'est que l'honneur, réduit à ses inspirations purement humaines, porte, hélas! un autre nom, plus conforme aux corruptions et aux misères de notre débile nature : il s'appelle l'orgueil. L'orgueil! M. Octave Feuillet ne se serait-il pas trompé? ne serait-ce pas, en réalité, l'orgueil qui gouverne ses deux principaux personnages sous un séduisant pseudonyme? La suite nous l'apprendra. Après tout, un romancier n'est ni un théologien ni un législateur. Acceptons, pour le moment, la thèse du charmant conteur, telle qu'il lui a plu de la poser et de la plaider.

Donc son héros, Maxime de Champcey d'Hauterive, personnifie l'honneur viril; l'honneur féminin, en vertu d'une opposition ou d'une affinité toute naturelle, se résume en mademoiselle Marguerite Laroque, belle et poétique plébéienne qui, ayant le malheur d'être million=

naire, craint de ne pouvoir jamais être aimée pour elle-même et se montre disposée à toutes sortes d'extravagances pour triompher de cette *jettatura* d'or et d'argent. Les scrupules d'un gentilhomme pauvre, amoureux d'une plébéienne riche, les appréhensions d'une plébéienne riche craignant d'être recherchée pour sa fortune par un gentilhomme pauvre, l'exagération, chez tous les deux, du sentiment de l'honneur, leur défendant d'être heureux jusqu'à ce que les conditions deviennent égales (peuvent-elles l'être?), voilà tout le roman. Racontons-le en quelques pages; puis nous tâcherons de conclure.

Dès le premier mot, j'arrête M. Octave Feuillet pour lui faire remarquer un détail, puéril en apparence, et qui a pourtant sa valeur. C'est Maxime qui raconte lui-même son histoire, à l'aide d'une de ces fictions un peu surannées qui consistent à se rendre compte, chaque soir, des événements et des émotions de la journée. Or j'admets volontiers le récit *à la première personne*, lorsqu'il s'agit, comme dans *Gil Blas*, d'amuser ou d'instruire, par son propre exemple, aux dépens de cette pauvre nature humaine, ou, comme dans *René* et dans *Adolphe*, de décrire une maladie de l'âme en se décrivant soi-même. Mais, dans le récit de M. Octave Feuillet, le narrateur ayant pris pour guide un sentiment exalté de l'honneur, et ne pouvant, par conséquent, rien dire ni rien faire que d'admirable, on est un peu choqué de le voir développer lui-même son caractère et le mobile de toutes ses actions, au lieu de laisser ce soin à l'auteur. N'insistons pas trop cependant, et suivons Maxime à travers les douloureuses étapes de sa fière pauvreté. Les premières pages du roman sont d'un effet irrésistible. Le vague malaise qu'éprouve Maxime adolescent en présence de ses parents, les scènes d'intérieur dont il cherche en vain à pénétrer

le mystère, les angoisses de sa mère, le faux luxe de son père, ces alternatives de violences et de faiblesse dont le jeune homme subit le contre-coup, puis la ruine éclatant dans une explosion soudaine; l'agonie et la mort de madame de Champcey, le retour et la mort de son mari, tout cela est peint de main de maître. Voilà donc Maxime investi de sa pauvreté comme d'une sorte de sacerdoce dont il comprend et accepte vaillamment les immolations et les sacrifices. Il est l'unique soutien de sa sœur Hélène, de vingt-deux ans plus jeune que lui, et qui, élevée au couvent, ignore, ou à peu près, toutes les infortunes de la famille. Ici j'arrête encore une fois M. Octave Feuillet : ces vingt-deux ans de différence déroutent toute mon arithmétique romanesque. Il a donné ou paru donner à son héros l'âge classique des amoureux : vingt-cinq ans. Mais, à ce compte, la sœur de Maxime n'aurait que trois ans. Or nous la voyons, au commencement du récit, jouer avec une de ses camarades de couvent une de ces scènes de brouille et de raccommodement où les enfantillages de l'amitié préludent aux émotions d'un autre âge. Dans cette scène, Hélène ne peut avoir moins de quinze ans; Maxime en aurait alors trente-sept! N'est-ce pas un peu trop pour un homme qui, à peine arrivé au château de Laroque, va être adoré de toutes les femmes, jeunes et vieilles? Ceci n'est encore qu'une vétille : passons. Aussi bien, avant d'accompagner Maxime au château, nous avons à le voir lutter corps à corps avec sa pauvreté dans deux scènes qui sont, sans contredit, ce que le roman renferme de plus original et de plus saisissant : celle où il dérobe à sa sœur, pour le dévorer en cachette, le morceau de pain qu'elle n'a pu manger par suite des péripéties de sa querelle avec sa jeune compagne; et celle où, après avoir erré dans le jardin des Tuileries en mordant, pour

tromper sa faim, les pousses printanières des marronniers et des tilleuls, il rentre affamé dans sa mansarde, se débat encore un moment contre son orgueil et finit par accepter le dîner que lui apporte la femme du concierge. Cela est très-beau, très-émouvant, et le lecteur a le cœur trop serré pour remarquer que ces deux scènes reposent sur une grosse invraisemblance. Je comprends très-bien que l'honneur, exagéré ou non, interdise à un homme qui a été riche, et qui n'a plus *absolument* rien, d'abuser de son crédit pour se faire servir, chez un restaurateur, un dîner qu'il ne pourra pas payer. Mais il reste à Maxime cinq ou six mille francs : son devoir est de vivre, ne fût-ce que pour ne pas laisser sa sœur seule et sans appui. Or comment vivre sans manger? Il y a là un exemple de ce superflu remplaçant le nécessaire, qui nous semble dominer tout le roman de M. Feuillet. Si Maxime, pour le moment, n'a pas d'argent sur lui, il sait que M. Laubépin, son vieux notaire, lui comptera à son retour la somme qui lui revient, toutes dettes payées, et dès lors ses scrupules sont inadmissibles. Ce notaire Laubépin, qui représente la probité, que dis-je? l'austérité démocratique, comme M. de Champcey représente l'honneur nobiliaire, ne résiste pas davantage à l'analyse. Pour éprouver Maxime, il lui fait diverses propositions qui sont toutes repoussées comme ignominieuses. Il lui propose, entre autres moyens de refaire sa fortune, d'épouser une jeune personne, fille d'un brave commerçant, jolie et pourvue de qualités estimables, qui sera enchantée de s'appeler la marquise de Champcey. Ce mariage s'accomplirait du consentement de tous, la jeune personne et ses parents sachant très-bien qu'ils ont affaire à un gentilhomme ruiné et l'acceptant tel qu'il est. Maxime s'indigne et se récrie : soit. Mais alors comment se fait-il que le vieux Laubépin trouve

tout simple et même parfaitement honorable d'introduire M. de Champcey, sous un nom supposé, dans une famille bourgeoise et millionnaire, n'ignorant pas qu'il y a là une jeune fille belle et romanesque, et espérant, ainsi qu'il le déclare plus tard, que Maxime se fera aimer d'elle et pourra l'épouser? Comment se fait-il que le jeune marquis adopte sans difficulté cette dernière proposition? Je ne puis concevoir ce qu'une supercherie romanesque, mais dangereuse, un déguisement qui va peut-être troubler le repos de trois ou quatre personnes, ôtent à l'irrégularité, au caractère équivoque ou humiliant d'une démarche qui, après tout, aboutira au même point : le mariage d'un jeune homme noble et pauvre avec une jeune fille riche et sans naissance. Je me trompe : dans ce premier parti que maître Laubépin offre à Maxime pour l'éprouver, il est question de la fille d'un commerçant honnête, d'une fortune honnêtement acquise; ce qui est encore la meilleure excuse de pareilles mésalliances. En épousant Marguerite Laroque, M. de Champcey saura, à la dernière page, qu'il épouse l'héritière de richesses indignement volées, et un de ses derniers actes d'héroïsme consistera justement à cacher à Marguerite le crime et l'opprobre de son aïeul. Ce sera plus héroïque; mais ce sera moins honnête : encore et toujours le nécessaire sacrifié au superflu! encore et toujours le petit bout de ficelle se trahissant à chaque pas de chaque personnage! Seulement, avec M. Octave Feuillet, cette ficelle est un fil de soie que ses lectrices aiment à dévider de leurs blanches mains, en l'humectant d'une larme.

Le château de Laroque, où s'accomplissent les parties les plus importantes du drame et où le marquis Maxime de Champcey d'Hauterive arrive avec le titre d'intendant et sous le simple nom d'Odiot, le château de Laroque

semble bâti tout exprès pour servir de théâtre à ces excès de romanesque où les héros de M. Feuillet vont se plonger avec délices. Madame Laroque a deux cent mille livres de rente, une nonchalance de créole et le goût de toutes les choses dispendieuses : son chagrin est de ne pas être pauvre, de ne pouvoir se dévouer aux douleurs d'autrui et aux siennes, de ne pas courir pieds nus, à la pluie et au soleil, un morceau de pain noir à la main. Cette paradoxale victime d'une nostalgie de pauvreté est la belle-fille d'un ancien corsaire que nous retrouverons au dénoûment, et la mère de cette belle Marguerite, qui s'est tracé d'avance un rôle difficile à soutenir. Douée de tous les dons de la beauté, de l'esprit, de l'imagination et du cœur, chantant comme madame Malibran, poétique comme une héroïne de Gœthe ou de lord Byron, prête à tressaillir d'enthousiasme au récit d'une grande action ou en face d'un beau paysage, elle se fait vulgaire et positive, glaciale et moqueuse; elle déclare n'aimer que son chien, elle raille impitoyablement toute poésie, toute illusion, toute jeunesse de l'âme; et cela pourquoi? parce qu'elle est riche et qu'elle se croit sûre qu'on ne l'épousera que pour sa dot. Voilà son honneur à elle, et, dans cette partie bizarre qu'elle engage dès l'abord avec Maxime, ces deux honneurs semblent constamment jouer à qui perd gagne. Maxime, qui ne peut se méprendre sur son propre mérite, sur ses talents et ses avantages extérieurs, puisqu'il est à la fois le narrateur et le héros, Maxime, qui prise très-haut le seul bien qui lui reste, la noblesse, puisqu'il lui fait tant de sacrifices, Maxime n'aurait pas besoin d'y mettre tant de façons : il est noble et beau, elle est riche et belle, un sentiment profond les entraîne l'un vers l'autre; madame Laroque connaît le vrai nom de son intendant, et elle est fort disposée à encourager ces roma-

nesques amours; jamais union ne serait préparée, consentie et contractée dans des conditions plus égales. Mais alors le roman finirait à la vingtième page, et ce serait dommage! car, avec toutes ses invraisemblances et toutes ses impossibilités, il est charmant. Pour que la thèse choisie par l'auteur se développe à loisir, il faut que Maxime et Marguerite conspirent, par de perpétuels *extras* d'honneur, contre leur amour, contre leur repos, contre leur bonheur, contre un dénoûment que tout le monde veut et qui ne peut pas manquer. Pour échapper à un péril imaginaire, celui d'être épousée sans amour par quelqu'un qui n'aurait sans doute ni yeux ni oreilles, Marguerite en court de très-réels, entre autres celui de devenir la femme d'un viveur de province, qui se moque de ses mièvreries et fait la cour à son institutrice. De peur d'être exposé à un danger chimérique, celui d'être soupçonné de vues intéressées sur le cœur de Marguerite, Maxime en affronte de plus sérieux; il risque de passer pour un intrigant, d'être insulté par la fière châtelaine de Laroque, et de jouer auprès de l'institutrice et de son élève un assez triste rôle de Grandisson râpé. Mais enfin M. Feuillet l'a voulu ainsi, et le succès lui a donné raison. Il retarde indéfiniment le bonheur des deux amoureux, semant sur leurs pas, pour allonger la route et grossir les obstacles, les gerbes fleuries d'un marivaudage héroïque qui est au Marivaux véritable ce qu'un chevalier du moyen âge est à un marquis à talons rouges. Il les soumet à toutes les épreuves obligées : Maxime dompte un cheval fougueux; il se jette à la nage pour sauver le chien et le mouchoir de Marguerite. Enfermé avec elle par une inadvertance du hasard dans une tour solitaire, il se précipite en bas de la tour, et en est quitte pour un bras cassé; le tout parce qu'elle fait mine de croire que c'est lui qui a

15.

fermé la porte au verrou dans une intention compromettante. Je l'avoue, au risque de passer pour un esprit prosaïque, c'est après ce saut périlleux que je voudrais voir finir le martyre des deux amants : Maxime l'a bien gagné! Dans les deux dernières scènes, nous sortons du paradoxe toléré dans le roman, pour arriver droit au mélodrame et toucher enfin à l'extravagance. L'agonie du vieux Laroque se transformant *in extremis* en un affreux scélérat, nommé Savage, ancien homme d'affaires du marquis de Champcey, le grand-père de Maxime, et coupable d'avoir trahi, pour un million, son maître, capitaine de frégate en 1793, le testament où il avoue son crime à ses enfants, et que Maxime déchire tout en pardonnant au vieillard agonisant, toute cette veillée lugubre, entremêlée d'anathèmes et de cris funèbres contre la perfide Albion, semble arrangée tout exprès pour exciter les transports d'un parterre du boulevard. Quant à l'héritage de mademoiselle de Porhoët, recueilli par Maxime, qui devient par là encore plus riche que Marguerite, ce n'est plus une ficelle, ni même un câble, mais une solive digne de figurer à la place d'honneur dans le plus fantastique château en Espagne qui ait jamais ouvert ses portes et ses fenêtres sur le pays de l'impossible. Je dis château en Espagne et je m'y tiens; car c'est avec des quadruples espagnols que mademoiselle de Porhoët Gaël achève de combler l'abîme — fort complaisant du reste — qui séparait Maxime de Marguerite. Cette demoiselle de Porhoët Gaël, le *Deus ex machina* de ce roman *quand même*, est une de ces aimables vieilles que M. Octave Feuillet excelle à peindre sur ivoire et qui, elles aussi, personnifient à leur manière l'honneur, la noblesse, la grâce, la dignité, la politesse, l'esprit chevaleresque des temps passés. C'est encore, à un autre point de vue que l'héroïne de Jules Sandeau

ou que la poésie de Brizeux, l'image de l'antique Bretagne prête à descendre dans la tombe et rassemblant dans un dernier rayon d'automne ses souvenirs et ses croyances d'autrefois. Jusque-là, tout est bien. Tant que mademoiselle de Porhoët se borne à gourmander les mœurs grossières et les idées positives d'aujourd'hui, à jouer au whist, à reconnaître un des siens dans le noble et beau Maxime, à raconter les grandes guerres de la Vendée ou même à dessiner le plan d'une cathédrale qu'elle doit bâtir dès que l'Espagne lui aura payé l'intérêt et le capital d'une créance arriérée de deux siècles, on ne peut qu'applaudir, et ce personnage, bien qu'il touche quelque peu aux contes de fées ou de revenants, relève fort heureusement le fond légèrement monotone des aventures du château de Laroque. Mais, lorsque cette créance espagnole, très-acceptable comme manie ou *dada* d'une imagination de vieille fille noble et pauvre, se change en réalité, lorsqu'un papier découvert par Maxime dans les archives de la famille de Porhoët constate les droits de la persistante octogénaire, et que l'Espagne, l'Espagne de 1857 (le récit est de très-fraîche date; on y parle de la guerre de Crimée), fait honneur à la dette contractée par Philippe V envers une Porhoët quelconque, on se souvient involontairement du vieil adage : « Qui veut trop prouver ne prouve rien, » et l'on se dit qu'il eût mieux valu marier un peu plus tôt ces deux héroïques martyrs de l'honneur que forcer cette pauvre Espagne de payer les frais du contrat. Si délicate, si fine, si attrayante que soit la manière de M. Octave Feuillet, on s'aperçoit qu'il a soutenu sa gageure quelques minutes de trop et qu'il a failli la perdre à force de vouloir la gagner. Le bras cassé au service de l'honneur de Marguerite suffisait et au delà : le testament du vieux Laroque et la succession de made-

moiselle de Porhoët ne peuvent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

Si j'ai fait ressortir avec une certaine insistance le défaut de vraisemblance et de solidité que l'on peut reprocher au *Roman d'un jeune homme pauvre*, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour contredire le suffrage du public ni pour me donner le triste plaisir de montrer qu'une analyse chagrine et maussade peut démolir et pulvériser les plus charmantes choses. Non : c'est pour rappeler d'abord que, dans le roman comme ailleurs, la forme peut sauver le fond, que le fini des détails, la grâce de l'exécution, le prestige d'un talent aimé, travaillant lentement, ne reparaissant qu'à propos et à de rares intervalles, obtiennent grâce, et grâce entière, pour des inventions que les négligences de l'improvisation ou les vulgarités de la forme condamneraient aux gémonies et aux nécropoles du roman-feuilleton : c'est ensuite et surtout pour mettre M. Octave Feuillet en garde contre les exagérations de procédés qui lui ont réussi jusqu'à présent, mais dont le *Roman d'un jeune homme pauvre* me semble marquer la dernière limite. Grâce au succès de *Dalilah* sur un de nos théâtres, au déclin rapide et à la mort d'Alfred de Musset, à de ravissantes qualités que les femmes devaient tôt ou tard prendre sous leur patronage, M. Feuillet vient de franchir ce pas difficile qui sépare, en littérature, la notoriété de la célébrité et la sympathie de quelques-uns de l'engouement de tous. Il est à la mode : on l'applaudissait hier; on va probablement l'applaudir demain; c'est le moment, pour ceux qui l'admirent et qui l'aiment, de lui dire la vérité. Il a été, je le sais, très-préoccupé du soin de renouveler sa manière un peu restreinte, de la crainte que la mine d'or d'où il avait tiré des bijoux si délicatement montés ne fût pauvre et vite épuisée. Rien de plus

honorable que cette inquiétude d'artiste redoutant de se répéter et se recueillant dans le silence pour chercher d'autres moyens, d'autres effets. Mais, depuis la *Petite Comtesse*, on ne peut se dissimuler que M. Octave Feuillet, tout en devenant plus séduisant encore, côtoie de bien près l'afféterie, la recherche, la mignardise, l'élégance excessive et quintessenciée, le pointillé, le sourire et les larmes brodés au tambour. Il y a dans ces premières déviations d'un talent charmant quelque chose qui plait, je ne sais quel parfum excitant, quelle saveur plus appétissante, une sorte de verre grossissant qui fait ressortir davantage les qualités primitives et force la foule à les apercevoir. C'est, en général, le moment des grands succès, et notre siècle pourrait en fournir plusieurs exemples. Pourtant, que M. Feuillet y réfléchisse! le *Roman d'un jeune homme pauvre* est une de ces brillantes victoires dont les lendemains peuvent être dangereux. Il en est du faux, dans l'art, comme du diable, de Lessing, à qui on appartient tout entier quand on lui appartient par un cheveu. Ce cheveu, on le découvrirait, en cherchant bien, mêlé aux tresses opulentes de Marguerite Laroque, aux boucles chevaleresques de Maxime de Champcey. Tant qu'il reste noir, passe encore; mais celui-là blanchit si vite !

IV

# M. ARSÈNE HOUSSAYE[1]

---

On a promis à M. Arsène Houssaye, comme assaisonnement ou complément de son succès, l'anathème des écrivains *soi-disant* religieux : ce *soi-disant* m'effraye et me met sur mes gardes. Affirmer que la *Henriade* ne vaut pas l'*Énéide* ou la *Divine Comédie*, que l'*Orphelin de la Chine* n'est pas le chef-d'œuvre de l'esprit humain, que le poëme de la *Pucelle* est d'une morale un peu contestable, que le besoin d'un nouveau monument élevé à la gloire de Voltaire ne se faisait pas généralement sentir, que M. Arsène Houssaye était peut-être un trop petit architecte pour une aussi grande entreprise; affirmer tout cela et passer pour un imbécile, soit ! je m'y résignais d'avance; j'y suis habitué, et l'habitude est une seconde nature; mais passer, pardessus le marché, pour un hypocrite, c'est plus dur, et il faut que je cherche un moyen de me tirer de ce mauvais pas. Hélas ! ce moyen, c'est M. Houssaye lui-même qui va me le fournir. Son livre ne mérite l'anathème de personne,

[1] Le *Roi Voltaire*.

excepté des admirateurs de la prose vive et charmante de Voltaire, lesquels se fâcheront peut-être qu'on l'ait loué dans un style diamétralement contraire au sien. Me voici voltairien pour un quart d'heure, non pas, Dieu merci ! pour amnistier des infamies, ni pour être dupe de cet ami prétendu de l'humanité qui a constamment traité le peuple de canaille et les Français de Welches, qui a déchiré, sali, foulé aux pieds toutes les lettres de noblesse de l'âme humaine, mais pour glorifier ses merveilleuses qualités d'écrivain, netteté, justesse, naturel, grâce, finesse, clarté surtout et haine de la phrase. Or, en ma qualité de voltairien de fraîche date, je dois avoir le zèle du novice, et je me déclare très-mécontent que mon héros ait été célébré en des phrases telles que celles-ci : « Voltaire qui fut gentilhomme de Louis XV et qui ne fut pas gentilhomme du Christ. » — « J'ai consulté l'oracle et j'ai demandé au grand agitateur des âmes le récit des agitations de son cœur. » — « Ce la Métrie, cette homme *où* il y avait un fou mêlé avec un sage. » — « Voltaire échappa au déluge, et emporta *dans* l'arche l'esprit de révolte *dans* l'esprit des arts; les arts, ces dieux tombés qui vont toujours escaladant le ciel, » etc. Tout le livre, un in-octavo de quatre cents pages, est écrit de ce style; du gali-Houssaye qui ne vaut pas mieux que le gali-Thomas. Vous figurez-vous l'auteur de *Zadig* ressuscitant, après quatre-vingts ans, pour se voir étouffé, non plus sous des roses, comme le lundi 30 mars 1778, mais sous ce paquet de vieux oripeaux ramassés dans les bureaux de l'*Artiste!* Quelle colère! quels éclats de rire! M. Houssaye nous apprend que Voltaire est un arbre, que l'ombre de cet arbre n'est pas saine, et qu'il y a passé trois mois : c'est sans doute là que sa prose a attrapé des rhumatismes! Il est vrai qu'il ajoute loyalement : « Il ne faut être voltairien qu'à la condition

d'avoir autant d'esprit que Voltaire. » Ceci me rassure pour lui et pour bien d'autres.

Sérieusement, à quelque religion, à quelque scepticisme que l'on appartienne, on doit regretter qu'un aussi beau sujet ait été, non pas traité, mais gâté par un fantaisiste à paillettes, qui m'a toujours paru jouer dans la littérature moderne le rôle que les hommes sans conséquence jouent dans les salons. Oh! ces hommes sans conséquence! on ne s'en méfie pas assez; ils sont habiles, ils sont heureux, ils sont terribles! Là où échouent les séducteurs en titre, ils réussissent ; pour eux, point de naufrage, point de catastrophe, point de précipice : ils ne tombent jamais; d'où tomberaient-ils ? Ils vont, ils marchent, ils pénètrent, ils arrivent. Vous les aviez laissés dans l'embrasure d'une porte, se haussant sur la pointe des pieds pour voir la fête, effacés derrière une double haie de grands personnages et de jolies femmes : vous les retrouvez à la meilleure place, pimpants, rayonnants, splendides, choyés par les muses et par la fortune, salués au théâtre et à la Bourse, en attendant l'Académie. Pour quiconque est au courant du sens et de la portée de certaines opérations stratégiques et préliminaires, il est fort clair que ce *Roi Voltaire* est un jalon placé par l'auteur du *Quarante et unième Fauteuil* sur le chemin des quarante autres, et qu'il veut maintenant faire aboutir au palais Mazarin cette route sablée et fleurie où il a trouvé déjà la richesse, le succès facile, la gloire en chrysocale, les attributions savoureuses de Lucullus et de Mécènes. Comment expliquer autrement ce luxe de notes et de citations en l'honneur de tous les académiciens présents, depuis M. Guizot jusqu'à M. de Pongerville, depuis M. Cousin jusqu'à M. de Barante, depuis M. Villemain jusqu'à M. de Rémusat, depuis M. Viennet, dont M. Arsène Houssaye, directeur de la Co-

médie-Française, a toujours repoussé les ouvrages, jusqu'à M. de Montalembert, qu'on ne s'attendait guère à voir figurer dans un temple de Voltaire, à moins que ce ne soit une niche ? Cherchons donc paisiblement si, en publiant le *Roi Voltaire*, le berger-trumeau de l'art moderne s'est créé un titre solide et valable à l'attention et au suffrage, non pas de ces pauvres gens assez arriérés pour croire que ce qui souille la pensée ne peut point élever l'esprit, mais de ces hommes forts à qui l'avenir appartient : admirable avenir, dont M. Proudhon sera le législateur, M. Courbet le peintre, M. Baudelaire le poëte, M. Flaubert le romancier, M. About le théologien, M. Gautier le moraliste et M. Houssaye le penseur.

Un homme d'infiniment d'esprit, mort trop tôt — ce n'est pas de M. Houssaye que je parle; il n'est pas mort; —le comte Alexis de Saint-Priest s'était proposé, de longue date, d'écrire un livre sur le siècle ou sur le règne de Voltaire. Seulement, chacun fait ce qu'il peut; là où M. Arsène Houssaye a mis trois mois, M. de Saint-Priest aurait mis trente ans. Grand seigneur plus lettré, à lui tout seul, que toute la bohème littéraire, ayant parcouru toute l'Europe, s'étant fait ouvrir les archives de toutes les chancelleries, tenant par des liens de famille à ce Nord dont Voltaire fut souvent le courtisan, Alexis de Saint-Priest se trouvait dans des conditions excellentes pour entreprendre et mener à bien l'étude de cette royauté, placée entre celle de Louis XIV et celle de Robespierre, comme pour mesurer la distance et expliquer la transition. Remarquez en effet que Voltaire, génie essentiellement aristocratique, ne peut être bien jugé que par ses pairs. L'erreur, dans une certaine littérature, a été de croire qu'il suffisait, pour admirer et comprendre Voltaire, de ne pas être chrétien, de se moquer des écrivains reli-

gieux, de pleurnicher sur Calas et Sirven, de se gonfler comme une outre au nom de l'humanité et de la liberté, et de jeter sa vie, son talent, son âme, à tous les vents de la fantaisie. Non; il faut autre chose; il faut savoir l'histoire, que ces messieurs savent fort mal; il faut être bien élevé, ce que ces messieurs ne sont pas toujours; il faut être au niveau d'un idéal de simplicité et d'élégance intellectuelle que ces messieurs ne posséderont jamais; il faut enfin se rendre un compte exact de la société qui a subi l'influence de Voltaire, et l'étudier autrement que par des récits d'antichambre ou des mémoires apocryphes : vous voulez parler du roi Voltaire, des batailles, des femmes, des ministres, de la cour de Voltaire, et vous ne connaissez ni son royaume, ni ses femmes, ni ses ministres, ni sa cour, ni ses champs de bataille! Et vous parlez une langue qui lui eût fait regretter celle de Fréron! Et vous vivez dans un milieu qui ressemble à celui où il vivait comme la bière et la choucroute de vos brasseries ressemblent à ses tasses de café; comme madame Plessy, du Théâtre-Français, ressemble à mademoiselle Contat ! Les vrais voltairiens, vous les avez omis dans votre longue nomenclature : ce ne sont pas les beaux esprits d'aujourd'hui qui laissent se perdre, un à un, tous les secrets, toutes les grâces, toutes les traditions de Voltaire, et qui font des mots, faute d'idées; c'étaient les gentilshommes d'autrefois, dont nous avons vu, dans notre enfance, quelques types encore vivants; spirituels, légers, railleurs, sceptiques, ayant traversé la mauvaise fortune avec un mélange de résignation et d'insouciance, de bonhomie et de malice, se moquant de la France nouvelle sans croire beaucoup à l'ancienne, regrettant plus leur jeunesse que leur grandeur et leurs amours que leurs châteaux; si bien pénétrés, hélas! des leçons de leur maître,

qu'ils méconnaissaient encore celles de Dieu; tels enfin qu'eût été Voltaire lui-même, si, dépassant l'âge de Fontenelle, il avait pu, pour sa condamnation suprême, assister, sans se convertir, à l'épilogue de son œuvre. Maintenant supposez un de ces hommes, plus jeune, plus instruit, plus réfléchi que les autres, libre des préjugés de caste et d'esprit de parti, tourné vers les idées sérieuses par les graves et douloureux spectacles de notre époque, se passionnant pour ce magnifique sujet, le Règne ou le Siècle de Voltaire, y apportant d'abord une sorte d'admiration préventive, tribut de l'esprit à l'esprit par excellence, puis, peu à peu, par le seul effet de la réflexion et de la vérité sur une intelligence droite, modérant son enthousiasme, discutant le fort et le faible, constatant le bien, reconnaissant le mal, avouant le pire, réservant à la critique de son âge mûr l'idole de sa jeunesse, et arrivant à une appréciation équitable, impartiale, profonde, complète, de cet homme qui a été tout un siècle; voilà l'historien digne du personnage; voilà l'œuvre digne du sujet; nous la regrettions déjà : le livre de M. Arsène Houssaye nous la fait regretter davantage.

Nous ne le suivrons pas à travers cette série de pastels peu réussis où il retrace tour à tour Voltaire à la cour et Voltaire en exil, Voltaire à la ville et Voltaire à la campagne, les amours de Voltaire, Voltaire chez le grand Frédéric, à Cirey, à Ferney, à Paris, etc... Littérairement, cela est de la force des vaudevilles *à poudre*, que les théâtres jouent quand ils n'ont rien de mieux à faire : d'idées neuves, point; d'aperçus originaux, pas un; d'anecdotes inédites, pas l'ombre; toujours la marquise du Châtelet, madame de Pompadour, le roi de Prusse, Catherine, le maréchal de Richelieu, madame Denis; cette triste et froide galerie de Curtius, desséchée par l'athéisme; ces

médaillons ridés, fardés, grimaçants, déteints, conservés tant bien que mal entre deux pages de l'*Encyclopédie*. Dans l'histoire des *libres amours*, nous ne connaissons rien de plus misérable que la liaison de Voltaire avec madame du Châtelet; quant à son séjour aux portes de Genève, le respectable M. Gaberel[1] (un pasteur protestant, s'il vous plaît!) nous a appris, pièces en main, ce qu'il fallait penser des moyens employés par Voltaire sexagénaire pour faire passer dans les mains des adolescents et des jeunes filles les plus impurs de ses ouvrages. Enfin, si Voltaire, en saluant le vice couronné avec cette obséquiosité familière qui ne laisse pas même l'excuse du respect, en flattant madame de Pompadour et Catherine, la plume à la main et le rire aux lèvres, a préparé l'avénement définitif de la dignité humaine, il faut convenir qu'il y est arrivé par un chemin bien détourné. Je cherche, dans tout cela, un roi, une royauté, un royaume; je ne vois qu'un centième portrait de M. Arouet de Voltaire, brossé à la hâte par un peintre maladroit que Largillière eût renié.

Mais de temps à autre M. Arsène Houssaye a passé du doux au grave; il a haussé le ton; il a fait de la politique, de la philosophie et de l'histoire. Il a glorifié la bonté, la sensibilité, l'âme et le cœur de Voltaire; il nous l'a montré pleurant annuellement le 24 août, anniversaire de la Saint-Barthélemy; il a vanté son amour immense, infatigable, pour l'humanité et la justice, son esprit profondément chrétien et évangélique en dépit de ses petites fredaines. Il nous a dit, ici (page 296), que Voltaire avait, non-seulement préparé, mais *adouci* la Révolution française; là (page 391), que Voltaire avait *fondé* la raison

[1] Voir les *Causeries du Samedi*, t. I.

humaine. Qu'il me permette donc de poser quelques questions, — non pas avec la prétention de les résoudre : il faudrait un volume plus gros que le sien, et ce serait lui donner une trop facile revanche, — mais afin d'échapper un peu à ses Aurore de Livry et à ses demoiselles Corsembleu, et de placer le débat sur son véritable terrain. Le lecteur impartial se chargera de conclure.

Voltaire, nous dit M. Arsène Houssaye, a fondé la liberté, l'humanité et la raison. Soit! Oublions l'histoire, le bon sens, l'évidence; déclarons que la raison n'existait pas avec Descartes, l'humanité avec Vincent de Paule, la liberté avec la constitution anglaise et nos vieilles franchises provinciales; soyons absurdes et grotesques pour nous rapprocher un moment de notre antagoniste, il nous restera le droit de demander ceci : Comment se fait-il, si Voltaire a fondé la raison, que, depuis son règne et son triomphe, l'esprit humain ait épuisé plus de folies que dans ses temps d'asservissement et d'ignorance, et qu'après quatre-vingts ans cette pauvre raison, suspendue sur les abîmes, désabusée de ses docteurs et d'elle-même, traînée de paradoxe en sophisme et de sophisme en orgie, flotte indécise entre ses vieilles croyances et les suggestions de la matière, c'est-à-dire entre une double défaite? Si Voltaire a fondé l'humanité, comment se fait-il que la conséquence immédiate de ses victoires et conquêtes se soit produite avec une férocité sauvage qu'eussent enviée les temps et les peuples les plus barbares? Si Voltaire a fondé la liberté, comment se fait-il qu'un siècle après son règne la liberté politique soit condamnée à des abdications successives, tantôt au profit de la licence, tantôt au profit de la force? Ces questions sont bien simples, et pourtant nous défions ses admirateurs d'y répondre. Quant à nous,

pour toute réponse, bornons-nous à indiquer un point auquel se rattachent ces douloureux problèmes, laissés en suspens par nos révolutions, déjà septuagénaires et encore mineures.

Prétendre que toute justice, toute raison, toute liberté, datent de Voltaire et de ses disciples, faire remonter ces notions sacrées et immortelles à ces journées de délire où l'on vit le peuple le plus spirituel de la terre adorer le vieux squelette de l'auteur d'*Irène*, ce n'est pas seulement une folie; c'est un blasphème contre cette humanité même dont vous vous faites les adulateurs et les complaisants. Nier ou maudire toute l'œuvre de Voltaire, affirmer qu'il n'avait rien à faire et qu'il n'a rien fait que détruire le bien et accréditer le mal, c'est un paradoxe qu'il est commode de nous attribuer, mais que nous ne commettrons pas. Ce qui est vrai, c'est qu'à cette époque critique et fatale dont Voltaire et les siens se sont emparés, le bien et le mal étaient soumis, comme toujours, à des lois que nul ne saurait enfreindre ou déplacer impunément. Pour réformer une société vicieuse et viciée, il fallait, avant tout, combattre le vice. L'homme, cette créature superbe et misérable, s'était énervé et corrompu dans l'oubli de sa céleste origine. Au moment où l'on émancipait sa raison et son intelligence, au moment où on l'invitait à des destinées nouvelles, il fallait, pour qu'il fût capable de les porter, le purifier et l'affermir en le remettant en présence de son but divin et de son néant terrestre. En un autre temps, il y avait eu une autre révolution, accomplie au nom de la justice, de la morale, de la liberté, de la dignité humaines. Comment s'était-elle faite? La société tombant en pourriture avait été traitée par les contraires. Douze apôtres, — douze faquins, dit Voltaire, que M. Houssaye appelle avec autant d'esprit que de conve-

nance le treizième faquin, — avaient lutté, l'Évangile à la main, contre le vieux monde. A l'orgueil ils avaient prêché l'humilité; au libertinage, la pudeur; au luxe, la pauvreté; à l'oppression, la charité; aux enivrements de la matière, les joies austères de la conscience et de l'âme, de l'immolation et du sacrifice; aux combinaisons monstrueuses de la tyrannie et de l'esclavage, la liberté et l'égalité devant Dieu : pour tout résumer en deux mots, au paganisme ils avaient prêché le christianisme. Voltaire, au contraire, qu'a-t-il fait? Cette société corrompue, il l'a grisée de sa corruption et de ses vices. D'une main, il a montré à l'homme le code de sa raison et de ses droits; de l'autre, il l'a vautré dans le cloaque de *Candide* et dans l'auge de la *Pucelle*. Ces institutions sociales qui ne tenaient plus qu'au fil de la tradition ou de la routine, il en a révélé la caducité et la faiblesse; et, en même temps, il a dégagé de tout frein moral, de toute loi religieuse, de tout respect de soi-même, cette humanité qu'il conviait à briser ses liens et à déchirer ses langes. Il a créé le désert, — et un désert pestilentiel, — dans ces âmes qui allaient être appelées, par lui, et d'après lui, à se gouverner elles-mêmes, à choisir leur Dieu, leur loi, leur route, leur guide. Cette dévastation des âmes, cette mort de toute foi, de toute autorité intérieure, de toute faculté forte et saine, précédant les révolutions imminentes, vous savez ce qui en est résulté. M. Arsène Houssaye prétend que Voltaire n'a pas seulement préparé la Révolution française, qu'il l'a adoucie. Non, mille fois non! Il l'a envenimée, que dis-je? il l'a déshonorée d'avance; il l'a rendue violente, impure, sanguinaire; il a disposé une génération tout entière à exercer ou à subir le plus hideux despotisme qui ait épouvanté le monde. Ce caractère d'orgie trempée dans le sang qu'ont offert nos journées révolu-

tionnaires, c'est lui qui le leur a donné. Il avait si bien dépeuplé le ciel, souillé la terre, désarmé la conscience, dépravé le cœur, enfiévré l'esprit, gâté la raison, déshérité l'âme, que tuer et mourir a paru, à certains moments, l'*ultima ratio*, le dernier mot de ce chaos ébauché par des mains savantes, achevé par des mains grossières. Et ce n'était là que la moitié de l'œuvre. Pendant qu'il détruisait de ses ricanements tout ce qui peut rendre l'homme capable et digne de liberté, son rival créait, dans l'amère solitude de son génie, un modèle chimérique d'après lequel l'homme, ramené à son innocence et à sa perfection primitives, n'avait plus, pour être heureux et bon, qu'à rompre avec les perversités sociales et à se laisser conduire par la nature. Cet homme de la nature, de la nature du dix-huitième siècle, ayant passé par la Régence, par les petits soupers, par les poëmes de Voltaire et les romans de Crébillon fils, par les livres de Diderot et le salon de madame du Châtelet, par le règne de la Dubarry et l'apothéose d'*Irène*, pour arriver au *Mariage de Figaro* et à la Déclaration des droits de l'homme, n'avait plus qu'un pas à faire, appuyé sur le *Contrat social* et sur le *Dictionnaire philosophique* : il l'a fait, et il s'est appelé Robespierre. Robespierre, c'est-à-dire l'homme de 93, est le produit le plus naturel et le plus logique du sophisme de Rousseau et du sarcasme de Voltaire. M. Arsène Houssaye s'est amusé à chercher les innombrables *avatars* ou incarnations de son héros. Il en a trouvé partout : dans le paradis terrestre, dans l'arche de Noé, dans la tour de Babel, dans les vaudevilles de M. Scribe, dans les jardinages de M. Alphonse Karr et dans les discours de M. Ponsard. Il en a cependant oublié quelques-unes que je vais lui indiquer. Pour éviter les redites, je saute à pieds joints sur 93 et sur la Terreur,

dont les instruments et souvent, hélas! les victimes furent les premiers voltairiens : voltairiens aussi, ces hommes du Directoire, qui eurent toutes les corruptions du siècle de Louis XV, moins le prestige, la distinction et l'élégance : voltairiens, ces tribuns, ces patriotes, ces Brutus de la Convention et ces Catons du Comité de salut public, qui tendirent une échine si souple à l'uniforme de chambellan et une main si friande au traitement de sénateur : voltairiens, ces fournisseurs dont les fortunes scandaleuses ont mis en goût l'agiotage moderne : voltairiens, ces généraux qui trahirent si bravement la France : voltairiens, ces banquiers et ces avocats qui firent la politique de leur vanité, en attendant que l'événement démontrât la vanité de leur politique : voltairienne, cette bourgeoisie qui avait un si beau rôle à jouer dans la société nouvelle, et qui, aux heures difficiles, s'est trouvée inférieure à son rôle : voltairienne, cette nation qui n'a su ni apprécier, ni régler, ni ennoblir, ni conserver sa liberté : voltairiens... mais je m'arrête; l'histoire contemporaine est encore à faire. Voltairiens tous ceux-là et beaucoup d'autres; parce que, partout où il leur aurait fallu une vertu, leur maître avait légué le germe d'un vice.

Voilà la question : tant que vous ne l'aurez pas résolue, tous vos éloges de Voltaire ne prouveront rien, sinon qu'il ne suffit pas d'être son panégyriste pour être son successeur. Le livre de M. Arsène Houssaye, en dehors du succès éphémère que lui ont fait, de par la loi du libre échange, ses compliments et ses amitiés, n'est bon qu'à mesurer le contraste de l'immensité du sujet avec le clinquant, la mièvrerie et la pauvreté de l'œuvre. Il a voulu nous donner un *Roi Voltaire*, et il ne s'est pas aperçu qu'il lui fabriquait un sceptre de carton peint et une couronne de papier doré. Au fait, ceci pourrait résumer toute

ma critique. Voltaire fut un grand roi sans doute, mais il fut aussi un grand comédien : un roi de comédie raconté par un directeur de théâtre, voilà le livre de M. Arsène Houssaye.

V

# M. CHARLES BRIFAUT[1]

Avant tout, je voudrais protester contre une inadvertance ou une injustice, commise en pleine Académie française par M. Jules Sandeau, l'agréable successeur et panégyriste de M. Charles Brifaut. Je comprends la difficulté énorme qu'a éprouvée M. Sandeau à apprécier et à louer M. Brifaut ; mais je m'étonne qu'il ait cru pouvoir comparer l'auteur de *Ninus II* à Voiture, et que son auditoire ait applaudi. Le mérite et le bonheur de M. Brifaut ont consisté, au contraire, à mettre une qualité et un agrément partout où Voiture avait mis un travers et un vice [2]. S'il fut si cordialement adopté par la société polie ; s'il resta son Benjamin jusqu'à l'âge de Jacob, ce fut bien plus en-

[1] *Œuvres.*

[2] Voir le portrait de Voiture, par M. Cousin, dans le tome II de la *Société française au dix-septième siècle, d'après le grand Cyrus.*

core par la sûreté de son commerce que par la grâce de son esprit ou par le charme de ses manières. S'il eut auprès des femmes ce qu'on appelait alors des succès, jamais secrets du cœur ne furent plus religieusement gardés. Ce n'est pas de lui, à coup sûr, que le grand Condé aurait dit son mot cruel et célèbre : « Vraiment, cet homme serait insupportable, s'il était de notre condition ; » — ou plutôt, par une illusion très-facile, les grands seigneurs de tous les temps se seraient toujours figuré M. Brifaut comme n'étant et ne pouvant être que leur égal. Bref, si l'on voulait absolument établir un parallèle entre M. Brifaut et Voiture, ce ne serait pas par les similitudes qu'il faudrait procéder, mais par les contrastes.

Au surplus, laissons là le parallèle et le discours : plus libre dans notre modeste cadre, essayons aujourd'hui, à propos de cette résurrection littéraire de l'aimable défunt, d'indiquer à la génération nouvelle, qui ne paraît plus s'en douter, comment l'esprit de conduite, l'élégance des manières, des mœurs et du langage, la sûreté des relations, la souplesse de l'esprit unie à la dignité du caractère, pouvaient autrefois et pourraient encore, même sans un grand talent, élever la profession de l'homme de lettres au premier rang des supériorités sociales, et faire de lui, en définitive, l'ornement et le charme de la bonne compagnie. Mais, comme la critique ne perd jamais ses droits, nous voudrions en même temps, et par le même exemple, montrer le péril de ces influences mondaines, de ces *gâteries* de salon, qui, si l'on a eu le tort de trop s'y absorber et de trop s'y complaire, amollissent à la longue l'imagination et l'intelligence, substituent la fadeur à l'élégance, la mignardise à la grâce, le joli au beau, le convenu au vrai, et donneraient à l'écrivain, s'il n'y prenait garde, un faux air de *Vert-Vert* vivant sur son perchoir et mourant sur

sès dragées. M. Bignan, dans l'excellente notice qu'il a placée en tête des œuvres de M. Brifaut, a effleuré d'une main légère et discrète ce côté de mon sujet. Ce que l'amitié a laissé entendre, la critique peut le dire. D'ailleurs, la renommée de l'agréable écrivain n'y perdra rien, puisqu'il sera prouvé qu'en dépit de ce régime débilitant, de ces excès de crème et de sucreries, il nous a légué bon nombre de pages ingénieuses et de piquantes esquisses.

Les trois premiers volumes renferment les œuvres en prose; deux traités, un peu trop graves pour nous, sur le *Religionisme moderne* et sur la *Réorganisation sociale;* d'intéressantes notices sur Fénelon et sur Louis XVI; les discours à l'Académie française; trois Nouvelles, *Monmouth*, la *Fille du régicide*, et les *Amours d'un Sexagénaire;* deux fragments considérables, qui forment, à vrai dire, les *Mémoires* de l'auteur, et qui s'appellent *Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul*, et *Passe-temps d'un reclus*. C'est, nous le croyons, dans ces *Passe-temps* et dans ces *Récits* qu'il faut surtout chercher la physionomie, je dirai presque l'originalité de M. Charles Brifaut. C'est là qu'il s'est mis tout entier. Dans le *Religionisme* et la *Réorganisation sociale*, je ne vois que le travail un peu factice d'un esprit distingué, s'imposant, comme pénitence, des études sérieuses et n'y apportant pas assez de profondeur pour satisfaire ma frivolité. Dans les *Nouvelles*, je retrouve le procédé-Genlis, dépaysé parmi les contemporains de Balzac et de Mérimée; les *Passe-temps* et les *Récits*, au contraire, nous livrent M. Brifaut. Tout, dans ces pages spirituelles, s'accorde avec l'ensemble de son talent, de sa figure, de sa vie; tout jusqu'à la précaution de ne les publier qu'après sa mort.

Dès les premières lignes de ces *Récits d'un vieux par-*

*rain*, on peut étudier à la fois la manière de M. Brifaut et les secrets de cet art, savoir-vivre plutôt que savoir-faire, qui lui rendit la vie si facile et si douce. C'est ici que commence la distinction entre ce que j'appellerai l'homme de lettres d'autrefois et l'homme de lettres d'aujourd'hui. Assurément, on se récrierait, et M. Brifaut lui-même ressusciterait pour me faire taire, si j'affirmais qu'il a été, au théâtre, l'égal de M. Alexandre Dumas ; dans le roman, l'émule de madame Sand ; dans la poésie intime, comparable à M. de Lamartine, et, dans l'apologie du christianisme, au niveau de M. de Chateaubriand ; non, ses prétentions étaient plus modestes, et ce serait le méconnaître que de chercher à le surfaire. Mais, parmi ces illustres et bien d'autres que notre siècle a marqués de son empreinte, il en est peu, fort peu, qui, ayant à raconter des débuts à Paris, les premiers rêves de gloire, les illusions et les vanités d'une confiante jeunesse, les premiers contacts avec les réalités de la vie, les premières relations avec les célébrités de l'époque, y auraient mis autant d'atticisme et de grâce, une malice aussi douce, une bonhomie aussi franche, une modestie aussi vraie, si peu d'infatuation personnelle et tant de politesse envers autrui. Jeune, léger d'argent, « doué d'une de ces figures épanouies qui n'imposent pas, mais qui attirent, » de condition médiocre, mais ayant pris, on ne sait où, ces manières d'excellente compagnie qui ne lui ont jamais fait défaut et qui ont été sa meilleure littérature, voilà M. Brifaut, en 1804, au milieu des splendeurs féeriques du couronnement de l'Empereur, ayant en poche un conte imprimé et une tragédie inédite, « et n'aspirant qu'à l'honneur de détrôner la Fontaine et Racine. » Il arrive à peine, et déjà, que d'anecdotes amusantes ! que de fines silhouettes ! que de mots heureux ! Et comme cette *personnalité*

svelte et légère laisse librement circuler autour d'elle les événements et les hommes ; bien différente de notre individualisme moderne, si gros, si plein de soi, si criard, tenant tant de place, qu'il n'en laisse plus à ce qu'il prétend raconter! Mademoiselle Duchesnois, le chevalier de Boufflers, mademoiselle Bourgoin, Geoffroi, l'abbé Delille, M. de Vaisne, Laharpe, le marquis de Cubières, le prince Constantin, M. de Marialva, la comtesse Waleska, mademoiselle Raucourt, Talma, autant de noms célèbres, autant de jolies pages. Voulez-vous que nous en choisissions une entre mille? Talma va lire à Fontainebleau, devant l'Empereur, une tragédie de M. Brifaut, *Jeanne Gray*. « Le pauvre Talma, qui n'avait songé à rien, pas plus que moi, autre innocent, demeura tout blême et tout haletant, lorsqu'en avançant dans l'action il sentit qu'elle devenait brûlante. On y plaidait contre l'usurpation ; on y enfermait, malgré la foi due aux traités, une princesse légitime. Or nous étions voisins encore de deux grands actes : le rétablissement du trône et l'emprisonnement du duc d'Enghien. (*Emprisonnement!* toujours poli, monsieur Brifaut!) Qu'on juge de l'embarras des auditeurs, du mécontentement mal déguisé du maître, et surtout des terreurs croissantes du lecteur. Le lendemain, Talma, encore déconcerté, me confessa qu'il avait senti la sueur couler par tous ses pores. Ah! quelle situation pour chacun de nous! ajoutait-il. Quelles critiques l'Empereur a faites des caractères, de l'intrigue, du style!... Tout cela n'est que du fatras, a-t-il dit ; qu'on donne un dédommagement à l'auteur, et qu'il retire sa rapsodie. — Pas si rapsodie, répliqua le comte de Ségur, ordinairement plus courtisan que poëte, mais ce jour-là plus généreux que courtisan. Je vous assure, sire, que cette production, incomplète à la vérité, n'est pourtant pas sans mérite. Elle a eu l'approbation du grand

maitre de l'Université lui-même. N'est-il pas vrai, monsieur de Fontanes? — Moi! je ne m'en souviens pas, marmotta ce dernier en cachant sous les plumes blanches de son chapeau un visage couvert de rougeur. — Et quand M. le grand maître s'en souviendrait, il n'y aurait là ni mal ni danger, reprit le comte de Ségur. Quant à moi, je soutiens que cet ouvrage offre les prémices d'un talent digne d'encouragement; et voilà M. de Bassano qui s'intéresse à l'auteur, et dont le suffrage... — Mon suffrage! mon intérêt! répondit avec impatience le secrétaire d'État, interpellé à son tour: oh! mon Dieu! je prête si peu d'attention à ces bagatelles! — L'Empereur se leva brusquement sur ce mot, et congédia l'assemblée. »

La tragédie n'était pas très-bonne; mais la comédie était excellente.

Dans un autre genre, quoi de plus charmant que le mot de M. Brifaut au marquis de Cubières, le lendemain de *Ninus II? Ninus II* marqua le point culminant de la carrière poétique du spirituel académicien. Le succès fut très-grand, quoi qu'on en puisse dire aujourd'hui, et eut l'honneur de faire diversion aux angoisses de ces terribles années, 1813 et 1814.—Quoi! dit M. de Cubières à M. Brifaut, vous avez donc de l'esprit! mais je ne m'en doutais pas, et il y a deux ans que je vous vois. — Ingrat! lui répondit l'auteur de *Ninus;* il y a deux ans que je vous écoute.

Et Delille! Notre aimable conteur l'admire trop; mais comme il excelle à le peindre, à l'encadrer, à le faire causer! C'est là un des talents de M. Brifaut; son esprit est un bon instrument qui joue mieux la musique des autres que la sienne. Il pratique à merveille cette science aujourd'hui perdue de la *sociabilité* spirituelle, qui faisait des souvenirs, des anecdotes, des bons mots de chaque

interlocuteur une partie du trésor commun. Delille est vieux, M. Brifaut est jeune; le jeune homme interroge le vieillard, et celui-ci, à son tour, retrouve dans sa mémoire les impressions de sa jeunesse :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Quelle bonne figure que celle de madame Delille! elle opprime son mari, elle l'enferme, elle le condamne à l'alexandrin forcé et aux hémistiches à la course ou à l'heure; et, quand le pauvre versificateur a rendu l'âme, elle pleure à chaudes larmes, non pas son mari, mais un poëme de six mille vers, un poëme sur la vieillesse, que Delille s'est obstiné à ne pas écrire, qu'il récitait de mémoire, et qu'il emporte avec lui. « C'est dix mille francs qu'il m'enlève, monsieur! dix mille francs! » Voilà toute l'oraison funèbre. Et, comme pendant à cette scène, celle de Diderot se préparant à partir pour la Russie, où l'appelle une flatteuse invitation de l'impératrice philosophe! Diderot, toujours charlatan, déclare à ses amis « qu'il ne peut se résoudre à se séparer de sa femme et de sa fille... Quel spectacle de désolation! Jamais on ne verra rien de pareil dans l'intérieur du foyer domestique. Nous ne pouvions ni parler ni manger; notre désespoir nous suffoquait. Ah! mon ami, qu'il est doux d'être aimé par des êtres si tendres, mais qu'il est affreux de les quitter! Non, je n'aurai point cet abominable courage. Qu'est-ce que les cajoleries de la grandeur auprès des épanchements de la nature?»... Et ainsi de suite; l'ami est sur le point de s'attendrir; mais madame Diderot paraît; femme impayable, avec son petit bonnet, sa figure bourgeoise, ses poings sur les côtés et sa voix criarde : « Eh bien, eh bien, monsieur Diderot, que faites-vous là? vous perdez votre temps à des balivernes, et vous oubliez vos paquets! Voilà ce

que c'est que d'être allé dîner dehors, au lieu de rester en famille... Vous ne serez pas prêt demain matin!»... etc...

C'est là, dans ces nuances légèrement et finement épigrammatiques, que réussit surtout M. Brifaut. Il s'y montre observateur et moraliste, de l'école de Hamilton et de Lesage, fort peu courroucé contre les faiblesses humaines, sachant s'y accommoder avec grâce, et parfois en tirer parti, ne se permettant que la satire posthume, celle qui satisfait la malice sans troubler la sécurité. En le lisant, on comprend qu'il ait été heureux, aimé, que les grands de ce monde (y en a-t-il encore?) l'aient traité comme leur égal; que sa vie ait été une série de plaisirs et de fêtes. On l'envie, on s'étonne, on s'impatiente peut-être de cette continuité de jours sans nuage, de bergeries sans loup, de plates-bandes fleuries où il a butiné, comme l'abeille, en cachant prudemment ses tragédies au fond de la ruche; mais on reconnaît bientôt qu'il a mérité son bonheur, que son bon sens, aiguisé d'esprit, s'est révélé dans sa conduite mieux que dans ses ouvrages, et que, s'il n'a pas laissé de chef-d'œvre écrit, il en a fait un en action, qui n'est pas le plus facile, celui de plaire, pendant cinquante ans, à tout le monde, sans jamais rien sacrifier de sa conscience, de sa raison ou de son cœur. Je parlais, en commençant, de la souplesse de l'esprit unie, chez M. Brifaut, à la dignité du caractère. Voyez-le, par exemple, à l'époque de sa candidature à l'Académie française. Ses titres sont légers, il en convient de fort bonne grâce; mais il a de puissants auxiliaires, et l'on sait d'avance que Charles X désire sa nomination; seulement, le roi ajoute : « Mathieu de Montmorency avant tout. » Que fait M. Brifaut? Quelques académiciens *pur sang* veulent qu'il persiste; il lui serait facile de se poser en antagoniste des ducs, et d'y gagner cette popularité acquise, en France, à

quiconque flatte le sentiment de l'égalité. Oui, mais M. Brifaut comprend et respecte la préférence de Charles X : en homme fidèle à la tradition, il sait que le gouverneur de l'héritier de la couronne a droit au fauteuil académique. Il se retire sur la pointe du pied, sûr que la cour et la bonne compagnie lui en sauront gré, et qu'en retardant son triomphe il ne le rend que plus certain. En effet, il est nommé quelques mois après, et tout le monde applaudit. C'est bien courtisanesque, n'est-ce pas? bien *ancien régime?* c'était faire bien bon marché de la dignité, de la suprématie des lettres, du rang qu'elles doivent garder vis-à-vis des grandeurs fortuites de la fortune et de la naissance? Patience! trois ans s'écoulent; une révolution néfaste emporte la branche aînée des Bourbons; le nouveau gouvernement fait offrir à M. Brifaut de lui continuer la pension qu'il tient des bontés de Charles X. Voici sa réponse : « Honoré des bienfaits du roi déchu, je me vois dans l'impossibilité d'en recevoir d'autres. Je ne puis ni ne veux déplacer ma reconnaissance. Puisque le gouvernement est généreux, j'espère qu'il me pardonnera d'être fidèle. » — Qu'en pensez-vous? N'est-ce pas bien agir et bien dire? Nos modernes beaux esprits ont des procédés diamétralement contraires. Ils sont hautains, fiers, inflexibles : céder le pas à un duc, se soumettre à la volonté d'un vieux roi, fi donc! quelle bassesse! quel impardonnable abandon de nos conquêtes révolutionnaires! Ils ameuteraient plutôt toute la presse, ils soulèveraient toutes les puissances de l'opinion; ils seraient pendant quinze jours les martyrs de l'égalité, de la liberté, des grandes idées de 89, menacées par la routine et l'arbitraire. Surviendrait un changement politique (il en survient toujours), et, fût-il le renversement de leurs convictions les plus chères, nous les verrions se laisser

pensionner et décorer, sans doute pour compléter leurs sacrifices. Je donne à mon discours une forme conjecturale, afin de ne pas me départir de cette politesse dont M. Brifaut me fournit de si aimables exemples.

On peut maintenant comprendre quel fut l'écueil de ce gracieux esprit, quel fut l'inconvénient de cette vie si douce. Trop constamment heureux, trop fêté, trop *dorloté* par la société polie, par les femmes surtout, M. Brifaut vit tout en rose, et ses derniers récits, *Passe-Temps d'un reclus*, ressemblent plus à des hommages, à des tributs de reconnaissance payés aux personnes qui l'entourèrent de soins et d'amitié qu'aux souvenirs d'un causeur ou d'un moraliste. Toutes ces femmes sont délicieuses, parfaites, adorables; on ne cause pas mieux que celle-ci; on n'écrit pas mieux que celle-là ; impossible de faire les honneurs de chez soi comme la marquise, de tourner un billet comme la baronne, de diriger la conversation comme la duchesse ; la mère est angélique, la fille est céleste, la nièce est divine ; que d'anges, grand Dieu ! que de séraphins ont passé sur la terre, pendant que M. Brifaut a vécu ! Or le lecteur, né malin, gâté peut-être par la Rochefoucauld et la Bruyère, n'admet pas que tant de perfections féminines se soient donné rendez-vous sur la route de l'heureux académicien ; il désirerait un peu moins de compliments et un peu plus d'épigrammes. Il ne serait pas fâché de voir apparaître quelque démon dans un coin du tableau, ne fût-ce que pour faire encore mieux valoir, par le contraste, toutes ces vertus et toutes ces grâces. Le dirai-je? cette partie de l'ouvrage de M. Brifaut me fait songer à une œuvre récemment remise en lumière par le regret ou le caprice d'un illustre écrivain. Il y a, chez M. Brifaut, un peu de la manière de mademoiselle de Scudéry. Il loue, comme elle, avec toutes sortes

d'ingénieuses variantes, toutes les femmes de son temps. S'il l'avait imitée de plus près encore, s'il avait déguisé sous de transparents pseudonymes, Assyriens ou Persans, les noms véritables de ses héroïnes, s'il les eût encadrées tant bien que mal dans une fiction qui n'eût assurément pas été plus ennuyeuse ni plus absurde que celle de *Cyrus* ou de *Clélie*, ces pages auraient pu devenir plus tard, au moyen d'une *clef* conservée ou retrouvée, des renseignements optimistes sur la société française pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Nos romanciers à la mode, les Balzac, les Eugène Sue, les George Sand, les Frédéric Soulié, en eussent été les Tallemant des Réaux, et la vérité se fût maintenue, comme toujours, entre ces deux extrémités contraires. Mais, en nommant les personnes, en nous introduisant dans les salons, en nous parlant de belles dames que nous avons connues ou pu connaître, M. Brifaut, nous le croyons, a manqué aux conditions de ce lointain, de cet idéal, nécessaire même aux compliments. La louange a sa pudeur et elle doit avoir ses voiles comme la beauté, comme la vertu qu'elle glorifie. Cette remarque ne saurait s'appliquer à tout l'ensemble de ces *Passe-Temps d'un Reclus;* elle ne nous rend pas indifférent aux gracieuses esquisses, aux analyses délicates, aux élégants caprices de crayon ou de plume, d'imagination ou de mémoire, entremêlés à ces portraits, à ces pastels plus ou moins flattés; elle ne doit pas surtout nous empêcher de reconnaître ce qu'il y a de respectable et de sacré dans la fidélité de cet excellent homme aux affections de toute sa vie, aux illustres et précieuses amitiés qui furent ses consolatrices, qui le préservèrent de l'isolement et le soutinrent encore au milieu des infirmités et de la vieillesse. Il a voulu que son testament littéraire renfermât un legs pour

ceux et celles qui lui avaient donné une famille, un intérieur, un rayon des meilleures joies de ce monde. Pauvre et spirituel, il a chargé son esprit de payer sa dette, et son cœur s'est mis à la place pour être plus sûr de s'acquitter. Ne le chicanons pas : là où le cœur a parlé, la critique doit se taire.

En somme, la critique, dans son acception vulgaire, ne doit arriver ici qu'en seconde ligne. Il ne s'agit pas d'accorder ou de refuser à M. Charles Brifaut un talent de premier ordre; la littérature actuelle est pleine de talents éclatants, et n'en vaut pas mieux. *Ninus II* ou *Jeanne Gray*, *le Religionisme moderne* ou *la Réorganisation sociale*, *les Récits d'un vieux parrain* ou *les Passe-temps d'un Reclus*, la question n'est pas là; elle est dans la moralité littéraire qui ressort de l'ensemble de ces œuvres et de cette vie. Chaque écrivain, après tout, entre dans le monde avec la portion de génie ou d'aptitude que Dieu lui a donnée, et il ne dépend pas de lui de l'accroître ou de la changer. Ce qui importe, c'est l'usage qu'il en fait; c'est l'exemple qu'il offre à ses contemporains, à ses successeurs, à ses confrères; c'est le rôle que remplit en sa personne la littérature dans la société des honnêtes gens. Là est la gloire de M. Brifaut; par là il mérite de survivre même à ses ouvrages. Il a personnifié avec charme la dignité des lettres, non pas celle qui consiste à fronder et à démolir les supériorités mondaines, mais celle qui sait devenir leur égale en les respectant. En lui on doit saluer un type aujourd'hui bien rare, plus rare même que l'écrivain remarquable et l'artiste éminent : l'homme d'esprit bien élevé.

VI

# M. J. J. AMPÈRE[1]

## I

Il serait assez curieux de rechercher combien nous avons eu déjà d'Amériques en littérature ; et par là je n'entends pas ces nouveaux mondes littéraires qu'on a tenté de découvrir, et qui comptent, hélas! plus de Lapérouses que de Colombs, mais l'Amérique proprement dite, telle que notre vieil univers a pu se la représenter d'après des peintures qui diffèrent trop les unes des autres pour ressembler toujours à leur modèle. A la fin du dernier siècle, quand la société vieillissante se dégoûtait d'elle-même et qu'on ne lui plaisait qu'en lui montrant ce qui contrastait le plus avec elle, notre littérature ne voulut voir en Amérique que ces tableaux d'une nature vierge et sauvage, ces harmonies de la loi primitive, ces poëmes de naïveté et d'innocence, que les salons d'alors aimaient à opposer à leurs propres raffinements, à la corruption de leurs mœurs,

[1] *Promenade en Amérique.*

aux entraves d'un ordre social dont on bafouait l'agonie. L'Amérique fut un monde tout trouvé pour la mise en scène des doctrines de Jean-Jacques, qui rendaient la civilisation responsable des maux de l'humanité et l'accusaient d'avoir dépravé la législation naturelle. Un peu plus tard, après que ces doctrines eurent porté leurs fruits, M. de Chateaubriand chercha dans les solitudes américaines l'élément d'une poésie nouvelle qui pût charmer, non plus le frivole ennui d'une société décrépite, mais les douleurs encore saignantes d'une société frappée au cœur et essayant de renaître. Pour lui comme pour ses devanciers, l'Amérique garda ses mystérieux prestiges, l'immensité de ses déserts, la grandeur de ses horizons, l'ombre impénétrable de ses forêts, l'originalité naïve de ses physionomies et de ses mœurs. Seulement, grâce à cette différence d'optique qui sépare une révolution accomplie d'une révolution prévue, ces mêmes beautés neuves et lointaines, qui avaient d'abord servi à *illustrer* la propagande antisociale, servirent ensuite à distraire des malheurs qu'elle avait faits. Singulière chose pourtant que ces idéales et romanesques figures de Virginie, d'Atala et de Céluta, peuplant, sous la plume magique de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, un pays qui devait nous offrir, quelques années plus tard, les types les plus frappants du positivisme féminin ! — Le temps marche : un romancier souvent admirable, Fenimore Cooper, écrivant sur les lieux mêmes, nous peint ces solitudes, ces forêts, ces prairies, aux prises avec le travail de l'homme et la civilisation qui s'avance; il tire un grand parti de cette lutte entre la nature sauvage, poursuivie dans ses dernières retraites, au milieu de ses Mohicans et de ses trappeurs, et ces hardis pionniers d'une société jeune et conquérante, poussant devant eux les poésies du désert jusqu'à ce que tout soit

défriché, et exerçant sur ces antiquités végétales, sur ces ruines des grands bois et des savanes séculaires une œuvre analogue à celle que notre démocratie européenne accomplit sur les monuments bâtis par la main des hommes La lutte est finie, l'œuvre est faite, la société organisée : de nouveaux points de vue se présentent : ce monde né d'hier a des défauts et des vertus, des inconvénients et des avantages que n'a pas l'ancien monde; on les met en présence; et, suivant qu'on y apporte des dispositions sérieuses ou satiriques, plus de penchant ou plus de répugnance pour le principe démocratique, plus de sympathie ou plus de méfiance envers ce développement de l'individu, de la personnalité humaine qui est tout à la fois le vice et la force de ce principe, on exalte ou on dénigre le gouvernement, les mœurs, la vie publique et privée des États-Unis. Adieu les horizons immenses, les forêts sans bornes, les agrestes magnificences de l'Ohio et du Meschacébé ! Ce n'est plus au paysagiste et au poëte, c'est aux hommes politiques que revient le soin de nous parler de l'Amérique, et d'expliquer à notre émulation, jusqu'ici bien malheureuse, les mérites de cette démocratie. Il suffit de nommer le livre de M. de Tocqueville, si éloquemment loué par M. Ampère, pour rappeler à toutes les mémoires un de ces heureux ouvrages qui, venus à leur moment propice, n'ont pas même besoin d'être contestés pour réussir. D'une autre part, et avec des allures plus futiles, des femmes spirituelles ont énormément médit de l'Amérique. Vingt-quatre ans n'ont pas effacé le souvenir des épigrammes et du succès de mistriss Trollope; et, pour donner aujourd'hui gain de cause aux Américains contre elle, il ne faut pas moins que l'autorité de M. Ampère, nous informant, avec tous les ménagements désirables, que les grandes colères de cette respectable

dame venaient de la déconfiture d'un magasin de modes qu'elle avait établi à Cincinnati; sans compter, ajoute-t-il, que les Américains, en gens d'esprit, ont mis à profit ses satires, et que le cri proverbial : « Trollope ! Trollope ! » leur sert à réprimander ou à avertir ceux qui se permettent en public quelque solécisme contre les belles manières. Récemment encore, nous avons lu, dans un ouvrage assez piquant intitulé l'*Autre monde*, de madame Marie Fontenay (madame Manoël de Grandfort), des détails très-peu flatteurs pour l'amour-propre national des *Yankees*. En général, les femmes, surtout les femmes d'imagination et d'esprit, natures fines, délicates, nerveuses, susceptibles, aimant à être traitées comme un des luxes de ces civilisations élégantes dont elles ne comprennent bien que les côtés brillants, sont peu touchées des mérites et très-frappées des petits ridicules de la démocratie américaine. Représentant elles-mêmes une de ces royautés mondaines qui s'arrangent mal de l'égalité et n'apprécient, en fait de libertés, que celles qu'elles donnent, une de ces puissances oisives, un peu négligées forcément par les peuples qui ont leur fortune à faire, elles se sentent mal à l'aise au milieu de ces multitudes actives, affairées, qui n'ont pas le temps d'être polies, qui travaillent trop pour pouvoir rêver ou causer, et qui préfèrent un bon compte à un bon mot. Devons-nous pourtant prendre tout à fait au pied de la lettre ces amusantes représailles de la plus aimable souveraineté du vieux monde contre un pays neuf plutôt que jeune, et arrivé, sans transition, de l'enfance à la maturité ? Assurément non ; et il n'est pas mal de chercher, de temps à autre, une autorité, sinon plus séduisante, au moins plus grave et plus impartiale. Pour avoir enfin sur cette société, que tant de raisons différentes peuvent faire dénigrer ou vanter outre mesure, la note juste, également

éloignée d'une flatterie systématique ou d'une satire excessive, à qui pouvons-nous nous confier mieux qu'à M. Ampère, voyageur que tout intéresse, et qui, ayant tout vu, peut tout comparer; savant qui possède le sentiment d'un artiste et le charme d'un poëte; observateur doué de trop de véritable imagination pour avoir besoin de mentir; esprit assez libéral pour apprécier la démocratie américaine et surtout pour ne pas glorifier en elle les autres démocraties; tel, en un mot, que doit être un guide pour qu'il y ait autant de sûreté que d'agrément à voyager avec lui!

Voyager, ai-je dit? J'ai eu grand tort : M. Ampère n'a pas voyagé; il s'est promené : *Promenade en Amérique!* remarquez ce titre. Il annonce une absence complète de système, de préméditation et de parti pris. L'auteur est en Angleterre; il sort du Palais de Cristal, où il vient d'admirer les splendeurs de l'Exposition universelle de 1851. De Londres à Southampton, le trajet est rapide : une fois là, on se trouve si près de l'Amérique! les communications sont si promptes et si faciles! Et puis, comment résister à l'attrait de l'imprévu; l'imprévu, cette magie toute-puissante qu'emploie le démon des voyages pour achever de nous séduire? Il fait beau, le vent souffle; le *Franklin*, nom de bon augure pour un Français qui veut voir l'Amérique, accueille ses passagers d'un air aussi paisible que s'il s'agissait d'aller de Paris à Saint-Cloud. Là-dessus, notre homme est parti, et le voilà en mer, écrivant sa première page avant d'être bien sûr qu'il a voulu partir, sans avoir eu le temps ni l'envie de se tracer d'avance un programme qui pourrait influencer plus tard ses impressions et ses souvenirs. Vous le voyez, le livre est bien nommé, c'est bien une promenade; et, comme le promeneur a l'esprit juste et fin, pénétrant et sincère, soyez sûr que ses appréciations seront d'autant plus exactes qu'il s'y sera moins préparé.

Parler d'un pays que l'on vient de parcourir et où l'on a reçu un accueil sympathique, mérité, à double titre, par une gloire héréditaire et une illustration personnelle, c'est s'exposer à être suspect si l'on en dit trop de bien, ingrat si l'on en dit un peu de mal. Parler d'une démocratie heureuse et florissante à un État comme la France, où chaque nouveau progrès démocratique est un signal d'angoisses, de collisions et de mécomptes, c'est être à peu près certain de ne contenter, parmi ses lecteurs, ni ceux qui admirent l'Amérique comme un excellent modèle, ni ceux qui la critiquent comme un dangereux exemple. Enfin, avoir à décrire des contrées où le pittoresque est sans cesse envahi par le positif et où l'industrie gagne constamment du terrain sur les beautés de la nature, c'est courir le risque de manquer, dans un sens ou dans un autre, de proportion et de mesure, de passer pour un rêveur si l'on décrit ou si l'on regrette trop le paysage, et pour un utilitaire si on s'arrête trop complaisamment au milieu des grands centres de l'activité humaine. Je donnerai une juste idée des mérites du livre de M. Ampère, si je dis qu'il a su vaincre ces difficultés et éviter ces écueils.

M. Ampère raconte simplement, sans fausse modestie, sans arrière-pensée vaniteuse, les distinctions flatteuses qui l'ont accueilli dans le Nouveau-Monde, et il y a quelque chose de touchant et de charmant dans la façon dont il rapporte à la mémoire de son illustre père ces empressements et ces hommages. « J'ai trouvé, nous dit-il, dans le séminaire de Quebec, un cabinet de physique très-complet. J'ai reconnu notamment les appareils électro-magnétiques inventés par mon père. J'ai vu un vieux prêtre, autrefois professeur de physique, tout ému par la présence du fils de celui dont il avait longtemps exposé les découvertes. » — Heureux qui trouve ainsi sur

son chemin des traces honorées et bénies qui lui rappellent à la fois ses plus chers souvenirs et ses plus beaux titres de noblesse! L'orgueil personnel est un vice; l'orgueil filial est une vertu. — Bienveillant d'ailleurs par nature, M. Ampère n'a eu qu'à s'abandonner à la pente de son esprit pour répondre à des marques de cordiale estime par des peintures comparables à ces portraits réussis, qui, pour être un peu flattés, n'en paraissent que plus ressemblants. Il approuve, il s'intéresse, il loue : mais de temps à autre, une observation piquante, une malice à fleur de peau, un trait de raillerie inoffensive et légère, viennent à propos nous faire entendre qu'il n'a été ni fasciné ni enivré. — « Quand vous parlez d'un auteur contemporain, nous disait un des maîtres de la critique moderne, M. Sainte-Beuve, vantez-le tant que vous voudrez, mais n'ayez pas l'air d'être sa dupe. » — Et je dois ajouter que ce maître a parfaitement mis son précepte en pratique. J'en dirai volontiers autant aux hommes d'esprit racontant leurs voyages. Leur reconnaissance ou leur sympathie pour le pays qu'ils ont visité ne doit jamais les empêcher de rester spirituels, et de montrer à leur lecteur que, tout en approuvant, ils ont observé. C'est cette nuance qui me charme dans l'ouvrage de M. Ampère : quoi de plus ingénieux et de plus délicat que cette page sur le respect des Américains pour les femmes? — « Ce respect, dit-il, résulte de la rudesse même des mœurs américaines. Dans un pays où les formes de la politesse sont très-simplifiées, si ce frein n'était établi, il s'ensuivrait nécessairement, dans les rapports avec les femmes, une intolérable grossièreté. C'est, je crois, ce qui a produit la galanterie[1] au sein des mœurs violentes du moyen âge. Dans

[1] Est-ce bien le mot propre? J'aimerais mieux *chevalerie* ou *sentiment chevaleresque : galanterie* est de date plus nouvelle et plus raffinée.

les sociétés plus fortes que polies, un instinct avertit de respecter la faiblesse pour ne pas en venir à l'écraser. Au moyen âge, il fallait adorer les femmes comme les chevaliers, pour ne pas les opprimer comme les sauvages. Une alternative analogue se présentait dans la société des États-Unis, qui, surtout là où elle commençait à s'établir, avait aussi sa rudesse. Les peuples plus raffinés n'ont pas besoin d'être retenus par des prescriptions si précises : l'élégance naturelle des mœurs est chez eux une garantie que les femmes seront traitées avec les égards qui leur sont dus ; mais il faut avouer qu'en France on s'est souvent trop reposé sur notre réputation proverbiale de galanterie, et que nos compatriotes auraient parfois besoin qu'un garçon d'hôtel ou un conducteur de diligence les rappelât à l'observation d'un devoir qu'ils oublient trop souvent de remplir. » — Ne vous semble t-il pas entendre un gracieux écho de l'Abbaye-au-Bois, répété dans une langue charmante par un habitué du salon de madame Récamier? — Et ce passage sur les prétentions des Américains à réussir dans les arts! « Ce n'est pas la maturité, mais la jeunesse des nations qui est favorable à l'imagination. En Europe, cette fleur de jeunesse dans laquelle s'épanouit le beau, semble déjà passée ou bien près de l'être, et les États-Unis sont nés mûrs. C'est une année qui n'a pas eu de printemps. Les riantes heures du printemps viendront-elles après les heures sévères de l'automne? J'en doute. Il ne me paraît pas impossible que ce peuple cultive les arts avec un certain succès et à peu près comme ils sont cultivés en Europe; mais je n'espère pas pour lui ce que je n'espère guère pour elle, — une nouvelle aurore du beau, — et pour lui encore moins que pour elle, précisément parce qu'il est, à quelques égards, plus avancé dans la voie d'une civilisation qui ne conduit pas

au beau dans l'art. Quand le peuple américain se flatte que l'ère du développement artistique viendra, il me semble entendre un homme de trente ans qui n'a pas été amoureux à vingt ans, dire : « Je le serai à quarante. »

On ne saurait apprécier la démocratie américaine avec plus de justesse et de grâce. Quant à la question politique, M. Ampère l'effleure à peine, et il a raison ; rien ne me semble plus paradoxal que de s'imaginer que la cause de la démocratie en général soit indissolublement liée à celle des États-Unis, et que le jugement qu'on en porte, favorable ou sévère, doive nécessairement s'appliquer à toutes les autres. Les conditions même qui l'ont fait réussir en Amérique sont justement celles qui lui manquent le plus en Europe. Née librement avec la société même à qui elle donnait un code en rapport avec ses mœurs, produit naturel du sol qu'elle labourait et fécondait, contemporaine de ce peuple qui n'avait rien à apprendre parce qu'il n'avait rien à oublier, que pouvait-elle offrir de commun avec ces démocraties greffées violemment sur d'autres mœurs, d'autres lois, un autre état social, se débattant entre les grandeurs du passé et les incertitudes de l'avenir, et forcées de sacrifier sans cesse un de leurs deux éléments à l'autre, la liberté à l'égalité, ou l'égalité à la liberté? Il est donc très-facile à un Français, même aristocrate et monarchique, de se détacher de ses opinions pour rendre justice aux Américains, et, s'il y met un grain de malice, il peut aisément tourner en épigrammes contre les démocrates de son pays les louanges qu'il décerne aux compatriotes de Jefferson et de Washington. Un Américain spirituel, voyageant en France et y observant les prétentions de l'esprit démocratique, pourrait en dire exactement les mêmes choses que M. Ampère nous a dites des affectations de politesse et des

ambitions artistiques des habitants de New-York, de Boston et de Cincinnati. Leur société utilitaire et égalitaire ne peut arriver à la civilisation et aux arts qu'après coup et par une sorte de pénible effort, de même que la nôtre ne peut pavenir au sentiment vrai de la démocratie que de seconde main, et en faisant violence à sa nature. Ici comme là, il sied de redire avec le fabuliste : « Ne forçons point notre talent. » — Faut-il donc, pour cela, se quereller, se dénigrer, se renvoyer les récriminations et les satires? Mieux vaut, comme notre *promeneur*, voir, écouter, jouir paisiblement de tout ce qui mérite d'intéresser les esprits d'élite, et ne faire le procès ni aux vieilles sociétés qui n'ont pas encore produit des Washingtons et des Adams, ni aux jeunes démocraties qui n'ont pas encore donné au monde des Lauzuns, des Raphaëls et des Lamartines. Quant aux questions religieuses, et à ce qu'elles peuvent mêler d'irritants débats aux questions politiques, quel fanatique, quel sectaire ne serait désarmé par des traits comme ceux-ci : « Les *universalistes* sont ceux qui pensent que justes et pécheurs, croyants et incrédules, tout le monde sera sauvé. Voilà une doctrine fort charitable; je n'ai nulle part trouvé plus d'amertume que dans la controverse consacrée à l'établir. Il semblait que le théologien qui avait écrit l'article en question voulût se dédommager en insultant ses adversaires dans ce monde, du chagrin de ne pouvoir les damner dans l'autre. En revanche, il existe un poëme intitulé l'*Universaliade*, écrit tout exprès pour célébrer la damnation de ceux qui ne sont pas orthodoxes comme l'entend l'auteur. »

On le voit, c'est sans autre parti pris que celui de ce bon sens aiguisé, toujours bien reçu dans le pays de Lesage et de Voltaire, que M. Ampère s'est promené en

Amérique, et qu'il nous raconte aujourd'hui sa *promenade*. Il n'a pas non plus de rancune trop forte contre ce génie industriel, ces invasions du travail et de l'arithmétique qui rétrécissent de plus en plus, dans le nouveau monde, les horizons de l'artiste et du poëte. Et pourtant cette humeur accommodante ne le rend pas insensible aux magnificences du paysage. Au sortir d'une réunion d'Américains, où l'on a bu du vin de Champagne, après avoir admiré le développement *à vue d'œil* d'une ville *qui pousse*, ou visité l'éminent poëte Longfellow et traduit en maître son *Chant de vie*, hymne d'un peuple dont la poésie même se fait positive et travailleuse, il court au lac Ontario, à la cataracte du Niagara, et là il redevient le disciple inspiré de M. de Chateaubriand, dont il admire et ratifie l'expression pittoresque : « C'est une colonne d'eau du déluge. » Ce n'est pas la faute de M. Ampère, si toutes ces scènes de l'immensité et de la solitude américaine semblent, depuis le chantre du Meschacébé, avoir perdu quelque chose de leur lointain poétique et de leur grandeur; si Chateaubriand lui-même, avec ses vastes effets de pensée et de style, ses marches aventureuses à travers les profondeurs du désert et ses récits colorés du vague et ardent reflet des pays parcourus, nous paraît aujourd'hui incompatible avec une époque où Céluta et Chactas, Atala et le P. Aubry, voyageraient en chemin de fer. L'essentiel est d'être de son temps et d'en tirer spirituellement tout le parti possible, sans prétendre échapper au positif qui nous déborde et nous domine, sans renier tout à fait le poétique dont les imaginations et les âmes ne sauraient se passer. C'est là le mérite et l'attrait de cette *Promenade en Amérique*, de M. Ampère : et lui-même, avec cette érudition accessible et facile qui n'exclut pas le talent de l'écrivain, avec ce goût des études et des connaissances

sérieuses qui admet toutes les grâces, toutes les fleurs de la pensée, avec ces aptitudes de Bénédictin qui n'empêchent pas d'écrire de beaux vers, et se trouvent également à l'aise au fond d'une bibliothèque ou aux bords du Niagara, avec ces souvenirs d'une science incomparable qui resta, chez son illustre père, aimable et chrétienne, ne représente-t-il pas, en sa personne, ces accommodements ingénieux, ces éclectismes honnêtes, qui, au lieu de demander l'impossible et de médire du réel, se contentent du vrai, le cultivent et l'embellissent.

1856.

## II [1]

César est fort à la mode depuis quelque temps. M. Prosper Mérimée nous promet, comme l'œuvre capitale de sa carrière littéraire, une *Vie de César*, dont sa qualité de sénateur l'engage sans doute à différer la publication. En étudiant l'histoire romaine à Rome, M. Ampère s'est naturellement passionné pour cette grande et dramatique figure, qui sert de transition entre la république et l'empire, et, par ses qualités comme par ses vices, explique comment l'une était désormais impossible et l'autre inévitable. Chateaubriand a dit : « César est l'homme le plus complet de l'histoire, car il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. » On pourrait ajouter que, de tous les grands hommes de l'antiquité, César est le plus moderne et le plus intelligible. Alexandre se perd

[1] *César*, scènes historiques.

et échappe à l'examen dans le rapide éclat de sa vie, dans l'ombre presque fabuleuse de ses conquêtes. Aucune échelle de proportion ne peut s'établir entre ses victoires, son rôle historique et nos idées d'aujourd'hui. Avec César, tout est clair. Il sait parfaitement ce qu'il veut, et on le sait avec lui : même, si l'on a à se méfier de quelque chose, c'est de l'envie de le trop bien comprendre, de trop se faire en esprit son contemporain, de ne pas tenir assez de compte des prodigieuses différences qui séparent la société antique de la société chrétienne, le siècle de César de tel ou tel siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, M. Ampère a pensé que la matière était assez riche pour lui permettre d'ajouter à son beau travail d'érudit, d'historien et de prosateur une large étude poétique et dramatique, dans le genre des grandes tragédies historiques de Shakspeare, ou de ces scènes si vivantes, si pittoresques, si vraies, où M. Vitet a retracé les États de Blois et les Barricades, les États d'Orléans et la mort de Henri III. Cette forme libre et hardie a toutes sortes d'avantages sur le vieux moule classique; mais elle n'est peut-être pas sans inconvénient. César, j'en conviens, est d'une taille à ne pouvoir aisément tenir dans les cinq actes traditionnels. Depuis le moment où il éveille les soupçons prophétiques du vieux Sylla jusqu'à l'heure où il tombe au pied de la statue de Pompée, sous le poignard de Cassius et de Brutus, que d'épisodes ! que de phases et de faces diverses ! que de traits, que de détails sans lesquels la physionomie semble rester incomplète ! Si on veut le suivre, avec Salluste, à travers la conjuration de Catilina, on ne pourra l'accompagner dans les Gaules. Si l'on s'attarde avec lui en Espagne, on ne pourra ni lui faire passer le Rubicon ni le conduire à Pharsale. Si l'on peint le guerrier, on négligera le politique, le penseur, le pontife, l'artiste, j'allais

dire le comédien. Les cinq actes seront finis, et le public ennuyé avant que l'on ait achevé de dérouler l'ensemble de cette merveilleuse existence, où tout est caractéristique, où rien n'est perdu pour l'histoire, où les personnages accessoires (et quels accessoires ! Pompée, Cicéron, Caton, Brutus, Antoine !) concourent tous à l'effet du personnage principal. Aussi, en lisant le volume de M. Ampère, ai-je été frappé de l'effrayante consommation de sujets de tragédie dévorés par ces quatre cents pages. Il y a là en germe ou en débris un *Sylla*, un *Pompée*, un *Caton*, un *Catilina*, un *Brutus*, un *Vercingétorix*, une *Cléopâtre*, un *Crassus*, un *Lentulus*, un *Céthégus*, un *Cimber* et une demi-douzaine de *Jules César*. Quelle perte ! Les tragiques convaincus, s'il en existe encore, auront peine à pardonner au spirituel et savant académicien : ils accuseront M. Ampère d'avoir coupé leur blé en herbe ou avalé d'une bouchée le pain de leur vieillesse.

Prenons garde pourtant, et restons sérieux à propos d'une œuvre sérieuse. En littérature comme en toutes choses, quand des lois ont duré longtemps et produit des chefs-d'œuvre, on peut conclure qu'elles avaient leur raison d'être, alors même qu'elles sont à peu près abrogées. La tragédie, telle que la pratiquaient MM. de Jouy et Luce de Lancival, est morte ou bien malade : mais la règle d'art qui impose certaines conditions d'harmonie et d'unité, qui ne veut pas que l'on appelle sur trop de points l'attention et l'intérêt du lecteur ou du spectateur, cette règle est vivace, et elle répond aux plus précieux instincts de l'esprit français. Suivre pas à pas un personnage célèbre à travers toutes les vicissitudes de sa longue ou orageuse carrière, nous le montrer adolescent à la première page et *barbon* à la dernière, ce n'est pas toujours le meilleur moyen de le peindre d'une façon magistrale et com-

plète. Il existe un procédé supérieur: c'est celui qui élague les détails secondaires, choisit les traits essentiels, résume, concentre, distribue la lumière, le clair-obscur et l'ombre, et fait doublement valoir la figure par tout ce qu'il éclaire et par tout ce qu'il sacrifie. C'est ainsi que tel chapitre de Walter Scott nous en dit plus sur Cromwell, Marie Stuart ou Louis XI, qu'une médiocre histoire de Louis XI, de Marie Stuart ou de Cromwell. Il y a des portraits de grands maîtres, depuis Holbein jusqu'à M. Ingres, qui nous livrent le secret d'une âme, d'un caractère et d'une vie, mieux qu'une biographie tout entière. Voilà ma première objection : M. Ampère l'a-t-il réfutée d'avance? Franchement, je ne le crois pas : bien qu'il ait tour à tour mis en saillie tous les moments caractéristiques de l'existence de César et que César ait eu beaucoup de ces moments-là, on rencontre parfois dans son livre des pages où l'intérêt languit, où le regard du lecteur ne sait plus où se fixer. Le langage des comparses manque de relief. Si peu dépendante que soit une pareille œuvre des lois ordinaires de l'art dramatique, on y trouve çà et là, même à la lecture, des solutions de continuité, ou, comme on dit en argot de théâtre, des *loups ;* des instants où l'esprit se refuse à remplir les lacunes, à passer aussi rapidement des rostres au camp de César et de l'intérieur d'une maison romaine aux forêts de la Germanie. Mais n'insistons pas trop ; la difficulté était énorme, et c'est déjà beaucoup que M. Ampère l'ait vaincue à moitié. Je lui adresserai un reproche plus grave. Puisqu'il rompait, dans la forme, avec bien des traditions académiques et classiques, puisqu'il avait fouillé, d'une main ferme et sûre, dans cette poussière romaine, qui vaut, à elle seule, dix professeurs d'histoire et dix professeurs de philosophie, puisqu'en un mot il était allé dire à Rome ce qu'il pensait à Paris, il aurait dû faire un pas

de plus, entrer plus avant dans le sens historique, politique et moral de cette grande phase, suspendue entre le paganisme qui meurt et le christianisme qui va naître, entre les pressentiments de Virgile et le voisinage de Bethléem. Nous peindre César se jouant à la fois des superstitions populaires et des lois de la république, de la conscience des patriciens et de la religion des augures; nous le montrer, dans ses transformations successives, changeant sans cesse de place et de rôle sur ce théâtre gigantesque que sa fortune dirige et que domine son génie, c'était quelque chose sans doute, mais ce n'était pas assez. Nous faire comprendre ou nous laisser deviner, par l'exemple de Rome ou de César, comment les aristocraties, étant les gardiennes naturelles de la liberté, l'emportent et la brisent avec elles quand elles s'affaiblissent ou se corrompent, et comment les démocraties, profitant de cet affaiblissement qui les venge et de cette corruption qu'elles partagent, se hâtent de pactiser avec la tyrannie, c'était quelque chose encore, mais trop peu. Il suffit de savoir lire pour reconnaître tout ce qu'avaient de logique, dans leurs violences apparentes, ces dernières crises de la république romaine; le patriciat vainqueur, sous Sylla, de la démocratie personnifiée en Marius, mais décimé par son terrible chef, énervé par la débauche, grisé de sang, perdu de mœurs, et n'ayant bientôt plus assez de force pour empêcher le peuple de prendre sa revanche en la personne de César, grand seigneur démocratique, qui console les petits en abaissant les grands, qui fait de ses soldats les instruments de son règne, qui éblouit et fascine son temps à force de prestige et de gloire, de génie et de savoir-faire, et qui représente, dans son expression suprême, l'aristocratie s'absorbant dans la démocratie au profit du despotisme. Tout ce côté de la question, de la

moralité historique, ressort très-bien dans l'ouvrage de M. Ampère. Impossible de mieux nous rappeler (en latin) que les siècles révolutionnaires sont toujours prêts à sacrifier la liberté sous des supérieurs à l'égalité sous un seul maître. Ce que j'aurais voulu, ce qui eût donné à la tentative dramatique et poétique de M. Ampère une portée plus sérieuse encore, c'est qu'auprès et au-dessus de cette leçon il en plaçât une seconde : c'est que, sans amnistier César, il renversât les classiques statues des Brutus, des Cassius, des Caton ; c'est qu'il en finît avec cette admiration séculaire qui a égaré tant de rhétoriciens, et qui déifie, comme des héros de patriotisme et de vertu, ces hommes pétris d'orgueil, s'obstinant dans leurs chimères, assez aveugles pour ne pas comprendre qu'assassiner au nom de la liberté, quand la liberté ne peut plus vivre, est un double crime, et que, pour être en droit de supprimer César, il fallait avoir à donner au monde autre chose que les maximes stériles d'une philosophie superbe, inaccessible au grand nombre, sans cœur, sans entrailles et sans Dieu. L'impuissance radicale du stoïcisme en présence d'une situation qui ne pouvait être éclaircie que par une lumière divine, l'effort dérisoire d'une poignée de citoyens posthumes, se figurant qu'ils vont ressusciter la liberté et affranchir la terre parce qu'ils auront frappé l'homme qui gêne leur orgueil, ce mensonge historique se perpétuant à travers les âges, même sous la loi de l'Évangile, et inscrivant à faux les noms de Cassius, de Brutus et de Caton sur le passeport de toutes les folies et de tous les crimes, voilà ce que M. Ampère était digne de nous montrer, et ce qui eût excellemment complété son œuvre. C'était pénétrer l'esprit de son sujet, et l'éminent écrivain s'est un peu trop, sauf quelques passages, contenté de la lettre ; ce qui, du reste, est l'inconvénient de cette mé-

thode *romantique* où la multiplicité des incidents, l'accumulation des personnages, la mobilité du théâtre, la vérité familière des détails, les traits de couleur locale, finissent par absorber la pensée philosophique. En revanche, M. Ampère a très-bien *réussi* le personnage de Cicéron : chose singulière et triste, que nous autres gens de lettres nous ne soyons jamais mieux inspirés que lorsqu'il s'agit de peindre les travers ou les ridicules de nos confrères! M. Ampère a rendu en maître cette nature de citoyen artiste, cette âme vertueuse doublée de vanité oratoire et littéraire, très-décidée à sauver la patrie, mais à la sauver en périodes sonores et en calculant d'avance ses effets et sa gloire. La scène où Cicéron s'efforce sans cesse de ramener l'entretien à la politique, au respect des lois, aux dangers de la vieille liberté romaine, et où César, par des diversions habiles, le réduit à causer littérature, éloquence et philosophie et à humer de bonne grâce l'encens de ses ingénieux éloges, cette scène est d'un excellent comique. Rapprochées de l'épisode de Catilina, où M. Ampère a fort heureusement imité le chef-d'œuvre de Salluste, et de la mort de Caton, empreinte d'une sombre et mystérieuse grandeur, ces pages prouvent qu'un écrivain tel que l'auteur de *César*, alors même qu'il serait resté inférieur à une tâche écrasante, ne pouvait être ni insignifiant ni vulgaire.

Le *César* de M. Ampère n'a pas moins de huit mille vers. C'est beaucoup pour un homme qui n'est poëte qu'à ses heures de récréation, et n'y met pas, je crois, une bien grande prétention didactique. La poésie chez M. Ampère n'est pas une langue, mais un accent ; une façon de donner à sa pensée plus d'élan et de ressort dans les moments où l'inspiration domine l'érudition, où l'historien cède la parole à l'artiste : il en résulte, dans les scènes secondai-

res, une versification qui ne diffère guère de la prose que par la rime, et qui même oublie parfois de croiser les rimes féminines et masculines ; mais aussi, dans les morceaux où l'auteur est soutenu par l'intérêt de la situation, par la valeur des personnages et par la grandeur du sujet, un ton mâle et sobre, une grave et simple éloquence d'autant plus frappante peut-être que la ritournelle poétique y manque et que rien n'y sent le métier. M. Ampère n'est pas poëte comme Lamartine et Victor Hugo, ou même comme Corneille et Racine, mais comme un prosateur qui, pour changer, s'exprime en vers. Je parlais, en commençant, du désespoir des tragiques, dépouillés de leur antique patrimoine et réduits à la mendicité par cette audacieuse *razzia* de M. Ampère. Peut-être, au nom de la dignité de cet alexandrin qu'ils ont tant aimé et qui les a payés de tant d'ingratitude, auraient-ils quelques représailles à exercer, en citant des vers tels que ceux-ci :

CÉSAR.

Je veux le Consulat, c'est là le premier pas
Vraiment très-sérieux : tant que je ne l'aurai pas
Franchi, rien n'est possible encore. — Ainsi l'Espagne
Vient de m'être donnée ; il faut une campagne
Brillante et courte afin de revenir à temps,
Après quelques succès rapides, éclatants,
A Rome, triompher, user de ma victoire,
Être nommé consul, oui, consul par la gloire...

Il me semble que cela pourrait, sans que notre poésie y perdît grand'chose, s'écrire ainsi : « Je veux le consulat; c'est le premier pas vraiment très-sérieux ; tant que je ne l'aurai pas franchi, rien n'est possible encore : Ainsi l'Espagne vient de m'être donnée, » etc... — Je sais bien que l'imprimeur peut réclamer sa large part des incor-

rections et des négligences : il a voulu démontrer aux épreuves de M. Ampère que tout chemin ne mène pas à Rome, et il les a criblées de fautes. Mais enfin, même en appelant sur sa tête la vindicte des lois typographiques, il resterait encore acquis aux débats que M. Ampère a parfois traité avec trop de sans-façon cette pauvre vieille douairière qu'on appelle la versification française, et qui, bien malmenée ailleurs, a le droit de dire, comme César, à tout académicien lui manquant de respect : « *Tu quoque, mi Brute!* » Nous voici revenu à notre sujet, à cette lutte de l'aristocratie et de la démocratie romaine, dont César fut la personnification brillante et la victime expiatoire. Nous avons, nous aussi, une aristocratie et une démocratie littéraires; celle-ci gagnant sans cesse le terrain que celle-là perd, et, de conquête en conquête, préparant son règne. Si jamais cette rude souveraine s'avisait de promulguer des lois somptuaires en littérature, et d'interdire le luxe du vers aux prosateurs excellents, M. Ampère serait condamné un des premiers : les lecteurs de *César* réclameraient peut-être; mais ceux de l'*Histoire romaine à Rome* ne se plaindraient pas.

1859.

VII

# M. X. MARMIER[1]

---

Parmi les genres qui manquent à la littérature française (et on les compte), il en est un dont l'absence a souvent affligé les critiques vertueux, les mères de famille et les jeunes personnes bien élevées : c'est le roman intéressant et honnête, tel que le pratiquent les étrangers, les Anglais surtout, depuis Walter Scott jusqu'à Thackeray : assez honnête pour que les imaginations les plus innocentes n'en soient jamais troublées ; assez intéressant pour avoir une valeur littéraire très-supérieure à celle de ces petites histoires édifiantes que l'on trouve dans les catalogues de librairies religieuses, et qui font sourire ou bâiller les lecteurs mondains. Bien des fois, lorsqu'on m'adressait là-dessus quelques plaintes, lorsque je me demandais s'il n'y avait pas moyen de combler cette lacune, j'ai songé à M. Marmier; et cela non-seulement à cause de son esprit si charmant, de son talent si pur, de ses connaissances si variées, du grain de poésie chaste et douce.

[1] *Les Fiancés du Spitzberg.*

qu'il sait mêler à toutes choses, mais aussi parce que personne n'est plus capable de faire pour le roman français ce que l'on recommande aux malades : de le faire voyager. En effet, une des conditions les plus essentielles pour qu'un ouvrage de ce genre puisse être mis impunément dans toutes les mains, c'est que la passion n'y tienne pas la première place. Alors même qu'on essaye de réagir contre ses révoltes et ses orages, alors même qu'on en signale les expiations suprêmes et qu'on prend parti pour les devoirs qu'elle méconnaît et pour les lois qu'elle offense, on est forcé de la montrer avant de la punir, et c'est déjà trop pour bien des jeunes âmes qui pourraient être émues par le tableau avant d'être averties par le châtiment. Mais, en reléguant la passion au second plan, il faut avoir de quoi remplir le premier : c'est là que les souvenirs de voyages, avec leurs innombrables variétés d'horizons, de couleurs, de paysages, de physionomies, de costumes, de caractères, offrent d'admirables ressources. Or, si nous pouvons tous écrire un bon roman, pourvu que nous ayons beaucoup de talent, d'imagination, de sentiment, d'observation et de style, nous ne sommes pas tous allés en Islande, au Spitzberg, en Norvége, en Danemark, en Russie, aux bords de la Baltique et du Danube, au Nord et au Midi, en Orient et en Occident : nous ne parlons pas toutes les langues, depuis le français du quai Voltaire jusqu'au patois serbe ou croate; nous ne connaissons pas toutes les littératures, toutes les légendes, toutes les poésies, toutes les chroniques populaires, depuis celles que se raconte le faubourg Saint-Germain jusqu'à celles qui charment les Lapons. M. Marmier, lui, est allé partout, il sait tout et il a tout vu. Aussi, en le désignant d'avance comme le plus capable d'écrire ces romans de famille où la passion, cette dangereuse et turbulente souveraine, devient

sujette, à son tour, d'une royauté plus tutélaire et plus sage, j'ajoutais mentalement : S'il est vrai que tout écrivain distingué ait en lui un livre qui doit sortir tôt ou tard et se faire jour, et qui, en paraissant, nous révèle toute sa force et nous le donne tout entier, ce livre sera, sous la plume de M. Marmier, un voyage de romancier ou un roman de voyageur : le récit de quelque touchant et mélancolique amour, associant ses émotions, ses joies et ses douleurs à des sites inconnus, à des mers lointaines, aux trésors d'un monde inexploré, aux âpres beautés, aux floraisons mystérieuses de la nature septentrionale. Je viens de lire les *Fiancés du Spitzberg*, et j'ai reconnu avec bonheur que mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Dans les *Fiancés du Spitzberg* il a condensé et résumé, en leur donnant plus d'éclat et de puissance, toutes les qualités éparses dans ses livres de voyage, dans ses traductions, dans ses nouvelles, dans ses poésies originales. Lui seul, parmi nos auteurs contemporains, pouvait écrire cet ouvrage; il l'a fait avec amour, et il s'y est surpassé lui-même.

C'est une maison bien paisible et bien *flamande* que celle de l'honorable M. Vanskep, riche armateur de Dunkerque. A le voir se plonger sous ses édredons, dormir sa grasse matinée et attendre, pour s'éveiller tout à fait, le baiser matinal de sa fille Rosa-Marie, on ne dirait pas que le démon des voyages pût troubler les rêves de cet esclave volontaire des calmes félicités de l'habitude. Pourtant M. Vanskep, un beau matin, saute à bas de son lit, décidé à envoyer au Spitzberg le meilleur de ses navires, auquel il a donné le nom de sa fille. Il s'agit de rapporter une cargaison d'eiders, de renards bleus, d'ours blancs, de morses, et peut-être aussi de récolter, pour sa consommation particulière, un petit morceau de ruban rouge que le bon Vanskep ne serait pas fâché de voir reluire à sa bou-

tonnière. Sa fille, — une beauté fraîche et blonde, à la Rubens, un type de l'amour qui ne maigrit pas et du bonheur à domicile, — sa fille Rosa-Marie, au lieu de laisser partir pour de si lointains pays le lieutenant du bâtiment, le jeune Marcel Comtois, aimerait mieux, je crois, le conduire tout bonnement à l'église voisine, sauf à posséder un peu moins d'eiders, d'ours blancs et de renards bleus. Mais Marcel est la poésie, comme Rosa-Marie est la prose. Il est amoureux de l'idéal, de l'inconnu, de l'aventure. Il y a, dans toutes les professions, de ces natures d'élite qui en prennent le côté poétique, abandonnant à d'autres le côté positif. Marcel sera donc de l'expédition, sous les ordres du capitaine Blondeau, brave homme qui accepte de grand cœur la supériorité intellectuelle de son lieutenant. M. Vanskep enrôle aussi Frasnois le timonier, Dambelin le rameur, Tromblon le harponneur, un vaurien, le mauvais génie de l'équipage. Les voilà partis; Rosa-Marie va pleurer et prier dans la chapelle des dunes; son père se frotte les mains en songeant à sa future croix d'honneur; le temps est beau, le vent est frais, une bonne brise du sud-sud-ouest enfle les voiles neuves; et à la garde de Dieu!

A peine le navire est-il en mer, il nous transporte en pleine poésie du Nord, avec M. Marmier pour *cicerone* et pour guide; un guide supérieur, même à Frasnois le timonier et au rameur Dambelin. Nous arrivons à Hammerfest sans avarie. C'est à Hammerfest, à vrai dire, que le drame commence, sous les traits de Lax, le vieux pilote, et de sa fille Carine. Il faut à la *Rosa-Marie* un pilote qui connaisse à fond tous ces dangereux parages du Spitzberg : mais comment faire? Lax, qui conviendrait parfaitement à cet emploi, a une prétention singulière, paradoxale, impossible : il veut emmener sa fille avec lui ; elle est frêle et

presque maladive, comme une fleur à qui manque le soleil, et Lax se persuade qu'un air plus vif, le mouvement du navire, l'animation du voyage, pourront la fortifier et la guérir. C'est de l'hygiène de pilote et de père, l'hygiène du cœur, et non pas celle de la science. Carine apparaît : Marcel la regarde et l'écoute; ces deux âmes se sentent attirées l'une vers l'autre : ne craignez rien; ce ne sera pas une de ces passions qui mettent le feu aux récits et aux paysages, comme ces incendies que l'on allume pour défricher et fertiliser le sol sur la lisière d'un bois de pins, et qui, gagnant de proche en proche, consument le bois tout entier. La suave et angélique beauté de Carine désarme les premières répulsions de l'équipage. D'ailleurs on a besoin de Lax : on accepte donc ses conditions, et Carine s'embarque avec son père à bord de la *Rosa-Marie*. Le livre de la Nature est là tout ouvert, à cette page que peu de mains ont feuilletée, où ses sourires ont froid, où ses rayons tremblent sur des nappes de glace, où elle se montre belle encore et poétique sous ses voiles de givre et de brume. La jeune imagination de Carine ne demande pas mieux que de lire dans ce livre dont elle complète les harmonies, auquel sa pâle et douce figure pourrait servir de vignette symbolique. Marcel est son maître : nous assistons à la fois aux progrès de leur chaste amour et aux leçons où se déroulent tous les trésors scientifiques et pittoresques, amassés préalablement par M. Marmier, en attendant Marcel et Carine. Ces leçons, pour ainsi dire vivantes, alternent avec des épisodes pris sur le fait, *de visu*, et qui ne laissent pas languir un moment l'attention et l'intérêt. Citons, entre autres, l'attaque du bateau pêcheur par les morses, drame terrible, saisissant, où l'auteur rivalise avec les pages les plus émouvantes de Fenimore Cooper. M. Marmier s'est si habilement arrangé, ou plu-

tôt il était si plein de son sujet, qu'aucune de ses digressions n'est un hors d'œuvre, que la scène semble faite tout exprès pour les personnages, le cadre pour le tableau, et que les spectacles de la nature extérieure forment une partie essentielle des émotions intimes de ces deux cœurs qui se rapprochent en s'exaltant. A mesure que le récit avance, tout s'agrandit et s'assombrit encore. On sent que Carine sera la victime de cette poésie septentrionale qu'elle personnifie. Le malheureux équipage laisse passer la saison propice. Il faut subir l'hiver au milieu de ces glaces implacables. Le harponneur Tromblon profite du mécontentement des matelots pour leur prêcher l'indiscipline et la révolte. Blondeau et Marcel ne sont plus écoutés. A la voix de ce misérable Tromblon, les insurgés lancent précipitamment les chaloupes à la mer, et disparaissent, les insensés! allant au-devant d'une mort certaine: on ne les reverra jamais! Blondeau, Marcel, Lax, Carine, et le fidèle timonier Dambelin, et Frisquet, le petit mousse (une création touchante et charmante!), voilà désormais tout le personnel de l'équipage. Rien de plus pathétique que les derniers chapitres du récit. C'est au milieu de ces aspects désolés, entre ces murailles de glace, qu'ont lieu les fiançailles de Marcel et de Carine, sous les yeux de ce vieux père qui demande au jeune homme de ne pas le séparer de sa fille, et qui ne se doute pas, hélas! de la grande séparation qui le menace. Le froid redouble, Carine frissonne dans sa couchette où l'humidité pénètre; elle souffre et cache ses souffrances. Un sourire aussi pâle que celui du soleil pendant ce funèbre hivernage erre encore sur ses lèvres décolorées; mais ni son père, ni son fiancé, ne peuvent plus s'y méprendre. La lutte de cette pauvre créature contre les éléments qui la tuent, contre le mal qui la dévore, la morne douleur de Marcel qui voit

dépérir, jour par jour, cette virginale et débile fleur, le désespoir de Lax, l'angoisse de ce groupe d'amis fidèles, ce deuil des cœurs reflété dans le deuil universel de la nature engourdie, tout cela forme un tableau d'une vérité poignante, qui fait frémir et pleurer. La mort plane sur ce navire, dans son linceul blanc et glacé. En voyant, non plus ces fiancés, mais ces naufragés du Spitzberg, qui ne songerait à cette navrante page des *Poëmes de la Mer*, de J. Autran, à cet admirable poëme des *Naufragés*, qui vient de reparaître en une édition toute nouvelle, enrichie de nouveaux trésors poétiques? Enfin la *Rosa-Marie* peut se mettre en marche, mais dans quel état, grand Dieu! un équipage de cinq hommes, et une mourante dans la cabine. On rencontre enfin un autre navire, qui prête à Lax cinq robustes matelots, et l'on peut retourner à Hammerfest; mais il est trop tard. Au moment même où le bâtiment rentre dans le port, Carine expire : « On eût dit qu'elle n'attendait que son arrivée sur la plage scandinave pour y exhaler son dernier souffle. » Avec elle, c'est la poésie même, la poésie de l'idéal, de l'amour et de la jeunesse qui meurt dans l'âme de Marcel. Mais l'avenir est long; le cœur de l'homme n'a pas même la puissance des désespoirs éternels; Rosa-Marie est toujours prête à tendre sa main blanche au lieutenant Marcel. Peut-être le lieutenant Marcel épousera-t-il Rosa-Marie.

En essayant de suivre sur les vagues et sur les glaces le récit de M. Marmier, je n'ai pu m'arrêter pour recueillir tous les détails de couleur locale qui donnent aux *Fiancés du Spitzberg* une physionomie si originale. C'est tantôt une observation d'histoire naturelle, tantôt un trait de mœurs, tantôt une page de botanique, tantôt une citation de ces poëtes du Nord, que nous connaissons à peine, et qui sont charmants, surtout quand M. Marmier les tra-

duit et les cite. Les richesses de son album de voyage ont été pour lui, dans ce roman, ce que le sentiment et l'érudition historiques ont été pour Walter Scott, dans *Ivanhoé* et le *Château de Kenilworth*, ce que l'interprétation libre et fantastique de la vie d'artiste a été pour Gœthe, dans *Wilhelm Meister* : les digressions y complètent l'œuvre du narrateur au lieu de la ralentir. En ai-je dit assez pour faire comprendre tous les mérites de cette œuvre excellente, instructive comme si elle voulait avoir le droit d'être ennuyeuse, intéressante, et pathétique comme si elle prétendait ne rien nous apprendre? Ai-je inspiré assez d'envie de la lire à ceux qui ne l'ont pas lue encore, assez de sécurité et de sympathie à ces imaginations, vives et honnêtes tout ensemble, qui ne veulent être mises ni au régime de l'eau claire, ni au régime du vin frelaté? Les *Fiancés du Spitzberg* ont obtenu un légitime succès, et ce succès sera durable. On a remarqué que les âmes qui n'avaient vécu que de sentiments purs et vrais conservaient longtemps leur jeunesse et leur fraîcheur : j'en dirai autant des livres, ces âmes répandues dans le monde sous une forme visible et palpable. Ceux qui vivent d'idées excessives et de sentiments désordonnés brillent, brûlent et passent. Ceux qui ne demandent leur vie qu'aux plus saines inspirations de l'intelligence et du cœur éclairent et durent. Le livre de M. Marmier est de ceux-là : bon et heureux livre qui fixe désormais le rang de l'auteur dans la littérature des honnêtes gens! Ce rang, M. Marmier était trop modeste pour le prendre; l'amitié le lui donnait tout bas : aujourd'hui la critique peut le lui assigner tout haut, et elle n'est démentie ni par le public ni par l'Académie.

## VIII

# MM. BARBEY D'AUREVILLY

ET

# ERNEST FEYDEAU[1]

M. Barbey d'Aurevilly a entrepris une tâche courageuse, pleine de difficultés et de périls. Il fait à la fois de la critique et des romans. Sa critique est violente, et surtout tranchante : pour que ce ton tranchant et ces violentes allures fussent sans inconvénients, il faudrait que ses romans fussent irréprochables : pour avoir le droit de maximer ses pratiques, il faudrait qu'il pratiquât ses maximes. Qu'un critique, après avoir exposé ses idées sur tel ou tel point de littérature ou de morale, essaye de les mettre en action dans un roman pour les rendre plus populaires et plus accessibles, son roman pourra être faible, ennuyeux, défectueux, contestable; en le publiant, il s'affaiblira

[1] *L'Ensorcelée*, *Daniel*.

peut-être; il ne se discréditera pas, pourvu que ses fictions ne contredisent pas ses doctrines, pourvu que son livre ne renferme pas une page, pas une ligne, pas une image dangereuse, hasardée, offensante pour cette morale qu'il s'efforce de défendre sous une forme didactique. Si, au contraire, après avoir rudement malmené le pauvre monde, après avoir vertement tancé tel roi de France pour ses galanteries, tel grand poëte pour ses énormités irréligieuses ou érotiques, tel petit critique, son confrère, pour ses prétendus ménagements académiques ou mondains, il publie un roman qui, sous prétexte de faire haïr le vice, l'étale dans toute sa nudité, d'où s'exhalent toutes les capiteuses vapeurs d'un sensualisme mal déguisé sous des airs chevaleresques, non-seulement il s'affaiblit, mais il se discrédite. Il pourra encore aspirer au bruit, — que faut-il pour faire du bruit? une clarinette d'aveugle ou une montre à *Réveil*, — mais il ne pourra plus prétendre à l'autorité. Descendons maintenant des questions de morale aux questions de style : supposons que ce même écrivain, après avoir tonné contre les défauts du style moderne, la prétention, l'enflure, le faux éclat, l'abus des métaphores, le manque de solidité et de netteté, commette exactement les mêmes fautes, que dis-je? les exagère en des proportions telles, que des citations découpées au hasard dans ses articles ou dans ses ouvrages deviennent contre lui le plus accablant des témoignages, alors le mot de discrédit ne suffira plus ; il y aura autre chose, et cet autre chose, je l'exprimerai poliment en disant que les antagonistes ou les victimes de ce critique auront toujours, en ouvrant ses livres, un moyen de mettre les rieurs de leur côté.

On sait et d'autres ont dit ce qu'a été le premier roman de M. Barbey d'Aurevilly. Son titre même ne doit

pas trouver place dans ces pages[1]. L'*Ensorcelée* se présente, Dieu merci! sous un aspect fort différent; il suffit de rappeler que ce roman a paru (avec un autre titre et probablement quelques détails de moins) dans l'*Assemblée nationale*, pour qu'il soit inutile de préciser ces notables différences. Et pourtant, dès le début, j'arrête l'auteur en flagrant délit de récidive dans un système déplorable qui l'a déjà égaré une fois et qui l'égare encore : « Il a usé, nous dit-il, de cette *grande largeur* catholique qui ne craint pas de toucher aux passions humaines, lorsqu'il s'agit de faire trembler sur leurs suites. » — Voilà une idée qui pourrait nous mener loin; la *largeur catholique* aidant, nous arriverions, comme le bon abbé de Marolles traduisant Catulle, *à d'étranges choses*. Je comprends très-bien que, dans l'église, du haut de la chaire, le prédicateur, maître de son auditoire, aborde la passion pour la combattre et la fasse voir pour la faire haïr ou craindre. Je comprends mieux encore que le prêtre, seul en présence du pénitent, touche résolûment aux plaies et aux souillures, pour en sonder la profondeur, pour en indiquer le remède. Là, la religion est sur son terrain; elle est souveraine; en faisant comparaître la passion à son tribunal ou à sa barre, elle est sûre de la dominer, de diriger le débat, de ne laisser la parole à son ennemie qu'autant qu'il le faut pour la dompter, l'humilier et la confondre. Mais dans un roman qui se vend boulevard des Italiens, qui a pour chaires les cabinets de lecture et pour fidèles les lecteurs de Balzac et d'Eugène Sue, ne craignez-vous pas que les rôles ne changent, que la passion ne redevienne victorieuse à son tour et maîtresse, qu'elle ne profite (elle est si habile!) de *cette grande*

[1] Voir, plus récemment, l'*Amour impossible*, par le même M. Barbey d'Aurevilly.

*largeur catholique*, pour faire entrer en fraude bien des éléments de trouble et de désordre? Ne craignez-vous pas de ressembler à un homme qui se revêtirait d'une soutane pour aller réprimander une orgie et que les convives prendraient un malin plaisir à griser, afin de compromettre à la fois le censeur et l'habit? Ne savez-vous pas que les disciples de la passion révoltée n'ont pas de plus vif désir que de pouvoir accuser cette religion qu'ils détestent, d'accommodement ou de connivence avec cette passion qu'ils aiment et qu'ils divinisent? Ne savez-vous pas qu'avoir troublé une imagination, sali une âme, une seule, par un mot, un trait, une peinture, est le plus cruel regret qui puisse saisir un écrivain au moment où il jette un regard en arrière, et que toutes les violences de sa critique contre les auteurs dangereux et les mauvais livres y passeraient sans laver la tache? Si j'insiste sur cette erreur d'optique religieuse et morale, c'est qu'elle me paraît tenir, chez M. Barbey d'Aurevilly, à tout un ensemble d'appréciations paradoxales ou contradictoires, à un défaut absolu de justesse et d'accord qui s'étend de sa pensée à son langage et gâte à plaisir des qualités remarquables. Voyez, par exemple, ce roman de l'*Ensorcelée !* L'auteur nous annonce l'intention de publier une série de romans chouans, de réparer, envers les héros et les épisodes de la chouannerie, l'injustice des contemporains et l'oubli de l'histoire. Lié à ces traditions héroïques par des affections de famille, champion des gloires et des poésies du passé, sectateur fervent de Joseph de Maistre, il chérit, il regrette, il honore, il glorifie l'ordre d'idées, de sentiments, de souvenirs, sans lequel ces héros n'auraient été que des bandits, Joseph de Maistre un radoteur, le passé un fantôme importun, bon à rejeter sans regret dans l'ombre et dans le néant. Eh bien, comment s'y prend-il, dans l'*En-*

*sorcelée*, pour nous faire partager ses prédilections et son culte? Son principal personnage est un moine, l'abbé de la Croix-Jugan, lequel a été jeté dans le cloître violemment et sans vocation, parce qu'il était cadet de famille : un des plus grands abus de l'ancien régime, posé là, à la première page, comme pierre angulaire de cet édifice élevé par une main pieuse, chevaleresque et filiale à la gloire de ce même ancien régime et de ses intrépides *guérillas!* Ce n'est pas tout; le récit commence par une tentative de suicide que commet cet abbé de la Croix-Jugan, c'est-à-dire par un des crimes que l'Église réprouve le plus absolument, accompli par un prêtre de l'Église. Patience! nous en verrons bien d'autres. Dans ce même pays existent les ruines d'un château brûlé ou rasé par cette exécrable, cette abominable, cette impardonnable Révolution (c'est l'auteur qui parle et moi aussi) et où les gentilshommes, les grands seigneurs d'avant 89, les Feuardent, les Haut-Mesnil, les Sang-d'Aiglon se réunissaient (dans ce temps bienheureux qu'il s'agit de nous faire regretter à chaudes larmes) pour se livrer à des orgies furieuses, entremêlées d'horribles blasphèmes. Ils attiraient (les braves gens!) dans ces orgies perpétuelles toutes les belles filles de la contrée, victimes de leurs séductions, de leur or ou de leurs menaces. M. Barbey d'Aurevilly nous en donne le catalogue, comme Leporello au premier acte de *Don Juan*. Il nous montre une survivante de cette époque de bénédiction ; la Clotte, vieille paralytique, qui n'a pas même assez de foi et de vertu pour rougir et pleurer, et dont la société peu édifiante achève d'égarer et de pervertir Jeanne le Hardouey, l'héroïne du récit. Cette Jeanne, jeune fille de haute noblesse, mariée à un roturier (le vil scélérat!) s'éprend, pour l'abbé de la Croix-Jugan, d'une passion tellement folle, qu'on est forcé de l'attribuer à un

maléfice et de la proclamer ensorcelée. L'abbé, s'il n'est pas un libertin, est au moins un athée, un homme sans cœur, prêt à tout sacrifier à son ambition ou à son égoïsme... Je m'arrête : ne trouvez-vous pas que la largeur catholique devient décidément trop large? « Ah ! tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna !* » pourrait-on dire, à chaque page, à M. Barbey d'Aurevilly : « Tu me gâtes le soyons amis, passé, ancien régime, chevalerie, blason, cloitres, châteaux, tourelles ! » — Il me fait l'effet de ces avocats de province, auxquels le président du tribunal est obligé, dans leur intérêt, d'imposer silence, parce qu'ils plaident la cause diamétralement contraire à celle de leur client. Ce que je dis des inventions, du plan, des principaux personnage de ce roman de l'*Ensorcelée*, on peut le dire aussi du style. En sa qualité de critique, M. Barbey d'Aurevilly a charge d'âmes, au point de vue de la grammaire et de la langue : il a d'avance sur la conscience les solécismes, les barbarismes, les néologismes, les figures incohérentes, les métaphores apoplectiques ou dissonantes qu'il encouragerait de son exemple : or, j'ouvre au hasard l'*Ensorcelée*, et je lis à propos d'une fille mûre, de trente-cinq à quarante ans : « C'était... une de ces *belles pommes de passe-pomme*, qui ont, hélas ! *passé* malgré le ferme et frais tissu de leur chair blanche et rose, mais qui, comme la *nèfle*, » etc. Ah ! monsieur Barbey d'Aurevilly, voilà que je n'y suis plus du tout : une pomme, et, qui plus est, une passe-pomme qui devient une nèfle ! C'est contre toutes les lois de l'arboriculture : choisissez entre la pomme et la nèfle, si vous voulez que nous vous lisions avec fruit ! — Plus loin, c'est « un vieux lion dont les larmes coulent sur sa crinière. » Je m'explique difficilement l'itinéraire de ces larmes léonines : j'irai m'assurer du fait sur le sommet de l'Atlas ou au Jardin des Plantes.

Ailleurs, ce sont des commères de village qui deviennent « des poëtesses au petit pied, des matrones de l'invention humaine qui pétrissent à leur manière les réalités de l'histoire. » — Ailleurs : « Ah ! bien souvent les choses, avec leur calme éternel et stupide, nous insultent, nous, créatures de *fange enflammée*, qui nous *dissolvons* vainement auprès, dans la fureur de nos désirs. » — En voilà du français de première classe, bien humiliant pour nous, pauvres grammairiens des troisièmes ! Quand on est habitué à la maigre prose de *Gil Blas* ou de *Zadig*, on a peine à se faire à ces magnificences ; mais on s'accoutume à tout, et j'espère bien que les lecteurs de M. Barbey d'Aurevilly apprendront, à son école, tous les raffinements de l'*ithos* et du *pathos*. Presque tout ce roman de l'*Ensorcelée* est écrit de ce style. Et pourtant, je le répète, M. Barbey d'Aurevilly a, ou du moins a eu un incontestable talent : ce livre même est rempli de beaux éclairs qui sillonnent de gros nuages. Mais voilà ce qui arrive, lorsqu'on perd le sens de la proportion et de la mesure entre ce que l'on pense et ce que l'on dit, lorsqu'on transporte dans la défense les procédés des agresseurs, lorsque, prenant parti pour l'autorité, pour la règle, pour la discipline, pour le frein, on prétend les servir à la guise des partisans du désordre, de l'individualisme et de la fantaisie, lorsqu'en un mot on veut combattre pour la vérité par le paradoxe. Les lois du beau et du vrai ne se bouleversent pas ainsi, au gré du caprice personnel. Elles ordonnent, elles exigent que l'on soit fidèle ou qu'on se déclare hostile à ces harmonies suprêmes que ne peuvent ni morceler ni déplacer les imaginations et les intelligences. Il ne suffit pas de dire : « Ceci est bien ; cela est mal ; le passé est grand, le présent est petit ; gloire aux croyances de l'un ! honte au scepticisme de l'autre ! » —

Il faut encore se soumettre soi-même à ces notions immortelles d'après lesquelles l'on approuve ou l'on condamne, l'on maudit ou l'on glorifie. Autrement, on n'aura que le choix des contradictions et des inconséquences. On se dit catholique, et on effarouche les lecteurs chrétiens par des images d'une audace coupable, par des inventions qui font haïr ce qu'on aime et aimer ce qu'on hait! On se dit spiritualiste; on a gourmandé, chez plusieurs de nos *illustres*, l'inspiration sensualiste, le naturalisme effréné; et l'on attaque, avec un incroyable mélange de dédain et d'invective, de nobles et purs poëtes qui s'efforcent de relever le drapeau du spiritualisme, tombé des mains de Victor Hugo et de Lamartine! On se dit redresseur de torts littéraires et de fautes grammaticales, et l'on enguirlande sa férule des plus robustes épines qui aient jamais déchiré cette pauvre langue française, si amoureuse de clarté, de simplicité et de naturel. Enfin l'on pouvait être un écrivain distingué, un critique utile, un romancier énergique, et l'on n'est qu'une singularité littéraire, une figure problématique, occupant une place indécise entre Joseph de Maistre et M. de Laclos, entre Balzac et Bilbòquet.

M'accusera-t-on, à mon tour, de paradoxe, si je dis que deux conteurs tels que MM. Barbey et Feydeau, deux romans tels que l'*Ensorcelée* et *Daniel*, peuvent très-commodément exister côte à côte, au même rayon de la même bibliothèque, et sans avoir à invoquer le vieux proverbe : « Les extrêmes se touchent? » — Il n'y a que deux partis en littérature : le parti du bien et le parti du mal. Quand le prétendu parti du bien se fait sophiste, charlatan, inconséquent, excentrique, quand il dément par l'immoralité de ses exemples la sévérité de ses doctrines, il conduit nécessairement les railleurs, les sceptiques et l'immense multitude des esprits faibles à cet état d'indiffé-

rence moqueuse ou passive qui prépare au parti du mal ses plus sûrs et ses plus faciles triomphes. Le rigorisme, qui discrédite ses théories par des pratiques, n'est bon qu'à légitimer les sécurités et les succès du vice : s'ensuit-il que le *Daniel* de M. Ernest Feydeau soit destiné à consterner de ses prospérités scandaleuses les honnêtes gens et les gens de goût? Heureusement non : car il y a une limite à toutes choses, même à la patience des lecteurs et des lectrices, attirés par le scandale et découragés par l'ennui. Un éminent poëte, qui est en même temps un homme d'infiniment d'esprit, nous disait l'autre jour que ce Daniel sortait de la fosse aux ours. Cet ours, si c'en est un, aura été pris au piége que lui tendait l'absurde succès de *Fanny*. Sérieusement, comment M. Ernest Feydeau qui, dit-on, est riche, *qui n'a pas besoin de cela pour vivre*, n'a-t-il pas eu assez de sagacité pour comprendre que l'on ne recommence pas deux fois une vogue non-seulement aussi scandaleuse, mais aussi bête que celle de *Fanny?* Voilà où mène l'habitude des spéculations et de l'agiotage. Homme de Bourse avant d'être écrivain, M. Ernest Feydeau a probablement joué sur *Fanny*, comme on joue sur les colzas, les houilles et les alcools. Eh bien, nous osons déclarer qu'il a perdu. Le roman de *Fanny* avait au moins un mérite; il était court. Le lecteur alléché rencontrait, de station en station, un plat de haut goût qui le conduisait tout doucettement au buffet du débarcadère, à cette scène du balcon, tant prônée dans le *Moniteur* par M. Sainte-Beuve, membre de l'Académie française. *Daniel* a deux volumes et sept cent cinquante pages; sept cent cinquante lieues de steppes et de marécages, hantés par la *mal'aria*, où fleurissent, en guise de végétation indigène, des phrases telles que celle-ci : « Pour moi, vissé au parquet du salon, j'attendais un mot qu'on

ne trouvait pas, et mon âme détachée du corps, flottait dans le cœur de tous ces êtres, pour y fouiller leurs sensations. » Des prétentions colossales alliées à une médiocrité inouïe, une immoralité profonde, neutralisée par un ennui gigantesque, tels sont les principaux caractères de ce fils de *Fanny*, qui tuera sa mère. Quant à l'invention, jugez-en, si toutefois je parviens à éluder le moyen employé par ces messieurs pour échapper à l'analyse des écrivains qui respectent leurs lecteurs. Daniel, une espèce de René ahuri et hébété, sait, à dater de la page cinquante, à quoi s'en tenir sur la conduite de sa femme. Les voilà séparés à la page soixante-dix. Dès lors, c'est-à-dire pendant six cent quatre-vingts pages, le roman est défrayé par une situation unique et sans issue; l'amour de Daniel pour une jeune fille qu'il ne peut pas épouser. Or il arrive un moment où cette jeune fille, sa mère et son oncle, sachant tous trois que Daniel est marié, acceptent l'amour de Daniel. Il en arrive un autre, où l'oncle, un roué de la vieille école, propose à Daniel de marier sa nièce à un sot, afin que Daniel puisse arriver à son but par cette voie détournée. Il en arrive un troisième, où Daniel offre à ce même sot, le sieur Georget, un pacte d'après lequel il donnerait audit Georget toute son immense fortune, moyennant quoi Georget épouserait cette Louise et céderait à Daniel tous ses droits. Louise, si l'on en croit les sentiments que lui attribue l'auteur, pourrait bien finir par se prêter à quelques-uns de ces honorables marchés, si un anévrisme ne survenait fort à propos pour y mettre bon ordre; car ces livres de nos auteurs à la mode ne peuvent se passer d'un peu de médecine ou de chirurgie. Cela fait bien, c'est physiologique, et il est plus aisé d'enfoncer le scalpel dans les chairs que de pénétrer les secrets de l'âme humaine. La mort de Louise, son enterrement, son exhumation par Daniel, le

suicide de celui-ci, non pas *sur* sa tombe, mais *dans* sa tombe, forment le morceau à grand orchestre et à grand effet. Daniel, dans sa fureur de déterrer les gens, exhume d'abord l'oncle, puis Louise... puis il tire à lui la dalle de marbre; il la fait retomber sur sa tête, et, ne se trouvant pas probablement assez écrasé, il s'enfonce dans le cœur un long couteau jusqu'au manche. Arrêtons-nous; ce qu'inspire un pareil tableau, ce n'est pas de l'horreur, c'est du dégoût. Et voilà où ces favoris du succès (*Fanny* est à sa vingtième édition!) conduisent la littérature, je ne dis pas de Fénelon et de Racine, mais de l'abbé Prévost et de Jules Sandeau! Et remarquez que ces mirifiques inventeurs ne sont pas même originaux. La scène de Daniel avec le séducteur de sa femme, M. Feydeau l'a empruntée, en la gâtant, au beau roman de *Fernand*. L'idée odieuse de ce pacte qui ferait de Louise l'épouse officielle de Georget pour la livrer à Daniel, cette idée appartient à M. Léon Gozlan et à son drame de *Louise de Nanteuil*, joué au Vaudeville en 1854. La hideuse profanation du tombeau de Louise revient de droit à M. Alphonse Karr et à son roman de *Sous les Tilleuls*. Daniel sauve Louise du milieu des flammes; ce moyen n'a encore servi aux romanciers qu'une cinquantaine de fois. Quand M. Feydeau ne copie pas les autres, il se copie lui-même. Il avait eu, dans *Fanny*, sa fameuse scène de Roger regardant à travers les persiennes du balcon : il a, dans *Daniel*, une imagination analogue, son héros contemplant Louise à travers les fentes de la cloison. Quel chemin nous avons fait depuis les éloquents paradoxes de Georges Sand! Comme les livres de madame Sand, *Daniel*, s'il signifie quelque chose, signifie un plaidoyer contre le mariage; mais avec quelles différences! Au moins, chez l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, la passion était vivante; elle se débattait

contre le devoir, contre les réalités de la vie, contre les lois sociales, avec cette ardeur des révoltés qui croient à leur cause. L'idéal était dangereux, chimérique, impossible ; mais il y avait un idéal ; l'on pouvait comprendre que les âmes inquiètes et froissées s'élançassent, à certains moments, vers ces cimes environnées de rayons et de nuages, sauf à retomber du haut de leurs rêves sous le poids de l'inexorable châtiment. Ici, dans les œuvres de ces derniers venus, il n'existe plus ni idéal, ni passion, ni poésie, ni révolte ; pas même une mauvaise cause à laquelle on croie un moment, avant de la perdre. La vérité, la morale, la décence, le goût, sont sacrifiés à je ne sais quel fatalisme inerte et stupide, divinité sans nom qui ne peut régner que sur la matière. Çà et là quelques scènes érotiques, pour ameuter les chalands et surexciter les grossières convoitises : puis l'ennui, l'impuissance, l'emphase, le vide, le néant ; le dernier mot d'un art qui tombe en pourriture, et dont les âcres miasmes ne peuvent être supportés que par des boursicotiers abrutis et des femmes dépravées.

IX

# LA MUSE POPULAIRE EN PROVENCE[1]

---

Pour être moins suspect de partialité provençale, je devrais peut-être commencer par avouer que j'ai longtemps hésité à prendre au sérieux cette restauration de la poésie des troubadours, se réveillant tout à coup en plein dix-neuvième siècle, au moment même où la centralisation écrase de ses rails les derniers vestiges de couleur et de physionomie locales. Il me semblait que le provençal (je me garde bien de dire le patois), ayant cessé d'être, comme au moyen âge, la langue des civilisés et des lettrés, n'était plus, en littérature qu'une langue morte, et que, dès lors, les essais de poésie provençale, curieux ou ingénieux comme les vers latins du P. Rapin ou du P. Vanière, ne seraient pas beaucoup plus vivants. Ce qui me maintenait dans mon erreur, c'est que, au commencement de ce siècle, les versificateurs provençaux, encore infectés de rémi-

[1] Le poëme de *Mirèio;* Mistral, Roumanille.

niscences mythologiques et classiques, auraient cru déroger s'ils avaient manqué d'associer Pégase, Apollon, le Parnasse et l'Hippocrène à ces images familières et rustiques où se complaît la muse méridionale. Était-ce la peine de se mettre en frais et d'occuper de soi le public pour le plaisir de dire *lou Perméssou* au lieu du *Permesse*, et *lou Diou di ver* au lieu du *Dieu des vers?* Cheval, dieu, montagne et fontaine étaient déjà assez ennuyeux en français : à quoi bon les encourager à nous ennuyer dans une autre langue? Hisser sur des échasses poétiques cet humble idiome, relégué désormais parmi nos paysans et nos cuisinières et condamné aux plus vulgaires usages de la vie commune, ce contraste pouvait amuser ; mais il devait fatiguer bientôt, comme tous les enfantillages séniles.

Eh bien ! je me trompais, et jamais coupable ne reconnut son erreur avec plus de joie. Je veux tout d'abord m'en punir en répétant pour la centième fois l'histoire de ce philosophe grec, devant qui l'on niait le mouvement et qui se mit à marcher. A présent que je me suis volontairement imposé cette petite pénitence, je me sens plus à l'aise pour saluer l'aimable groupe présidé par Roumanille, et ce poëme de *Miréio* par lequel M. Mistral vient d'assurer glorieusement sa place au premier rang de cette poétique pléiade. *Miréio* a été, l'hiver dernier, la fête, l'émotion, le succès, l'événement littéraire de tout le pays qui s'étend sur les deux rives du Rhône entre Valence et la mer. *Miréio* a fait pleurer les plus beaux yeux d'Arles et d'Avignon, c'est-à-dire du monde entier : que dis-je? *Miréio* a pénétré, sous son costume provençal, jusques au cœur de la littérature parisienne, si dédaigneuse d'ordinaire pour les produits de la province. M. de Lamartine s'est fait le patron et l'admirateur de *Miréio*. Des réclames, superbes de modestie, ont annoncé qu'il consacrerait tout un

cahier de son *Cours familier de littérature* à l'œuvre de Mistral ; qu'on verrait là le touchant spectacle d'un poëte rendant hommage à un poëte plus grand que lui ; et cette fois, les réclames ont tenu parole. On connaît l'exactitude, la justesse, la précision mathématique des appréciations de M. de Lamartine. Il a comparé Alfred de Musset à Saint-Évremont : il compare Mistral au Dante et à Homère. En un mot, c'est une merveille, et chose plus merveilleuse encore ! Roumanille bat des mains au succès de son ami : tant il est vrai que nous possédons en patois (je veux dire en provençal) toutes les vertus comme tous les talents ! Or Roumanille a d'autant plus de mérite, que ce triomphal concert s'exécute à ses dépens. Bien des gens semblent disposés, dans leur enthousiasme, à faire dater de *Miréio* l'avénement de la muse provençale, à oublier que c'est Roumanille qui, par ses efforts, sa persévérance, ses poésies charmantes, a créé le groupe dont il est resté le centre et d'où Mistral a pu sortir, son manuscrit à la main, sûr d'avoir un public et un auditoire. C'est lui qui a préparé le terrain où les belles fleurs de *Miréio* ont pu naître et s'épanouir ; c'est lui qui a enseigné aux promeneurs les plus indifférents ou les plus ignares à en admirer les couleurs, à en savourer le parfum. Tout éloge de *Miréio* qui ne commencerait pas par un éloge de Roumanille, commencerait par une injustice.

Le poëme de *Miréio* pourrait se raconter en vingt lignes. Miréio, belle enfant de seize ans, fille unique d'un riche fermier, aime Vincent, fils d'un pauvre vannier nomade. Elle est attirée vers lui par cette espèce de fatalisme amoureux que les vrais poëtes ont toujours préféré au subtil écheveau du marivaudage. Miréio est la sœur d'Ophélie, de Marguerite, de Juliette et de Desdémona. Mais, hélas ! je vous l'ai dit, elle est riche, et Vincent

n'a rien ; rien que ses paniers, ses bras et ses vingt ans. Aussi, lorsqu'il avoue son amour au vieil Ambroise, son père, et qu'il le prie d'aller demander Miréio à ses parents, le vieillard est saisi d'épouvante : il se décide pourtant, après avoir reconnu que c'est pour son fils une question de vie ou de mort. Pendant ce temps, Miréio refuse toutes les propositions de mariage : en vain une énumération d'allure homérique fait-elle passer sous ses yeux et sous les nôtres tout ce que la Crau et la Camargue comptent de beaux jeunes gens ; fermiers opulents, gardiens de cavales, dompteurs de taureaux, pasteurs de génisses, bergers de brebis : Miréio est inflexible, et ses refus réitérés commencent à inquiéter Ramon, son père, qui la presse inutilement de faire un choix. On devine maintenant ce que doit être la scène entre Ambroise, le vannier pauvre, et Ramon, le *ménager* riche et superbe. La scène est de toute beauté. La fureur de Ramon, la dignité calme et triste d'Ambroise, sont peintes de main de maître. L'infortunée Miréio est mise sous clef, comme Eugénie Grandet. Son désespoir serre le cœur. A la fin, elle a l'idée de recourir aux Saintes, aux saintes Marie de la mer, dont une tradition pieuse a fait les patronnes de la Provence, et qui ont donné leur nom à un petit village de la Camargue, rendez-vous d'une foule de pèlerins. Miréio s'échappe ; elle commence ce pèlerinage sous les rayons brûlants d'un soleil d'été. Rien n'égale la vigueur descriptive, la saisissante grandeur de cette course thermidorienne à travers champs. Miréio endure la soif et la faim ; ses petits pieds saignent ; de sinistres pressentiments s'emparent de son âme ; sa tête s'exalte : ce soleil implacable verse ses dards de feu sur son front pâli, qu'elle a oublié de couvrir de son petit chapeau provençal à larges ailes. Bref, quand elle arrive à la chapelle des Saintes, elle a la fièvre et le délire.

Des apparitions célestes consolent son agonie. Ses parents, qui ont découvert le secret de sa fuite et qui se repentent de leur dureté, accourent, prêts à se rétracter et à lui donner son cher Vincent. Il est trop tard : Miréio meurt, réconciliée avec le ciel qu'elle a offensé par l'excès de son amour; le lecteur peut croire que Vincent ne lui survivra pas. L'auteur a eu le bon goût de laisser ce dernier détail dans le vague ; mais je persiste à penser qu'en amant fidèle, Vincent se sera fait un devoir de mourir de douleur : on sait que la Camargue est un pays presque sauvage.

Il n'y a pas, vous le voyez, dans ce poëme de *Miréio*, une bien grande complication d'événements. Ce qui en fait le charme et le prix inestimable, c'est la richesse, l'exactitude et la vérité des tableaux où se succèdent tous les aspects de la nature provençale, les traits de mœurs, les physionomies originales, les croyances populaires, les types gracieux ou énergiques, la poésie, en un mot, la poésie plus forte, plus vivace, plus épanouie à ce grand soleil et à ce grand air que dans les serres-chaudes de notre civilisation au calorifère. Par cela même que le milieu où a volontairement vécu l'auteur de *Miréio* et où il a placé son poëme, est plus rapproché que le nôtre de la nature primitive, il est aussi plus poétique. Nous voilà bien loin, n'est-ce pas? de la versification artificielle, de la *curiosité* archaïque, bien loin d'Apollon et de Pégase. En s'abreuvant aux sources vives de l'idylle, M. Mistral a été d'autant plus dans le vrai, qu'il vivait de plain-pied avec elle, qu'il n'avait pas, pour la retrouver, à faire, comme les poëtes citadins, ce violent et pénible effort où se trahit presque toujours un peu de fatigue et de recherche. J'ai écrit à dessein le mot Idylle, dût-il me compromettre auprès des admirateurs fanatiques de *Miréio*. Je crois, en effet, que

*Miréio* n'est qu'une grande et magnifique pastorale; qu'il faut, en parlant de *Miréio*, laisser là Homère et Dante, et se rabattre sur Théocrite, ce qui est encore, ce me semble, un pis-aller fort consolant. Peut-être M. Mistral eût-il bien fait de donner à son poëme des proportions moins grandioses : on y aurait perdu, j'en conviens, bien des beautés de détail ; mais c'est si long, douze chants, n'importe dans quelle langue ! Pour nous, du moins, pour nos imaginations blasées, la poésie n'est pas une continuité de belles choses ; elle est le moment délicieux, mais rapide, où l'on oublie tout ce qui n'est pas elle ; l'expression exquise, mais brève, où se résume une foule de sentiments et d'images qui dorment confusément dans les âmes : elle est le rayon fugitif entre deux nuages, le sourire entre deux ennuis, le souffle qui passe, l'oiseau qui chante, l'aile de cygne ou d'alcyon qui effleure légèrement la vague. Dans ce poëme de *Miréio*, où tout mérite nos plus sincères louanges, savez-vous ce qui nous a fait passer quelques minutes enchanteresses, ce que je voudrais voir mis en musique par Gounod ou par Reber, ce qui vivra, ce que chanteront dans cent ans tous les amoureux, toutes les jeunes filles de la Provence, quand même, ce qu'à Dieu ne plaise ! le reste du poëme serait alors oublié ? C'est la chanson de *Magali*, dont le thème original n'appartient peut-être pas à M. Mistral, qu'il a pu entendre sous une allée de mûriers ou dans une chambrée de *décoconnage*, mais qu'il a délicieusement enchâssée.

Voici la traduction de *Magali* : mais, hélas ! n'est-ce pas comme si l'on affublait la plus belle de nos arlésiennes d'un châle, d'une robe et d'un chapeau, achetés à la rotonde du Temple?

—« O Magali ma tant aimée ! mets la tête à la fenêtre : écoute cette sérénade !

« Là-haut, c'est plein d'étoiles; le vent est tombé; mais les étoiles pâliront en te voyant.

— « Je me moque de ta sérénade comme du murmure des branches; je m'en vais dans la blonde mer, me faire anguille de rocher.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais le poisson, moi, je me ferai le pêcheur, — je te pêcherai.

— « Oh! mais si tu te fais le pêcheur, je me ferai l'oiseau qui vole; je m'envolerai dans les landes.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais l'oiseau de l'air, moi, je me ferai le chasseur; je te poursuivrai.

— « Aux oiseaux si tu viens tendre tes lacets, je me ferai, moi, la fleur des prés, et je me cacherai sous l'herbe.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais la marguerite, moi, je me ferai l'eau limpide; je t'arroserai.

— « Si tu te fais l'eau l'impide, je me ferai, moi, le grand nuage, et, promptement, m'en irai ainsi en Amérique, là-bas, bien loin!

— O Magali! ô Magali! si tu t'en vas aux Indes lointaines, moi, je me ferai le vent de mer; je te porterai.

— « Si tu te fais le vent de mer, je fuirai d'un autre côté; je me ferai l'ardent rayon du soleil qui fond la glace.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais le rayon de soleil, moi, je me ferai le vert lézard, — et je te boirai.

— « Si tu te fais la salamandre, je me rendrai, moi, la lune qui éclaire les sorciers dans la nuit.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais lune sereine, moi, je me ferai la brume; — je t'envelopperai.

— « Mais si la brume m'enveloppe, pour cela tu ne me tiendras pas; belle rose virginale, je m'épanouirai dans le buisson.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais la belle rose, je me ferai, moi, le papillon; je te baiserai.

— « Va, soupirant, cours, cours! jamais tu ne m'atteindras. De l'écorce d'un grand chêne je me vêtirai dans la forêt sombre.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais l'arbre des forêts, moi, je me ferai la touffe du lierre; je t'embrasserai.

— « Va, tu ne saisiras qu'un vieux chêne; je me ferai, moi, blanche nonette du monastère du grand saint Blaise.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais nonette blanche, je me ferai prêtre confesseur, — et je t'entendrai.

— « Si du couvent tu passes les portes, tu trouveras toutes les nonnes rangées autour de moi; — car en suaire tu me verras.

— « O Magali! ô Magali! si tu te fais la pauvre morte, je me ferai la terre; — là, je t'aurai.

— « Enfin, je commence à croire que tu ne parles pas en riant; — voilà mon annelet de verre pour souvenir, beau jouvenceau!

— « O Magali! ô Magali! tu me fais du bien. Regarde: dès qu'elles t'ont vue, ô Magali! les étoiles ont pâli. »

Rien, en français, ne saurait rendre la grâce méridionale de cet amoureux dialogue. Le refrain : *O magali! sé tu té fas!* est irrésistible. Figurez-vous maintenant, par une belle nuit de juin, sous un ciel ruisselant d'étoiles, au milieu des pittoresques harmonies de ces grandes plaines où on dirait que la terre veut rivaliser d'infini avec le voisinage de la mer, figurez-vous deux voix pures et vibrantes de jeune homme et de jeune fille chantant cet hymne alterné de moquerie amoureuse et d'inépuisable tendresse, et dites-moi si ce n'est pas là de la poésie vraie, aussi vraie, aussi exquise que celle de Pétrarque, d'André Chénier ou d'Alfred de Musset!

Les teintes un peu chaudes de ces strophes de *Magali* m'amènent à indiquer un point délicat dont se préoccupent quelques lecteurs sévères, quelques ecclésiastiques distingués. Jusqu'à présent, dans son heureuse renaissance, la poésie provençale avait eu la religion pour alliée. Bien différente de la littérature des troubadours, qui n'exprimait trop souvent que le côté licencieux de la chevalerie d'alors, la Muse populaire de notre Midi, sous la plume de Roumanille et de ses émules, n'a montré que les aspects religieux et chastes de cette vie du peuple de nos campagnes et de nos villes, qui a, elle aussi, ses corruptions et ses laideurs. Dans la société féodale et primitive du moyen âge, la poésie n'avait été et n'avait pu être que l'initiation des imaginations et des âmes à des sentiments plus raffinés, mais moins purs. Dans la société nivelée et un peu grossière de notre siècle, cette poésie n'est et ne peut être qu'une façon de rappeler les esprits et les mœurs à un idéal plus pur, par cela même qu'il est plus délicat. Elle manquerait donc à sa vocation nouvelle et à sa tâche la plus honorable, si elle s'avisait aujourd'hui, sous prétexte d'être plus vraie, de côtoyer de trop près le réalisme et d'imiter sa dangereuse voisine, la littérature française. L'auteur de *Miréio* est-il tombé dans cette faute? Franchement, je ne le crois pas. Sans doute on rencontre, dans son poëme, quelques libertés de pinceau, quelques naïvetés de détail; la passion ne s'y enveloppe pas toujours des vêtements à plis droits et à grêles, corsages des statues gothiques; mais il faut songer que nous sommes dans le Midi, que le thermomètre de *Miréio* marque habituellement trente degrés Réaumur, et qu'on doit faire la part du feu dans ces amours rustiques où un peu d'ardeur sensuelle se mêle constamment, même chez les plus honnêtes, aux aspirations idéales. Il faut songer

que, dans *Miréio*, si le trait est parfois un peu vif, l'intention n'est jamais corruptrice, et que mieux valent, en poésie comme en réalité, les licences ingénues que les sous-entendus perfides. Cependant l'écueil est là, et il sied de le montrer à cette Muse provençale, dont le réveil nous a donné les œuvres charmantes de Roumanille et le beau poëme de M. Mistral. Elle est redevenue simple pour échapper à cette littérature d'académie qui avait tari toutes les sources et glacé toutes les veines : elle doit rester chaste, sous peine d'éloigner l'élite de son auditoire, de perdre la meilleure de ses influences et finalement de succomber aux épidémies régnantes. Le jour où notre poésie populaire deviendrait immorale, non-seulement elle serait coupable, mais elle cesserait d'exister; elle n'aurait plus sa raison d'être; elle ne serait plus qu'une succursale de cet art dépravé qui corrompt en mauvais français. Mais, je le répète, ce sont là de vaines alarmes et des avertissements superflus. Pour se rassurer tout à fait, il suffit de constater que, dans nos temps de trouble et de désordre, au milieu des tressaillements d'une démocratie surexcitée tour à tour par ses victoires et par ses défaites, la poésie de Roumanille et de Mistral a fait autant de bien en Provence que celle de M. Hugo et de ses disciples a fait de mal à Paris : il suffit de rappeler que l'une représente le matérialisme civilisé, l'autre le spiritualisme populaire.

En indiquant ce point délicat, je suis amené à en toucher un autre, auquel je n'aurais pas songé si le succès *parisien* de l'œuvre de M. Mistral n'avait fini par prendre des proportions singulières. Naïf enfant de nos campagnes, M. Mistral a dû être étonné de se voir tout à coup, sur la foi d'un poëme que son nouveau public ne pouvait comprendre que dans une traduction en prose, devenu un

homme à la mode, et, comme on eût dit autrefois, le *lion* littéraire de la saison. Intelligent et fin comme presque tous les campagnards, il a deviné, j'en suis sûr, que, quel que fût le mérite de *Miréio*, les subites extases, les prodigalités enthousiastes des journaux révolutionnaires, des beaux esprits démocratiques, tenaient peut-être à d'autres causes. Miréio, Vincent, Ambroise, Ramon, sont des gens du peuple, c'est positif; la légende si poétiquement développée par M. Mistral n'a rien d'aristocratique, nous l'avouons de bonne grâce. De là à flatter, à surexciter, à corrompre ces passions populaires qu'excelle à exploiter la littérature du *Siècle*, il y a un pas immense, et M. Mistral, nous l'espérons bien, ne le franchira jamais : qu'il accepte cette vogue soudaine et excessive; mais qu'il n'en soit pas dupe : qu'il ne se laisse pas séduire par les perfides caresses d'un parti accoutumé, en poésie comme ailleurs, à subordonner ses admirations à ses intérêts, et à chercher ses complices dans ses idoles. Bien que n'ayant jamais hanté les salons ni parlé le langage des cours, Vincent et Miréio sont des créations trop pures, leurs accents sont trop poétiques et trop doux pour qu'il s'y mêle cette note odieuse, ce hideux mot d'ordre qui met le fer à la main des assassins et le blasphème à la bouche des sacriléges. Compatriote et ami de M. Mistral, nous le supplions, au nom de son talent et de sa gloire, de ne pas céder à ce penchant, hélas ! si naturel, qui pousse les poëtes du côté où on semble les admirer le plus. Tout, même l'obscurité de la province, serait préférable à l'encens des Taxile Delord et des la Bédollière.

X

## DE LA PERSONNALITÉ DANS LE ROMAN

---

# MADAME SAND. — M. PAUL DE MUSSET[1]

De toutes les questions que soulèvent certaines tendances de la littérature contemporaine, il n'en est pas de plus délicate que celle-ci : Dans quelles conditions et jusqu'à quel degré est-il permis au romancier de se souvenir en racontant? Quelles limites doit se tracer l'honnête homme qui, ayant le bon esprit de ne rechercher dans le roman que l'étude des sentiments vrais, a le bon goût de ne pas vouloir faire de cette étude une révélation indiscrète, encore moins une trahison rétrospective? Un exemple récent, suivi de cruelles représailles, donne à cette question un nouvel *à-propos*, et indique à la critique un nouveau devoir.

Loin de nous l'idée d'interdire au conteur la faculté de recueillir en soi et autour de soi les éléments de son récit,

[1] *Elle et Lui.* — *Lui et Elle.*

d'appeler son expérience ou sa mémoire comme auxiliaire à la fois et comme contrôle des créations de sa pensée! Si vous lui fermez cet inépuisable domaine, si vous le condamnez à poursuivre, en dehors de ce qu'il a vu, de ce qu'il a senti, je ne sais quelles chimériques aventures à l'adresse des curiosités vulgaires, vous réduisez son rôle à celui d'amuseur public; vous achevez de justifier les appréhensions ou les dédains que le roman rencontre dans la haute et sérieuse aristocratie littéraire, et que M. Vitet exprimait récemment, avec la justesse habituelle et l'autorité de son langage, devant l'Académie française. Mais, après avoir adopté ce principe comme une des conditions essentielles et vitales du roman, a-t-on le droit de le pousser jusqu'à ses extrêmes conséquences? Ce travail d'idéalisation féconde appliqué à des personnages réels, à des événements véritables, peut-on lui donner l'allure et la portée d'une confidence on d'un plaidoyer, d'une médisance ou d'un pamphlet? Peut-on surtout y chercher un moyen de se glorifier dans un passé que l'on devrait couvrir d'un voile, de flétrir ceux ou celles dont on a agité le cœur ou troublé la vie? Cette espèce de diffamation par le roman ne pourrait-elle pas être tout aussi coupable que celles dont s'occupent les tribunaux, et n'est-elle pas d'autant plus fâcheuse qu'elle s'embellit des prestiges de la célébrité et du talent? Enfin, cette faute, toujours très-grave, ne devient-elle pas plus inexcusable encore, lorsqu'elle se commet contre une tombe? Au lieu d'une réponse directe, permettez-moi quelques considérations générales sur les tristes gradations par où a passé, depuis le commencement de notre siècle, ce genre de révélations romanesques.

Lorsque Gœthe écrivit *Werther*, Chateaubriand *René*, madame de Staël *Corinne* et *Delphine*, Benjamin Con-

stant *Adolphe*, Sénancour *Obermann*, lord Byron ses poëmes, Lamartine ses *Méditations*, il fut évident, pour quiconque savait lire, que ce n'étaient pas là des œuvres de pure invention, que les auteurs y avaient reflété tout un côté de leur vie intime, et, pour parler le langage du temps, qu'ils en avaient écrit bien des pages avec le sang de leurs blessures. Cependant leurs secrets étaient gardés, officiellement du moins : au moment où ils s'échappaient de leurs âmes, l'Art les attendait au passage pour les transfigurer. Ils n'apparaissaient au public qu'à travers cette brume lumineuse qui sauve les indiscrétions de la poésie, comme les voiles de l'idéal sauvent la nudité des statues. Les personnages qui peuplaient ces œuvres attrayantes n'étaient plus des créatures de chair et d'os, justiciables de l'austère morale ou de la malice mondaine, mais des êtres empruntés par l'imagination au souvenir, et flottant, entre la réalité et la fiction, dans ces sphères supérieures où la curiosité s'arrête, où le scandale se tait.

Le siècle a marché; le niveau intellectuel et moral de la société et de la littérature s'est abaissé peu à peu sous l'influence de révolutions presque périodiques, qui ont dénaturé, sur trop de points, le sens du juste et du bien. En même temps, parmi ces hommes dont les demi-confidences, transformées par la poésie, avaient enchanté notre jeunesse, plusieurs entraient avec l'âge dans cette phase dangereuse où le talent qui n'a pas scrupuleusement veillé sur lui-même perd de son élévation et de ses délicatesses primitives, à peu près comme ces brillants débauchés qui perdent en vieillissant jusqu'à la grâce et à la pudeur de leurs fautes. Un moment est arrivé où, par une erreur d'optique également contraire à l'honnêteté et au goût, écrivains et lecteurs se sont figuré que, si les sentiments

et les souvenirs personnels, élevés à des conditions idéales, avaient eu tant de succès, ils en auraient bien davantage en se précisant, en donnant leur signalement, leur nom et leur date; que, s'il avait suffi, pour attirer la foule, d'entr'ouvrir la porte et de laisser voir au travers quelques mystérieuses clartés, l'effet serait bien plus puissant, quand la porte, largement ouverte, inonderait de lumière et livrerait aux regards toutes les parties de l'édifice, tous les recoins du sanctuaire. On sait tout ce que cette illusion déplorable a produit de scandales ou de mécomptes. D'illustres exemples acclimatèrent, pour ainsi dire, la personnalité, et la firent passer dans nos mœurs littéraires. Lorsqu'on vit des hommes que l'on avait appris, non-seulement à admirer, mais à respecter, travestir leurs poëmes en autobiographies et leurs romans en mémoires, trahir, sous des formes plus ou moins convenables, des mystères de famille, des secrets de cœur, des images sacrées, on dut s'attendre à voir des écrivains d'un ordre moins élevé et d'une trempe moins pure exagérer encore cette tendance et étaler, derrière la vitrine de leurs libraires, leur vie privée à côté de leurs livres. Nous voici bien près de madame Sand. Il y a quatre ans, quand parurent les dix premiers volumes de ses étranges *Mémoires*, un critique, n'ayant et ne pouvant avoir contre elle aucun sujet d'animosité personnelle, mais se croyant en droit d'user, au profit de la religion et de la morale, des avantages que leur donnent leurs agresseurs, démontra, le livre à la main, que madame Sand, en nous révélant, au sujet de sa grand'mère, de sa mère et de son père, des détails que le public aurait dû toujours ignorer, nous avait expliqué à sa façon le sens de ses ouvrages et les désordres de sa vie par ses antécédents de famille, son éducation primitive et la conduite de ses parents. Aussitôt il y eut

haro sur le baudet porteur d'eau bénite! Ce pauvre Gustave Planche, qui cependant avait ses raisons pour rester neutre dans cette querelle, annonça sévèrement au susdit critique que ses allusions scandaleuses et ses propos de corps de garde allaient être châtiés par l'indignation des honnêtes gens. Les honnêtes gens ont pardonné pour cette fois; Gustave Planche est mort, et aujourd'hui voici ce que le frère d'un des amis, j'allais dire d'une des victimes de madame Sand, écrit en s'abritant à peine sous de transparents pseudonymes, bien plus cruels que les noms propres : « On parlait de la défense de Gênes par Masséna et de la seconde campagne d'Italie. Olympe raconta que, dans ce temps-là, sa mère accompagnait à l'armée un officier supérieur, à qui son père l'enleva pour l'épouser, et que sa naissance avait été un résultat si prompt de cette union que la célébration du mariage avait précédé d'un mois seulement son entrée en ce monde. Édouard, voyant aux visages des deux Gênois la surprise que leur causait cette révélation aussi énorme qu'inutile, voulut distraire leur attention par des plaisanteries; mais Olympe, se tournant vers lui d'un air délibéré : — Trouvez bon, mon cher, lui dit-elle, que je parle de mes proches et de moi-même comme je l'entends : ma mère était une femme forte, et parce qu'elle obéissait aux vœux de la nature, à son cœur, à son caprice, si vous voulez, je la tiens pour égale en mérite, sinon pour supérieure aux filles bien élevée, dociles et hypocrites, de votre caste, » etc., etc. (*Lui et Elle*, IIe partie.) Qu'en dites-vous? nous voilà loin des pudeurs effarouchées de 1855. Quand on veut avoir raison de ces contempteurs superbes de la morale du catéchisme, on n'a qu'à se taire, à attendre leur prochaine dispute et à les juger d'après les vérités qu'ils échangent.

. Pour soulever de si violentes colères, pour s'attirer cette fois la réprobation presque unanime des partisans mêmes de la libre pensée et de la souveraineté du caprice, madame Sand est-elle donc si coupable? l'est-elle du moins autrement ou plus qu'elle ne l'a été déjà, et de façon à exciter ces douloureuses surprises? Nous ne le croyons pas. On prétend que les ouvriers mineurs, habitués à respirer l'air intérieur des souterrains où ils travaillent, ont peine à s'accoutumer à l'air libre et pur; que leurs poumons, façonnés à cette atmosphère méphitique et factice, y sont plus à l'aise qu'au milieu des exhalaisons salubres de la campagne. L'intelligence, l'imagination, la conscience, sont soumises à la même loi. On n'aspire pas, pendant trente ans, tout ce que le sophisme, l'erreur, le désordre théorique et pratique, ont d'émanations délétères, sans que le cœur et l'âme y contractent une constitution particulière où les conditions de la vie intellectuelle et morale sont interverties, où l'on vit de ce qui tue, où l'on mourrait de ce qui fait vivre. Ce n'est pas tout encore. On ne sait pas tout ce qu'il y a souvent de naïveté dans la corruption; naïveté artificielle si l'on veut, mais qui peut produire les mêmes résultats que la naïveté véritable. L'homme, malgré ses aberrations et ses misères, a un tel besoin de vérité, d'honneur, de vertu, qu'alors même que sa conduite ou ses écrits en démentent les notions les plus évidentes, il y revient ou veut avoir l'air d'y revenir par les sentiers de traverse : il se crée à son usage un code, un vocabulaire, un milieu social ou domestique, où des mots sonores baptisent des actions coupables, où de savants euphémismes servent à déguiser les laideurs du vice, où une vérité, une honnêteté relatives semblent régler, dans leurs rapports réciproques, les choses les plus contraires à l'honnêteté et à la vérité. A force d'em-

ployer ces procédés, on finit par y croire : on est dupe de soi-même bien plus qu'on ne parvient à duper les autres. On arrive, un beau matin, à commettre des énormités, sans même paraître supposer que l'on commette des peccadilles. Cette naïveté de seconde main, si remarquable chez les roués politiques, les fripons, les courtisanes, les mères d'actrices, et, en général, dans toutes ces professions frelatées qui vivent des faiblesses et des perversités humaines, elle existe en vertu du vieil adagé : « que les extrêmes se touchent. » Ce que l'on reproche aujourd'hui si amèrement à madame Sand n'est pas nouveau sous sa plume. En 1847, elle publia un roman, *Lucrezia Floriani*, qui offrait des situations et des physionomies analogues à celles d'*Elle et Lui*. On y voyait déjà poindre ce type paradoxal, si complaisamment caressé par l'auteur : une femme supérieure à son amant par l'intelligence et par le cœur, apportant dans son amour tant de dévouement, d'énergie, d'abnégatian et d'héroïsme, que le lecteur écarquille les yeux comme les animaux de la fable, et se demande si on lui montre une pécheresse, une mère ou une sœur de charité. Comme la Thérèse du roman d'*Elle et Lui*, Lucrezia a affaire à un jeune homme d'humeur bizarre, visionnaire et fiévreux, qui la rend horriblement malheureuse. Elle est grande, forte, magnanime; il est quinteux, lunatique, insupportable. Or le vrai nom de Lucrezia et de son amant ou plutôt de son malade, était alors dans toutes les bouches. Seulement, comme il s'agissait d'un pianiste, la république des lettres ne s'émut pas, comme elle s'est émue cette fois pour le délicieux et malheureux Benjamin de la Muse moderne. Aussi bien, après certaines parties des *Mémoires* de madame Sand, est-il permis de s'étonner ou de s'irriter? Quand on n'a pas senti trembler sa main en dépeignant sa mère

*livrée à d'effroyables hasards*, quand on a minutieusement recherché et publiquement déroulé ses origines dans les ruisseaux de Paris, dans les coulisses de l'Opéra, dans les débauches de libertins illustres, qu'est-ce, grand Dieu! que de peindre de couleurs un peu noires un jeune poëte que l'on a cru aimer pendant une saison, surtout lorsqu'un quart de siècle s'est écoulé, et que l'image de ce jeune homme n'apparaît plus à la mémoire du cœur que comme le souvenir de Pharamond apparaissait à Louis XV? Madame Sand, nous en sommes sûr, a cru faire une œuvre d'art, pas autre chose : elle n'a eu conscience ni des colères qu'elle allait soulever, ni de ce qu'il y avait d'odieux et de ridicule à se glorifier ainsi aux dépens d'un ancien ami, ni de ce qu'offrait de spécialement inconvenant et intempestif ce singulier supplément biographique placé entre une tombe à peine fermée et les apprêts du panégyrique académique. Les rares défenseurs qui lui sont restés fidèles dans cette circonstance critique disent qu'on a grand tort de chercher dans ce récit d'*Elle et Lui* autre chose que ce que l'auteur a voulu y mettre ; qu'il y faut considérer le génie de l'écrivain et non les souvenirs de la personne; qu'on doit y admirer l'analyse *sympathique* (étrange sympathie!) d'un caractère très-difficile à saisir par tout ce qu'il avait à la fois d'imprévu et de poétique, de sincère et d'oublieux ; enfin, qu'au lieu d'y voir un indiscret aliment pour une curiosité profane, on ferait mieux de s'intéresser au contraste de ce talent si élevé avec les tendances de plus en plus matérialistes de la littérature actuelle. » Tout cela est possible; mais, même en acceptant ces circonstances atténuantes, il resterait à répéter le *non erat hic locus :* en supposant, ce que nous ne serions pas éloigné d'admettre, que le caractère de Laurent de Fauvel soit vrai, bien qu'exagéré, il resterait à deman-

der à madame Sand si cette vérité ne devient pas très-suspecte en présence de ces deux personnages, Thérèse et Palmer, qui sont, il faut trancher le mot, de la plus insolente fausseté. Dans le roman comme dans le monde, les caractères ne se développent, ne se précisent que par leurs rapports, par leur contact avec d'autres caractères. Pour que je fusse disposé à me figurer le vrai Laurent de Fauvel tel que madame Sand me le présente, il faudrait me le montrer en présence d'une vraie Thérèse et d'un vrai Palmer, comme les angles saillants s'accordent avec les angles rentrants, comme la *preuve*, en arithmétique, appuie la certitude d'une opération. Pour qu'une des deux parties du roman ne me semblât pas un violent réquisitoire, il faudrait que l'autre partie ne fût pas un inacceptable plaidoyer. Nous ne dirons pas à madame Sand que tant de partialité pour soi et contre autrui n'est ni de la charité ni de l'humilité chrétienne (elle est brouillée avec le christianisme); nous lui dirons que les paradoxes de son orgueil ont infirmé la fidélité de ses peintures, et qu'on perd le droit d'alléguer la question d'art quand on met si peu d'équité dans la question de personnes. Ne pourrait-on pas, en cherchant bien, attribuer au choix du sujet et à la distribution des rôles d'*Elle et Lui* un motif peu héroïque, mais, par cela même, plus naturel? Madame Sand, en sa qualité d'éminent écrivain, ne saurait être indifférente aux prospérités et aux malheurs de cette littérature moderne sur laquelle ses romans ont jeté un si vif éclat. Parmi ces malheurs, il n'y en a pas eu de plus universellement ressenti que le déclin subit, l'état d'infirmité physique et morale et la fin prématurée de ce charmant poëte dont la popularité commençait au moment où s'en allait son génie. Attristée comme nous tous de cette caducité précoce, madame Sand, j'imagine, aura

été à bon droit importunée, impatientée peut-être, des rumeurs vagues qui circulaient depuis longtemps dans le monde littéraire, et d'après lesquelles elle n'aurait pas été tout à fait étrangère aux premiers chagrins de M. de Musset, et, par conséquent, aux moyens violents qu'il avait employés pour s'étourdir. Elle aura supposé, non sans raison, que l'intérêt douloureux qui s'attache à l'auteur des *Nuits* et du *Caprice* allait redoubler encore à l'occasion de ces funérailles académiques où les regrets publics devaient être interprétés dans un si noble langage. De là à vouloir se justifier, il n'y avait pas loin : or quelle meilleure pièce justificative qu'un habile et émouvant récit où Thérèse apparaîtrait si généreuse et Laurent si intolérable, si insensé, si incorrigible, que les malheurs de Laurent ne pourraient plus être attribués qu'à lui-même? Cette combinaison ne pouvait manquer de plaire à une femme assez sûre de son talent pour obtenir du même coup une pleine amnistie morale et un grand succès littéraire. Seulement, puisque j'ai déjà cité un proverbe, je vais en rappeler un second, au risque d'être comparé à Sancho Pança comme je l'ai été à son maître : « Qui veut trop prouver ne prouve rien. »

Nous nous trouvons beaucoup plus à l'aise pour discuter avec les admirateurs de madame Sand une question plus générale et plus élevée; la question de savoir si réellement le livre dont nous parlons ou plutôt si le talent de l'auteur d'*Elle et Lui* contraste par ses tendances spiritualistes et ses aspirations idéales avec les allures matérialistes ou fatalistes de certains romans modernes. Nous avouons d'abord que le spiritualisme de madame Sand ne nous a jamais ni absolument édifié ni complétement convaincu. Nous ne lui ferons pas l'injure de comparer ses œuvres aux crudités de MM. Ernest Feydeau et Gustave

Flaubert; mais elles les ont préparées, comme les folies révolutionnaires, même sous leurs formes séduisantes, préparent l'avénement du scepticisme et du matérialisme politique. Dans le domaine des fictions comme dans celui des idées, comme dans celui des faits, l'erreur a deux phases : celle où l'esprit, se croyant assez fort pour vaincre les vérités reconnues et les lois établies, s'élançant vers un idéal plus conforme à ses goûts de révolte ou aux chimères de son orgueil, occupe encore la première place dans cette aventureuse entreprise, et se flatte de dominer les soulèvements des sens et de la matière; et celle où, découragé du mauvais succès de ses tentatives, n'ayant réussi qu'à déranger les notions du bien et du mal et l'équilibre des facultés humaines, il sent le terrain manquer sous ses pas, l'air manquer à ses élans stériles, et cède honteusement sa place à ses alliées clandestines, devenues ses souveraines : les convoitises du bien-être et de la chair. Le roman alors, comme tout le reste, descend des sphères supérieures où la société polie et les honnêtes femmes peuvent encore, avec beaucoup de bonne volonté, s'abuser sur ses intentions et se laisser prendre à ses rêves, pour entrer dans ces zones fangeuses que la matière infeste de ses lourdes effluves, comme s'abattent, les soirs d'été, sur les marécages, d'épaisses et énervantes vapeurs. La chasteté d'exécution, dans les récits de madame Sand, est incontestable, et nous ne voudrions pas en diminuer le mérite : malheureusement, cette chasteté, cette élévation, tout extérieure, se trouve presque toujours en contradiction flagrante avec le sens même de son œuvre, avec tout ce que cette œuvre sous-entend ou glorifie : si bien qu'il suffit d'une traduction *libre*, pour que tous ces sentiments nobles et purs aboutissent, en réalité, à des choses très-coupables, sinon très-impures. Cette traduc-

tion, elle est inévitable, que ce soit le bon sens qui s'en charge, ou la vulgarité de ses lecteurs, ou peut-être leur malice. Dès lors ce semblant de moralité et de retenue n'est qu'une immoralité de plus; car il ne s'appuie que sur un paradoxe permanent qui consiste à faire estimer ce qui est méprisable et mépriser ce qui est digne d'estime. Sous ce déguisement de *loup devenu berger*, le vice s'insinue plus aisément auprès des esprits cultivés, des imaginations délicates que révolteraient de grossières amorces et de licencieuses peintures. Ces femmes, entre autres, ces femmes qui succombent par héroïsme, qui font par vertu ce que défend la vertu la moins exigeante, qui ne se résignent à faillir que par abnégation, par pitié pour la faiblesse du sexe fort, ou bien qui, par un raffinement de casuistique trop cher à madame Sand, déclarent que « la faute à commettre est l'inévitable *réparation* d'une série de fautes commises, » ces femmes sont d'un exemple également détestable, soit que l'on prenne au sérieux la thèse soutenue par l'auteur, soit qu'on y apporte ces dispositions goguenardes auxquelles l'esprit français renonce rarement. Acceptées comme possibles ou repoussées comme dérisoires, sujet d'entraînement romanesque ou de raillerie mondaine, de pareilles données ne peuvent, en définitive, tourner qu'au profit de ce que les gens polis appellent la passion, de ce que les gens mal élevés appellent le vice. Nous laissons à nos lecteurs le soin de mesurer ce que devient, non pas seulement la morale, mais l'idéal, dans ce perpétuel conflit du vrai sens des mots avec leur emploi, de l'apparence des sentiments avec la réalité des actions, des décorations mensongères du théâtre avec les drames qui s'y jouent. Ajoutons, pour en finir, qu'il y a quelque chose de grotesque et de scandaleux tout ensemble dans cette obstina-

20.

tion de madame Sand à prêter aux libres amours de ses héroïnes quelques-unes des divines tendresses de la maternité. L'auteur des *Mémoires de ma Vie* devrait se contenter d'avoir manqué de respect à sa mère, sans étendre encore ses insultes à toutes les mères, en comparant ce qu'il y a de plus profane à ce qu'il y a de plus sacré, en assimilant ce que les cœurs les plus corrompus frémiraient de rapprocher !

M. Paul de Musset, — qui l'ignore ? — a cru devoir répliquer à madame Sand : il a placé le débat sur le même terrain, et s'est servi, comme elle, de la forme romanesque, en ayant soin d'accuser beaucoup plus nettement les contours, de serrer beaucoup moins le cordon des masques, de donner beaucoup moins à ce travail d'*idéalisation* que l'on ne saurait méconnaître dans *Elle et Lui*. A-t-il été bien inspiré ? nous osons en douter. Assurément, s'il ne s'agissait que de déclarer nos préférences, nous n'hésiterions pas. Entre une femme offensant le souvenir d'un ami et un frère défendant la mémoire de son frère, notre choix serait facile. Il y a, dans la littérature contemporaine, peu de physionomies plus intéressantes que celle de M. Paul de Musset. Doué lui-même d'un très-remarquable talent, auteur de quelques ouvrages très-agréables, entre autres de *Scènes de la vie italienne et napolitaine*, pleines de verve, d'esprit et de naturel, on dirait qu'il n'a pas même voulu être Thomas Corneille : il aime mieux s'absorber dans la gloire fraternelle que jouir de ses propres succès. Cette gloire, il la garde avec une sollicitude ardente : il apporte à sa tâche d'enthousiaste vigilance le dévouement, mais aussi peut-être l'aveuglement des passions sincères. Il est bien entendu que nous ne discutons pas ici le sentiment qui a poussé M. Paul de Musset à écrire *Lui et Elle*, mais seulement l'opportunité

de l'entreprise et la valeur même de l'œuvre. Peut-être eût-il mieux valu ne pas avoir l'air de reconnaître l'original de Laurent de Fauvel, ou bien, si cet effort était impossible, adresser à quelque organe accrédité de la haute littérature, tel que la *Revue des Deux-Mondes* ou le *Journal des Débats*, une lettre bien sérieuse, bien nette, où les personnages auraient été appelés par leur nom, où une voix émue aurait adjuré la conscience publique de défendre et de venger une chère et illustre mémoire. En recourant à la forme adoptée par madame Sand, M. Paul de Musset s'exposait à deux inconvénients : rester inférieur à sa redoutable adversaire, à ce point de vue de l'art que l'on ne peut regarder comme tout à fait secondaire; et se faire accuser, lui aussi, de partialité, d'après ce principe, que deux avocats, plaidant l'un contre l'autre le même procès, sont nécessairement enclins à exagérer tous les deux dans un sens contraire. Nous ne dirons pas, à Dieu ne plaise! comme les malveillants et les mauvais plaisants, que, pour connaître la vérité sur *Lui*, il faut se renseigner auprès d'*Elle*, et que, pour savoir à quoi s'en tenir sur *Elle*, il faut s'adresser à *Lui*. Non; mais, en nous bornant à un détail très-secondaire et qui ne touche, fort heureusement, à aucune des fibres saignantes du cœur, nous ferons remarquer à M. Paul de Musset qu'il s'est abusé au moins sur un point, et que souvent il n'en faut pas davantage pour faire douter de plusieurs autres. Déjà une plume bien spirituelle a demandé, avec un léger grain de malice, si, de transformations en métamorphoses, on ne finirait pas par nous donner un Alfred de Musset à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles; et le fait est qu'on a peine à se défendre d'un douloureux sourire en présence de ce *besoin de foi*, de ce *don des larmes*, de cette *nostalgie chrétienne*, que d'émi-

nents panégyristes ont découverts chez M. de Musset, à force de les y chercher. Dans le roman de *Lui et Elle*, ce n'est pas le croyant qui est surfait, c'est le gentilhomme. A lire maints passages de ce récit, on pourrait croire qu'Alfred de Musset a été une sorte de Coislin poëte, un jeune patricien né et élevé au cœur du faubourg Saint-Germain, préoccupé, avant tout, d'élégances et de belles manières, et donnant le pas aux bienséances sur les Muses. Jamais préoccupation fraternelle n'alla plus loin. Dieu merci ! il n'est pas question ici de parchemins ; les parchemins ne font rien à l'affaire, témoin M. Brifaut, alliant à un nom plébéien des façons de grand seigneur ! A coup sûr, l'organisation de M. Alfred de Musset était trop exquise pour qu'il eût de mauvaises manières : nous dirions plus volontiers qu'il n'en avait pas du tout. En dehors de son admirable talent de poëte, et en remontant à l'époque qui précéda ses premiers succès et sa rencontre avec madame Sand, il y avait en lui de l'étudiant et du dandy; mais du dandy suivant les cours de la Sorbonne et ne dépassant pas la grande allée du Luxembourg. Les salons qu'il fréquentait alors étaient ceux de M. Victor Hugo, de Charles Nodier et d'Achille Dévéria; réunions charmantes qui convenaient bien mieux à sa vocation de poëte et d'artiste que les réceptions de la rue de Varennes ou de la rue de Lille, mais où l'on eût, je crois, vainement cherché ces allures ducales, cette politesse de l'ancienne cour, ce culte de l'ancien régime, ces raffinements de courtoisie chevaleresque et de savoir-vivre aristocratique que M. Paul de Musset a surabondamment prodigués à son héros. Alfred de Musset ne possédait rien de tout cela. Ce ne fut que beaucoup plus tard, après le succès de ses *Proverbes* au Théâtre-Français, qu'il fut très-recherché dans quelques salons de bonne

compagnie : il lui arrivait parfois d'y mettre au supplice ses admiratrices les plus ferventes par un laisser aller inouï et des excentricités d'autant plus pénibles pour les assistants qu'elles n'étaient pas gaies, qu'elles n'avaient rien de la verve amusante des artistes, qu'on y sentait le brusque effort d'une âme fatiguée, blasée, tourmentée, mécontente des autres et d'elle-même. Voilà la vérité; le reste est de la légende, et, si nous voulons que la littérature moderne nous accepte pour ses historiens, ne nous faisons pas ses légendaires. Encore une fois, je n'ai voulu indiquer que ce détail, parce qu'il est étranger au fond même de la question, parce qu'il ne tient à aucun de ces points essentiels que je n'entends pas contester à un frère justement irrité et s'acquittant ou croyant s'acquitter d'une pieuse tâche. Quant à la valeur littéraire de *Lui et Elle*, nous ne croyons pas offenser M. Paul de Musset en la déclarant inférieure à *Elle et Lui*. Afin d'atteindre le but qu'il se proposait, il était obligé d'aller vite, d'improviser presque; sans quoi les lecteurs indignés d'*Elle et Lui* eussent oublié leur colère avant que la sienne eût écrit sa dernière page; sans quoi son récit risquait, dans notre société mobile, d'avoir le sort de ces comédies de la Restauration, écloses sous le souffle brûlant d'une tempête *libérale*, et qui, six mois après, en se produisant sur le théâtre, ne rencontraient plus que des passions éteintes et un parterre assoupi. Nous croyons, en outre, que cette infériorité, chez M. Paul de Musset, a été volontaire : ce n'est pas un roman qu'il a voulu écrire, c'est un procès-verbal : or les qualités d'un procès-verbal ne sont pas celles d'un roman.

Et cependant, quels que soient les enseignements à retirer de cet épisode littéraire, peut-être l'eussions-nous passé sous silence, s'il ne nous avait semblé possible d'en

faire ressortir une moralité d'un tout autre ordre, plus féconde et plus consolante. La génération qui entrait dans la vie à l'époque où madame Sand publia ses premiers romans, se souvient encore de l'espèce de vertige et d'ivresse qui s'empara de toutes les imaginations juvéniles en présence de ces livres si hardis, si imprévus, si éloquents, si poétiques, écrits, disait-on, par une femme jeune et belle. Ce succès si éclatant et si rapide, le mystère de cette destinée, l'audace virile de cette femme volontairement déclassée, amoureuse de liberté et d'art, brisant sa cage domestique pour obéir à l'inspiration de son cœur et à la vocation de son génie, tout cet irrésistible prestige, en ces années 1832 et 1833 où la Révolution remuait encore les pavés, fit tourner bien des têtes, même parmi celles qui ont essayé, depuis, de revenir à des idées plus sages. On s'enthousiasmait alors, on se passionnait pour madame Sand sans l'avoir vue; on lui écrivait sans la connaître : elle comptait, dans la jeunesse des écoles, des milliers d'amoureux, qui sont devenus, j'aime à le penser, de bons avocats, de parfaits notaires, de graves magistrats, de savants ingénieurs et d'excellents pères de famille. Qu'on eût été heureux et fier de recevoir quelques lignes d'elle ! Que n'aurait-t-on pas donné pour quelques minutes passées à la voir et à l'entendre ! Quels trésors d'énergique tendresse, quelle passion idéale, quelles poétiques extases ne devait-on pas trouver dans cette âme, trop grande, trop belle, trop intrépide pour s'astreindre au joug de la vie commune et des affections légalisées ! Ceux que la voix publique désignait comme admis dans son intimité, comme les héros de ses rébellions romanesques, que d'envie ils excitaient ! quelle curiosité fervente s'attachait à leur nom et à leurs pas ! En regard de ces félicités mystérieuses, de toutes ces poésies de la jeu-

nesse et de l'amour, de la gloire et de l'art, comme la morale du christianisme paraissait triste et sombre, sèche et glaciale ! Supposons un jeune homme, un disciple chrétien du Père Lacordaire, se trouvant à Venise au plus beau moment de ce voyage de Laurent et de Thérèse, ou, si vous voulez, d'Édouard et d'Olympe, qui commença par le lyrisme et finit par la pharmacie. Il est seul, il se débat contre ses vingt ans dont il a peine à réprimer les vagues et inquiets murmures. La vie lui apparaît comme une route droite et inflexible, tracée par le devoir et surveillée par la foi. C'est tout au plus s'il peut espérer, pour sa part de bonheur en ce monde, ces austères joies du mariage que des voix passionnées ou railleuses lui dénoncent comme la plus lourde des chaînes et la plus aride des vulgarités. De sa fenêtre solitaire, il voit passer sur la lagune une gondole pavoisée. Des fleurs s'épanouissent sur la proue : un jeune poëte au profil raphaélesque y contemple avec amour, avec orgueil, une femme aussi poétique que Corinne, aussi belle qu'Indiana : des strophes mélodieuses s'exhalent de cette embarcation enchantée ; les brises tièdes de la Brenta répondent à ce mystérieux concert et le répètent d'échos en échos : le ciel de l'Italie a prêté à cette fête de deux cœurs, de deux génies dignes l'un de l'autre, toutes ses splendeurs méridionales. N'est-ce pas là le bonheur? n'est-ce pas folie de se priver de ces ineffables ivresses sur la foi d'une doctrine sévère qui ne prêche qu'austérités et sacrifices? Pour se distraire de ces dangereux objets d'une secrète envie, notre jeune homme essaye de lire, et voici ce qu'il lit dans une *Revue* célèbre, signé de ce nom magique qui le fait tressaillir et rêver : « Il fallait que tu fusses poëte, tu l'as été en dépit de toi-même. Tu abjuras en vain le culte de la vertu ; tu aurais été le plus beau de ses jeunes lévites ; tu aurais desservi

ses autels en chantant sur une lyre d'or les plus divins cantiques, et le blanc vêtement de la pudeur aurait paré ton corps frêle d'une grâce plus suave que le masque et les grelots de la folie... Mais tu ne pus jamais oublier les divines émotions de cette foi primitive. Ta voix, qui s'élevait pour blasphémer, entonna malgré toi des chants d'amour et d'enthousiasme... Tu poursuivais ton chant sublime et bizarre, maintenant chaste et doux comme la prière d'un enfant. Couché sur les roses que produit la terre, tu songeais aux roses de l'Éden qui ne se flétrissent pas, et, en respirant le parfum éphémère des plaisirs, tu parlais de l'éternel encens que les anges entretiennent sur les marches du trône de Dieu. Tu l'avais donc respiré, cet encens? Tu les avais donc cueillies, ces roses immortelles? Tu avais donc gardé de cette patrie des poëtes de vagues et délicieux souvenirs qui t'empêchaient d'être satisfait de tes folles jouissances d'ici-bas?... L'amitié (l'amitié de madame Sand!) s'était enfin révélée à ton cœur solitaire et superbe. Tu daignas croire à un autre qu'à toi-même, orgueilleux infortuné! Tu cherchas dans son cœur (le cœur de madame Sand!) le calme et la confiance... Dis-moi comment s'appelle ton Dieu; enseigne-moi dans quel temple s'élève son autel. J'irai lui offrir mon cœur quand ton cœur souffrira; j'irai lui donner ma vie quand ta vie sera menacée... Le parfum de l'âme, c'est le souvenir : c'est la partie la plus délicate, la plus suave du cœur qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. Ne crains pas, ô toi qui as laissé sur mon chemin cette trace embaumée, ne crains jamais que je la laisse se perdre... Nul ne la respirera que moi, et je la porterai à mes lèvres dans mes jours de détresse pour y puiser la consolation et la force... Je crois à ton cœur, et je réponds du mien. » (*Lettres d'un Voyageur*, 15 mai 1834.)

Quel langage! quel admirable mélange de chasteté et d'ardeur, de fidélité et de dévouement! Ah! c'est bien là la passion vraie, la passion immortelle, d'autant plus sûre d'elle-même qu'elle est libre, qu'elle n'est imposée et réglée par aucune loi religieuse ou humaine! Quel bonheur d'être aimé ainsi! qu'est-ce donc, auprès de ces flammes sublimes et impérissables, que cette affection régulière, attendant, pour éclore, qu'un magistrat l'ait contre-signée, qu'un prêtre l'ait bénie?...

Patience! vingt-cinq ans s'écoulent; un grand espace dans la vie humaine, dirait Tacite; à peine un instant rapide sous l'œil de Dieu et sous la garde de l'éternité. Or voici ce que cette même passion, si inaltérable, semblait-il, si bien imprégnée de célestes aromes, recueille dans ses souvenirs de la même époque, et exprime par la même plume :

« ....Enrhumée, souffrante, attristée, effrayée surtout de l'ennui qu'elle voyait déjà creuser les yeux de Laurent, Thérèse rentrait pour le trouver de mauvaise humeur, ou pour l'attendre jusqu'à ce que la faim le fît revenir... Laurent, pâle, amer, tour à tour ironique et furieux, les cheveux en désordre, la chemise déchirée et le front ensanglanté, était si effrayant à voir et à entendre, que Thérèse sentit tout son amour se changer en dégoût... Muette et immobile sur le fauteuil où elle s'était assise, elle laissait couler ce torrent de blasphèmes, et, tout en se disant que cet insensé était capable de la tuer, elle attendait avec un dédain glacial et une indifférence absolue le paroxysme de son accès... »

« Thérèse arriva donc à renouer cette fatale chaîne : elle eut seulement l'*heureuse inspiration* d'ajourner le mariage, voulant éprouver la résolution de Laurent sur ce point. Le premier bonheur de Thérèse n'avait pas

duré *toute une semaine;* le second ne dura pas vingt-quatre heures... Laurent obéissait à cet inexorable besoin que certains adolescents éprouvent de tuer ou de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion. On a remarqué ces cruels instincts chez des hommes de caractères très-différents, et l'histoire les a qualifiés de pervers : il serait plus juste de les qualifier d'instincts pervertis. » A quoi bon continuer? Il ressort de tout ce roman d'*Elle et Lui*, et particulièrement de la quatrième partie, que Laurent passait son temps à *égorger* tout doucettement Thérèse, « comme on a vu de jeunes rois égorger des biches blanches. »

Nous nous dispenserons également de transcrire tel ou tel passage du récit de M. Paul de Musset. Nous n'aurions que l'embarras du choix, ou plutôt il faudrait tout citer. Œuvre de châtiment ou de vengeance, le roman de *Lui et Elle* est mille fois plus cruel envers Olympe que ne l'était le roman d'*Elle et Lui* envers Laurent : nous nous bornerons à reproduire quelques lignes de la conclusion :

« ..... Si j'étais le seul que cette femme eût mis en cet état, on pourrait me citer comme une exception, un cas rare : mais regarde où en sont aujourd'hui ceux qu'elle a aimés. Tous ne sont-ils pas sortis de ses mains plus ou moins meurtris, défigurés, estropiés pour jamais? On en ferait une procession de fantômes... Je lui pardonnerais de s'engouer aisément, de se désabuser plus vite encore, d'oublier l'idole de la veille : mais renier ce qu'on a aimé, le détruire, le martyriser moralement!

— Si elle rompt le silence, dit Pierre à Édouard, sans aucun doute ce sera pour te déchirer comme les autres... Parce qu'elle t'a rendu ombrageux, elle dira que tu l'étais avant de la connaître; c'est elle qui t'a ravi la confiance et la foi du cœur, et elle dira que ton cœur était défloré...

Ces mensonges par anachronisme volontaire sont les plus perfides, les plus difficiles à démasquer.

— Mais je suis perdu, s'écria Édouard : je mourrai avant elle, et je serai calomnié !... Si elle avait l'audace de mentir à Dieu et aux hommes jusqu'à dire que j'ai été un ingrat, un fou et un méchant, quand c'est elle qui m'a trahi, enlevé la raison et empoisonné le cœur, arrive alors, comme la statue du Commandeur, au souper de don Juan... marche sur le mensonge et écrase-le !... »

Voilà donc le dernier mot de ces passions libres et fières qui marchaient à la conquête de l'idéal, à qui le monde semblait trop petit, à qui la vie semblait trop courte pour leurs inépuisables ardeurs ! Vous avez vu comment elles commençaient ; vous voyez comment elles finissent. O néant du cœur de l'homme abandonné à ses propres forces ! Misérable sophisme de notre orgueil se repliant sur lui-même après s'être cherché dans autrui ! Qu'ils se consolent, ceux qui parfois sont tentés de se plaindre d'avoir passé ici-bas sans connaître ces amours chimériques qui sont aux amours véritables ce que la fièvre est à la vie ! Dieu sans doute ne leur a pas épargné cette part de douleurs qui nous revient à tous et qui est la rançon de l'humanité dans sa terrestre prison. Ils ont souffert, puisqu'ils ont aimé : ils ont pleuré, puisqu'ils ont vécu : mais du moins ils ne connaissent pas cet affreux supplice de haïr ce qu'ils ont chéri, de mépriser ce qu'ils ont adoré, de chercher dans leurs souvenirs et jusque dans leurs tiroirs des armes contre les décevants objets de leurs fragiles tendresses. Arrivés au déclin de l'âge, leurs regards peuvent s'arrêter en paix sur cette moisson d'automne qui ne mûrit que pour les âmes pures, soumises à la loi de Dieu. En dehors de cette loi divine, tout est mensonge, folie, mécompte, réaction implacable du vice con-

tre ses œuvres, ses héros et ses victimes. On avait débuté par l'extase, on finit par l'injure : chaque pas du temps imprime une ride au visage et jette un ferment de haine dans le cœur : on s'aigrit, on s'exaspère; la curiosité publique ajoute encore à la violence des récriminations et des rancunes : Thérèse se venge de Laurent, Édouard se venge d'Olympe, et, de griefs en représailles, de ressentiments en colères, on arrive, des deux parts, à insulter ce qu'il y a de plus respectable : d'une part, un tombeau; de l'autre, une femme âgée.

XI

# M. ALEXANDRE DUMAS FILS[1]

---

La critique se condamnerait à une sorte de stérilité relative, si elle se bornait à juger les ouvrages de l'esprit, abstraction faite de la société qui les produit, les accepte ou les explique : d'autre part, comment connaître l'état réel de cette société, si on l'isole du théâtre, qui y tient aujourd'hui une si large place, et y devient de plus en plus, non-seulement une distraction et un plaisir, mais une affaire et une puissance? Chercher dans la société actuelle le complément ou le commentaire de certaines tendances littéraires qui nous affligent ou nous effrayent; montrer les rapports intimes et toujours croissants de cette société avec le genre de littérature le plus bruyant, le plus lucratif et le plus populaire, telle est notre tâche; telle sera aussi notre excuse.

La société! ai-je dit. Faut-il croire que la société tout entière soit compromise dans ces questions alarmantes? Non, mille fois non, et c'est là une distinction capitale sur

[1] Un *Père prodigue.*

laquelle ne sauraient trop insister ceux que l'on accuse d'être les trouble-fêtes de ces prétendus triomphes de l'imagination et de l'art. Loin, bien loin de ces salles resplendissantes où s'entasse, à un moment donné, un public spécial, acclimaté d'avance aux spectacles qu'on lui prépare, il existe un monde où rien ne pénètre de ce qui peut souiller les âmes pures et les consciences droites; un monde d'honnêtes gens et d'honnêtes femmes où la religion, l'honneur, la probité, les vertus privées, la morale domestique, sont plus respectés et mieux pratiqués que jamais. Même, si nous avons eu parfois un reproche à adresser à ce monde d'élite, c'était de trop se suffire à lui-même, de se trop calfeutrer, de se contenter d'être irréprochable sans viser à être influent, de se priver de cet empire extérieur qu'il exerçait autrefois et qui pourrait balancer la contagion du mal par l'autorité du bien. Son abdication, en tant que pouvoir social et public, a donné naturellement plus d'importance et de prise à une société interlope, dont le règne, favorisé par la déchéance de l'esprit politique et des institutions libérales, doit compter au premier rang des fléaux contemporains. Celle-là, sans représenter complétement une seule classe de la société véritable, tient à presque toutes : à la finance, par ces rois ou ces courtisans du million, qui ont appliqué à la science de l'argent les procédés et les périls expéditifs de la grande vitesse; à l'art, non pas par ses vraies gloires, mais par ces célébrités d'atelier qui ont pris le désordre pour étiquette ou synonyme du génie; à l'aristocratie européenne par ces étrangers opulents qui viennent à Paris demander du plaisir, rien que du plaisir, et dont quelques-uns, sauf leurs cheveux gris, ressemblent à des mineurs émancipés; aux salons, par ces touristes mondains qui trouvent piquant d'avoir un pied dans la bonne com-

pagnie et un pied dans la mauvaise; à la noblesse par ses transfuges; à l'industrie par ses chevaliers; enfin et surtout à la grande bohème parisienne par cette foule d'existences déclassées ou indéfinies qui pullulent à la surface des civilisations *avancées*. Depuis quelques années, cette société s'est choisi un roi : ce roi s'appelle M. Dumas fils.

Si l'on veut juger en toute connaissance de cause les pièces et les triomphes de M. Dumas fils, une épreuve est nécessaire : on doit tâcher d'assister à la première représentation, au milieu de ce public spécial dont je parlais tout à l'heure, et y retourner huit ou dix jours après, alors que le théâtre s'est forcément rouvert à ces spectateurs qui achètent en entrant, sinon le droit de siffler comme au temps de Boileau, au moins celui de froncer le sourcil. Il y a là matière à une comparaison instructive, j'allais dire consolante. Le premier soir, la salle est montée à cette température particulière qui fait épanouir les fleurs tropicales et les succès de haut goût. De tels courants s'établissent entre l'auditoire et l'œuvre, ils semblent si bien faits l'un pour l'autre, — ou l'un par l'autre, — que l'enthousiasme ressemble à une complicité. L'esprit de l'auteur, — et il en a beaucoup, — se décuple en passant par-dessus la rampe, et en allant éclater dans les rangs pressés de l'orchestre et des loges, qui accueillent en gens de connaissance ses personnages et ses bons mots. Jamais raquettes intelligentes se renvoyant balles et volants ne firent mieux leur office. Tout ce que cet auditoire raffiné et blasé demande à son poëte favori, c'est de *sauver* ses hardiesses, et lui-même se prête à ce sauvetage avec tant de complaisance, qu'il faudrait que son poëte fût bien maladroit pour ne pas se tirer d'affaire. Tous ces bons apôtres, qui, au fond, enragent de n'être que les satellites de cette planète, une fois décidés à s'exécuter, ri-

valisent d'exagération admirative; c'est à qui se pâmera le mieux et criera le plus. D'acte en acte, l'admiration se change en extase, le plaisir en ivresse. Il vient un moment où l'auteur pourrait nous montrer un fils souffletant son père ou un mari installant une courtisane dans la chambre de sa femme ; pourvu que la situation fût *crânement* ou *carrément* posée (c'est l'argot de rigueur), il soulèverait de frénétiques transports. Que dis-je? Telle est cette puissance électrique, que les plus méfiants, les plus sages, ceux qui étaient venus avec la volonté bien formelle de se tenir sur leurs gardes, se laissant bientôt gagner par l'exaltation générale s'émerveillent de confiance entre leur voisin de gauche qui trépigne et leur voisin de droite qui ruisselle. Ils applaudissent, non pas comme Mascarille, avant que les chandelles soient allumées, mais parce qu'ils ne peuvent pas croire que ce qui ravit tant de gens d'esprit soit choquant ou vulgaire. Le rideau tombe, l'ovation reste, le délire est à son comble ; on redemande tous les acteurs, depuis le père noble jusqu'à l'ingénue; on redemande l'auteur lui-même, qui n'a pas toujours le bon goût de se dérober à cette exhibition complémentaire; et, le surlendemain, vingt feuilletons sont obligés d'entonner le chant de triomphe, sous peine de passer pour des envieux ou des imbéciles : la première de ces deux hypothèses serait trop invraisemblable ; mais la seconde est effrayante.

Dix jours après, tout est changé, sauf l'affluence et les recettes, qui se maintiennent : il y a tant de moutons de Panurge, et les chemins de fer sont si bien inventés pour ces moutons-là ! Rien de plus curieux que d'assister au désappointement du bourgeois, du spectateur bénévole et de bon sens, qui, sur la foi de son journal et de la rumeur publique, s'attendait à des merveilles.

Gil Blas parle quelque part d'une pièce que les comédiens de Madrid avaient jugée détestable, et qui alla aux nues, parce que, disait naïvement un d'entre eux, elle était pleine de traits d'esprit qu'ils n'avaient pas aperçus : ici, c'est tout le contraire. Les bons mots, si fraternellement salués le premier soir, se figent ou s'émoussent devant un silence de glace. Quant aux hardiesses, aux situations scabreuses, attaquées de front et emportées d'assaut, c'est encore pis. Les mêmes hommes à qui M. Scribe a fait si longtemps accepter, en les leur présentant de biais, les discrètes immoralités de son répertoire, frémissent d'étonnement et de terreur en présence des énormités du *Fils naturel* et du *Père prodigue*. Une réaction très-significative, sinon très-bruyante, s'opère sur toute la ligne, et elle *réagit* à son tour sur le drame et sur les acteurs. On dirait un fouet dont la mèche s'est usée trop vite et qui cesse de claquer; un feu d'artifice avarié qui se démonte pièce à pièce. Les acteurs ne sont plus sûrs de leurs rôles et d'eux-mêmes. Le premier jour, le père noble avait à peine quarante ans; maintenant il en a soixante. L'actrice lançait ses *mots* comme des flèches; à présent, elle hésite, elle semble vouloir les amortir et les étouffer. S'ensuit-il que le chef-d'œuvre soit abandonné? A Dieu ne plaise! Il faut qu'il ait cent représentations; il les aura, et il fera de l'argent, beaucoup d'argent. Paris est grand, M. Dumas fils est son prophète; les curieux sont en nombre; ils se recrutent d'ailleurs et se renouvellent d'heure en heure, et, avant que tout le monde se soit attrappé, le chiffre obligé est atteint ou dépassé. Mais remarquez un détail qui a son importance. Ces pièces de M. Dumas fils, si triomphantes, si fêtées, occupent l'affiche pendant quatre ou cinq mois; puis, une fois l'effet produit, la série épuisée, les écus encaissés, elles disparaissent, sans que personne songe à les

reprendre. Des ouvrages que leurs auteurs ne nous permettraient certainement pas de comparer au *Misanthrope*, *Mademoiselle de la Seiglière*, par exemple, ou les jolis *Proverbes* d'Alfred de Musset, se jouent encore, après dix ou douze ans, et, pourvu qu'on ait une soirée à perdre, on les revoit avec plaisir. Qui oserait jouer, qui se soucierait de revoir, après le feu tiré, *Diane de Lys*, la *Question d'argent* ou le *Fils naturel?* Il semble que ces œuvres aient été écrites, préparées, annoncées, acclamées, que toutes les forces vives du théâtre qui les joue se soient concentrées et tendues pour le succès d'un moment : ce succès obtenu, tout est dit; le lustre s'éteint, et la pièce, en elle-même, fait l'effet de ces édifices qui ont eu une destination spéciale, et qui, n'en ayant plus, se lézardent et s'écroulent. M. Scribe garde encore en province une assez nombreuse clientèle : en province, les comédies de M. Dumas fils sont impossibles. On le voit, si ces comédies réussissent et font parler d'elles au point d'effrayer les gens sages, si leur succès prend parfois, aux yeux des pessimistes, les proportions d'un scandale, ce succès du moins peut se résumer et se *localiser* ainsi : — *Un* public les applaudit, et *le* public les laisse réussir.

Maintenant que nous avons essayé d'établir cette distinction importante, il nous sera plus facile de discuter le talent et le système de M. Dumas fils, le mérite de son œuvre et la légitimité de son triomphe,

Un mot d'abord sur ses antécédents dramatiques : la filiation et la physionomie de son *Père prodigue* s'en préciseront mieux. Sans avoir, nous le croyons, de vocation bien déterminée, il commença par rencontrer, dans le milieu même où il vivait, un de ces sujets dont la réussite est certaine, parce qu'elle repose, non pas sur les sentiments vrais du cœur humain, mais sur ses préten-

tions, ce qui est encore plus infaillible. Pourtant, comme, après tout, malgré les aspirations sentimentales de Marguerite Gautier et les tirades vertueuses du père Duval, la chose se passait dans un monde à part où il est difficile de retenir les honnêtes gens au delà d'une soirée, on conseilla au jeune écrivain de dépayser son talent, de le transporter dans des sphères plus pures et des salons mieux hantés. Il eut le tort de prendre au sérieux ce conseil : sous le titre ou plutôt sous le pseudonyme de *Diane de Lys*, il offrit à ses admirateurs une pièce dont le caractère distinctif était de confondre dans une sorte de compromis fort équivoque la courtisane et la patricienne, le monde taré auquel M. Dumas fils prétendait renoncer et la bonne compagnie où il était censé nous introduire. Trop spirituel pour ne pas comprendre son erreur en dépit d'un succès peu concluant, il revint bien vite à ses moutons, c'est-à-dire au monde où on excelle à les tondre, et il écrivit la comédie de cette société dont la *Dame aux Camélias* avait été le drame. Heureux retour qui nous valut une œuvre pleine d'esprit, et à l'auteur un succès monstre! Cette fois même, l'Académie s'en occupa, et M. Sainte-Beuve, ce fin connaisseur, faillit décerner une couronne au *Demi-Monde*.

Mais enfin ce n'était là qu'un coin de l'art dramatique, un tableau de genre, et d'un genre restreint, où M. Dumas fils, quelle que fût d'ailleurs la variété de ses expériences, devait être forcé de se répéter. Il songea donc à traiter un sujet plus ample, où la société tout entière fût intéressée. On parlait beaucoup (dans ce temps-là) des victoires et conquêtes de Sa Majesté l'Argent, et les poëtes comiques étaient invités à réagir, moyennant primes et droits d'auteur, contre cette dictature du billet de banque. En écrivant la *Question d'argent*, le plus estima-

ble, le plus médiocre et le moins heureux de ses ouvrages, M. Dumas fils put croire qu'il abordait la grande comédie. Il n'eut pas à s'applaudir de sa tentative. On connaît aujourd'hui le principal procédé du réalisme : sous prétexte de reproduire plus exactement les réalités de la vie, il s'abstient de concentrer sur un petit nombre de personnages, de façon à en faire des types, les traits épars que son observation a recueillis. Il les laisse à dessein dans leur état d'éparpillement primitif. Il en résulte que la quantité nuit à la qualité; et, quand le sujet est, de sa nature, peu sympathique, quand les acteurs sont peu intéressants, les inconvénients du procédé se traduisent en insurmontable froideur. Averti par cet accueil glacial, M. Dumas fils, qui a au moins le mérite de ne pas se hâter, de ne rien donner à l'improvisation et au hasard, se ravisa et réfléchit. Ce fut alors, si nous ne nous trompons, que le sujet de ses deux dernières pièces, le *Fils naturel* et le *Père prodigue*, se présenta à son esprit, d'abord sous une seule face, ensuite sous son double aspect. Sa première idée, — il en avait le droit plus que tout autre, — fut probablement de faire une comédie aux dépens de l'autorité paternelle, d'intervertir les rôles entre un père et son fils. Pour cela, il avait à sa portée deux moyens : premièrement une paternité clandestine et irrégulière, forçant un enfant abandonné de se créer à lui-même sa position et sa place en ce monde, et plus tard lui fournissant un prétexte pour renier ce père qui le réclame après l'avoir délaissé; secondement, une paternité légitime, mais dissipée, insoucieuse, oubliant, dans une camaraderie frivole, ses devoirs les plus sacrés, et, à force de prodigalités et de folies, descendant, vis-à-vis d'un fils raisonnable, à une sorte de minorité. M. Dumas fils avait à choisir : mais il est fort économe; c'est encore là une de ses origi-

nalités filiales; et il reconnut que cette comédie bicéphale pouvait produire deux comédies. Ce qu'il a fait de la première, mes lecteurs le savent : voyons aujourd'hui ce qu'il a fait de la seconde.

Si ce sujet dangereux, mais instructif et piquant, *un Père prodigue*, était échu à un auteur de l'ancienne école, préoccupé, avant tout, du soin de plaire à la bonne compagnie, voici, ce nous semble, comment il l'aurait traité. Le comte Fernand de la Rivonnière, aimable et galant quinquagénaire, a un fils de vingt-cinq ans, avec lequel il vit sur le pied de la plus fraternelle intimité. Le père dépense revenu et capital, fait la cour aux femmes du monde, se ruine en chevaux, en voitures, en profusions de toutes sortes, et a fort mal élevé son fils André, qui se trouve, par bonheur, plus rangé et plus sensé que lui. André s'efforce de mettre un peu d'ordre dans ce ménage de garçon, accroché à tous les hasards de la vie parisienne; il sermonne son père, et finit même par prendre la haute main du gouvernement intérieur. Il n'y a rien jusque-là que ne permette la morale *dramatique* (ne pas confondre), ou, si vous aimez mieux, la comédie des honnêtes gens : il faut être juste pour tout le monde, même pour le théâtre réaliste : Molière et Regnard nous en ont fait voir bien d'autres!

Mais André de la Rivonnière n'est ni un Caton, ni un chrétien. Comment le serait-il? Il était au berceau quand il a perdu sa mère, et son père ne lui a jamais donné ni un conseil ni un exemple. Il s'est fait aimer par une femme mariée, la marquise de Prailles, dont le mari est jaloux, brave et prêt à tuer un homme pour un soupçon. Le premier châtiment du comte de la Rivonnière est de s'être ôté d'avance le droit de détourner André de cette liaison, en le rendant lui-même témoin de liaisons ana-

logues, en l'accoutumant à traiter comme des jouets les lois de l'honneur domestique et du mariage. Cette situation, développée et approfondie au lieu d'être indiquée avec un laconisme un peu impertinent pour les marquises égarées, eût posé, dès les premiers actes, la moralité du sujet et de la pièce; moralité relative, comme toutes celles que l'on va chercher au théâtre, mais correctif suffisant contre les séductions vieillottes de cet ex-beau, extravagant et libertin, pour lequel on prend constamment parti pendant les cinq actes de M. Dumas.

André, dont le cœur est resté honnête, a soif d'un honnête bonheur; à côté de sa passion coupable, ou plutôt sur les débris de ces fragiles amours, il commence à éprouver un sentiment profond et pur pour une aimable jeune personne, Hélène de Brignac. Dans toute autre famille, ce serait son père qui se chargerait de faire la demande; ce serait son père qui lui servirait de soutien et de guide dans ce difficile passage de la rive gauche à la rive droite. Mais qu'attendre d'un Lètorières émérite, toujours jeune de cœur et de cravates, qui se croit doué par la fée Jouvence du don de plaire indéfiniment? Ce n'est pas un guide, c'est un rival qu'André rencontre sur son chemin en la personne de son père. Le comte est amoureux d'Hélène; il veut l'épouser, et il confie à son fils cette mission matrimoniale. Là, les rôles peuvent s'intervertir sans que rien nous scandalise; nous avons pour nous d'illustres antécédents, Harpagon et Mithridate. Pour la manière dont se dénoue ou se coupe ce nœud gordien de la paternité buissonnière, je ne puis mieux faire que m'en rapporter à M. Dumas fils. La fin de son second acte est charmante, d'autant plus charmante qu'on croit la pièce finie. J'indiquerai cependant quelques légères réserves. D'abord le comte fait trop de tirades; ce placage, auquel M. Dumas

est décidément enclin, doit lui être signalé, non pas comme un inconvénient, mais comme une contradiction de sa manière. Ensuite Hélène de Brignac reproduit trop exactement le type uniforme des *ingénues* de M. Dumas, lesquelles analysent leur ingénuité, raisonnent leurs sentiments, maximent leurs pratiques, et ne diffèrent de leurs sœurs du demi-monde que parce qu'elles ont choisi, dans le roman du réalisme, la bonne page au lieu de la mauvaise. Enfin, — et je me sens ici d'autant plus à l'aise, que toute idée, même lointaine, de plagiat est absolument impossible, — cette situation d'un quinquagénaire galant et fleuri, découvrant, au moment décisif, que la jeune fille qu'il aime et dont il se croit aimé a donné son cœur à une autre génération et à un autre âge, cette situation se trouve dans une très-jolie nouvelle de madame Reybaud, publiée par la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1859, et intitulée l'*Oncle César*. Je dois même ajouter que, sous les rapports de vraisemblance et de convenance (il s'agit d'un oncle, et non pas d'un père), l'avantage reste à madame Reybaud. La remarque est de peu d'importance; mais enfin il faut rendre à César ce qui est à César.

Nous voici au troisième acte : André et Hélène sont mariés : ils s'aiment ; ils sont heureux, et je ne défends pas à l'auteur de moduler son petit hymne obligé de félicité conjugale, qui, sous sa plume, fait songer à cette romance de *Don Juan* où l'accompagnement et la mélodie se contredisent. Le comte habite avec son fils et sa bru. Il s'est rangé forcément, d'après l'avis de ses créanciers et de son miroir. Il est désœuvré, inutile, et son oisiveté lui pèse. En outre, grâce à ses folles prodigalités, ses enfants, qui devraient être trois ou quatre fois millionnaires, sont à peine riches. On a vu, dès les premières scènes, passer dans le drame sans trop s'y mêler une veuve, une honnête

femme, madame Godefroy; non pas une espèce de duègne de province, comme M. Dumas nous la représente, mais un beau soleil couchant, un de ces doux soleils d'arrière-saison qui font éclore les chrysanthèmes d'un second mariage. Puisque Balzac, leur maître à tous, a réhabilité les femmes de quarante ans, c'était le cas d'en profiter. Madame Godefroy aime le comte de la Rivonnière : peut-être ne demanderait-il pas mieux que de l'épouser; mais il est ruiné, elle est riche ; il a refusé autrefois sa main, et maintenant il craindrait de paraître ne la rechercher que pour sa fortune. De son côté, elle hésite ; cette physionomie de vieux beau dédoré et déplumé l'attriste et la désenchante. Il y aurait là, dans ces scènes d'intérieur, je ne sais quel mystérieux malaise qui nous aiderait à recomposer peu à peu la moralité du sujet : on assisterait au déclin et à l'expiation d'une de ces existences vides, futiles, imprévoyantes, qui ont toujours ignoré le travail et le devoir, et qui se trouvent fort dépourvues quand la bise arrive. Tout à coup voici que le drame revient, sous les traits du mari offensé, du marquis de Prailles. Par cela même que l'auteur, dans les premiers actes, aurait donné plus d'importance à cette liaison inquiétante, le public serait mieux préparé à voir cet élément de trouble et de malheur reparaître au milieu des sérénités de la lune de miel. Mais alors aussi le comte se relève. Ces restes d'élégance, ces airs de jeunesse, ce parfum de galanterie qu'il commençait à maudire commes des signes de son inutilité, lui servent à abuser M. de Prailles, à lui faire croire sans trop d'invraisemblance que c'est lui, le quinquagénaire, qui est le coupable. Un duel s'en suit : le comte blesse son adversaire et sauve son fils, que le marquis aurait tué. Ainsi le mal qu'en sa qualité de prodigue et d'homme à bonnes fortunes il a fait à André, il le répare à l'aide de cette même

spécialité, et par un moyen qu'un père vertueux et vieilli n'aurait pas. Il a payé à sa façon sa dette paternelle, et désormais il pourra regarder sans humiliation et sans remords ce jeune ménage appauvri par sa faute, mais sauvé par son dévouement. Réconcilié avec lui-même, il reprend ses avantages. Madame Godefroy s'enthousiasme de nouveau, et lui tend la main : elle va l'initier doucement à une vie plus sérieuse et plus calme, et le port s'ouvre au naufragé.

Je ne sais si je me trompe : mais il me semble qu'entre les mains d'un auteur habile ces seuls éléments pouvaient suffire à défrayer toute la pièce. Et que de concessions encore ! que d'accommodements avec la poétique moderne ! Au fond, quoi de plus choquant que cette promiscuité où vivent le fils et le père, se prenant mutuellement pour confidents et pour témoins de leurs plaisirs, de leurs folies, de leurs amours, de leurs fautes? Quelle dissolution subtile, non-seulement de l'idée chrétienne de la paternité, mais de ces simples notions sans lesquelles il n'existe plus ni loi ni autorité morale ! quel chemin parcouru depuis l'*École des Vieillards* et depuis *Hernani!* Pourtant le théâtre réaliste nous a habitués à un tel régime, que, si M. Dumas fils s'était renfermé dans ces limites, nous oserions à peine le blâmer. Nous n'aurions vu défiler devant nos yeux que des personnages appartenant à ce qu'on est convenu d'appeler le monde des honnêtes gens : nous n'aurions assisté qu'à des passions, à des faiblesses, à des vices que ce monde rencontre et tolère parmi les siens. Mais M. Dumas fils procède autrement. Son œuvre lui semblerait incomplète, s'il n'y mêlait quelques-unes de ces figures chargées de représenter, non plus les vices et les travers, mais les ordures de la vie réelle. Tournas et Albertine, l'intrigant taré et la courti-

sane avare, tiennent une grande place dans sa pièce, qui aurait pu se passer d'eux. Ils tissent librement leurs immondes toiles d'araignées dans l'appartement commun du comte et de son fils, dont les domestiques, j'en conviens, sont peu prodigues de coups de balai. Tournas enveloppe le comte de son amitié compromettante : Albertine vient d'abord déjeuner sans façon chez André, et les déclarations galantes du vieux beau à cette ignoble créature paraissent plus révoltantes quand on songe qu'il est chez son fils et qu'il a tout lieu de croire qu'Albertine est la maîtresse d'André. Plus tard, au quatrième acte, la situation devient plus méphitique encore : pour dépister une calomnie mondaine qui accuse le comte d'être amoureux de sa belle-fille, il a installé Albertine chez lui, ou plutôt non, — car il ne possède plus rien, — chez André, qui pourrait, s'il n'était prévenu, exposer sa jeune femme à se rencontrer face à face, dans son propre salon, avec la plus vile des prostituées. Qu'en advient-il? Lorsque André et son père, restés seuls, échangent des explications et des reproches, toute l'habileté de l'auteur ne peut nous empêcher d'éprouver le sentiment que voici : d'une part, André a raison contre le comte, puisqu'il a pour lui la morale, le bon-sens, l'honneur domestique, la pudeur publique et privée; d'autre part, le comte ne peut avoir tort contre son fils, puisqu'il personnifie la puissance paternelle, puisqu'il invoque ses droits à l'obéissance et au respect, puisque enfin M. Dumas a voulu le rendre intéressant jusqu'au bout. Ainsi les titres légitimes que réclame M. de la Rivonnière, les idées de courtoisie, de convenance, d'autorité, qui donnent à son langage un certain prestige, servent, dans le fait, à quoi? à confondre une fois de plus les notions les plus contraires, à intervertir une fois de plus les rôles, à faire d'André un Géronte précoce et

à humilier sa jeune perruque devant le faux toupet de ce bellâtre de cinquante ans. Ce pêle-mêle des personnages et des sentiments, voilà ce qui suggère, dans le système et dans la pièce de M. Dumas fils, les réflexions les plus douloureuses : voilà ce qui doit être surtout signalé à cette société des surlendemains qui n'a pu jusqu'ici que protester à demi-voix contre les ovations du premier soir : essayons de nous acquitter de cette partie de notre tâche sans affecter un rigorisme inutile qui donnerait trop d'avantage à l'heureux écrivain et à ses admirateurs.

On nous dit d'abord : De quoi vous plaignez-vous? La courtisane est cette fois flagellée sans pitié par une main qui s'y connaît. Il ne s'agit plus, comme dans la *Dame aux Camélias*, de demander amnistie pour ces pécheresses au nom d'une passion sincère, ni même, comme dans le *Demi-Monde*, de nous peindre une existence aventurée, cherchant à se réhabiliter par un mariage honnête. Aspasie doublée d'Harpagon, plaçant à usure le produit de ses désordres, spéculant sur la bêtise des hommes comme on spécule sur la hausse des colzas ou des soies, et débitant, sinon à elle-même, au moins à autrui, les maximes de son métier et les calculs de son commerce, quel spectacle instructif! quel bon avertissement pour les fils de famille ! ils vont immédiatement congédier toutes les Albertines qui les grugent et les déshonorent. C'est si bon, c'est si utile, flétrir et stigmatiser le vice, le montrer dans toute sa crudité et toute sa laideur ! — Eh! qui vous le demande? Votre but est-il atteint ou peut-il l'être? Quand vous faites de ces Phrynés à la petite semaine des puissances sociales, quand vous nous montrez dans leurs mains frottées de musc le fil de dix intrigues, la destinée, le repos, l'honneur de dix familles, quand vous leur donnez enfin dans la société moderne une place qu'elles

avaient à peine dans le monde païen, êtes-vous bien sûr de leur causer beaucoup de tort et beaucoup de peine? Est-ce les humilier que les flétrir? Je comprends que la publicité, une publicité calomnieuse ou seulement sévère, soit redoutable, accablante pour les existences qui ont encore quelque chose à perdre, pour celles surtout qui ne demandent qu'à ne pas faire parler d'elles; mais ces femmes-là? l'opprobre est leur capital, le scandale est leur gagne-pain: chaque flétrissure est pour elles une annonce, chaque invective une réclame; elles ont besoin de bruit, et le bruit des soufflets sur leurs joues fardées retentit tout comme un autre: vous ne les abaissez pas, vous ne les déshonorez pas, vous ne les salissez pas, — c'est impossible! — vous les grandissez. La preuve que vos peintures réalistes ne leur font ni mal ni chagrin, c'est qu'elles encombrent vos loges, à chacune de vos premières représentations, et que, ces soirs-là, elles vous applaudissent assez fort pour imposer votre succès à ceux-là même qui s'en irritent ou s'en épouvantent. La preuve que votre propagande *antivicieuse* n'est pas encore assez avancée pour éviter les méprises, c'est que des lambeaux de vos pièces et de vos romans se retrouvent dans les lettres ou sur les lèvres de ces malheureuses héroïnes, dont les drames trop *réels* et les procès trop hideux viennent de temps à autre dénoncer l'intime alliance des mauvaises mœurs et de la mauvaise littérature. A des points de vue moins sérieux et moins tristes, que d'objections à faire! Albertine raconte à ses interlocuteurs, c'est-à-dire au public, le détail de ses affaires, les mobiles de sa conduite, le *pourquoi* et le *comment* de sa galanterie de Barême, de ses mœurs de caisse d'épargne. Est-ce ainsi que procèdent les maîtres? N'est-il pas de règle que les caractères odieux ou infâmes n'expliquent jamais leur raison d'être aux

spectateurs ou à eux-mêmes? Tartufe dit-il une seule fois: Je suis un gredin?—N'est-ce pas comme un dernier hommage rendu à notre pauvre humanité, flagellée par la comédie, que cette loi d'après laquelle le vice et le cynisme, du moment qu'ils régleraient en public leurs comptes, deviendraient intolérables et n'auraient plus qu'à disparaître dans une trappe? Et puis, quelle avanie pour le théâtre, de devenir la succursale d'un mauvais lieu! Passe encore chez les Romains! A Rome, il n'était pas permis aux poëtes comiques de mettre en scène des femmes honnêtes, de même qu'en France, avant la Révolution, il était interdit aux comédiens de porter la croix de Saint-Louis. Le théâtre ne pouvait se passer de femmes, et il prenait son bien où il le trouvait. Mais vous, vous gênez-vous assez avec les femmes du monde pour être forcé de remplacer l'aristocratie féminine par la bohème? Il y a, dans *Un Père prodigue*, un détail que l'on peut citer, parce qu'il n'est que drôle : Albertine dit à un jeune *gandin* (sont-ils donc si idiots?), qui s'obstine à rester chez elle : « Vous veniez chez Titine : allez chez Loulou ! » Si la comédie moderne doit faire comme ce jeune *gandin*, si son dernier mot doit être d'aller chez Titine et chez Loulou, je demande qu'on me ramène à Picard ou à Mélesville.

On nous dit encore : voyez *Amphitryon*, le *Bourgeois gentilhomme*, *Turcaret*, le *Mariage de Figaro !* Dans ces comédies assez bien famées, les mœurs ne sont-elles pas aussi mauvaises que dans les nôtres? — J'en conviens, et vous me trouverez de votre avis toutes les fois que vous constaterez combien de choses honteuses se rencontrent dans nos répertoires dramatiques, toutes les fois que vous reconnaîtrez que le théâtre, en définitive, est une école de corruption plutôt que de vertu. Prenez garde pourtant, et remarquez une différence essentielle : dans ces pièces,

excepté peut-être la dernière (exception qui confirme la règle) les personnages et leurs vices sont, pour ainsi dire, parqués sur le théâtre qui nous les montre. La rampe sépare nettement la scène et la salle. Entre les acteurs et les spectateurs, il y a un vide, une barrière, une solution de continuité. On sent que l'auteur comique a fait sa récolte dans le monde; puis, qu'il a transformé ses études d'après nature en caractères, en types de comédie, et que cette transformation patiente a fixé dans le domaine impersonnel de l'art ce qui vivait et s'agitait parmi nous. La société peut se reconnaître dans ces tableaux : on la persifle, on la raille sous des noms de convention; on ne la vautre pas dans la boue avec les cinq ou six acteurs chargés de représenter ses travers ou ses ridicules. Si Figaro a été dangereux ou destructeur, c'est justement parce qu'il est le premier qui ait paru n'avoir à faire qu'une enjambée pour passer du théâtre dans la rue et démolir ce dont il venait de se moquer. Maintenant c'est encore pis; car Figaro, du moins, quand il venait au monde, pouvait être arrêté au passage par le régime qu'il allait détruire. Aujourd'hui table rase : théâtre, acteurs, personnages, spectateurs, vices, passions, bons mots, ignominies, tout cela vit de plain-pied; tout se confond et s'emmêle, sans distinction d'habitudes, de sentiments, de costumes, de mœurs, de langage. La langue qu'on parle sur ces planches, c'est celle des divans et des cafés; la femme qui vient nous lire son livre de compte en partie double, c'est celle que nous rencontrons sur le boulevard ou à l'Opéra ; ainsi de suite ; le monde réel et le monde idéal, séparés naguère, soumis tous deux à des lois distinctes, ont si bien empiété l'un sur l'autre, qu'ils ne font plus qu'un et que celui-ci est engagé tout entier dans les laideurs de celui-là. Je suis obligé, pour expliquer toute ma

pensée, de recourir à une image un peu risquée. Je suppose une peinture indécente dans une galerie ou dans un musée; la vue n'en est pas sans danger, et peut troubler des regards juvéniles; mais enfin c'est une toile; elle est là, dans son cadre, immobile, accrochée au mur. Que l'original de cette peinture, en chair et en os et dans le même déshabillé, entre tout à coup par une petite porte, et se promène avec nous dans la foule, l'effet ne sera-t-il pas dix fois plus corrupteur? Eh bien, entre les immoralités de l'ancien théâtre et celles des pièces comme *un Père prodigue*, je viens de marquer la différence.

A ce premier pêle-mêle entre les acteurs et les spectateurs ajoutons-en un autre, encore plus dissolvant peut-être, entre le bien et le mal présentés tour à tour dans les incidents du drame et les discours des personnages. On se tromperait étrangement, si l'on croyait que M. Dumas fils ne plaide jamais pour la vertu : il est bien trop habile ! il sait trop bien que douze cents individus tarés, si on les réunit dans le même lieu, forment une assemblée vertueuse, et que, si un bon acteur leur récite une tirade toute parfumée de vertu, ils vont s'enthousiasmer très-sincèrement et applaudir à casser les banquettes ! la vertu ! mais on ne voit qu'elle, on n'entend qu'elle dans les œuvres de M. Dumas fils. J'ai vu, pour ma part, à la première représentation d'*un Père prodigue*, des hommes fort compromis et des femmes qui ne peuvent plus se compromettre battre des mains avec frénésie et crier *bravo !* chaque fois que la ritournelle dramatique ramenait la mélodie de la vertu. Oui, M. Dumas fils prend souvent parti pour le bien; souvent il stigmatise le vice, non pas peut-être comme une souillure de l'âme, mais comme une mauvaise affaire. Seulement, dans ses pièces, le mal et le bien, la vertu et le vice, se coudoient de si près, qu'il est

impossible qu'ils ne respirent pas le même air. L'intérêt reposant sur une antithèse, sur le renversement des rôles, sur un mépris *préconçu* (comme disent les Allemands) pour certaines lois fondamentales, les sentiments honnêtes, quand ils prennent la parole à leur tour, semblent faire des paradoxes. Le fond étant immoral, l'honnêteté n'est là que comme plaçage ou broderie. La vertu est une fleur délicate; elle ne saurait s'épanouir dans certaines températures; elle refuse de croître et de vivre sur le même terrain, sous les mêmes couches de fumier que les plantes parasites et vénéneuses. Dans le système dramatique que nous discutons, la lutte entre le bien et le mal, cette condition suprême du drame comme de la vie, produit un effet singulier. On n'est pas sûr que les antagonistes se battent sérieusement; on dirait ces batailles du Cirque-Olympique où Français et Prussiens se relèvent, le rideau baissé, et vont souper ensemble; ou bien, si vous aimez mieux, on dirait une carte stratégique où le dessinateur aurait oublié de marquer par des couleurs tranchées les lignes autrichiennes et les lignes françaises. A distance, après réflexions, on se souvient bien que tel personnage a vanté les douceurs du mariage, que tel autre a signalé les misères des liaisons coupables, qu'un troisième a tonné contre les femmes vénales; mais on se souvient aussi que le tout se passait dans un monde bizarre, dans une sorte de bal masqué où le vice portait des dominos roses, la vertu des dominos bleus, et où on les soupçonnait de temps à autre d'échanger leurs dominos.

Telle est, en toute bonne foi, l'impression générale que m'a laissée, après deux soirées bien différentes, la comédie d'*un Père prodigue.* Deux sociétés sont compromises dans le succès de pareilles pièces : la société qui les inspire, et qui, le premier soir, va s'y mirer et y applaudir,

et celle qui y apporte ses mécontentements d'après coup, trop individuels et trop tardifs pour étouffer le bruit et la vogue. A la première nous n'avons rien à dire; ceux et celles qui la composent se riraient de nos sermons. La seconde mérite qu'on l'avertisse, qu'on la mette en présence du mal qu'il dépend d'elle de combattre et de vaincre; car elle est, après tout, la majorité. On l'a dit,— et je cite ici un homme déjà trop oublié, Gustave Planche, — quand Marivaux mêlait les fines dentelles de son joli verbiage au dialogue amoureux des Cidalises et des Aramintes, on put remarquer que l'art se maniérait. Plus tard, lorsque M. Hugo, sacrifiant la vraie poésie et le vrai drame aux puérilités du spectacle et aux manies de l'antithèse, associait gauchement le lyrisme au mélodrame, on a pu dire : L'art s'en va ! — Aujourd'hui, ce n'est plus l'art qui s'en va; c'est quelque chose de plus grave, de plus étroitement lié aux destinées mêmes de l'humanité. J'ai écrit le mot *dissolvant*. C'est, selon moi, celui qui s'applique le mieux au genre d'influence exercée par cette littérature. Elle n'égare pas, elle dissout; et je ne sais si cette action lente, savante et subtile, n'est pas plus dangereuse que les prédications superbes de la révolte et du désordre. Il y a vingt-cinq ou trente ans, le roman et le théâtre égaraient les imaginations et les cœurs; mais l'égarement, si funeste qu'il soit, n'est point irremédiable; il suppose encore la force, le mouvement, l'ardeur, la vie; il n'a pas ce caractère morne et désolant des steppes sans limites et des âmes sans horizon. Tout ce qui laisse à l'âme son ressort, son jeu, sa part, n'est pas assurément exempt de périls, mais n'est pas non plus dénué de ressources. Cette portion divine de notre être, attirée vers Dieu comme l'aiguille aimantée vers le pôle, peut se tromper de route, s'enivrer de ses chimères, s'oublier même

dans la fange de la matière et des sens : n'importe! qu'un rayon céleste l'illumine, la mystérieuse blessée remonte vers son Créateur, et chacune de ses erreurs passagères lui sert d'échelon pour atteindre la vérité. Ce qu'il y a de pire dans l'art comme dans toutes choses, c'est ce qui supprime l'âme, ce qui la dégrade au point de n'être plus que la grossière servante des instincts matériels, ce qui la réduit à un calcul banal, choisissant froidement entre le bien et le mal, comme entre des conditions diverses de bien-être ou de souffrance. Ce qui abaisse les sociétés et plus tard les expose à d'horribles dangers, c'est de se prêter complaisamment à cette dégradation de l'art, à ces méthodes détestables qui, au lieu de purifier les objets qu'elles touchent, les matérialisent, au lieu de les rapprocher de l'idéal, les rapprochent de la boue. On rit, on s'étourdit, on se moque des prédictions sinistres ; on dit : C'est si spirituel! c'est si amusant! c'est si vrai! vrai comme mon voisin! vrai comme moi-même!— Puis toutes ces vérités-là se traduisent en catastrophes et en crimes, et l'on s'étonne que les poisons aient donné la mort, que les ignominies littéraires aient enfanté les monstruosités morales. Je sais tout ce qu'a de disgracié le rôle d'alarmiste; je sais tout ce que l'on répond de spécieux aux détracteurs du présent, aux panégyristes du passé. Prouvez-moi pourtant, oh! prouvez moi que la génération qui a produit et applaudi le *Cid* n'avait pas plus de grandeur, d'instincts héroïques, d'aspirations généreuses, de délicatesses d'esprit et de cœur, que celle qui produit et applaudit *Un Père prodigue;* et c'est avec une joie profonde que je m'avouerai vaincu.

X

# M. MICHELET[1]

On m'assure que ce livre a du succès[2]: s'il en est ainsi, je bénis une fois de plus ma retraite qui me permet de ne pas assister à cette nouvelle apostasie, entre parenthèses, du bon goût et du bon sens, de l'esprit français et de la langue française. Remarquez, en effet, que la religion et la morale n'ont pas besoin d'intervenir. Ce serait, en vérité, trop commode, pour certains auteurs et pour certains ouvrages, d'être attaqués au nom de croyances religieuses qu'ils renient et d'idées morales qu'ils repoussent. La question de talent resterait intacte, et ils auraient, pardessus le marché, le plaisir de nous traiter de cagots, de rigoristes et d'hypocrites. Non, des livres tels que celui-là sont, avant tout, justiciables du ridicule. Ah! si l'on savait encore rire en France! si l'on pouvait seulement ressusciter M. de Voltaire, et le mettre un moment en

[1] L'*Amour*.

[2] Presque tous les morceaux qui composent ce volume ont été écrits à la campagne, à deux cents lieues de Paris.

présence de cette physiologie sentimentale, de ce mysticisme bâtard, de ce lyrisme doucereux, pratiqués par ceux qui se disent ses disciples ! Qui sait? Ce serait peut-être un excellent moyen de le convertir.

Rien de plus inexorable, en ce qui concerne nos âges, que les Annales des Concours généraux. M. Michelet, qui a remporté, en 1816, le prix de discours français, a aujourd'hui soixante ans au moins. C'est à soixante ans, à l'âge des réflexions sérieuses, des premiers avertissements de la vieillesse, du règlement de comptes des intelligences avec la vérité qu'elles ont méconnue ou servie, c'est à soixante ans que M. Michelet, ci-devant professeur d'histoire, se fait professeur d'amour conjugal, non pas, grand Dieu! pour réveiller dans les âmes le sentiment des devoirs austères et des chastes tendresses, mais pour bâtir en pleine île de Cythère un temple païen de l'hyménée, pour ceindre son front sexagénaire d'une couronne de roses entremêlées de plantes médicales, et pour fonder enfin le mariage moderne sur les ruines de l'ancien. Le mariage d'autrefois, celui des petites gens et des esprits arriérés, s'appuyait sur le catéchisme et l'Évangile. M. Michelet remplace l'Évangile par un dictionnaire de médecine et le catéchisme par la *Cuisinière bourgeoise.*

Je suis désarmé devant un tel livre : je songe à mes lecteurs, à mes lectrices, et je ne puis ni analyser ni citer. Or comment faire justice de ces immorales ou grotesques extravagances, sans citation et sans analyse? Comment me priver de ce qui formerait les plus victorieux de mes arguments et les plus amusantes de mes preuves? Je m'interdis, à mon grand regret, cet infaillible moyen de persuasion et de succès, et je me borne à trois points : j'essayerai de montrer, ce volume jaune à la main, quel est, dans le fait, le spiritualisme de ces mysti-

ques qui ne se contentent pas du nôtre ; quelle est la part faite aux petits et aux pauvres par ces démocrates qui nous accusent d'aristocratique indifférence envers l'humanité souffrante et le peuple ; et finalement, à quels amalgames de composition et d'idées, à quels effets de style arrivent ces prétendus maîtres dans l'art de penser et d'écrire.

Écoutez-les, ces superbes libérateurs de l'esprit opprimé par la tyrannie sacerdotale du moyen âge et le joug de l'Église ! Ils vous parlent de l'égoïsme, du matérialisme catholique : le mot est de George Sand, et probablement aussi de M. Michelet. Le catholicisme asservit si étroitement les âmes, qu'elles abdiquent, pour ainsi dire, sous ses lois inflexibles, et que, moyennant un tribut machinal payé à ses dogmes et à ses pratiques, la chair, la matière, la *bête*, peuvent s'émanciper et régner en souveraines. De là, après les siècles de tutelle et d'obéissance aveugle, le déclin de toutes les institutions du vieux monde, et, entre autres, du mariage. C'est pour le régénérer conformément à l'esprit nouveau, à l'esprit de madame Sand et de M. de Balzac, c'est pour remédier à ce que M. Michelet appelle *la polygamie de l'Occident*, qu'il a publié son livre, impatiemment attendu, nous dit-il, par une foule de maris, et même par des religieuses et des prêtres.

Dès le début, j'arrête M. Michelet, et avant de débattre avec lui la qualité de ses remèdes, je conteste ses idées sur le mal. Cette *polygamie de l'Occident*, dont il signale avec douleur les progrès alarmants et qu'il dénonce comme une preuve de l'insuffisance, de la décadence du mariage chrétien, elle est exactement la preuve du contraire. M. Michelet a confondu deux choses très-différentes et même opposées : le règne scandaleux de ces créatures qui tiennent aujourd'hui une si grande place dans les zones

torrides de la société parisienne, et les atteintes meurtrières portées à l'institution du mariage par un vice mondain dont le nom même est maintenant aussi suranné que les poëmes didactiques ou les maîtres de poste, et que nos pères appelaient *la galanterie*. Un professeur commet de ces bévues; un homme du monde ne s'y serait pas trompé. Il y a cent ans, il y a cinquante ans encore, le mariage avait cessé d'être respecté dans les classes élevées, les seules à qui s'adresse l'ouvrage de M. Michelet. Des liaisons coupables, mais tolérées, légalisées par une sorte d'accommodement réciproque, donnaient aux unions légitimes un envers et un démenti, et témoignaient du relâchement des mœurs publiques et privées : pourquoi? Parce que les philosophes, les beaux esprits, les précurseurs de M. Michelet et de ses émules, avaient dépossédé les cœurs de toute vérité morale en déshéritant les âmes de toute vérité divine, parce que l'éducation n'était plus chrétienne, parce que le mariage, dépouillé de toute sanction religieuse, succombait sous le scepticisme et le sarcasme de ceux qui ne voulaient plus ni religion ni Dieu. De nos jours, la société des honnêtes gens, avertie par les révolutions, tournée vers les pensées sérieuses par de douloureuses épreuves, retrempée et raffermie par ce réveil universel de l'esprit religieux dont les indices sautent aux yeux des plus incrédules, apporte au mariage un sentiment bien plus profond de l'honneur domestique, des affections et des devoirs de la famille, de ces ineffables joies maternelles que le ciel envoie aux jeunes femmes pour rendre visible leur ange gardien. Il y a moins de femmes du monde, dans la séduisante et périlleuse acception du mot; il y a mille fois plus d'épouses et de mères. Qu'en résulte-t-il? Une conséquence toute naturelle, dont on peut se plaindre, mais non s'étonner : une

scission bien plus nette, bien plus large, entre la part du mal et la part du bien. Au lieu de vivre côte à côte et presque sous le même toit, l'ordre et le désordre, le vice et la vertu, le bonheur régulier et les existences déclassées, se sont rangés aux deux extrémités contraires. Pendant que le mariage devenait de plus en plus sacré et mettait son honneur et sa joie à ne plus faire parler de lui, on a vu, à l'autre horizon, s'accroître la prépondérance et le rôle de ces femmes qui ont aujourd'hui un monde à elles, des salons, un art, des théâtres, une littérature à elles; monde et salons, art et littérature, fréquentés, endoctrinés, décrits, caressés, illuminés par les admirateurs de M. Michelet.

Tel est l'état actuel de la question: le mariage ne périclite pas, comme l'affirme M. Michelet pour les besoins de sa cause; les anciennes blessures qu'il a subies et dont il porte encore les cicatrices lui sont venues de cet esprit de révolte, de ces dissolvants irréligieux, que M. Michelet exalte et continue. Sa *renaissance*, bien différente de celle que M. Michelet a tant prônée, a été l'œuvre de cette religion dont il proclame la décrépitude et l'impuissance. Enfin les indemnités en crinoline que le vice s'est créées dans la société moderne, le milliard des émigrés de la *galanterie*, on peut en rapporter une bonne part aux idées, aux sentiments, aux habitudes des lecteurs, des amis, des disciples et des idoles de M. Michelet. Vous le voyez, nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires, et l'on peut déjà se demander si, avec de tels antécédents et un tel point de départ, le professorat conjugal de M. Michelet doit nous inspirer beaucoup de confiance.

Mais enfin supposons que le mal soit où il le trouve; voyons le remède qu'il propose.

Je ne voudrais, pour toute critique ou pour toute épi-

gramme, que citer quelques-uns des titres de ses chapitres : « La Révélation de la femme ; — la Délivrance mutuelle de l'homme et de la femme ; — Création de l'objet aimé ; — Il faut que tu crées ta femme ; — Initiation et communion ; — la Femme est barométrique ; — de la Fécondation intellectuelle ; — de l'Incubation morale ; — la Grossesse et l'*état de grâce* ; — la Papillonne ; — une Rose pour directeur ; — la Femme affine l'esprit ou rend l'étincelle, » etc., etc. — J'en passe et des meilleurs. Que peut-il y avoir sous ces titres, sinon un incroyable mélange de mièvrerie et d'indécence, de mignardise et de crudité, de sensualisme mystique, d'érotique galimatias ; un bouquet de fleur d'oranger oublié près d'un pot de musc ; une gerbe de muguets et de myrtes, trempée dans l'eau de Cologne d'un boudoir de la rue de Bréda ? O savants ! ô docteurs ! ô illustres ! Mirifiques génies qui rejetez comme trop vulgaire la religion de Bossuet ! Imaginations pétries d'idéales tendresses et d'aspirations divines, qui ne trouvez pas le christianisme assez spiritualiste pour vos besoins d'extase et d'infini ! Voilà donc, après trente ans de méditations et d'études, tout ce que vous inventez ! Vous supprimez la femme chrétienne, et que mettez-vous à la place ? Une pauvre créature découverte, en 1827, par Geoffroy Saint-Hilaire, Serres, Baër, Négrier, Coste et Pouchet de Rouen ! une créature qui n'existerait pas si ces physiologistes sagaces n'avaient créé, pour l'expliquer, l'embryogénie et l'ovologie ! Êtes-vous bien sûrs de lui laisser une âme, à cet être fragile, fantasque et changeant, qui dépend d'une variation de l'atmosphère, d'un caprice de la température, d'un tressaillement des nerfs, d'un phénomène du sang ? Vous lui ôtez le recours à Dieu et au confesseur, la conscience, la foi, la certitude, l'idée réfléchie du devoir, tout ce qui protégeait autrefois son at-

tendrissante faiblesse ; et que lui donnez-vous en échange? Des appétits qu'il faudra régler par une hygiène, un état maladif qu'il faudra traiter par la médecine, un régime où la cuisine jouera un grand rôle, et puis... un mari qui devra cumuler auprès d'elle les fonctions les plus diverses, depuis celles de femme de chambre jusqu'à celles d'espion, un mari qui devra renoncer à ses travaux, à ses affaires, à tout ce qui fait la dignité virile et active de l'homme en ce monde, pour être confesseur, surveillant, cuisinière, apothicaire, couturière et caméristе, pour chercher la pelotte aux épingles, agraffer les robes, goûter les sauces, apprêter les potions selon la formule, et épier dans ce jeune cœur les symptômes d'un trouble inquiétant, les présages d'une chute imminente! Oh! l'humiliez-vous assez, la dégradez-vous assez, cette femme que l'Église, selon vous, a trop abaissée, par rancune contre Ève? Mais, si l'Église l'abaisse d'une main, elle la relève de l'autre : si elle l'humilie pour avoir égaré l'homme en la personne d'Ève, elle la glorifie pour l'avoir rachetée en la personne de Marie. Elle sourit à la fiancée, elle bénit l'épouse, elle sanctifie la mère, et, quand son autorité ferme et douce s'est décidément emparée de cette âme, quand elle a écarté du sentier où elle la guide les tentations, les périls et jusqu'à l'idée de la faute, alors elle permet, elle ordonne à l'époux cette sécurité délicieuse qui est la vie même et l'honneur du mariage chrétien, qui est le seul hommage vraiment digne de la femme aimée. Vous, que faites-vous? Après avoir créé, à l'usage de vos élèves (je les plains), cette femme atmosphérique et barométrique, cette poupée nerveuse et sanguine pour qui Geoffroy Saint-Hilaire et Coste remplacent François de Sales et Fénelon, après nous avoir enseigné à la nourrir, à la droguer, à l'habiller pour que l'union soit plus intime, plus

absolue, vous voulez que nous l'entourions d'un espionnage invisible, du réseau subtil et savant d'une police secrète! Belle conclusion, bien propre à restituer à la femme cette noblesse originelle que la Genèse lui refuse et que l'Évangile lui chicane! Et vous vous dites spiritualiste, ultra-spiritualiste? Étrange spiritualisme qui commence son œuvre en médecin et qui la termine en mouchard! Balzac au moins et Stendhal, dans leurs livres immondes, ont eu le mérite de la franchise; ils ont demandé leur succès au matérialisme d'une société dépravée; ils ont traité la femme comme la traiterait un Arnolphe athée et libertin; imaginant ruse contre ruse, multipliant les guichets, les trappes et les verrous. Mais vous, avec vos transports d'illuminé et vos effusions lyriques, vous n'êtes qu'un matérialiste *quand même :* ou plutôt non ; vous n'êtes que l'apôtre impuissant d'une religion absente, le professeur extatique d'une science qui n'existe pas : vous suez sang et eau pour créer un troisième amour, qui ne soit ni l'amour chaste, ni l'amour effronté, une troisième femme qui ne soit ni la femme du paganisme, ni la femme de l'Évangile, ni la déification de la chair, ni la rédemption de l'âme; et vous échouez misérablement, entre l'épouse chrétienne qui n'a que faire de vos conseils, et la courtisane qui se recrutera parmi vos lectrices.

J'ai dit que les leçons de M. Michelet, en dépit de ses tendresses démocratiques et humanitaires, ne sont applicables qu'au petit nombre, aux riches. Ceci n'a pas besoin d'être prouvé; il en convient lui-même. Qu'on lise ces singuliers chapitres, *la maison du Berger*, *le Mariage*, *la Jeune maîtresse de maison*, l'installation, en un mot, du jeune ménage; l'on se convaincra, que, pour effectuer sans encombre cette fécondation intellectuelle et cette incuba-

tion morale, la condition la plus essentielle est d'avoir vingt mille livres de rente, appartement d'été et d'hiver, prés, jardin, orangerie et le reste. Remarquons en outre, en dehors de la question de chiffres, que M. Michelet, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, son aïeul (au style près), a eu soin, fort heureusement, de fabriquer à l'usage de sa clientèle une femme faite tout exprès pour subir ses expériences, et très-différente des femmes véritables; sans quoi le premier effet de son enseignement mis en pratique par le jeune mari qu'il endoctrine, serait de le faire prendre en grippe. Quoi de plus insupportable que ce mari *seccatore*, mettant la main à tous les pots, l'œil à toutes les serrures, furetant dans les tiroirs, se fourrant dans l'armoire au linge, et ne souffrant pas que sa femme mange une côtelette sans qu'il l'ait lui-même placée sur le gril? Quelles variations charmantes sur le doux clavier de la lune de miel, que cette perpétuelle présence passant à l'état de *scie*, ces allées et venues de la chambre à coucher dans le cabinet de toilette, ce droit de visite indéfini empiétant jusque sur le domaine de M. Purgon et de M. Fleurant! Tout le monde n'a pas, comme un illustre ami de M. Michelet, qu'il nous propose pour exemple, le bonheur de posséder « une femme laide, gracieuse, ignorante et charmante (originaire de Savoie), qu'il ne quittait pas plus que son ombre. » Passe pour les Savoyardes! mais avec une Parisienne spirituelle et nerveuse, un mari serait sûr de son fait : après trois mois de ce régime, elle demanderait à grands cris le rétablissement du divorce. Ceci n'est qu'un léger inconvénient que M. Michelet combattrait par un redoublement d'hygiène. Ce qui est plus notable, c'est que, pour accomplir ses préceptes, la richesse même ne suffit pas : il faut encore le désœuvrement. Voyez comme ils sont logiques, ces professeurs

d'amour d'après la méthode embryogénique! M. Michelet, démocrate, M. Michelet, si acharné contre l'oisiveté des classes privilégiées, a écrit un livre que les gens du peuple ont le droit de trouver dérisoire, et dont les riches mêmes ne peuvent profiter s'ils ne se ménagent préalablement une oisiveté absolue. Vous figurez-vous un préfet, un magistrat, un avocat, un marin, un militaire, un écrivain, un agriculteur, obligés d'être toujours sur les talons de leur femme, et de mêler aux travaux de leur profession ce travail incessant de l'ubiquité conjugale? Et notez bien qu'il ne s'agit encore que des temps de calme, de la saison printanière du mariage. Que sera-ce, lorsqu'après avoir bien observé, bien espionné, bien constaté la maligne influence des nerfs et de la lymphe, de la pluie et du vent, de l'ami mouillé (page 273) et du duo chanté avec un ténor de salon, le mari se sera convaincu qu'il vient d'entrer dans la saison des orages, et qu'il est temps, non pas de combattre, mais de s'enfuir? Le bonheur est perdu, l'honneur est en lambeaux : reste l'indulgence, et l'émigration *in extremis*. M. Michelet conseille de déménager, de partir pour un pays voisin d'abord, puis, si ce premier changement d'air ne suffit pas, de s'embarquer pour l'Amérique. Ainsi habitation, état, propriétés, travaux, famille, intérêts engagés, patrie, il faut tout quitter pour aller, en Canada ou en Océanie, ravitailler ses félicités conjugales et *renouveler* sa femme! Puis, au bout d'un temps indéterminé, on revient chez soi, comme si de rien n'était : je me trompe, M. Michelet est plus explicite : « Dans des circonstances tout autres, nous dit-il, entourés de mille nécessités nouvelles, vous vous *renouvellerez* tous deux : vous auriez eu deux enfants en Europe; là-bas vous en aurez douze. » — Je vous en ai averti; il est très-leste, M. Michelet!

Cette fois, vous n'en douterez plus, le savant professeur donne des recettes de l'autre monde, à l'usage des oisifs et des millionnaires. Tout homme ayant un état, ne possèdant pas cent mille livres de rente, et ne pouvant pas s'exposer à revenir d'Amérique, dans ses vieux jours, avec douze enfants, est exclu de son auditoire.

Finissons par quelques remarques plus exclusivement littéraires. On a vanté le style de M. Michelet, son souffle lyrique, sa prose chatoyante, fluide, irisée, ses riches facultés d'artiste et de poëte. Il me semble que, dans ce livre de l'*Amour*, il y a beaucoup à en rabattre. D'abord, comment un écrivain, arrivé à l'extrême maturité intellectuelle, n'a-t-il pas compris tout ce qu'il y a de monstrueux dans cette confusion des genres et des styles, le style médical, le style mystique, le style poétique, juxtaposés dans la même page? Comment n'a-t-il pas prévu la sensation pénible qu'éprouveraient ses lecteurs, lorsqu'après s'être un moment abandonnés au courant de ce lyrisme plus ou moins sincère, ils se heurteraient contre un détail de digestion ou un aphorisme pathologique? Comment enfin les esprits *supérieurs*, tels que M. Michelet, même après avoir violemment rompu avec le christianisme et l'Église, ne conservent-ils pas un sentiment de bienséance, un reste de tact et de goût, qui les empêche d'user et d'abuser des mots de la langue sacrée, de prodiguer, à chaque instant, en les détournant de leur vrai sens, toutes ces expressions : *communier, communion, état de grâce, le Noël du mariage, l'apôtre, le Calvaire*, etc., etc., double profanation, religieuse et littéraire, qui fait songer à des mains sacriléges jouant avec les vases de l'autel ! Là encore je serais trop fort si je citais, mais je ne puis pas citer. Il y a, dans la manière de M. Michelet, de tels amalgames, qu'il éveille une image sensuelle ou lascive au

moment même où il a l'air d'exprimer une idée chaste et sérieuse. A chaque page, à chaque ligne, on est tenté de lui redire le mot adressé à un prince tristement célèbre : « Monsieur, vous rendez le mariage indécent. » Aussi bien, à quoi bon citer? Lorsque, pour énoncer ses pensées générales, on se croit obligé d'employer le grotesque pathos dont M. Michelet a décoré presque tous les titres de ses chapitres, est-il à présumer que l'on trouve, pour l'expression des idées de détail, un langage naturel, clair, élégant et vrai? N'est-il pas de toute notoriété, en littérature, que l'afféterie, l'emphase, l'obscurité, le ridicule de la pensée amènent fatalement les mêmes défauts dans le style? M. Michelet, dans ce volume de l'*Amour*, hérissé de termes scientifiques, pailleté de faux pindarisme et encombré de parenthèses, a-t-il mérité que l'on changeât en son honneur cette loi élémentaire? Nous ne le croyons pas.

Au reste, il y aurait un moyen, à la fois juste et charitable, d'expliquer, d'amnistier presque des livres tels que celui-là. Dans l'examen des œuvres de nos grands talents mis au service d'une mauvaise littérature, on n'a pas assez tenu compte d'un fait qui nous semble indubitable : un grain de folie mêlé à des facultés puissantes, et grossissant à mesure qu'on avance en âge, comme ces verrues qui sont une grâce sur les jeunes visages et une difformité sur les vieilles figures. Évidemment chez M. Eugène Sue à un certain moment, chez M. de Balzac presque toujours, chez le Victor Hugo des *Contemplations* et des *Légendes des siècles*, ce coin de folie a existé. A vrai dire, comment en serait-il autrement? On a remarqué (chez les anciens), que le pouvoir absolu finissait par donner le vertige, et l'on a dit que plusieurs des empereurs romains avaient été des fous couronnés. L'imagination, quand elle ne reconnaît plus ni règle, ni frein, ni contre-poids, quand elle in-

stalle dans ses œuvres le règne du bon plaisir et n'accepte d'autre autorité que celle de ses fantaisies et de ses caprices, produit exactement le même effet sur les cerveaux qu'elle énivre : elle crée, dans le monde idéal, des empereurs, à la fois despotes et victimes de leur omnipotence, sans cesse ballottés entre la Divinité et la folie. M. Michelet n'a pas échappé, tant s'en faut, à cette épidémie morale. Un critique remarquable, M. Emile Montégut[1] nous dit que l'auteur de l'*Amour* « est la plus grande imagination de ce temps-ci. » M. Montégut se trompe : il y en a de plus grandes à Charenton.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1858.

FIN

# TABLE

## HISTORIENS ET CRITIQUES.



## POÈTES ET CONTEURS.



FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

